This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Presented by
the widow and children
of the late
Rev. Stephen Brown Bathe, M.A.,
Balliol, Rector of Rushbury.
1912.

Revd James Reynolds Young.

600009787.

6
1

T. SIMMONS,
nd-hand & New Bookseller,
64, Parade, Leamington.

151 2.12.6
Lyne

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,

De la Compagnie de JESUS.

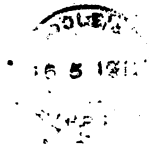
POUR LES FESTES DES SAINTS
& pour des Vêtures & Profeſſions religieuſes.

TOME PREMIER.

NOUVELLE EDITION.

A LYON,
Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS,
ruë Mercière, à la Croix d'or.

M DCC LVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas ſeulement pour l'honneur des Saints que leurs Fêtes ont été inſtituées, mais pour notre utilité particulière & notre propre ſanctification. L'Egliſe en célébrant leurs grandeurs, nous propoſe leurs exemples ; & comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce ſont auſſi les deux vûes que doit avoir un Prédicateur dans les panégyriques de ces glorieux prédeſtinés. Si d'une part, en les exaltant, il n'eſt attentif qu'à la gloire du Saint dont il fait l'éloge, il éblouira par un magnifique récit d'actions & de vertus héroïques : mais ceux qui l'écoutent, en tireront peu de fruit, & ſouvent n'en remporteront qu'un ſecret déſeſpoir d'atteindre à une ſainteté qui leur paroîtra plus admirable qu'imitable ; ou s'il donne dans un excès tout contraire, & qu'il n'ait égard qu'à l'inſtruction des Auditeurs & qu'à leur édification, il ne fera connoître qu'imparfaitement les mérites des Saints, & ne leur rendra pas tout le tribut de

louanges qui leur eſt dû. C'eſt donc en recueillant d'abord de leur hiſtoire ce qu'il y a de plus mémorable & de plus grand, pour l'expoſer avec les ornémens de l'éloquence chrétienne ; & puis, en l'apliquant aux mœurs du ſiécle pour les réformer & les régler ; qu'il remplira ſon miniſtère, & qu'il entrera dans l'eſprit & l'intention de l'Égliſe dont il eſt l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Père Bourdaloue. On peut dire que dans ce genre de Sermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller juſqu'à ces exagérations où ſe laiſſent quelquefois emporter les Prédicateurs en louant les Saints, il en donne les hautes & les vraies idées qu'on en doit concevoir. Et du reſte, oposant la conduite des fidéles aux exemples qu'il leur a mis devant les yeux, il trouve dans cette comparaiſon un fonds de moralités les plus naturelles & les plus ſolides. De ſorte qu'il n'ôte rien au panégyrique, ni de ſa ſublimité, ni de la juſte meſure qui lui convient ; & qu'en même-tems il conſerve à la morale toute l'étendue & toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité eſt une

des premières perfections du discours, parce qu'elle en rassemble les parties, & qu'elle en fait un corps mieux proportionné & mieux soutenu, le Père Bourdaloue a pris tout le soin possible de la garder, soit dans la morale, soit dans l'éloge. C'est pour cela qu'au lieu d'embrasser toutes les vertus & toute la vie d'un Saint, il s'est attaché au caractère particulier qui le distinguoit. Car de même qu'il y a dans les pécheurs des vices prédominans qui sont les principes de tous les autres, il y a dans les Saints, pour ainsi parler, des vertus souveraines où tendent toutes les réflexions de leur esprit & tous les sentimens de leur cœur. Si bien que de représenter chaque Saint dans ce point de vûe, c'est en quelque façon le mettre dans son jour, & le faire voir dans son plus beau lustre.

Le Père Bourdaloue va même plus loin, ou plutôt il se resserre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caractériser son sujet. Si par exemple il parle d'un Apôtre & de son zèle, il prend ce que ce zèle apostolique a eu de plus singulier & de plus marqué. D'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panégyrique, qui ne conduise à une même fin, & qui ne soit personnel au Saint. que

regarde la cérémonie préſente.

La même unité régne dans la morale. On voit des panégyriques, bien écrits d'ailleurs, & dignes de l'eſtime du Public, où l'Auteur, preſque à chaque fait qu'il raporte d'un Saint, joint une courte moralité ; & ſelon que ces faits ſont différens les uns des autres, autant différent entr'eux les points de morale qu'il touche & ſur leſquels il eſt obligé de paſſer très-légérement. Cette méthode donne lieu à quelques traits vifs & ingénieux : l'eſprit y trouve toujours un nouveau champ où s'exercer, & de nouvelles lumières à répandre. Mais ce ne ſont après tout que des lueurs ; & il eſt difficile que l'Auditeur ſoit bien ému de cette diverſité d'objets, qui diſparoiſſent au même moment qu'on les lui préſente, & dont on ne lui laiſſe entrevoir qu'une certaine ſuperficie.

Le Père Bourdaloue accoutumé à creuſer toutes les matières qu'il traite, s'en tient à un ſeul point de morale dont il fait la concluſion, ou de tout ſon diſcours, ou de chaque partie : & inſiſtant ſur cette ſeule conſéquence, il s'ouvre une libre & ample carrière, ſoit pour inſtruire par de ſolides raiſonnemens, ſoit pour toucher par des mouvemens

pathétiques. En quoi il eut cet avantage très-remarquable, que toute la ſuite de ſes penſées & tout le plan de ſon diſcours, s'imprimoit plus diſtinctement dans les eſprits & y demeuroit plus profondément gravé. Au lieu qu'une trop grande variété de moralités & d'inſtructions, qui ſe ſuccédent inceſſamment & ſouvent ſans ordre, cauſe une telle confuſion dans les idées que l'une efface l'autre, & qu'après une attention aſſez favorable, l'Auditeur néanmoins en ſe retirant, ne retient rien, ou preſque rien de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la variété eſt néceſſaire, c'eſt dans la narration. Il y faut des figures & des tours, pour la rendre propre du panégyrique & pour la diſtinguer de l'hiſtoire. Car de ſuivre trop exactement les traces des Saints, depuis leur naiſſance juſques à leur mort; de s'étendre dans un long détail de tous leurs ſentimens & de toutes leurs actions; de n'en vouloir omettre nulle circonſtance, & de ne s'élever jamais au-deſſus d'un ſimple récit, c'eſt plutôt faire l'abrégé de leurs vies que leurs éloges. Auſſi eſt-ce par-là que tant de panégyriques deviennent languiſſans & ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour ſoutenir ſa matière, tâche à

ſe ſoutenir lui-même par une multitude de faits, qu'il étale ſans art & ſans autre éloquence que quelques exclamations froides & puériles.

Il n'y a qu'une imagination vive, noble & riche, telle que l'eut le Père Bourdaloue, qui puiſſe animer ces ſortes d'expoſitions. En vain voudroit-on ſur cela preſcrire des régles, les plus beaux préceptes ne ſupléront point au défaut de ce feu naturel; & ce feu ſeul peut ſupléer à tous les préceptes. C'eſt un don que tous n'ont pas reçu; & de là vient en partie, qu'il eſt ſi rare de réuſſir dans les panégyriques & dans les oraiſons funébres.

A cette raiſon on en peut ajouter une autre, qui concerne l'expreſſion & le ſtyle du panégyrique. Bien des Prédicateurs ſe ſont laiſſés prévenir là-deſſus d'un principe, pour ne pas dire, d'une erreur, qui les a portés trop loin. Ils ſe perſuadent que tout doit être ſemé de fleurs dans un éloge, & qu'on n'y doit rien ménager de tous les agrémens de la diction. Parce qu'un célébre Orateur, dans les panégyriques qu'il a prononcés, s'eſt diſtingué par ſon ſtyle concis & ſentencieux, brillant & poli, ils veulent ſe former ſur ce modéle; comme ſi c'étoit

l'unique qu'ils euſſent à ſe propoſer. Mais ils ne prennent point, ce ſemble, aſſez garde que ce qui plaît dans l'un, lequel ſuit ſon talent & dit les choſes de génie, n'a plus de grace dans un mauvais imitateur qui force ſon naturel, & ſort en quelque manière hors de lui-même. Qu'une certaine élévation & que certains traits ſoient plus convenables au panégyrique qu'au diſcours moral, c'eſt une régle établie & très-bien fondée. Mais dans cette élévation & dans ces traits, il faut que tout ſoit conforme au caractère du Prédicateur: car pour peu qu'il s'en écarte, à force de s'élever, il ſe perdra en de vaines conceptions, & par trop d'ornémens il ſe défigurera. Le Père Bourdaloue a ſçu ſe garantir de cet écueil. Dans ſes panégyriques, il n'a point quitté ſon ſtyle ordinaire; il y eſt grand, mais d'une grandeur aiſée, qui lui étoit propre, & où il ne paroît rien d'affecté.

C'eſt ce qu'on a pu ſur-tout obſerver dans les deux Oraiſons funébres que le Public a déja vûes, & qu'il étoit à propos d'inſérer parmi les Sermons de cet excellent Prédicateur. Ce ſont les éloges de deux premiers Princes du Sang royal, non moins recommandables par l'éclat

de leurs vertus, que par celui de leur naiſſance & par la grandeur de leur nom. Quelque difficulté qu'il y eût à repréſenter tant de glorieuſes & d'éminentes qualités, le Père Bourdaloue, ſans s'éloigner de ſa manière de prêcher, & ſans emprunter des ſecours étrangers, en a fait deux portraits des plus accomplis. On a cru devoir les joindre au ſecond volume de ces panégyriques, afin de les défendre du ſort des feuilles volantes : & l'on s'eſt d'autant plus intéreſſé à les conſerver, que l'Auteur parlant au nom de ſa Compagnie, y a plus éloquemment exprimé les ſentimens très-reſpectueux & très-ſincéres de notre vénération & de notre reconnoiſſance envers la Maiſon de Condé.

Les Sermons ſur l'état Religieux, qui ſuivent les Panégyriques, auroient encore de quoi fournir à bien des réflexions. Rien n'eſt plus capable d'animer & de conſoler les perſonnes religieuſes. Elles aprendront, en les liſant, à connoître l'eſprit de leur vocation, à en eſtimer les avantages par raport au ſalut, & à en remplir avec fidélité les devoirs : car ce ſont-là les points importans où le Père Bourdaloue s'eſt arrêté. Pour relever le bonheur de la profeſſion religieuſe, il

n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres ſpirituels. Il n'a point caché aux ames qui ſe dévouent à Dieu dans ce ſaint état, les peines & les croix qui en ſont inſéparables : il peſe tout au poids du ſanctuaire & ſelon l'eſprit de l'Evangile ; & reconnoiſſant de bonne foi ce qu'il y a dans leur vie d'onéreux & de pénible, il leur propoſe d'ailleurs les motifs les plus puiſſans pour les attacher à Jeſus-Chriſt & pour leur adoucir ſon joug. Il n'oublie pas même les gens du monde, & par un retour ſalutaire ſur leur condition, il leur enſeigne à profiter de ces cérémonies, auxquelles ils n'aſſiſtent communément que par bienſéance ou que par curioſité. On ne doit point au reſte s'étonner que dans un ſi grand nombre de diſcours touchant le même ſujet, il ait quelquefois employé les mêmes preuves & repris les mêmes idées : on aura plutôt lieu d'admirer ſa fécondité, dans les divers uſages qu'il a ſçu faire du même fonds.

Le petit éloge de M. le Premier Préſident de Lamoignon n'eſt qu'un léger eſſai de ce que le Père Bourdaloue eût eu à dire s'il eût entrepris un éloge complet de ce célébre Magiſtrat. Comme il en avoit été connu, & qu'il avoit eu

lui-même l'honneur de le connoître particuliérement, il voulut au moins lui donner ce témoignage public de ſon reſpect, auſſi bien que de ſa gratitude & de ſon zèle.

Il reſte des Sermons à faire paroître pour les Dimanches de l'année.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, plusieurs Panégyriques des Saints, & divers Sermons pour des Vêtures & Professions religieuses, composés par le R. P. Bourdaloue de la Compagnie de Jesus; où je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs, & où chacun pourra reconnoître avec fruit, que cet excellent Prédicateur a vivement représenté, d'une manière digne de la Chaire évangélique, les plus beaux modéles, & les plus saintes maximes de la piété & de la perfection chrétienne. Fait en Sorbonne le dix-septième d'Août 1711.

C. de Precelles.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au Père François Bretonneau, de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revu, & qui a pour titre, *Sermons du Père* Bourdaloue *de la Compagnie de* Jesus, *pour les Fêtes des Saints, & pour des Vêtures & Professions religieuses*: lequel Livre a été lu & aprouvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi & témoignage de quoi j'ai signé la présente. A Paris ce neuvième Avril 1711.

Louis-François Clayver.

SERMONS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour la Fête de S. André. page 1
Pour la Fête de S. François Xavier. 34
Pour la Fête de S. Thomas, Apôtre. 73
Pour la Fête de S. Etienne. 110
Pour la Fête de Saint Jean l'Evangéliſte. 145
Pour la Fête de Ste. Geneviève. 180
Pour la Fête de S. François de Sales. 219
Pour la Fête de S. François de Paule. 259
Pour la Fête de S. Jean-Baptiſte. 293
Pour la Fête de S. Pierre. 330
Pour la même Fête. 356
Pour la Fête de S. Paul. 394

SERMON

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT ANDRÉ.

Ambulans Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, & Andream fratrem ejus; & ait illis, venite post me.

Jesus marchant le long de la mer de Galilée, aperçut deux freres, l'un Simon apellé Pierre, & l'autre André; il leur dit, Suivez-moi. En S. Matthieu, chap. 4.

CES paroles de Jesus-Christ furent un ordre bien doux en aparence, & bien facile à exécuter; mais au fond & dans l'intention même du Sauveur des hommes, cet ordre devoit être pour ces deux frères de nôtre Evangile un engagement à de rigoureuses épreuves: car leur dire, suivez-moi, c'étoit leur dire, renoncez à vous-mêmes, préparez-vous à souffrir, soyez déterminés à mourir; ne vous regardez plus que comme des brébis destinées à la boucherie, que

comme des victimes de la haine & de la persécution publique, que comme des hommes dévoués à la croix ; c'étoit, dis-je, par ces courtes paroles, *Venite post me*, leur faire entendre tout cela, puisqu'il est vrai que la croix étoit le chemin par où cet Homme-Dieu avoit entrepris de marcher ; & que selon ses maximes, il est impossible de le suivre par toute autre voie. En effet, chrétiens, c'est par là que ces bienheureux Apôtres, Pierre & André, ont suivi leur divin Maître : tous deux ont mérité de mourir comme Jesus-Christ sur la croix, tous deux ont eu l'avantage de consommer sur la croix leur glorieux martyre, & tous deux à la lettre ont ainsi répondu à leur vocation, & sont devenus les premiers sectateurs & les premiers disciples d'un Dieu glorifié. Voilà, dit S. Chrysostome, en quoi ils eurent, comme frères, une ressemblance parfaite : mais du reste, voici quelle différence il y eut entre l'un & l'autre dans leur crucifiement même ; elle est digne de vos réflexions, & elle va servir d'ouverture à ce discours : c'est que le courage & la résolution de S. Pierre à suivre Jesus-Christ, n'a pas empêché qu'il n'ait témoigné de la répugnance, & qu'il n'ait fait paroître dans sa conduite de l'éloignement pour la croix ; au lieu que S. André a toujours paru plein de zèle, & pénétré non-seulement d'estime & de vénération, mais d'amour & de tendresse pour la croix. Je m'explique. Quand Jesus-Christ dans l'Evangile parle de la croix à S. Pierre, S. Pierre s'en scandalise & s'en offense : je ne m'en étonne pas ; il n'en concevoit pas encore la

myſtère, & il étoit trop peu verſé dans les choſes de Dieu : mais après même qu'il a reçu le Saint-Eſprit, tout confirmé qu'il eſt en grace, il ne laiſſe pas, ſi nous en croyons la tradition, de fuir la croix qui lui eſt préparée ; il ſe ſauve de ſa priſon, il ſort de Rome, & il faut que Jeſus-Chriſt lui aparoiſſe, le fortifie, le ranime & l'engage à retourner au lieu où il doit être crucifié. C'eſt S. Ambroiſe qui le raporte, & cette tradition ſe trouve conforme à ce qu'avoit prédit le même Sauveur, lorſqu'il déclara expreſſément à ce prince des Apôtres, que quand il ſeroit dans un âge avancé, on l'obligeroit à étendre les bras, & qu'un autre le meneroit où il ne voudroit pas aller : lui marquant, ajoute l'Evangéliſte, les circonſtances de ſon martyre, & de quelle mort il devoit un jour glorifier Dieu : *Cùm autem ſenueris, extendes manus tuas, & alius ducet te quò tu non vis.* *Joan. c. 21.*
Voilà le caractère de S. Pierre : un homme crucifié, mais pour qui la croix ſembloit encore avoir quelque choſe d'affreux. Au contraire, que vois-je dans S. André ? un homme à qui la croix paroît aimable, qui en fait ſon bonheur & ſes délices, qui ſoupire après elle, qui la ſalue avec reſpect, qui l'embraſſe avec joie, & qui met le comble de ſes deſirs à s'y voir attaché & à y mourir. Tel eſt, chrétienne Compagnie, le prodige qui ſe préſente aujourdhui à nos yeux, & que je puis apeller le miracle de l'Evangile. Mais ſur quoi put être fondé cet amour de la croix, & par quels principes un amour auſſi ſurprenant & auſſi contraire à tous les ſentimens de la nature que celui-là, put-il s'établir dans le

cœur de notre Apôtre ? Ah ! mes chers Auditeurs, c'eſt le grand myſtère que j'ai à vous découvrir : car mon deſſein eſt de vous montrer, qu'en conſéquence de la vocation divine à laquelle votre glorieux patron S. André ſe rendit ſi fidéle, l'amour qu'il témoigna pour la croix, quoique d'ailleurs ſurnaturel, fut parfaitement raiſonnable. Quelque prodigieux que vous paroiſſe cet amour de la croix, j'entreprends de le juſtifier ; & je veux même avec la grace de mon Dieu, tâcher autant qu'il m'eſt poſſible de vous l'inſpirer. J'ai beſoin pour cela de toutes les lumiéres du Ciel, & je les demande par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

IL en eſt de la croix comme de la mort. Quoique naturellement on ait horreur de l'une & de l'autre, on peut aimer l'une & l'autre par différens motifs ; & c'eſt par la diverſité de ces motifs qu'il faut juger ſi cet amour eſt louable ou vicieux, raiſonnable ou aveugle, méritoire ou vain. En effet, ſe procurer la mort par déſeſpoir, c'eſt un crime ; la ſouhaiter par accablement de chagrin, c'eſt une foibleſſe ; s'y expoſer par le zéle de ſon devoir, c'eſt une vertu ; s'y dévouer pour Dieu, c'eſt un acte héroïque de religion. De même ſouffrir comme les eſclaves du monde, parce qu'on ſe laiſſe dominer par ſes paſſions, ſouffrir comme les avares par une avide & inſatiable cupidité, ſouffrir comme les ambitieux par un attachement ſervile à ſa fortune, c'eſt une baſſeſſe, une miſére, un déſordre. Mais ſouffrir pour être fidéle à Dieu ; aimer la croix pour remplir les deſſeins de Dieu, pour

ſuivre la vocation de Dieu, c'eſt ce qu'il y a dans le Chriſtianiſme de plus ſaint & de plus divin, & par conſéquent de plus conforme à la ſouveraine raiſon. Or c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que S. André l'a aimée : car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumières de la foi, il a parfaitement compris combien la croix lui étoit avantageuſe par raport à ſa vocation, & aux fins ſublimes pourquoi Jeſus-Chriſt l'avoit apellé. Apliquez-vous : voici le ſécret important de ſa conduite & de votre religion. Le Sauveur du monde eût deux grands deſſeins ſur ſes Apôtres, quand il leur commanda de le ſuivre : *Venite poſt me.* En ce moment-là, dit S. Chryſoſtome, il les choiſit pour être les Prédicateurs de ſon Evangile, & pour être les Miniſtres de ſon Sacerdoce ; il les deſtina au miniſtère de ſa parole, & il les engagea au ſervice de ſes autels ; il les établit ſur la terre pour ſanctifier les hommes par les vérités du ſalut, qu'ils devoient leur annoncer, & pour honorer Dieu ſon Pere par le ſacrifice qu'ils devoient comme Prêtres de la loi de grace lui préſenter. Voilà les deux vûes principales qu'eût le Fils de Dieu, & c'eſt ſous ces deux qualités que je prétends aujourdhui conſidérer S. André : en premier lieu, comme Prédicateur de l'Evangile & de la Loi de Jeſus-Chriſt ; en ſecond lieu, comme Prêtre, Succeſſeur légitime & immédiat du Sacerdoce de Jeſus-Chriſt ; & je m'attache d'autant plus à cette penſée, que la qualité de Prêtre de Jeſus-Chriſt eſt celle dont ce S. Apôtre ſe glorifia plus hautement, & dont il ſe rendit lui-même le témoignage, quand il parut de-

vant le Juge qui le condamna. Or ces deux qualités jointes enſemble, juſtifient admirablement l'amour & le zéle qu'eut S. André pour la croix. Car s'il l'a tendrement aimée, c'eſt parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout ſon mérite & toute ſa gloire; ſçavoir, l'accompliſſement de ſon Apoſtolat & la conſommation de ſon Sacerdoce. Expliquons-nous: André à la vûe de ſa croix eſt pénétré, ravi, tranſporté de joie: pourquoi? parce que c'eſt ſur la croix qu'il va dignement prêcher le nom de Jeſus-Chriſt; ce ſera la première partie: & parce que c'eſt ſur la croix qu'il va ſaintement s'immoler lui-même & unir ſon ſacrifice au ſacrifice auguſte & vénérable qu'il a tant de fois offert à Dieu, en immolant l'Agneau ſans tâche qui eſt Jeſus-Chriſt; ce ſera la ſeconde partie. En deux mots: la croix eſt la chaire où S. André a fait paroître tout le zéle d'un fervent Prédicateur: la croix eſt l'autel où S. André, comme Prêtre & Pontife de la Loi nouvelle, a exercé dans toute la perfection poſſible, l'office de Sacrificateur. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi la croix, quoique affreuſe par elle-même, a eu pour lui tant de charmes. C'eſt tout le deſſein & le partage de ce diſcours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

I. PART. POur établir ſolidement la vérité de ma première propoſition, & pour vous en donner d'abord la juſte idée que vous en devez avoir, j'apelle dans les principes de l'Ecriture l'accompliſſement de l'Apoſtolat, prêcher un Dieu crucifié, & malgré les con-

traditions de la prudence du siécle proposer la croix aux hommes, comme la seule source de leur bonheur, comme le fondement unique de leur espérance, comme le mystère de leur rédemption, comme le moyen sûr & infaillible de leur salut. Aînsi l'a entendu S. Paul quand il a dit: *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Voilà à quoi il a réduit toute la fonction du ministère évangélique; & telle est la fin pourquoi Dieu a suscité ces douze Princes de l'Eglise, ces premiers Fondateurs du Christianisme, ces hommes envoyés au monde pour y annoncer Jesus-Christ, dont ils étoient les Ambassadeurs, & pour y publier sa loi dont ils ont été par office les interprétes fidéles: *Legatione pro Christo fungimur.* Qu'ont-ils fait? ils ont prêché la croix; & au lieu que la croix n'avoit été jusques-là qu'un sujet de malédiction & qu'un opprobre, au lieu que la croix de Jesus-Christ étoit le scandale des Juifs, & paroissoit une folie aux Gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont rendue vénérable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoi s'est terminé leur vocation, & par où ils ont mérité le nom d'Apôtres. Or il est évident, Chrétiens, que S. André s'est signalé entre tous les autres dans ce glorieux emploi, & qu'il a eu un droit particulier de prendre, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour devise de son Apostolat: *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Et il est encore évident, qu'il n'a jamais mieux accompli ce qui est marqué dans ces paroles, que quand il a été lui-même attaché à la croix. Pourquoi cela? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jesus-Christ crucifié, ou, si vous voulez,

1. Cor. c. 2.

2. Cor. c. 5.

la loi de Jesus-Christ, avec plus d'autorité & de grace, avec plus d'efficace & de conviction; avec plus de succès & de fruit. Trois avantages que sa croix lui a procurés, & en quoi je fais consister la perfection d'un Apôtre & d'un Prédicateur de l'Evangile. Reprenons, & suivez-moi.

Non, mes chers Auditeurs, jamais Saint André n'a prêché le mystère de la croix ou la loi de Jesus-Christ avec tant d'autorité & tant de grace que quand il a été lui-même crucifié, & ma pensée sur ce point n'a presque pas même besoin d'éclaircissement; car, pour vous la rendre en deux mots, non-seulement intelligible, mais sensible, il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la croix. C'est une vérité éternelle qu'il faut porter sa croix, & que pour la porter en Chrétien, il la faut porter volontairement jusqu'à l'aimer & jusqu'à s'en glorifier; *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri.* Mais cette vérité, quoiqu'éternelle, n'a pas la même grace dans la bouche de tout le monde. Les hommes pour être sauvés, ont intérêt de la bien comprendre; mais en même-tems, ils ont une secrette opposition à en être instruits par ceux qui ne la pratiquent pas, & qui n'en font nulle épreuve; & si quelquefois un mondain s'ingère de leur en faire des leçons, bien-loin de s'y rendre dociles, ils se révoltent, & ne peuvent souffrir qu'un homme à qui rien ne manque, & qui jouit tranquillement des douceurs de la vie, ose leur prêcher la pénitence & la mortification. Aussi, comme remarque S. Chrysostome, Jesus-Christ tout Dieu qu'il étoit, pour s'accom-

Galat. 6. 6.

moder là-dessus à la disposition des hommes, ne vint annoncer au monde l'Evangile de la croix qu'en se faisant lui-même un homme de douleurs, c'est-à-dire, un homme dévoué à la souffrance & à la croix : *Vir dolorum.* Indépendant de cette qualité, il avoit toute l'autorité d'un Dieu ; j'en conviens : mais s'il n'avoit été que fils de Dieu, ou s'il avoit toujours été comme fils de l'homme, dans la béatitude & dans la gloire, sans participer à nos peines, il lui eût manqué par raport à nous une certaine autorité d'expérience & d'exemple, sur quoi est fondé le droit dont je parle, de prêcher aux autres la croix ; & de là vient qu'il se détermina à souffrir. Car c'est ce que le grand Apôtre a prétendu nous déclarer, quand il a dit que la sagesse de ce divin Législateur avoit paru, en ce qu'étant Fils de Dieu, il avoit apris par lui-même, & par ce qu'il avoit souffert comme homme, l'obéissance qu'il exigeoit des hommes, & qu'il vouloit les obliger de rendre à sa loi. Loi parfaite, mais sévere, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la sainteté, l'utilité, la nécessité de la croix ; *Qui cùm esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est, obedientiam.* *Isaïe. 10. 53.* *Hebr. 5.*

En effet, il est aisé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie austère, au retranchement des plaisirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en coûte rien. Un homme bien nourri, disoit S. Jerôme, n'a point de peine à discourir de l'abstinence & du jeûne, un homme abondamment pourvu de tout, à qui rien ne manque, & qui est en possession de mener une vie agréable & commode, s'érige

aiſément en Prédicateur de la plus exacte réforme. Mais quelque éloquent & quelque zélé qu'il puiſſe être, on croit toujours avoir droit d'en apeller à ſon exemple, & de lui répondre que ce zèle de reforme ne lui convient pas, que ce langage lui ſied mal, & que s'il veut porter les choſes à cette rigueur, il devroit chercher des Auditeurs dont il fût un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche ſoit abſolument légitime, puiſque Jeſus-Chriſt ordonnoit qu'on obéit aux Phariſiens, du moment qu'ils étoient aſſis ſur la chaire de Moïſe, & qu'on reſpectât leur doctrine, quoique leur conduite y fût toute contraire : mais parce qu'il eſt vrai que cette contrariété entre la doctrine & la vie eſt au moins un ſpécieux prétexte dont notre malignité ne manque pas de ſe prévaloir contre les vérités dures qu'on nous prêche, & parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous aſſujettir à toute la rigueur de nos devoirs, & n'eſt pas pour cela bien autoriſé. Or là-deſſus S. André a eu tout l'avantage que peut avoir un Apôtre. Car il a prêché la croix dans un état où les cenſeurs les plus critiques & les ennemis de la croix les plus déclarés n'avoient rien à lui reprocher. Il ne l'a pas prêchée comme ces Docteurs hypocrites dont Saint Matthieu parle, qui mettent ſur les épaules des autres des fardeaux peſans, & qui ne voudroient pas eux-mêmes les remuer du doigt : il ne l'a pas prêchée comme ceux dont S. Paul diſoit à Timothée, qu'il viendroit dans les derniers jours des hommes qui auroient l'aparence de la plus éclatante piété,

mais qui seroient remplis de l'amour d'eux-mêmes, enflés d'orgueil & pervertis dans la foi : c'est-à-dire, il ne l'a pas prêchée comme ont fait presque dans tous les siécles certains prétendus réformateurs de l'Eglise, qui connus d'ailleurs pour des hommes sensuels, n'en étoient pas moins hardis à invectiver contre la molesse ; déplorant les relâchemens de la pénitence, tandis qu'ils en rejettoient les œuvres pénibles & laborieuses, plus occupés peut-être de leurs personnes & du soin de leurs corps, que n'auroient été un mondain de profession. Non, Chrétiens, ce n'est pas ainsi que S. André a prêché la croix : mais pour la prêcher il s'est mis lui-même sur la croix. La croix a été la chaire d'où il s'est fait entendre. C'est de-là, comme nous lisons dans les actes de sa vie, qu'il exhortoit le peuple à embrasser ce moyen salutaire & nécessaire, dont dépend tout le bonheur des élus de Dieu : & voilà non-seulement ce qui l'autorisoit, mais ce qui donnoit de la force à sa parole pour annoncer le mystère de la croix avec plus d'efficace & de conviction.

C'est le second avantage de son Apostolat, dit S. Chrysostome, d'avoir montré par là jusqu'à quel point il étoit persuadé lui-même de la vérité qu'il prêchoit, & d'avoir eu par là même le don d'en persuader si fortement les autres, que tout infidéles qu'ils étoient, ils n'ont pu résister à la sagesse & à l'esprit de Dieu qui parloit en lui. Il faut, ajoutoit S. Bernard, & permettez-moi d'apliquer sa pensée à mon sujet, il faut que le Prédicateur de l'Evangile, pour convertir les cœurs, fortifie sa voix ; & parce que sa voix n'est que

foibleſſe, il faut qu'elle ſoit accompagnée d'une autre voix puiſſante & pleine de force, *Pſalm. 67.* *Dabit voci ſuæ vocem virtutis.* Mais quelle eſt cette voix puiſſante & pleine de force ? la voix de l'action, cette voix infiniment plus éloquente, plus pénétrante, plus touchante que tous les diſcours. Montrez-moi par votre exemple & par vos œuvres, que vous êtes vous-même perſuadé, & alors votre voix me perſuadera & me convertira : *Dabit voci* *Bernar.* *ſuæ vocem virtutis, ſi quod mihi ſuadet, prius ſibi videaris perſuaſiſſe.* Or voilà par où S. André triompha, & de l'infidélité des Païens, & de la dureté des Juifs. Il veut que ſa voix ſoit pour eux cette voix toute-puiſſante qui, ſelon le Prophéte, abat les cédres & briſe les rochers ; il veut que ſa voix ait la vertu d'amollir les cœurs les plus endurcis, & de ſoumettre les eſprits les plus ſuperbes : *Vox Do-* *Pſalm.* *mini confringentis cedros, vox Domini concu-* *28.* *tientis deſertum.* Que fait-il ? il commence par les convaincre qu'il eſt lui-même parfaitement & ſolidement convaincu de ce qu'il leur prêche ; qu'il eſt, dis-je, convaincu de la néceſſité d'embraſſer la croix de Jeſus-Chriſt, de s'attacher à elle par un eſprit de foi, & de s'en apliquer les fruits par le long uſage des ſouffrances de la vie.

Car quelle preuve plus authentique leur peut-il donner ſur cela, de la perſuaſion où il eſt, que l'empreſſement & l'ardeur qu'il témoigne pour ſouffrir ? On lui prononce ſon arrêt, & tout à coup il eſt ſaiſi d'un mouvement de joie, qui va juſqu'à l'extaſe & au raviſſement. Le peuple veut s'opoſer à l'exécution de cet arrêt, & André s'en tient offen-

sé. On le conduit au supplice ; & d'aussi loin qu'il envisage la croix qui lui est préparée, il la salue dans des termes pleins d'amour & de tendresse. Il se fait une émotion populaire pour le délivrer : Hé quoi, mes Frères, leur dit-il, êtes-vous donc jaloux de mon bonheur ! faut-il qu'en vous intéressant pour moi, vous conspiriez contre moi, & que par une fausse compassion vous me fassiez perdre le mérite d'une mort si précieuse ? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, & André le rassure : le juge commande qu'on le détache de la croix, & André proteste que c'est en vain, parce qu'il y est attaché par des liens invisibles, que l'enfer même ne peut rompre, qui sont les liens de sa foi & de sa charité. S'il n'étoit en effet persuadé, penseroit-il, parleroit-il, agiroit-il, souffriroit-il de la sorte ? & pour marquer que ses sentimens sont sincères, persisteroit-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel, *biduò pendens*, publiant toujours que Jesus-Christ est le seul Dieu qu'il faut adorer, & que toute la sainteté, toute la prédestination des hommes est renfermée dans la croix ? Mais supposé le témoignage que S. André rendit à cette vérité, quelle conséquence les spectateurs de son martyre n'étoient-ils pas forcés de tirer en faveur de Jesus-Christ & de sa religion ? Considérant cet homme d'ailleurs vénérable par l'intégrité de sa vie, illustre par les miracles qu'il avoit faits au milieu d'eux, & qui par sa conduite pleine de sagesse, s'étoit attiré le respect des ennemis même de son Dieu ; le voyant, non pas mépriser ni braver la mort par une vaine philosophie, mais la desirer par

Act. mart. S. And.

un pur zèle de ſe conformer à ſon Sauveur crucifié ; aimer par ce motif de Chriſtianiſme les deux choſes que le monde abhorre le plus, ſçavoir l'ignominie & la douleur, & malgré les révoltes de la nature, faire de la croix l'objet de ſon ambition & ſes plus chères délices : tout Païens, tout Juifs qu'ils étoient, que pouvoient-ils conclure de là, ſinon qu'il y avoit dans cet Apôtre quelque choſe de ſurhumain ; & que la chair & le ſang n'ayant pu former en lui des ſentimens ſi élevés au-deſſus de l'homme, il falloit qu'ils lui vinſſent de plus haut ? A moins qu'ils ne vouluſſent s'aveugler eux-mêmes & s'obſtiner dans leur aveuglement, pouvoient-ils ne pas reconnoître qu'il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe inſpirer à un homme mortel un amour de la croix ſi héroïque ; & à moins qu'ils n'euſſent des cœurs de pierre, quoique païens & infidéles, pouvoient-ils n'être pas touchés, n'être pas ébranlés, n'être pas changés par la vûe d'un ſpectacle ſi ſurprenant & ſi nouveau ?

De là même auſſi, mes chers Auditeurs, ſuivit le ſuccès prodigieux de la prédication de S. André & la bénédiction que Dieu donna à ſon Apoſtolat. Si nous en croyons les actes de ſon martyre ; de tout le peuple attentif à l'écouter prêchant ſur la croix, à peine reſta-t'il un païen qui éclairé des lumières de la grace, & cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât à l'idolâtrie, & ne confeſsât Jeſus-Chriſt. Au lieu que Jeſus-Chriſt crucifié avoit pû dire ce que Dieu par la bouche d'un
Iſ. c. 65. Prophéte, diſoit à Iſraël, *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem*, j'ai tendu mes bras à un peuple rebelle & incrédule ;

S. André eut au contraire la consolation de tendre les bras à un peuple docile, qui reçut sa parole avec respect, & qui s'y soumit avec joie, pour accomplir, ce semble, dès-lors ce qu'avoit dit le Fils de Dieu, que celui qui croiroit en lui, feroit non-seulement les mêmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que lui : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet.* Joan. c. 12.

Des milliers d'infidéles que le suplice de cet Apôtre avoit assemblés autour de sa croix, convertis par ce qu'ils ont vu, & par ce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la ville de Patras où Dieu par le ministère d'André opére ces effets miraculeux, le bruit, disons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les provinces voisines. On voit avec étonnement les temples des idoles abandonnés, le culte des démons aboli, le régne de la superstition détruit, le nom de Jesus-Christ par-tout révéré. Le Frère même du Proconsul, jusques-là zélé défenseur des fausses divinités, rend hommage à la vérité. Entre les Eglises naissantes, celle d'Achaïe où S. André a souffert, devient en peu de jours la plus nombreuse & la plus fervente. Qui fait tout cela ? la foi d'un Dieu crucifié prêchée par un Apôtre crucifié ; je veux dire le zéle d'un Apôtre qui, à l'exemple de son maître, prêche la croix du haut de la croix, & qui, selon la belle expression de S. Jerôme, confirme par son amour pour la croix, tout ce qu'il enseigne de l'obligation rigoureuse, mais indispensable, de porter la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.* Hier. En effet, donnez-moi un Prédicateur de l'Evangile parfaitement mort

à lui-même, sincère amateur de la croix, & qui dise de bonne foi avec S. Paul : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo* ; le monde est crucifié pour moi, & je suis crucifié pour le monde : rien ne lui résistera. Avec cela il triomphera de l'erreur, il confondra l'impiété, il exterminera le vice, il convertira les villes entières. Avec cela les pécheurs les plus endurcis l'écouteront & le croiront, les libertins & les impies se soumettront à lui, les sensuels & les voluptueux subiront le joug de la pénitence. Pourquoi ? parce que elle est, dit S. Jerôme, la vertu de la croix, prêchée par un homme souffrant lui-même & mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.*

Galat. c. 6.

Voilà donc, Chrétiens, le Prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction, & qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit & de la vertu de Dieu : *Et sermo meus & prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs & virtutis.* Voilà celui que Dieu veut que vous écoutiez ; c'est S. André sur la croix. Ne me considérez point ; n'ayez nul égard, ni à mes paroles, ni à mon zèle ; oubliez la sainteté de mon ministère : je ne suis aujourd'hui, si vous voulez, qu'un airain sonnant & qu'une cymbale retentissante ; & ce n'est point à moi de vous prêcher un Dieu crucifié : c'est à cet Apôtre, c'est à cet homme crucifié, dont la prédication plus pathétique & plus efficace que la mienne, se fait encore entendre dans toutes les Eglises du monde chrétien. Le

2. Cor. c. 2.

voilà, dis-je, ce miniſtre irrépréhenſible, ce Prédicateur contre lequel vous n'avez rien à repliquer. Mais que n'a-t'il point à vous reprocher ? Il vous prêche encore maintenant le même Dieu qu'il a prêché aux Juifs & aux Païens : un Dieu qui vous a ſauvés par la croix. Le croyez-vous ? La vie que vous menez le fait-elle voir ? cet amour propre qui vous domine, ces recherches de vous-mêmes, cet attachement ſervile à votre corps, cette attention à le ménager, à le flâter, à ne lui rien refuſer ; ces commodités étudiées & affectées, cette horreur des ſouffrances & de la vraie pénitence ; en un mot cette vie des ſens ſi opoſée à l'eſprit chrétien, cette vie molle & voluptueuſe dont vous vous êtes fait une habitude, tout cela marque-t'il que vous êtes bien convaincu de la prédication de S. André ?

Ah ! mes chers Auditeurs, ſi S. André nous avoit prêché un autre Jeſus-Chriſt & un autre Sauveur ; ſi dans le conſeil de la ſageſſe éternelle, il avoit plu à notre Dieu de nous ſauver par la joie auſſi-bien qu'il lui a plu de nous ſauver par la peine, & que S. André nous eût annoncé cet Evangile, ce nouvel Evangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec notre conduite ? Figurons-nous que cet Apôtre vient aujourdhui nous déclarer que ce n'eſt plus par la croix, mais par les plaiſirs, que nous devons opérer notre ſalut ; figurons-nous que ce que je dis ceſſe d'être une ſupoſition, & devient une vérité ; y auroit-il en vous quelque choſe à corriger & à réformer ? Répondez, mondain, répondez ; c'eſt à vous que je parle. Interrogez votre

cœur ; & reconnoissez jusqu'où l'esprit du monde corrompu vous a porté : ce système de Christianisme ne vous seroit-il pas avantageux, & ne se raporteroit-il pas entièrement à votre goût & à vos idées ? Il faut donc de deux choses l'une : ou que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, ou que S. André avec toute la vertu & toute la force de son Apostolat, ne vous ait pas encore persuadé. Que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, si croyant d'une façon, vous vivez de l'autre ; si Chrétien de profession, vous êtes Juif d'esprit & de cœur ; si reconnoissant que votre salut est attaché à la croix, vous ne laissez pas de fuir & d'abhorrer la croix. Car qu'y a-t'il de plus monstrueux que cette contradiction ? Cependant, mes Frères, disoit S. Bernard, tel est le caractère de mille Chrétiens, disciples de la croix de Jesus-Christ, & tout ensemble ennemis de la croix de Jesus-Christ. Ou bien, mon cher Auditeur, si vous vous piquez d'être de ces génies prétendus sages, qui agissent conséquemment, il faut que S. André, ni par l'autorité de son exemple, ni par l'efficace de sa parole, ne vous ait pas encore touché, puisque vous êtes toujours sensuels & idolâtre de votre corps. Ainsi je pourrois vous apliquer, au sujet de la croix de S. André, ce que S. Paul, en gémissant, disoit aux Galates de celle du Sauveur : *Ergo evacuatum est scandalum crucis.* Malheur à vous, mon Frère, qui par votre infidélité vous êtes rendu inutile l'exemple de ce glorieux Apôtre, & pour qui le scandale, c'est-à-dire le mystère de la croix est anéanti : *Ergo evacuatum est scandalum*

Galat. c. 4.

crucis. On vous a dit cent fois, & il eſt vrai, qu'au jugement de Dieu la croix de Jeſus-Chriſt paroîtra pour vous être confrontée ; l'Evangile même nous l'aprend : *Et tunc patebit ſignum Filii hominis.* Mais outre la croix de Jeſus-Chriſt, on vous en confrontera une autre, c'eſt celle de S. André. Oui la croix de cet homme apoſtolique, après lui avoir ſervi de chaire pour nous inſtruire, lui ſervira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces infidéles, nous dira-t'il? la vûe de ma croix les a convertis ; de païens qu'ils étoient, j'en ai fait des Chrétiens & de parfaits Chrétiens. Voilà ce qui nous confondra, & ne vaut-il pas mieux dès aujourdhui commencer à nous confondre nous-mêmes, & par cette confuſion forcée & volontaire prévenir une confuſion forcée, qui ne nous ſera pas ſeulement inutile, mais très-funeſte ? il faut, Chrétiens, qu'à l'exemple de S. André, nous ſoyons & les Sectateurs & les Prédicateurs même de la croix. Je dis les Prédicateurs, & comment ? en portant ſur nos corps la mortification de Jeſus-Chriſt, *Semper mortificationem Jeſu Chriſti in corpore noſtro circumferentes.* Car en la portant ſur nos corps, nous en ferons connoître aux hommes le mérite & la vertu : *Ut & vita Jeſu manifeſtetur in corporis noſtris.* Ne concevez point ceci comme impoſſible, ni même comme difficile : je vous l'ai dit ; le ſaint uſage des afflictions & des croix de cette vie, l'acceptation humble & ſoumiſe de celles que Dieu nous envoie, la réſignation à celles que le monde nous ſuſcite, notre patience dans les calamités, ou publiques ou particulières, dans les pertes des biens, dans les maladies,

Matth. c. 24.

2. Cor. c. 4.

Ibid.

tout cela prêchera pour nous, & nous prêcherons par tout cela. C'eſt ainſi que S. André a trouvé ſur la croix l'accompliſſement de ſon Apoſtolat; & voici encore comment il y a trouvé la conſommation de ſon Sacerdoce. Donnez, s'il vous plaît, une attention toute nouvelle à cette ſeconde Partie.

II. PART. POuvoir préſenter à Dieu le ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt; avoir pour cela dans le Chriſtianiſme un caractère particulier, c'eſt en quoi conſiſte l'eſſence du Sacerdoce de la loi de grace. Joindre au ſacrifice adorable du corps de Jeſus-Chriſt le ſacrifice de ſoi-même, & s'immoler ſoi-même à Dieu au même tems qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le ſalut du monde, c'eſt dans la doctrine de S. Auguſtin, ce qui met le comble au Sacerdoce de la loi de grace, & ce qui lui donne ſa dernière perfection. Sacerdoce de la loi de grace, dont je conviens que les Prêtres ſeuls ſont les premiers & les principaux Miniſtres; mais auquel il eſt pourtant vrai que tous les Chrétiens en qualité de Chrétiens, ont droit & même obligation de participer. Sacerdoce de la loi de grace, qui par cette raiſon nous impoſe à tous, de quelque condition que nous ſoions, l'indiſpenſable devoir de nous offrir nous-mêmes à Dieu comme un ſuplément du ſacrifice de Jeſus-Chriſt. Car voilà encore une fois ce qui fait devant Dieu la perfection du Sacerdoce chrétien, dont l'Apôtre relevoit ſi haut l'excellence & la dignité. Voilà par où ce Sacerdoce lui paroiſſoit ſi auguſte, quand il le comparoit au Sacerdoce de l'ancienne loi, & voilà ce qui

nous le doit rendre vénérable ; cet engagement où nous ſommes, & ce pouvoir que nous avons d'être, comme le Sauveur, des hoſties vivantes préſentées à Dieu, par l'union de notre ſacrifice avec le ſacrifice de l'Homme-Dieu. Or je prétends que S. André a ſçu pleinement s'acquitter de ce devoir : & où ? ſur la croix. D'où je conclus que c'eſt ſur la croix, comme ſur l'autel myſtérieux que Dieu lui avoit préparé, qu'il a heureuſement trouvé la conſommation de ſon Sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de cette vérité, qui toute avantageuſe qu'elle eſt au Saint dont je vous fais l'éloge, ſera encore plus utile & plus édifiante pour vous.

Je l'ai dit, mes chers Auditeurs, & je le répéte, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le ſacrifice de nous-mêmes au ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt. C'eſt le devoir eſſentiel à quoi le Chriſtianiſme nous engage ; & je ne crains point de paſſer pour téméraire, ni de rien avancer qui ne ſoit conforme à la plus exacte Théologie, quand je ſoutiens que ſans cela notre Sacerdoce n'a pas ſelon Dieu toute la perfection qu'il doit avoir ; car il eſt de la foi qu'encore que le ſacrifice de l'humanité de Jeſus-Chriſt ait eu par lui-même une vertu infinie pour nous ſanctifier & pour nous reconcilier avec Dieu, Dieu néanmoins par une conduite particulière de ſa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder enfin la grace de cette reconciliation & de cette ſanctification, qu'autant qu'il a prévu que ce ſacrifice devoit être & ſeroit accompagné de notre coopération. Il eſt de la foi, qu'encore qu'il n'ait rien

manqué au ſacrifice de notre rédemption de la part de Jeſus-Chriſt qui l'a offert pour nous comme notre médiateur & le ſouverain Prêtre, il peut y manquer quelque choſe de notre part, enſorte que ce ſacrifice, tout divin qu'il eſt, par le défaut de notre correſpondance, nous devienne infructueux, & ne ſoit pour nous de nulle efficace : or ce qui peut manquer de notre part au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, c'eſt le ſacrifice perſonnel que Dieu exige de nous, & que nous lui devons faire de nous-mêmes, mais que ſouvent nous ne lui faiſons pas. De là vient que S. Paul, à qui ce myſtère avoit été ſpécialement révélé, ſe faiſoit une loi inviolable d'acomplir tous les jours dans ſa chair ce qui manquoit aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt : *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne mea.* Il reſtoit donc encore pour S. Paul quelque choſe à ajouter au ſacrifice du Fils de Dieu. Prenez garde : quelque choſe par raport à S. Paul même ; quelque choſe d'où dépendoit en un ſens pour S. Paul même le mérite, ou plutôt l'aplication actuelle du ſacrifice du Fils de Dieu ; quelque choſe par où S. Paul même ſe croyoit obligé de remplir la meſure des ſouffrances du Fils de Dieu. Or comment la rempliſſoit-il cette meſure ? par la ferveur de ſa pénitence, par l'auſtérité de ſa vie, par la mortification de ſa chair : car c'étoient-là, remarque S. Chryſoſtome, autant de ſacrifices de lui-même, qu'il uniſſoit à ce grand ſacrifice de la croix, & en vertu deſquels il pouvoit dire, *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne mea.*

Coloſſ. 1. 24.

C'eſt de là même auſſi que S. Auguſtin

trouvoit des liaiſons ſi étroites entre ces deux ſacrifices, je dis entre le ſacrifice de Jeſus-Chriſt & le ſacrifice de nous-mêmes, qu'il ne vouloit pas qu'on ſéparât jamais l'un de l'autre; tellement que comme Jeſus-Chriſt en qualité d'Homme-Dieu a été notre victime, nous devons être la ſienne en qualité de Chrétiens. Ecoutez les paroles de ce ſaint Docteur, que je ne dois pas omettre dans une matière ſi importante: *Cujus Redemptoris ac Domini, & nos ſacrificium eſſe debemus per ipſummet offerendi, qui in homine quem ſuſcepit, ſacrificium ipſe pro nobis fieri dignatus eſt.* D'où il s'enſuit que toutes les fois que nous aſſiſtons aux divins myſtères; nous devons faire état que ce n'eſt pas ſeulement pour y préſenter l'Agneau ſans tâche qui eſt immolé ſur l'autel, mais pour y être nous-mêmes préſentés & immolés, & cela reprend S. Auguſtin, non-ſeulement par la raiſon de l'union intime qui eſt entre lui & nous, & qui fait qu'étant notre chef, & nous les membres de ſon corps, il ne peut ni ne doit jamais être ſacrifié, que nous ne le ſoyons avec lui: *Quia cùm Eccleſia Chriſti ſit corpus, & Chriſtus, Eccleſiæ caput; tam ipſa per ipſum, quàm ipſe per ipſam debet offerri*; mais par la convenance même & le principe de nos plus juſtes & de nos plus indiſpenſables obligations. Car quel déſordre, Seigneur, que je paruſſe devant vos Autels dans une moindre diſpoſition d'humilité que celle où vous y paroiſſez; que vous y fuſſiez la victime de mon péché, & que l'expiation de ce péché ne me coûtât rien? Il ne ſuffit donc pas, conclut S. Léon Pape, que nous offrions à Dieu le ſacrifice du corps de Jeſus-

Auguſt.

Ibid.

Christ, si selon le précepte de l'Apôtre, nous ne nous offrons encore nous-mêmes ; comme il ne nous suffiroit pas de lui offrir nos corps & même nos ames, si nous n'avions à lui offrir le sacrifice du corps de Jesus-Christ : notre sacrifice sans celui de Jesus-Christ, seroit un sacrifice indigne de Dieu ; & celui de Jesus-Christ sans le nôtre, seroit non pas insuffisant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'est ce qui consomme le grand ouvrage de notre justification, & ce qui fait le vrai Sacerdoce des Chrétiens.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux Apôtre dont nous honorons aujourdhui la mémoire. Qu'est-ce que S. André, & sous quelle idée, nous attachant aux actes de son martyre, devons-nous le considérer ? sous l'idée d'un Prêtre fervent, d'un Prêtre zèlé, d'un Prêtre plein de religion, qui tous les jours de sa vie ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par sa mort couronna son Sacerdoce en s'immolant lui-même sur la croix : car ce sont-là les deux principales actions que son histoire nous marque, & à quoi je réduis toute la sainteté de son ministère. Ecoutez ceci. André est conduit devant le tribunal d'un juge Païen, & ce juge, avant de le condamner, entreprend de le pervertir, & le presse de racheter sa vie en sacrifiant aux idoles. Mais moi, lui répond l'homme de Dieu, sacrifier aux idoles ! Ne sçavez-vous pas qui je suis ? ignorez-vous la profession que je fais de servir le Dieu du ciel & de la terre, & l'honneur que j'ai de lui sacrifier chaque jour, non pas le sang des boucs, ni de taureaux,

reaux, mais l'Agneau qui efface les péchés du monde ? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidiè, non taurorum carnes, sed Agnum immaculatum.* Oui, pourſuit le généreux Apôtre, c'eſt entre mes mains que cet Agneau eſt tous les jours immolé : mais la merveille que vous ne connoiſſez pas & que j'ai à vous découvrir, c'eſt qu'après l'immolation de cet Agneau, il eſt toujours vivant ; & que ſa chair, quoique diſtribuée aux fidéles, demeure encore toute entière, parce qu'elle eſt déſormais incorruptible : *Cujus carnem poſtquam omnis plebs credentium manducaverit, Agnus qui ſanctificatus eſt, integer perſeverat, & vivus.* Témoignage invincible en faveur du Sacrifice de la Meſſe, & qui pourroit ſeul réfuter toutes les erreurs des derniers héréſiarques touchant la divine Euchariſtie, puiſqu'il nous aprend comment Dieu dès le premier âge de l'Egliſe a pris ſoin d'établir la tradition de ce myſtère. Mais ſans m'arrêter à cette controverſe, & pour profiter en paſſant d'un exemple ſi authentique, permettez-moi, mes Frères, une courte digreſſion, qui toute bornée qu'elle eſt dans la morale qu'elle renferme, ne laiſſera pas d'avoir ſon utilité ; car ceci nous regarde, nous qui revêtus de la dignité du ſacerdoce, ſommes ſpécialement les miniſtres de notre Dieu & de ſes autels. Qu'eſt-ce qu'un prêtre de Jeſus-Chriſt ? le voici : un homme engagé par ſa vocation à entrer tous les jours dans le ſanctuaire ; un homme diſpoſé comme S. André, à offrir tous les jours à Dieu le ſacrifice non ſanglant du corps du Sauveur. Voilà à quoi nous ſommes apellés. Mais être prêtre, & n'en faire que rarement la plus noble fonc-

Act. mart. S. Andr.

Ibidem

tion ; être prêtre, & même, ſi vous voulez, Grand-Prêtre, & ne paroître à l'autel qu'à certains jours de cérémonie, qu'en certaines occaſions d'éclat, que lorſqu'on ne peut s'en diſpenſer, que quand on s'y trouve forcé par un reſpect humain & par un devoir de bienſéance ; être prêtre, & s'abtenir des choſes ſaintes pour mener une vie toute profane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour ſe diſſiper dans les divertiſſemens du ſiécle ; ou plutôt mener une vie diſſipée, profane, mondaine, juſqu'à être malheureuſement obligé de s'abſtenir des choſes ſaintes : être prêtre, & ſe mettre par ſa conduite hors d'état de célébrer les ſacrés myſtères, s'en rendre poſitivement indigne, & au lieu de ſe reprocher cette indignité volontaire, comme un crime & un ſujet de confuſion ; s'autoriſer par-là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit, & s'en faire un faux prétexte de piété : être prêtre de la ſorte, ah ! mes Frères, s'écrioit S. Chryſoſtome, eſt-il rien de plus oposé à la ſainteté du ſacerdoce, rien de plus injurieux à Jeſus-Chriſt, rien de plus triſte pour ſon épouſe qui eſt l'Egliſe ; & moi j'ajoute, rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous propoſe dans la perſonne de S. André.

Mais André en demeure-t'il là ? non, Chrétiens ; comme il eſt prêtre de la loi nouvelle, après avoir immolé la chair de Jeſus-Chriſt & ſatisfait à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans ſon miniſtère, il y joint ce qui en doit être la perfection en s'immolant ſoi-même : & c'eſt ici que la croix lui ſervit de moyen pour parvenir à l'accompliſſement de

ſes déſirs & à la gloire conſommée de ſon ſacerdoce. Je m'explique. Sur le refus qu'il fait de ſacrifier aux idoles, on lui préſente l'inſtrument deſon ſuplice, & comment enviſage-t'il cette croix ? comme un autre autel où il va préſenter à Dieu le ſacrifice de ſa perſonne & de ſa vie. Oui, Seigneur, dit-il, s'adreſſant à Jeſus-Chriſt, c'eſt pour cela que je l'embraſſe cette croix, parce que c'eſt ſur elle que je vais remplir dans toute ſon étendue mon ſacerdoce. Aſſez long-tems, ô mon Dieu, j'ai fait l'office de ſacrificateur à vos dépens ; il faut que je le faſſe aux dépens de moi-même : je vous ai mille fois ſacrifié pour moi ; il faut que je me ſacrifie une fois pour vous, & que par cet effort de reconnoiſſance, vous rendant amour pour amour & ſacrifice pour ſacrifice, j'aie enfin la conſolation d'être crucifié pour votre gloire, comme vous l'avez été pour mon ſalut. Ainſi parla-t'il, & ſans différer, il étend ſur la croix ſon corps vénérable ; il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent, il prévient leur cruauté par ſa ferveur ; ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de ſon crucifiement, mais regardant encore comme un précieux avantage d'être tout enſemble & la victime & le prêtre de ſon ſacrifice. Car c'eſt en cela, dit S. Auguſtin, qu'a particulièrement conſiſté l'excellence & le mérite du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt. Dans l'ancienne loi on n'avoit rien vu de ſemblable ; les hommes les plus ſaints s'étoient contentés d'honorer Dieu par des victimes étrangères ? & parce que ce culte étoit imparfait, le Fils de Dieu, comme Pontife étoit venu faire à ſon Pere cette pleine obla-

tion, où il voulut être tout à la fois le sacrifi-
August. cateur & l'hostie : *Idem sacerdos & victima.* Mais ce qui fut vrai de Jesus-Christ, l'est encore de S. André, avec toute la proportion néanmoins & tout le raport qu'il peut y avoir entre un homme & un homme-Dieu. André mourant sur la croix put dire après le Sauveur du monde : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair & du sang des animaux ; mais vous m'avez formé un corps : les anciens holocaustes ont commencé à vous déplaire, ou du moins ont cessé de vous plaire, & alors j'ai dit, me voici, je viens, je me présente ; re-
Ps. 39. cevez-moi comme votre victime, *Tunc dixi, ecce venio.*

Voilà, mes chers Auditeurs, le modéle que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous sans différence ni de condition ni de rang. En quelque état que vous soyez, vous êtes, comme Chrétiens, nécessairement associés au sacerdoce royal de Jesus-Christ ; & c'est à vous, quoique laïques, que parloit S. Pierre, quand il apelloit les Chrétiens, race choisie, Prêtres, Rois, nation sainte, peu-
2. Petr. c. 2. ple conquis : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta.* Il est de la foi que sans autre caractère que celui de Chrétiens, par la seule onction du baptême, le Sauveur des hommes nous a faits Rois & Prêtres de
Apoc. c. 5. Dieu son Pere : *Et fecisti nos Deo nostro regnum & sacerdotes.* Si je vous disois qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le même Agneau qu'immoloit S. André, & qu'en effet vous l'offrez aussi bien que lui, toutes les fois que vous assistez au sacrifice de votre religion, peut-être seriez-

vous ſurpris de vous voir élevés par-là à une ſi haute dignité. Mais vous devez bien l'être encore plus, ou d'avoir ignoré juſques à préſent ce que vous êtes; ou de l'avoir ſçu, & d'avoir manqué de zèle pour vous acquitter dignement d'une ſi glorieuſe fonction. Car puiſque ce n'eſt pas en ſimples témoins, mais en miniſtres du Seigneur, que vous aſſiſtez à ce ſacrifice, & que l'oblation du corps de Jeſus-Chriſt ne s'y fait pas ſeulement en votre préſence, mais en votre nom, quelle attention, quel reſpect, quelle ardeur de dévotion y devez vous aporter? C'eſt ce qui rend vos irrévérences ſi criminelles & même ſi abominables; c'eſt ce qui en fait comme autant de ſacriléges. Ah! Chrétiens, quelle indignité que vous préſentiez au Dieu immortel, avec un eſprit égaré, un cœur froid, ſans nul recueillement, ſans nul ſentiment, le même ſacrifice où notre ſaint Apôtre a épuiſé tout le feu de ſa charité! Que dis-je, quelle profanation que vous y veniez pour y voir le monde, & pour y être vu, pour y étaler tout le faſte du monde & tout l'apareil de votre luxe, pour y contenter votre vanité, votre curioſité, & peut-être pour y entretenir vos plus honteuſes paſſions! Scandale digne de toute la colère de Dieu, & qui n'eſt devenu, par l'impiété de notre ſiécle, que trop commun.

Mais ce n'eſt pas à quoi je m'arrête: ce que je prétends que vous remportiez de ce diſcours, c'eſt une ſincère & forte réſolution d'offrir continuellement à Dieu, comme ſaint André, le ſacrifice de vos corps, & de l'unir au ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt, puiſque c'eſt par-là que vous devez participer à l'hon-

neur & à la perfection du ſacerdoce de la loi de grace, à quoi votre vocation vous engage indiſpenſablement. Ce que je vous demande, c'eſt que vous vous apliquiez ſans ceſſe ce que S. Paul recommandoit ſi expreſſément aux Romains, quand il leur diſoit : *Obſecro vos per*
Rom. 12. *miſericordiam Dei* ; je vous conjure, mes Frères, par la miſéricorde de notre Dieu : & de quoi ? de lui offrir vos corps dans cet état de ſainteté, dans cet état de pureté où ils puiſſent lui plaire & où vous puiſſiez lui rendre un culte raiſonnable & ſpirituel ; ne vous conformant point au ſiécle préſent ; mais vous renouvellant chaque jour dans l'intérieur de l'eſprit. Paroles qui comprennent en abrégé tout le fonds de la vie chrétienne, & qui devroient être le plus ordinaire ſujet de vos conſidérations. Mais dites-moi, mes chers Auditeurs, vos corps ont-ils ces qualités néceſſairement requiſes pour être la matière de ce ſacrifice, que S. Paul veut que vous préſentiez à Dieu ? Sont-ce des corps purs, des corps exemts de la corruption du péché ; en un mot, des corps dignes d'être offerts avec le corps de Jeſus-Chriſt, & de compoſer avec lui ce ſacrifice complet dont je viens de vous parler ? S'ils ne ſont pas tels, oſerez-vous les offrir à Dieu ; & ſi vous n'oſez les offrir à Dieu, comment pouvez-vous paroître vous-même devant Dieu, & aprocher de ſes autels ? Ah ! Chrétiens, ſi l'on vous diſoit que vous devez abſolument & à la lettre, faire de vos corps le même ſacrifice que S. André, que vous devez être prêts comme lui à ſacrifier votre vie par un long & cruel ſupplice, que vous devez ſouffrir comme lui un

rigoureux martyre, que vous devez comme lui vous réſoudre à mourir pour Dieu, & que ſans cela il n'y a point de ſalut pour vous ; ſi, dis-je, Dieu mettoit votre foi à une pareille épreuve, quoique vous fuſſiez obligés de vous y ſoumettre, du moins auriez-vous droit de craindre & de vous défier de vous-mêmes: mon zèle à vous animer, à vous encourager, à vous ſoutenir dans une ſi dangereuſe conjoncture, quelque ardent qu'il pût être, ne m'empêcheroit pas de compâtir à votre foibleſſe & de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis que ce ſacrifice de vos corps, dont il eſt aujourdhui queſtion, ſe réduit dans la pratique à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une ſalutaire tempérance, d'une exacte ſobriété, d'une prudente auſtérité, d'une ſolide mortification ; à leur retrancher les débauches qui les détruiſent, la moleſſe qui les corrompt, l'oiſiveté qui les apéſantit ; à réprimer leurs révoltes, à ne pas vivre ſelon leurs cupidités, à les rendre ſouples à la loi de Dieu, à les aſſujettir aux obſervances de la religion, à les endurcir au travail, choſes communes & praticables dans les états même du monde les moins parfaits, qu'avez-vous à répondre ? Quand cette régularité de vie, quand cette ſévérité de mœurs, quand cette exactitude ſeroit pour vous une eſpéce de croix, pourriez-vous juſtement vous en décharger, ou refuſer de la prendre ? Ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choſes d'ailleurs ſi conformes à vos obligations, & rendre graces à Dieu de ce qu'enfin vous avez apris quel eſt ce ſacrifice

de vos corps par où il veut être glorifié.

Cependant, Chrétiens, voici le déſordre, & ſi j'oſe le dire, la honte & l'oprobre du chriſtianiſme: des hommes aſſociés par le baptême au ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, & qui ſelon la régle de l'Apôtre, devroient offrir leurs corps comme des hoſties pures devant Dieu, en font des victimes pour le démon, pour la ſenſualité, pour l'impureté, pour l'adultère. S. Paul ne vouloit pas que parmi les fidéles on prononçât même les noms de ces paſſions infâmes; mais le moyen de s'en taire dans le honteux débordement des vices qui infectent l'Egliſe de Dieu? Pouvons-nous, diſoit S. Cyprien, cacher nos plaies, quand elles ſont mortelles; & ne vaut-il pas mieux les découvrir pour les guérir, que de les diſſimuler pour nous perdre? O mon Dieu, où en ſommes-nous & à quelle extrémité le péché nous a-t'il portés? Vous, Seigneur, qui dans l'ancienne loi étiez ſi jaloux de la pureté des victimes qu'on vous préſentoit, & qui rejettiez celle où il paroiſſoit la moindre ſouillure, comment pouvez-vous maintenant agréer les nôtres? le ſacrifice d'un corps impur & eſclave du péché, bien-loin de vous plaire, ne doit-il pas plutôt vous offenſer & vous irriter? Mais enfin me dira-t'on, quelque corrompus qu'aient été juſqu'à préſent nos corps par le péché, ne peuvent-ils plus être offerts à Dieu? Oui Chrétiens, ils le peuvent, ſinon par le ſacrifice de la continence, au moins par celui de la pénitence; & c'eſt en ce ſens que S. Paul nous avertit de les faire déſormais ſervir, non plus au péché, mais à la juſtice. Dieu même tirera de vous

alors une gloire particulière ; & vous relevez d'autant plus le triomphe de ſa grace, qu'elle aura eu dans vous de plus forts & de plus dangereux ennemis à ſurmonter. La pénitence vous tiendra lieu de croix, & cette croix ſera l'autel où vous vous immolerez. Ah ! Seigneur, répandez ſur cet auditoire chrétien l'eſprit de ſainteté dont fut rempli le grand Apôtre que nous honorons. Répandez ſur cette Egliſe qui porte ſon nom, l'abondance de votre grace. Donnez-nous cet amour de la croix, ſans quoi il eſt impoſſible que nous vous faſſions jamais le ſacrifice de nous-mêmes. Inſpirez-nous le même ſentiment qu'eut S. André à la vûe de la croix, lorſqu'il s'écria : O croix, ſource de mon bonheur ! *O bona crux* ! Faites que nous le diſions comme lui, que nous le penſions comme lui, & que par la voie de la croix nous parvenions à la même gloire que lui, qui eſt la gloire éternelle, où nous conduiſe, &c. *Act. mart. S. And.*

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Ecce non eſt abbreviata manus Domini, ut ſalvare nequeat.

Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'eſt pas raccourci, & qu'il peut encore ſauver ſon peuple.

MONSEIGNEUR, *

Quel eſt ce miracle dont nous avons été nous-mêmes témoins, & en quel ſens peuvent convenir ces paroles du Prophéte à l'homme apoſtolique dont nous ſolemniſons la fête ? Eſt-ce l'éloge de François Xavier que

* *Meſſire François Faure, Evêque d'Amiens.*

j'entreprends, ou n'eſt-ce pas l'éloge de la foi qu'il a prêchée? & ſi le Seigneur dans ces derniers ſiécles a fait éclater ſa toute-puiſſante vertu par la converſion d'un nouveau monde, eſt-ce au miniſtre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribuer la gloire, ou n'eſt-ce pas plutôt au maître qui l'avoit choiſi, & qui l'a ſi heureuſement conduit dans l'exercice de ſon miniſtère? Parlons donc, Chrétiens, non pas pour exalter le mérite de l'Apôtre des Indes & du Japon, mais pour reconnoître la force de l'Evangile qu'il a porté à tant de nations barbares; & tirons des meilleurs ſuccès de ſa prédication, une preuve ſenſible & toute récente de l'inconteſtable vérité de la foi, à laquelle il a ſoumis les plus fières puiſſances de l'orient. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* Voici un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre & pour confirmer notre foi peut-être chancelante, toujours au moins foible & languiſſante: c'eſt la propagation du chriſtianiſme en de vaſtes païs d'où l'infidélité l'avoit banni, & où Xavier ſur les ruines de l'idolâtrie & malgré tous les efforts de l'enfer, a eu le bonheur de le rétablir. Je ne prétends point égaler par-là cet ouvrier évangélique aux premiers Apôtres: je ſçais quelles furent les prérogatives de ces douzes Princes de l'Egliſe, & quelle ſupériorité le Ciel leur donna, ſoit par l'avantage de la vocation, ſoit par l'étendue du pouvoir, ſoit par la plénitude de la ſcience. Mais après tout, comme S. Auguſtin a remarqué que ce n'étoit point déroger à la dignité de Jeſus-Chriſt, de dire que S. Pierre a fait de plus grands miracles que lui: auſſi

ne crois-je rien diminuer de la prééminence des Apôtres, quand je dis que Dieu pour l'amplification de ſon Egliſe, a employé S. François Xavier à faire un miracle non moins ſurprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux fondateurs de la religion chrétienne.

C'eſt, Monſeigneur, ce que nous allons voir; & je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit de la part des hommes l'illuſtre Saint dont nous célébrons la mémoire, il n'agrée ſur-tout le culte & le témoignage de piété que votre Grandeur vient ici lui rendre. On ſçait quelle fut ſon reſpect & ſa profonde vénération pour les Evêques, légitimes paſteurs du troupeau de Jeſus-Chriſt & les dépoſitaires de l'autorité de Dieu. On ſçait avec quelle ſoumiſſion il voulut dépendre d'eux; que c'étoit ſa grande maxime; que c'étoit, diſoit-il lui-même, la bénédiction de toutes ſes entrepriſes, & que c'eſt enfin une des plus belles vertus que l'hiſtoire de ſa vie nous ait marquées. Mais, Monſeigneur, ſi Xavier eût vécu de nos jours, & qu'il eût eu à travailler ſous la conduite & ſous les ordres de votre Grandeur, combien outre ce caractère ſacré qui vous eſt commun avec pluſieurs, eût-il encore honoré dans vous d'autres graces qui vous ſont particulières? Auſſi zélé qu'il étoit pour l'honneur de l'Evangile, combien eût-il révéré dans votre perſonne un des plus célébres prédicateurs qu'ait formé notre France: un homme dont le mérite ſemble avoir eu du Ciel le même partage que celui de Moïſe, & à qui nous pouvons ſi bien apliquer ce qui eſt dit de ce fameux légiſla-

teur : *Glorificavit illum in conſpectu Regum & juſſit illi coram populo ſuo* ; Dieu l'a glorifié devant les têtes couronnées par le miniſtère de ſa ſainte parole, & lui a donné enſuite l'honorable commiſſion de gouverner ſon peuple. Voilà, Monſeigneur, ce qui eût ſenſiblement touché le cœur de Xavier ; & votre Grandeur n'ignore pas comment les nôtres ſur cela même ſont diſpoſés. Que n'ai-je pour traiter dignement le grand ſujet qui me fait aujourdhui monter dans cette chaire & paroître en votre préſence, ce don de la parole & cette éloquence vive & ſublime qui vous eſt ſi naturelle : mais le ſecours du S. Eſprit ſupléera à ma foibleſſe, & je le demande par la médiation de Marie. *Ave Maria.* *Eccleſ. c. 45.*

UNE des difficultés les plus ordinaires que formoient autrefois les païens contre notre religion, c'étoit, ſi nous en croyons le vénérable Bede, qu'on n'y voyoit plus ces miracles dont leur parloient les Chrétiens, & qu'ils produiſoient comme les preuves certaines de ſa divinité. Ce qui faiſoit conclure à ces ennemis du chriſtianiſme, ou qu'il avoit dégénéré de ce qu'il étoit, ou qu'il n'avoit été jamais ce qu'on prétendoit. A cela les Pères répondoient diverſement. Il eſt vrai, diſoit ſaint Grégoire Pape, que ce don des miracles n'eſt plus aujourdhui ſi commun qu'il l'a été dans la primitive Egliſe ; mais auſſi n'eſt-il plus déſormais ſi néceſſaire qu'il l'étoit alors. Car la foi naiſſante encore, n'étoit dans ces premiers tems qu'une jeune plante, qui pour croître & pour ſe fortifier, devoit être arroſée & nourrie de ces graces extraordi-

naires : mais maintenant qu'elle a jetté de profondes racines & qu'elle eſt en état de ſe ſoutenir, elle n'a plus beſoin de ce ſecours. Cette réponſe eſt ſolide, mais celle de S. Auguſtin me paroît plus ſenſible & plus convaincante, lorſqu'il raiſonnoit de la ſorte en diſputant contre les infidéles: Ou vous croyez les miracles ſur quoi nous apuyons la vérité de la religion chrétienne, ou vous ne les croyez pas. Si vous les croyez, c'eſt en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puiſque Dieu s'eſt aſſez expliqué par ceux qu'il a opérés d'abord dans l'établiſſement du chriſtianiſme. Si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnoiſſiez un bien authentique & plus fort que tous les autres, ſçavoir que ſans miracles le monde ait été converti à la foi de Jeſus-Chriſt : *Si Chriſti miraculis non creditis, ſaltem huic miraculo credendum eſt, mundum ſine miraculis fuiſſe converſum.* En effet qu'y a-t'il de plus miraculeux qu'une telle converſion ? Mais permettez-moi, mes chers Auditeurs, d'ajouter ma penſée à celle de ces grands hommes : car je dis que les miracles de l'Egliſe naiſſante n'ont point ceſſé, je prétends qu'ils ſubſiſtent encore, & que Dieu les a continués juſques dans ces derniers ſiécles, & je puis toujours m'écrier avec le Prophéte, que le bras tout-puiſſant du Seigneur n'eſt point raccourci : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* Pour vous en faire convenir avec moi, je vous demande quel eſt de tous les miracles qui ſe ſont faits dans l'établiſſement de l'Egliſe, le plus merveilleux & le plus grand ? n'eſt-ce pas, comme dit S. Ambroiſe, l'établiſſement de

Auguſt.

l'Egliſe même ? Rapellez dans votre eſprit de quelle manière la foi chrétienne s'eſt répandue dans le monde : la ſublimité de ſes myſtères incompréhenſibles, & même opoſés en aparence à la raiſon humaine ; la ſévérité de ſa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme & à ſes ſens ; les violens aſſauts & les combats qu'elle a eu à eſſuyer ; la foibleſſe des Apôtres dont Dieu s'eſt ſervi pour la prêcher, & toutefois les ſuccès étonnans de leur prédication dans les Royaumes, dans les Empires, dans tous les Etats. Il n'y a point d'eſprit droit & équitable, qui peſant bien tout cela, n'y découvre un miracle viſible, & qui n'avoue avec Pic de la Mirande, que c'eſt une extrême folie de ne pas croire à l'Evangile : *Maxima inſania eſt Evangelio non credere.* Or je ſoutiens que S. François Xavier a renouvellé ce miracle, & je ſoutiens qu'il l'a renouvellé par les mêmes moyens que les Apôtres de Jeſus-Chriſt y ont employés. En deux mots : Xavier pour la propagation de la foi, a fait des choſes infiniment au-deſſus de toutes les forces humaines : c'eſt la première partie. Xavier, comme les Apôtres, a fait ces prodiges de zèle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la ſageſſe humaine : c'eſt la ſeconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le ſuccès de l'Evangile. Xavier travaillant à convertir tout un monde par les abbaiſſemens & les ſouffrances, voilà la conduite de l'Evangile. Le ſuccès & la conduite joints enſemble, c'eſt ce que j'apelle le miracle de l'Evangile, & voilà le partage de ce diſcours & le ſujet de votre attention.

Picus Mirand

I. PART. SAINT Auguſtin expliquant ces paroles du Pſeaume quarante-quatrième, *Pro patribus tuis nati ſunt tibi filii*, en fait une aplication bien juſte, lorſque s'adreſſant à l'Egliſe, il lui parle de cette ſorte : Sainte Epouſe du Sauveur, ne vous plaignez pas que le Ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre & Paul, ces grands Apôtres dont vous avez pris naiſſance, & qui ont été vos pères ; *Non ergo te putes eſſe deſertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es* ; car vous avez formé des enfans héritiers de leur eſprit, & qui vous rendront auſſi glorieuſe & auſſi fécondes que vous le fûtes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati ſunt tibi filii.* Or entre ces enfans de l'Egliſe, ſucceſſeurs des Apôtres & comme les dépoſitaires de leur zèle, il me ſemble, Chrétiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang ; & le miracle qu'il a plu à Dieu d'opérer par ſon miniſtère, en eſt la preuve évidente. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Pſ. 44. *Auguſt.*

Examinons-le ce miracle. Après l'avoir étudié avec ſoin, pour ne rien dire qui ne ſoit autoriſé, & par la voix publique & par le témoignage même de l'Egliſe qui l'a reconnu ; ſans rien exagérer dans une chaire conſacrée à la vérité, mais à ne prendre que la ſubſtance de la choſe & à conſidérer le fait préciſément en lui-même, dénué de toutes les circonſtances qui le rélevent, le voici tel que je le conçois & que vous le devez concevoir. Xavier par la ſeule vertu de la divine parole, a ſoumis un monde entier à l'empire du vrai

Dieu ; a répandu en plus de trois mille lieues de païs la lumière de l'Evangile, a fondé un nombre preſqu'innombrable d'Egliſes dans l'Orient, eſt entré en poſſeſſion de cinquante-deux Royaumes pour y faire régner Jeſus-Chriſt, a dompté par-tout l'infidélité du paganiſme, l'obſtination de l'héréſie, le libertinage de l'impiété, a conféré de ſa main le baptême à plus d'un million d'idolâtres, & les a préſentés à Dieu comme de fidéles adorateurs de ſon nom : voilà le miracle de notre foi. Miracle au-deſſus de tout ce que nous liſons de ces héros, ou vrais ou prétendus, que l'hiſtoire profane a tant vantés. Miracle où je puis dire, en me ſervant de la belle expreſſion de S. Ambroiſe, que François Xavier a fait réellement ce que la Philoſophie humaine dans ſes plus hautes & ſes plus vaines idées n'a pû même imaginer : *Minùs eſt quod illa finxit, quàm quod iſte geſſit.* Et miracle enfin qui ſeul ſuffiroit pour m'attacher inviolablement à la religion que je profeſſe, & pour me faire connoître que c'eſt l'œuvre du Seigneur : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Vous ſçavez, mes chers Auditeurs, par quelle occaſion & quel deſſein fut apellé l'homme apoſtolique dont je parle, pour paſſer aux Indes. Car je laiſſe ce qu'il fit en Europe, & je viens d'abord à ce qu'il y a dans mon ſujet d'eſſentiel & de capital. Certes ce furent deux entrepriſes bien différentes, que celle de Jean III. Roi de Portugal, & celle de Xavier, & il eſt bien à croire que ſelon la politique mondaine, l'une ne fut que l'acceſſoire de l'autre. En effet, ſi la piété du

Prince lui fit ſouhaiter d'avoir un homme de Dieu, pour aller combattre la ſuperſtition, le ſoin de ſa propre grandeur lui fit équiper une flotte entière pour étendre ſes conquêtes & pour établir en de nouvelles & de vaſtes contrées ſa domination. Telles étoient les vûes de ce Monarque, telle étoit la fin que ſe propoſoient les Miniſtres de ſon Etat. Mais le Ciel en avoit tout autrement diſpoſé: le deſſein du Roi de Portugal ne fut qu'une occaſion ménagée par la Providence, pour ouvrir le chemin à Xavier & pour le faire entrer dans la moiſſon qu'il devoit recueillir. Il ne faut que lui pour cet important ouvrage: lui ſeul il fera plus que ce pompeux & terrible apareil d'armes & de vaiſſeaux, & il portera plus loin les bornes du chriſtianiſme, que Jean les limites de ſon Empire.

Déja je l'entends, ce S. Apôtre, qui rallumant toute l'ardeur de ſa charité, & rapellant toutes les forces de ſon ame à la vûe de l'immenſe carrière qu'on lui donne à fournir, s'encourage lui-même, & s'excite à tout entreprendre pour la gloire du ſouverain Maître qui l'envoie. Allons, Xavier, dit-il en de fervens & ſécrets colloques; puiſque ton Dieu eſt par-tout, il faut qu'il ſoit par-tout connu & adoré. Ce ſeroit un reproche pour toi, que l'auteur de ton être fût loué dans tous les lieux du monde par les créatures inſenſibles, & qu'il y eût un endroit de l'univers où il ne le fût pas des créatures intelligentes & raiſonnables. Et pourquoi mettrois-tu entre les hommes quelque différence, & voudrois-tu en faire le choix, puiſque le Créateur qui les a formés, les embraſſe tous dans

le ſein de ſa miſéricorde ? Non, non, ſouviens-toi qu'en te confiant ſon Evangile, il t'en a rendu redevable à tous, & que c'eſt pour tous qu'il t'a communiqué ſans reſtriction tout ſon pouvoir. Ce ne ſont point là, Chrétiens, mes propres penſées, ni mes expreſſions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laiſſées dans ſes épitres, fidéles interprétes de ſon cœur, & lettres ſacrées que nous conſervons comme les précieuſes reliques & les monumens de ſon zèle.

C'eſt donc en de telles diſpoſitions & avec de ſi nobles ſentimens qu'il s'embarque à Liſbonne, qu'il traverſe deux fois la Zone torride, qu'il échape heureuſement le fâmeux Cap de Bonne-eſpérance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il paſſe dans l'Iſle de la Pêcherie. Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de faire le dénombrement de ces longues & fréquentes courſes, qui n'ont pu laſſer ſon courage, & qui peut-être laſſeroient votre patience. Mais un peu de réflexion, s'il vous plaît. Le voilà rendu au Cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'ambaſſadeur du vrai Dieu. D'où l'ont-ils apris, & qui le leur a dit ? Ah ! voici le miracle : Xavier ne ſçait ni la langue ni les coutumes du païs, & cependant il perſuade tous les eſprits, & gagne tous les cœurs. Chaque jour toute une bourgade eſt initiée au ſaint baptême. Les prêtres des faux Dieux en conçoivent le plus violent dépit, & s'y opoſent ; les chefs du peuple, les magiſtrats en ſont tranſportés juſqu'à la fureur : mais, pour uſer des termes de ſaint Proſper ſur un ſujet à peu près ſemblable, c'eſt de ces ennemis-mê-

mes, de ces emportés & de ces furieux, *Prosp.* qu'il compoſe une nouvelle Egliſe. *Sed de his reſiſtentibus, ſævientibus, populum chriſtianum augebat.* A peine ces ſages Indiens l'ont-ils eux-mêmes entendu, qu'ils veulent devenir enfans pour ſe faire inſtruire des myſtères qu'il leur enſeigne. A la ſeule préſence de ce Prédicateur inſpiré d'en-haut, toute leur ſageſſe s'évanouit, & par-là ils ſemblent vérifier la parole de l'Ecriture ſelon le ſens que *Pſ.* 140. lui donne S. Auguſtin : *Abſorpti ſunt juncti petræ judices eorum*, leurs juges, c'eſt-à-dire les ſçavans de leur loi & les maîtres du paganiſme, mis auprès de Jeſus-Chriſt qui eſt la pierre Angulaire, ou des miniſtres de ſon Evangile, ont été entraînés, ont été comme engloutis & abſorbés : *Abſorpti ſunt.*

N'étoit-ce pas un ſpectacle digne de l'admiration des anges & des hommes, de voir ce conquérant des ames former dans les plaines de Travancor des milliers de Cathécuménes, faire autant de Chrétiens qu'il aſſembloit autour de lui d'Auditeurs, s'épuiſer de forces dans cet exercice tout divin, & comme autrefois Moïſe, ne pouvoit plus lever les bras par la défaillance où il tombe, & avoir beſoin qu'on les lui ſoutienne, non point pour exterminer les Amalécites, mais pour reſſuſciter des troupes d'infidéles à la vie de la grace ? Quel triomphe pour la foi qu'il venoit de leur annoncer, quand il marchoit à la tête de ces Néophytes, qu'il les conduiſoit dans les temples des idoles, qu'il les animoit à les briſer, à les fouler aux pieds, & comme parle S. Cyprien, à faire de la matière du ſacrilége un ſacrifice au Dieu du Ciel.

Il n'en demeure pas là. Bien-tôt il paroît chez les Mores, fâmeux Inſulaires, d'autant plus chers à Xavier, qu'ils ſont plus connus par leur barbarie, & qu'il en attend de plus rigoureux & de plus cruels traitemens : car voilà ce qui l'attire, voilà ce qu'il cherche. Mais, providence de mon Dieu, que vos vûes ſont au-deſſus des nôtres, & que vous ſçavez conduire efficacement, quoique ſécrettement, vos impénétrables & adorables deſſeins ! Qui l'eût cru ? cette brebis au milieu des loups, ſans rien craindre de leur férocité, leur communique toute ſa douceur. Ces tremblemens de terre ſi communs parmi eux, lui donnent occaſion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur prêche & de la ſévérité de ſes jugemens. Ces montagnes de feu qui ſortent du ſein des abîmes, lui ſervent d'images, mais d'images affreuſes, pour leur repréſenter les flâmes éternelles, & pour leur en inſpirer une horreur ſalutaire : il les cultive, il les rend traitables, il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde eſt dans l'étonnement, & ne peut comprendre qu'en peu de jours, il ait réduit ſous le joug de la loi chrétienne juſqu'à trente villes. Vous diriez que comme les cœurs des Rois ſont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples ſont dans celles de Xavier. Il entre dans Malaque, & d'une Babylone il en fait une Jéruſalem ; c'eſt-à-dire, d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville ſainte. Le grand obſtacle au progrès de l'Evangile, c'eſt l'amour du plaiſir & la pluralité des femmes : honteux déréglement que la coutume avoit introduit, & que la coutume

autoriſoit. Il l'attaque, & il l'abolit ; mais comment ? avec un aſcendant ſur les eſprits & un empire ſi abſolu, que nul homme engagé dans ce libertinage n'oſeroit paroître devant lui : & parce qu'ils l'aiment tous comme leur père, parce qu'ils veulent tous traiter avec le ſaint Apôtre, de-là vient qu'ils renoncent tous à ce déſordre. Plus de quatre cens mariages prétendus, caſſés par ſon ordre, les liens les plus forts & les plus étroits engagemens rompus, toutes les familles dans la règle ; qu'y eut-il jamais de plus merveilleux ? & ſi ce ne ſont pas autant de miracles, qu'eſt-ce donc, & à quel autre qu'à Dieu même attribuerons-nous un changement ſi difficile, ſi prompt, ſi univerſel.

Cependant, Chrétiens, un nouveau champ ſe préſente à cet ouvrier infatigable ; & ſans nous arrêter, ſuivons-le par-tout où l'ardeur de ſon zèle porte ſes pas. Le Japon l'attend, & c'eſt-là, pour m'exprimer de la ſorte, que Dieu a placé le ſiége de ſon Apoſtolat. Dans l'Inde, il a travaillé ſur un fonds où d'autres avant lui s'étoient exercés, il a marché ſur les traces des Apôtres ; mais ici il peut dire comme S. Paul : *Sic autem prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus eſt Chriſtus, ne ſuper alienum fundamentum ædificarem, ſed ſicut ſcriptum eſt, quibus non eſt annunciatum de eo.*

Rom. c. 15.

Oui, mes Frères, j'ai prêché Jeſus-Chriſt, mais dans les lieux où jamais ce nom vénérable n'avoit été prononcé ; & Dieu m'a fait cet honneur, de vouloir que j'édifiaſſe là où perſonne avant moi n'avoit bâti. Xavier en effet eſt le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'Evangile : je dis à cette

nation ſi fière & jalouſe de ſes anciennes pratiques & de la religion de ſes pères, à cette nation où le Prince des ténébres dominoit en paix depuis tant de ſiécles, & qu'une licence effrénée plongeoit dans tous les déſordres. Il s'agiſſoit de leur annoncer les vérités les plus dures & d'ailleurs les moins compréhenſibles; une doctrine la plus humiliante pour l'eſprit, & la plus mortifiante pour les ſens; une foi aveugle, ſans raiſonnemens, ſans diſcours; une eſpérance des biens futurs & inviſibles, fondée ſur le renoncement actuel à tous les biens préſens; en un mot une loi formellement opoſée à tous les préjugés & à toutes les inclinations de l'homme: voilà ce qu'il falloit leur faire embraſſer, & à quoi il étoit queſtion de les amener, ſur quoi Xavier entreprend de les éclairer. Quel projet, & quelle en ſera l'iſſue? Ne craignons point, mes chers Auditeurs; c'eſt au nom de Dieu qu'il agit; c'eſt Dieu qui le députe comme le Prophéte, & qui lui ordonne d'arracher & de planter, de diſſiper & d'amaſſer, de renverſer & d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondément enracinées, & juſques dans le ſein de l'idolâtrie il plantera le ſigne du ſalut: il diſſipera les légions infernales conjurées contre lui, & malgré tous leurs efforts, il raſſemblera les élus du Seigneur; il renverſera ce fort armé qui s'étoit introduit dans l'héritage du Dieu vivant, & de ſes dépouilles, il érigera un trophée à la grace victorieuſe qui l'accompagne & qui ſe répandra avec abondance. Parlons ſans figure, & ne cherchons point de magnifiques & de pompeuſes expreſſions pour ſoutenir un ſujet qui

par lui-même eſt au-deſſus de toute expreſſion. François Xavier ſe préſente, il montre le crucifix, il proteſte que ce crucifié eſt ſon Dieu & le Dieu de tous les hommes : cela ſuffit ; ſur ſa parole il eſt cru comme un oracle. Les Rois l'écoutent & le reſpectent, celui de Bungo reçoit le baptême ; de mille ſectes répandues dans le Japon, il n'y en a pas une qu'il ne confonde ; les Bonzes les plus opiniâtres ſe font non-ſeulement ſes diſciples, mais ſes miniſtres & ſes coadjuteurs. Tous les jours nouvelles Egliſes, & quelles Egliſes ! Diſons-le, mes chers Auditeurs, à la gloire de Dieu, auteur de tant de merveilles : des Egliſes dont les ferveurs ne cédent en rien à celle du chriſtianiſme naiſſant ; des Egliſes où l'on a vu toute la pureté des mœurs, toute l'auſtérité de vie, toute la perfection que demande la plus ſublime & la plus étroite morale de l'Evangile ; des Egliſes éprouvées par les plus cruelles perſécutions que la tyrannie ait jamais ſuſcitées contre Jeſus-Chriſt & ſon troupeau ; qui bien-loin de ſe ſcandaliſer de la croix & d'en rougir, comme l'impoſture a voulu nous le perſuader, ſe ſont immolées pour la croix & par la croix, ſe ſont expoſées pour elle à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les ardeurs du feu, à toutes les horreurs de la mort : enfin des Egliſes où l'on a pu preſque compter autant de Martyrs, qu'elles ont eu de fidéles. Tels ſont les fruits de la miſſion de Xavier. Qui les a fait naître, ces fruits de ſainteté ? c'eſt Xavier coopérant avec Dieu ; c'eſt Dieu agiſſant dans Xavier. Nous pouvons dire l'un & l'autre, comme nous le voudrons, pourvu que nous reconnoiſſions

noiſſions là le miracle de notre foi : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Cependant au milieu de ſes victoires, ce héros chrétien en voit tout à coup le cours interrompu. Inſatiable dans ſes deſirs, il tourne ſon zèle vers le vaſte Empire de la Chine, & la Chine lui échape. Quelle ſubite & triſte révolution ! Ainſi vous l'aviez ordonné, Seigneur. Mais s'il m'eſt permis de pénétrer dans un de ces ſécrets que votre providence tient cachés à nos yeux, & qu'il n'apartient qu'à votre ſageſſe de bien connoître ; pourquoi, mon Dieu, arrêtez-vous un Apôtre uniquement occupé du ſoin de votre gloire, & pourquoi lui refuſez-vous l'entrée d'une terre où il ne penſe qu'à faire célébrer vos grandeurs ? Vous ne permîtes pas à Moïſe d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avoit manqué à vos ordres, & qu'il n'avoit pas ſanctifié votre nom parmi le peuple : *Quia prævaricati eſtis contra me & non ſanctificaſtis me inter filios Iſraël.* Deut. c. 32. Mais voici un homme ſoumis à votre parole, un homme ſelon votre cœur ; & vous le retenez dans une iſle déſerte. Lorſqu'il médite une conquête ſi glorieuſe pour vous, & après laquelle il ſoupire depuis ſi long-tems, vous l'abandonnez à la mort qui fait échouer toutes ſes eſpérances ? Je me trompe, Chrétiens ; Xavier eſt entré dans la Chine : au défaut de ſon corps, ſon eſprit y a percé ; il y eſt encore vivant, & il y ſoutient tant de Prédicateurs de tous les états, de tous les ordres de l'Egliſe : c'eſt lui qui les dirige par ſes leçons, lui qui les anime par ſes exemples, lui qui les conſole dans leurs fatigues par le ſouvenir de ſes travaux, & lui

enfin qui du haut de la gloire fait deſcendre ſur eux ces ſecours de graces dont ils tirent toutes leurs forces, & qui acheve ainſi dans le ciel ce qu'il n'a pu accomplir ſur la terre.

Or revenons, & ſans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a inſtruites, de tant de provinces & de royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traverſées, & où ſi ſouvent il s'eſt vû expoſé aux tempêtes & aux naufrages, tenons-nous-en à l'idée générale que je viens de vous tracer, & qui n'eſt encore qu'une ébauche très-légère des progrès de la foi par le miniſtère de cet homme vraiment apoſtolique. Pour peu que nous raiſonnions, & qu'examinant avec attention toutes les circonſtances de ce grand miracle dont Dieu même fut l'auteur, & dont Xavier n'a été que l'inſtrument, nous conſidérions le caractère des peuples avec qui il eut à traiter, l'obſtination de leurs eſprits, & leur attachement à de fauſſes divinités, la corruption de leurs mœurs & leurs habitudes vicieuſes & profondément enracinés, leur férocité ou leur fierté naturelle; d'ailleurs, la ſublimité de la loi qu'il leur a prêchée, ſon obſcurité dans les myſtères, ſa ſévérité dans la morale; & avec cela ce conſentement univerſel, cette ſoumiſſion prompte & cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont reçûe, ne ſommes-nous pas obligés de nous écrier que le doigt du Seigneur étoit-là: *Digitus Dei eſt hic*? & quelles marques plus ſenſibles pourrions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnoit? *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* *Exod. c. 8.*

Il eſt vrai: tandis ou preſqu'au même-tems

que François Xavier ſanctifioit l'orient, des hommes ſuſcités de l'enfer, je veux dire un Luther & un Calvin, pervertiſſoient l'occident & le ſeptentrion: ils publioient que Dieu les avoit choiſis & inſpirés pour réformer l'Egliſe, qu'un eſprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire, qu'ils étoient les dépoſitaires du ſens de l'Ecriture, & qu'on le devoit aprendre de leur bouche. Ainſi ces faux Prophétes s'érigeoient-ils de leur propre autorité en maîtres de la doctrine; & par le plus déplorable aveuglement les peuples les écouterent, les grands les apuyerent, le Etats changerent de loix & de coutumes. Tel fut, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, le miracle de l'héréſie. Mais entre ce prétendu miracle & celui dont je parle, quelle différence! Je ne dis point que Xavier avoit reçu ſa miſſion de l'Egliſe, & que les autres s'étoient ingérés d'eux-mêmes. Je ne dis point que Xavier étoit irréprochable dans ſa vie, & que ces Héréſiarques furent conſtamment auſſi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foi. Je ne dis point que Xavier revêtu d'un pouvoir tout divin commandoit aux élémens, calmoit les flots de la mer, paroiſſoit à la fois en divers lieux, voyoit l'avenir, liſoit dans les cœurs, chaſſoit les démons, guériſſoit les malades, reſſuſcitoit les morts; & que jamais ces Docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquât en eux une vocation ſpéciale & propre, & qui donnât à connoître que le Seigneur étoit avec eux. Je ne dis point tout cela; mais voici à quoi je m'en tiens, & ce qui me ſuffit: c'eſt qu'ils préchoient une religion favorable à la nature, commode aux

ſens, qui retranchoit tous les préceptes de l'Egliſe, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui délivroit du joug de la confeſſion, qui ſous prétexte d'une impoſſibilité imaginaire dans la pratique des commandemens & d'un défaut de grace, conduiſoit les hommes au libertinage : or pour établir une telle religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puiſque le monde n'y eſt déja que trop diſpoſé de lui-même : au lieu que le ſaint Apôtre des Indes & du Japon aportoit une loi contraire à tous les ſentimens naturels ; une loi qui déclaroit la guerre aux paſſions, qui condamnoit les plaiſirs, qui preſcrivoit des règles de continence capables de rebuter tous les eſprits, qui obligeoit à verſer ſon ſang, à donner ſa vie, à endurer les plus cruels ſuplices pour la défendre & la ſoutenir. Or d'avoir fait agréer cette loi à une multitude preſque infinie d'idolâtres de tout ſexe, de tout âge, de tout caractère, de tout état, aux grands & aux petits, aux ſages & aux ſimples, à des voluptueux & à des ſenſuels, à des opiniâtres & à des préſomptueux, n'eſt-ce pas là le plus évident de tous les miracles? & quel autre que Dieu même l'a pu opérer? Miracle par où Xavier réparoit les ruines de l'Egliſe, & les bréches qu'y faiſoit le ſchiſme de l'héréſie, puiſqu'il eſt certain que par ſes prédications apoſtoliques, il a plus gagné de ſujets à la vraie religion, que Luther & Calvin ne lui en ont dérobés & n'en ont portés à la rebellion. Tellement que nous pouvons lui apliquer le bel éloge que S. Baſile donnoit autrefois à S. Grégoire de Nazianze, & l'a-
Baſil. peller le ſuplément de l'Egliſe, *Supplemen-*

mentum Eccleſiæ, parce qu'il a ſupléé avantageuſement par ſon zèle à toutes les pertes qu'elle avoit faites par la diviſion des hérétiques.

Ah ! Chrétiens, que la charité eſt généreuſe dans ſes entrepriſes, qu'elle eſt ferme & conſtante dans ſes pourſuites, mais ſur-tout qu'elle eſt heureuſe dans ſes ſuccès ! Que ne peut point un homme poſſédé de l'eſprit divin, libre de tous les intérêts de la terre, & uniquement paſſionné pour la gloire du Seigneur; Ne faut-il pas que l'ambition humaine faſſe ici l'aveu de ſa foibleſſe, & qu'elle céde au zèle d'un Apôtre qui ne cherche qu'à faire connoître & honorer Dieu ? Si Xavier eût embraſſé la profeſſion des armes, comme ſa naiſſance ſembloit l'y engager ; ou s'il eût borné ſes vûes à ſe diſtinguer dans les lettres ſelon ſon inclination particulière & le caractère de ſon eſprit, qu'eût-il fait ? & quoiqu'il eût fait, ſon nom vivroit-il encore dans la mémoire des hommes, & ne ſeroit-il pas peut-être enſeveli avec tant d'autres dans une profonde obſcurité ? Mais maintenant on publie par-tout ſes merveilles ; les ſiécles entiers n'en peuvent effacer le ſouvenir, & juſques à la dernière conſommation des tems il ſera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus : car pour me ſervir de la noble & admirable figure de S. Gregoire Pape, comment paroîtra-t'il dans cette aſſemblée générale de l'univers, où Dieu viendra couronner ſes Saints, ſur-tout ſes Apôtres, & leur rendre gloire pour gloire ? C'eſt-là, dit le ſaint Docteur dont j'ai emprunté cette penſée, que les Apôtres traîneront après eux & comme en triomphe toutes

les nations qu'ils ont conquiſes à Jeſus-Chriſt: là que Pierre ſe montrera à la tête la Judée qu'il a convertie ; là qu'André conduira l'Achaïe, Jean l'Aſie, Thomas toute l'Inde : *Ibi Petrus cum Judæâ conversâ apparebit ; ibi Andreas Achaïam, Joannes Aſiam, Thomas Indiam in conſpectu judicis, regi conversam ducet.* Et moi j'ajoute : c'eſt-là que Xavier produira pour fruits de ſon Apoſtolat des troupes ſans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tributs, de toutes langues, qu'il a réduites ſous le joug de l'Evangile, & tout un monde dont il a été la lumière : *Ex omnibus gentibus, & tribubus, & populis, & linguis.*

Greg. Magn.

Apoc. c. 7.

Mais ſur cela même, mes chers Auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à voûs faire ? C'eſt par le miniſtère d'un ſeul Prédicateur, que Dieu juſqu'au milieu de l'idolâtrie, a opéré ces miracles de converſion ; & dans le centre de la foi tant de prédicateurs ſuffiſent à peine pour convertir un pécheur. Xavier prêchoit à des infidéles, & il les touchoit ; nous prêchons à des chrétiens, & ils demeurent inſenſibles. A quoi attribuerons-nous cette monſtrueuſe opoſition? Eſt-ce à ce que Xavier étoit Saint, & que nous miniſtres de la divine parole, ne le ſommes pas ? mais notre foi ne ſeroit plus ce qu'elle eſt, ſi elle dépendoit ainſi des miniſtres qui l'annoncent : ils ne prêchent pas & ils ne convertiſſent pas comme Saints, mais comme députés de Dieu & comme envoyés de Dieu. Or quelles que ſoient les qualités de la perſonne, cette députation & cette miſſion n'eſt pas moins légitime. Quand donc vous dites, ſi c'étoit des Saints, je les écouterois, & ils me perſuade-

deroient, vous commettez, ſelon S. Bernard, trois grandes injuſtices. L'une par raport à la grace dont vous bornez l'efficace & le pouvoir à la vertu ou plutôt à la foibleſſe d'un homme. L'autre par raport au prochain, en imputant aux ouvriers évangéliques ce qui ne vient pas d'eux, ſçavoir votre impénitence & votre obſtination. La dernière par raport à vous-mêmes, en cherchant de vaines excuſes dans vos déſordres & des prétextes pour vous y autoriſer. Quoi donc ? eſt-ce que Xavier avoit un autre Evangile à prêcher que nous ? Eſt-ce qu'il faiſoit connoître un autre Dieu, eſt-ce qu'il enſeignoit d'autres vérités, eſt-ce qu'il propoſoit d'autres peines & d'autres récompenſes ? Rien de tout cela ; mais c'eſt qu'il inſtruiſoit des peuples, qui, quoique nés & quoiqu'élevés dans l'infidélité, ſuivoient les impreſſions de la grace ; & que vous dans le chriſtianiſme vous la combattez, vous la rejettez, vous l'étouffez. De-là des millions d'athées ou d'idolâtres étoient tout à coup changés en de vrais Chrétiens, & tous les jours des Chrétiens deviennent des impies & des athées. Je dis des athées, car il n'y en a que trop & de toutes les manières ; athées de créance, & athées de volonté ; athées qui ne reconnoiſſent point de Dieu, & athées qui voudroient n'en point reconnoître, & qu'en effet il n'y en eût point ; athées dans les Cours des Princes, athées dans la profeſſion des armes, athées dans les académies des ſçavans, athées dans tous les lieux & tous les états où régne la diſſolution du vice. Ah ! mes Frères, n'eſt-ce pas ainſi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole

ſi terrible pour nous: que pluſieurs viendroient
Matth. de l'orient, *Multi ab oriente venient*; qu'ils
c. 8. prendroient place dans la gloire avec Abraham & tous les ſaints habitans de ce ſéjour
Ibid. bienheureux, *Et recumbent cum Abraham, Iſaac & Jacob*: mais que pour les enfans & les héritiers du Royaume, ils ſeroient chaſſés &
Ibid. précipités dans les ténébres de l'enfer, *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores*? Ne ſoyons pas du nombre de ces Chrétiens réprouvés, & pour cela réveillons notre foi, ranimons-là, rendons-là fervente & agiſſante. Je viens de vous en propoſer un des plus grands motifs: c'eſt ce miracle de l'Evangile, renouvellé par François Xavier dans la converſion des peuples de l'orient. Mais ce qui y met, ce me ſemble, le comble, c'eſt que Xavier l'ait renouvellé par les mêmes moyens dont ſe ſont ſervis les Apôtres dans la converſion du monde. Encore quelque attention, s'il vous plaît, pour cette ſeconde partie.

II. PART. FAire de grandes choſes, ce n'eſt point préciſément & uniquement en quoi conſiſte la toute-puiſſance de Dieu: mais faire de grandes choſes de rien, c'eſt le propre de la vertu divine, & le caractère particulier qui la diſtingue. Ainſi Dieu en a-t'il uſé dans la création & dans l'incarnation, qui ſont par excellence les deux chefs-d'œuvres de ſa main. Dans la création il a tiré tous les êtres du néant, c'eſt ſur le néant qu'il a travaillé; & parce qu'il agiſſoit en Dieu, il a donné à ce néant une fécondité infinie. Dans l'incarnation il a réparé, renouvellé, réformé toute la nature, & pour cela il a eu beſoin d'un

Homme-Dieu : mais il a fallu que cet Homme-Dieu s'anéantît, afin que Dieu pût s'en ſervir pour l'accompliſſement du grand myſtère de la rédemption du monde : Or voilà auſſi l'idée que Jeſus-Chriſt a ſuivie dans l'établiſſement de l'Evangile. Il vouloit convaincre l'univers que c'étoit l'œuvre de Dieu, & que Dieu ſeul en étoit l'auteur : qu'a-t'il fait ? il a choiſi des ſujets vils & mépriſables ; des hommes ſans apui, ſans crédit, ſans talens ; des diſciples qui furent la foibleſſe même ; des Apôtres qui n'eurent point d'autres armes que la patience, point d'autres tréſors que la pauvreté, point d'autre conſeil que la ſimplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, ſed quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus.* Hé quoi, Seigneur, eût pu lui dire un ſage du ſiécle, ſont-ce là ceux que vous deſtinez à une ſi haute entrepriſe ? Avec des hommes auſſi dépourvus de tous les ſecours humains, que prétendez-vous & qu'attendez-vous ? Mais vous vous trompez, lui eût répondu ce Dieu Sauveur ; vous raiſonnez en homme, & j'agis en Dieu. Ces ſimples & ces foibles, ce ſont les Miniſtres que je demande, parce que j'ai de quoi les conduire & les ſoutenir. S'ils avoient d'autres qualités, ils feroient paroître leur puiſſance, & non la mienne. Pour faire réuſſir mon deſſein, il me faut des hommes qui ne ſoient rien ſelon le monde, ou qui ne ſoient que le rebut du monde ; & la première condition requiſe dans un Apôtre & un Prédicateur de mon Evangile, c'eſt qu'il ſoit mort au monde & à lui-même. 1. Cor. c. 1.

Telle étoit, ſi je puis parler de la ſorte, la politique de Jeſus-Chriſt : politique ſur la-

quelle il a fondé tout l'édifice de ſa religion, & politique dont S. François Xavier a ſuivi exactement les maximes dans toute ſa conduite. Comment cela, me direz-vous? Xavier n'avoit-il pas tous les avantages du monde? n'étoit-il pas de la première nobleſſe de Navarre? ne s'étoit-il pas diſtingué dans l'univerſité de Paris? ne poſſédoit-il pas des talens extraordinaires, & quelque profeſſion qu'il eût embraſſée, lui manquoit-il aucune des diſpoſitions néceſſaires pour s'y avancer, & même pour y exceller? Tout cela eſt vrai; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a opéré par ſon miniſtère: pourquoi? parce qu'il a fallu que François Xavier quittât tout cela & qu'il s'en dépouillât pour travailler avec ſuccès à la propagation de l'Evangile. Oui, il a fallu qu'il renonçât à ce qu'il étoit, qu'il oubliât ce qu'il ſçavoit, qu'il devînt par ſon choix tout ce qu'avoient été les Apôtres par leur condition, afin de ſe diſpoſer comme eux aux fonctions apoſtoliques, & de pouvoir s'employer efficacement & heureuſement à étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Par quel moyen eſt-il donc venu à bout de ce grand ouvrage dont il ſe trouvoit chargé? Ah! Chrétiens, que n'ai-je le loiſir de vous le faire bien comprendre! Que n'ai-je des couleurs aſſez vives pour vous tracer ici le portrait de cet Apôtre! Vous y verriez la parfaite image d'un S. Paul, c'eſt-à-dire, un homme détaché de tout par le renoncement le plus univerſel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du ſiécle, à tous les plaiſirs des ſens; un homme crucifié, & portant ſur ſon

corps toute la mortification du Dieu pauvre & du Dieu ſouffrant qu'il annonçoit; un homme immolé comme une victime & ſacrifié au ſalut du prochain ; un homme anathême pour ſes frères, ou voulant l'être, & toujours prêt à ſe livrer lui-même, pourvu qu'il pût les affranchir de l'eſclavage de l'enfer & les ſauver. Mais encore par quelle vertu a-t'il fait tant de merveilles dans la converſion de l'orient ? Eſt-il croyable que ce ſoit par tout ce que nous liſons dans ſon hiſtoire ? je veux dire par une abnégation totale & ſans réſerve, par une humilité ſans meſure, par un déſir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuſe pauvreté, par l'amour le plus paſſionné des croix & des ſouffrances, en un mot par un abandon général de tout ce qui s'apelle douceurs, commodités, intérêts propres? Eſt-ce ainſi qu'il s'eſt inſinué dans les eſprits, & ſont-ce là les reſſorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu ? Je vous l'ai dit, Chrétiens, & je le répéte : c'eſt par-là même, & jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve ? la voici en quelques points où je me renferme : car dans un ſujet ſi étendu je dois me preſcrire des bornes, & me contenter de quelques faits plus marqués qui vous feront juger de tous les autres.

Il étoit d'une complexion délicate, & la vûe ſeule d'une plaïe lui faiſoit horreur. Mais rien n'en doit faire à un Apôtre. Il faut qu'il ſurmonte cette délicateſſe, & qu'il apreine à triompher de ſes ſens, avant que d'aller combattre les ennemis de ſon Dieu. Sur cela que lui inſpire ſon zéle ? vous l'avez cent fois en-

tendu : mais pouvez-vous aſſez l'entendre & pour la gloire de Xavier & pour votre édification ? Retiré dans un hôpital, & employé auprès des malades, quel objet il aperçoit devant ſes yeux ! & n'eſt-ce pas-là que tout ſon courage eſt mis à l'épreuve, & que pour vaincre les révoltes de la nature, il a beſoin de toute ſa ferveur & de toute ſa force ? C'étoit un malade, diſons mieux, c'étoit un cadavre vivant, dont l'infection & la pourriture auroient rebuté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier, au premier aſpect ſon cœur malgré lui ſe ſouleve ; mais bientôt à ce ſoulevement imprévu ſuccéde une ſainte indignation contre lui-même : Hé quoi, dit-il, faut-il que mes yeux trahiſſent mon cœur, & qu'ils aient peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer ? Touché de ce reproche il s'attache à cet homme couvert d'ulcères, il embraſſe ce cadavre que la foi lui fait enviſager comme un des membres myſtiques de Jeſus-Chriſt, & mille fois il baiſe ſes plaïes avec le même reſpect & le même amour que Magdelaine pénitente baiſa les pieds de ſon Sauveur. Il fait plus : mais je ménage votre foibleſſe, & je veux bien y avoir égard pour vous épargner un récit, où peut-être vous m'accuſez de ne m'être déjà que trop arrêté. Or qui pourroit dire combien cette victoire qu'il remporta ſur lui-même, lui valut pour la conquête des ames ? De-là, & par ce ſeul effort, il devint inſenſible à tout le reſte, pour n'être plus ſenſible qu'aux impreſſions de la charité : de-là les hôpitaux dont il avoit un éloignement naturel, devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable : de-là il aprit à vivre parmi

les pauvres, à converſer & à ſe familiariſer avec les barbares, à les viſiter dans leurs cabanes, à les aſſiſter dans leurs beſoins, à les aider de ſes conſeils dans leurs affaires, & à s'attirer ainſi toute leur confiance. Car ces ſauvages, tout ſauvages qu'ils étoient, ſe trouvoient forcés de l'aimer, voyant qu'il aimoit juſqu'à leurs miſéres; & témoins des ſecours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps & dans toutes leurs néceſſités temporelles, ils lui abandonnoient au même-tems le ſoin de leurs intérêts éternels & la conduite de leurs ames.

Ce n'eſt pas aſſez: il faut qu'un Apôtre ſoit pauvre lui-même, ſelon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers Prédicateurs de l'Evangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, ſans biens, ſan revenus, ſans héritages, & à qui même il marqua en termes exprès, s'ils avoient deux habits, de n'en garder qu'un, & de n'être point en peine de leur entretien & de leur ſubſtance. Dans les entrepriſes humaines, pour peu qu'elles ſoient importantes, on a beſoin de grandes reſſources, & ce n'eſt ſouvent qu'à force de libéralités & de profuſion, qu'on les fait réuſſir. Mais n'avoir rien, ne poſſéder rien, & dans cette extrême diſette exécuter des deſſeins, à quoi d'immenſes tréſors & les plus amples largeſſes ne ſuffiroient pas; c'eſt-là que paroît évidemment le pouvoir & la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la converſion des peuples. Il part de Rome pour ſe rendre à Lisbonne: c'eſt un Roi qui l'invite, c'eſt le ſouverain Pontife qui l'envoie; c'eſt de la dignité même de

Légat du ſaint Siége, auſſi éminente que ſacrée, qu'il eſt revêtu : mais quelle pompe l'accompagne, ce Miniſtre d'un grand Roi & ce Légat apoſtolique ? En deux mots, mes cher Auditeurs, vous l'allez aprendr: eun habit uſé & un bréviaire, voilà tout l'apareil de ſa marche, & toutes les richeſſes qu'il porte avec ſoi. Peut-être lorſqu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, & que de Liſbonne il faudra paſſer dans les Indes, penſera-t'il à ſe pourvoir ? Que dis-je, il ſe croira toujours abondamment pourvu de toutes choſes, tant qu'il mettra ſa confiance en Dieu, & qu'il s'abandonnera aux ſoins de ſa providence, tout autre ſecours il le refuſera, ſe tenant plus riche de ſa pauvreté que de tous les biens du monde.

C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il arrive au Mozambique, qu'il ſe fait voir à Melinde, à Socotora, à Goa, qu'il va mouiller à la côte de la Peſcherie, qu'il parcourt le Royaume de Travancor, qu'il viſite les iſles de Manar, d'Amboyne, de Ceylan, les Moluques, vivant de ce qu'il a ſoin de mendier, & du reſte auſſi peu attentif à ſa nourriture, à ſa demeure, à ſon vêtement, que s'il n'avoit point de corps à ſoutenir. Mais quoi ? n'étoit-ce pas avilir ſon caractère ? n'étoit-ce pas tenter Dieu ? Non, Chrétiens, ce n'étoit ni l'un ni l'autre. Car d'une part les dignités Eccléſiaſtiques n'en deviendroient que plus vénérables, & ne ſeroient en effet que plus reſpectées & plus révérées, ſi la pauvreté de Jeſus-Chriſt & la ſimplicité de l'Evangile en banniſſoit l'abondance, le luxe & le faſte. Et d'ailleurs Xavier n'ignoroit pas

que Dieu ne manque jamais à ſes Miniſtres, dès qu'ils ne cherchent que lui-même & que ſa gloire, & qu'il fait même ſervir leur pauvreté au ſuccès de leur miniſtère. Auſſi combien fut efficace le déſintéreſſément de notre Apôtre auprès de ces infidéles, qui en furent tout à la fois les témoins & les admirateurs? Pourquoi, diſent-ils, & comment un homme ſi règlé & ſi ſage dans toute ſa conduite a-t'il quitté ſa patrie, traverſé tant de mers, eſſuyé tant de périls, pour venir ici mener une vie pauvre & miſérable? Eſt-ce la nature, eſt-ce l'amour de ſoi-même qui inſpire un tel deſſein? Il faut donc qu'il y ait dans ſon entrepriſe quelque choſe de particulier & au-deſſus de nos connoiſſances: il faut que ce ſoit un Dieu qui l'ait envoyé, & que la loi qu'il nous annonce ait une vertu ſupérieure & toute céleſte, qui nous eſt cachée. Ce raiſonnement étoit comme le préliminaire de leur converſion & bientôt la grace achevoit parmi ces Indiens ce que la pauvreté volontaire de Xavier avoit commencé.

Et par quelle voie pénétra-t'il juſques dans la capitale du Japon? O Providence de mon Dieu, que vous êtes admirable & adorable, lorſque vous employez ainſi la foibleſſe même, la baſſeſſe même, l'humilité même, & l'humilité la plus profonde, à ſoumettre les forts, les puiſſans, les grands! Oui, glorieux Apôtre, c'eſt ſur le fondément de votre humilité comme ſur la pierre, ferme, que Dieu établit cette Egliſe du Japon, ſi célebre par ſes combats pour la foi de Jeſus-Chriſt, & plus célébre encore par ſes triomphes. Le Sauveur des hommes deſcendant ſur la terre, s'humi-

Légat du saint Siége, [illegible] & pour notre récrée, qu'il est revê[illegible] la forme d'escla- l'accompagne, [illegible] *formam servi ac-* & ce Légat a[illegible] *cepi*, mes chers Auditeurs, cher Audit[illegible] proportion autant de François bit usé & [illegible] pour entrer dans Méaco, le sa marc[illegible] grand Empire, où Dieu l'apel- avec f[illegible] & doût il voyoit les avenues fermées, dans [illegible] bien par le plus prodigieux abaissé- bo[illegible] ment, se réduire à la condition d'un vil ser- r[illegible] viteur; que dans cette vûe il se donna à un cavalier, qu'il se chargea de son équipage, qu'il le suivit durant près d'une journée par des chemins raboteux & semés d'épines qui lui déchiroient les pieds; & que malgré toutes ces difficultés qu'il eût à surmonter, malgré l'extrême défaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une course si humiliante & si pénible: *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Le voilà donc selon ses vœux, mais du reste seul & sans autre escorte que deux compagnons qu'il s'est associés: le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie; & que prétend-il? la conquérir toute entière, c'est-à-dire, la purger de ses anciennes erreurs, l'instruire & la sanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela se servir? point d'autres armes que celles dont usèrent avant lui les Apôtres, les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus? non point tant de ces vertus éclatantes qui frapent les yeux, & qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obscures, ce semble, & les plus capables de le dégrader, de le rabaisser, de l'anéantir. D'un amour du mépris qui lui fait aimer & rechercher les

éprobres & les ignominies ; d'une patience inaltérable, qui lui fait ſuporter ſans ſe plaindre les plus ſenſibles affrons & les injures les plus ſanglantes ; d'une conſtance inébranlable au milieu des plus cruelles perſécutions que l'enfer lui ſuſcite ; d'une condeſcendance infatigable qui le fait deſcendre à tout : prenant ſoin lui-même de l'inſtruction des enfans, parcourant les rues la clochette à la main pour les aſſembler, & ſe faiſant comme enfant avec eux pour en faire des enfans de Dieu.

Combien d'eſprits profanes & imbus des maximes du monde, le mépriſerent, & combien encore le mépriſeroient, en le voyant au milieu de ces enfans qui le ſuivent en foule, & qu'il recevoit avec une bonté de père ? mais choſe admirable, & que nous devons regarder comme le plus viſible témoignage de la préſence & de l'opération miraculeuſe de l'eſprit divin, qui préſidoit à ces ſaintes aſſemblées ! C'eſt de ces enfans même que Xavier formoit des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puiſſances de la terre ; c'eſt de ces enfans même qu'il faiſoit des Apôtres ; c'eſt à ces enfans qu'il donnoit des miſſions, qu'il communiquoit le pouvoir de guérir les malades, de chaſſer les démons, de prêcher la foi. *Confiteor tibi, Pater Domine cœli & terræ, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus, & revelaſti ea parvulis.* O mon Dieu, diſoit ce ſaint homme, dans une de ſes épîtres, j'adore votre Providence éternelle d'avoir attaché à de ſi foibles moyens un de vos plus grands ouvrages. Mais je ne m'en étonne point, Seigneur, car vous ne voulez pas que le prix de votre mort ſoit anéanti : or ſi l'élo- *Matth. c. 11.*

quence des hommes pouvoit exécuter cette entrepriſe, l'humilité de la croix ſeroit inutile & ſans effet : *Non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti.* Enſuite s'adreſſant à Ignace, à qui par une confiance filiale, il déclaroit tous les mouvemens de ſon cœur : plût à Dieu, pourſuivoit-il, que tels & tels que nous avons connus dans l'Univerſité de Paris remplis de ſcience & des plus belles qualités de l'eſprit, fuſſent ici pour admirer avec moi la force de la parole de Dieu, quand elle n'eſt point déguiſée par l'artifice, ni corrompue par l'intention ! Ils oublieroient tout ce qu'ils ſçavent, pour ne ſçavoir plus que Jeſus-Chriſt crucifié, & au lieu de ces diſcours qu'ils préparent avec tant d'étude, & qu'ils débitent avec ſi peu de fruit, ils ſe réduiroient à l'état des enfans, afin de devenir les pères des peuples. Ainſi parloit Xavier, & de-là cette belle leçon qu'il faiſoit à un de ſes plus illuſtres compagnons, Recteur du nouveau Collège de Goa : Barzée, lui diſoit-il, que le ſoin du cathéchiſme ſoit le premier ſoin de votre charge ; ç'a été l'emploi des Apôtres, & c'eſt le plus important de notre compagnie ; ne croyez pas avoir rien fait, ſi vous le négligez, & comptez ſur tout le reſte, tandis que l'on s'acquittera avec fidélité d'un exercice ſi utile & ſi néceſſaire. Or ce que Xavier conſeilloit là-deſſus aux autres, c'eſt ce qu'il pratiquoit lui-même avec d'autant plus de zèle, qu'il y trouvoit tout enſemble, & de quoi s'humilier, & de quoi avancer plus ſûrement & plus efficacement la gloire de Dieu.

1. Cor. 1. 17.

Vous me direz qu'il s'eſt vu comblé d'hon-

neurs dans les Cours des Rois, qu'ils l'ont reçu avec diſtinction dans leurs Palais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers & les plus intimes. Je le ſçais : mais c'eſt en cela même que nous découvrons la conduite de Dieu qui éleve les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les ames les plus hautaines & les plus indociles ſe ſentent touchées, & qui tout mépriſables qu'ils paroiſſent ſelon le monde, leur fait trouver grace auprès des Princes & des Monarques. Vous me direz qu'il faiſoit des miracles, & que ces miracles ſi ſurprenans & ſi fréquens prévenoient les peuples en ſa faveur, & le rendoient célébre dans l'Inde & dans le Japon. J'en conviens : mais pourquoi Dieu lui mit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains ? parce que c'étoit un homme qui, ſans ſe confier jamais en lui-même, ne ſe confioit qu'en Dieu; un homme qui ſans jamais s'attribuer rien à lui-même, référoit tout à Dieu; un homme qui ennemi de ſa propre gloire & de lui-même, ne cherchoit pour lui-même dans tous ſes travaux que le travail, & ne penſoit qu'à faire adorer & aimer Dieu ; enfin un homme qui dans le dénuement entier & le parfait dépouillement où il s'étoit réduit, donnoit à connoître que tout ce qu'il opéroit de plus merveilleux & de plus grand, n'étoit l'effet ni de la prudence, ni de l'opulence, ni de la puiſſance humaine, mais uniquement & inconteſtablement l'ouvrage de Dieu.

N'en diſons pas davantage, mes chers Auditeurs, car je n'ai pas le tems de m'étendre ici plus au long, & il faut finir. Mais ſoit que

nous considérions le succès de François Xavier dans le cours de sa mission, soit que nous ayons égard aux moyens qu'il y a fait servir, nous pouvons conclure que depuis S. Paul, le Docteur des nations, jamais homme n'a pu dire avec plus de vérité, ni plus de
2. Cor. c. 11. sujet, que Xavier : *Existimo nihil me minùs fecisse à magnis Apostolis* ; je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands Apôtres. Quand S. Paul parloit de la sorte, c'étoit sans préjudice de son humilité, puisque dans le fond il se regardoit comme le dernier des
1. Cor. c. 15. Apôtres : *Ego enim sum minimus Apostolorum.* Et quand je mets ce glorieux témoignage dans la bouche de Xavier, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pensoit de lui-même, mais ce que nous en devons penser. Une chose lui a manqué, c'est de verser son sang comme les Apôtres, & de joindre à la gloire de l'Apostolat la couronne du martyre. Mais, mon Dieu, vous sçavez quels furent sur cela les sentimens & les dispositions de son cœur : vous sçavez quel sacrifice il eut à vous faire, & il vous fit sur ce rivage où il plut à cette Providence de l'arrêter & de terminer sa course. Si le desir peut devant vous suppléer à l'effet, ah ! Seigneur, souhaita-t'il rien plus ardemment que de sacrifier pour vous sa vie ? Et même ne la sacrifia-t'il pas ? & une vie volontairement exposée pour l'honneur de votre nom, & pour la propagation de votre Eglise, à tant de fatigues sur la terre, à tant d'orages sur la mer, à tant de traverses de la part de vos ennemis, à tant de souffrances & de misères, ne fut-ce pas une mort continuelle & un martyre ?

Quoiqu'il en ſoit, mes Frères, voilà le modéle que cette ſainte ſolemnité nous met aujourdhui devant les yeux : & quand je dis, mes Frères, j'entends ceux que Dieu a choiſis pour les mêmes emplois & le même miniſtère que François Xavier ; ceux qu'il a deſtinés à la conduite des ames ; à la prédication de l'Evangile, à toutes les fonctions du Sacerdoce, tels qu'il s'en trouve ici pluſieurs, ſéculiers & religieux, de tous les états & de tous les ordres. C'eſt, dis-je, à vous, mes Frères, que je m'adreſſe préſentement, à vous qui êtes les Prêtres de Jeſus-Chriſt, qui êtes les coopérateurs du ſalut des hommes, qui êtes établis pour la ſanctification des peuples. Il ne m'apartient pas de vous aprendre vos devoirs : mais encore eſt-il bon que nous nous inſtruiſions quelquefois les uns les autres ; & puiſque nous honorons en ce jour la ſainteté d'un Prêtre, d'un Miſſionaire, d'un Prédicateur, d'un Confeſſeur, d'un Directeur des conſciences, & que nous participons à toutes ces qualités, n'eſt-il pas convenable que nous faſſions quelque retour ſur nous-mêmes, pour voir comment nous les ſoutenons ? Dieu a fait des prodiges par le miniſtère de S. François Xavier, & ſouvent il ne fait rien ou preſque rien par le nôtre. D'où vient cette différence ? Il eſt bien juſte que nous en recherchions la cauſe, & que nous examinions ſi notre zèle a les mêmes caractères que celui de Xavier, s'il eſt auſſi pur, s'il eſt auſſi déſintéreſſé, s'il nous détache auſſi parfaitement du monde & de nous-mêmes. Car vous le ſçavez mieux que moi, mes Frères : toute ſorte de zèle n'eſt pas le véritable

zèle de la charité, & il n'y a rien qui demande plus de discernement que le vrai zèle, parce qu'il n'y a rien en général de plus sujet que le zèle, à l'illusion & à la passion. On a quelquefois trop de zèle, disoit le grand Evêque de Généve, S. François de Sales, & en même-tems, ajoutoit-il, l'on n'en a pas assez. On en a trop d'aparent, & l'on n'en a pas assez de solide; on en a trop pour les créatures, & l'on n'en a pas assez pour Dieu: on en a trop pour les autres, & l'on n'en a pas assez pour soi-même; on en a trop pour les riches & pour les grands, & l'on n'en a pas assez pour les pauvres & pour les petits. Or tout cela ce sont des phantômes de zèle.

Mais le point important, mes Frères, c'est ce que j'ai dit, & ce que Xavier nous a si bien apris, sçavoir que nous ne serons jamais des instrumens dignes de Dieu & propres à l'avancement de sa gloire, si nous ne mourons à nous-mêmes, & si nous n'entrons dans cet esprit d'anéantissément, qui fut l'esprit du Sauveur des hommes & l'esprit de tous les Apôtres. Voilà de quoi nous devons être persuadés comme d'un principe de foi: avec cela Dieu se servira de nous; sans cela Dieu n'agréera jamais nos soins. Nous pourrons bien faire des actions éclatantes; mais nous ne gagnerons point d'ames à Jesus-Christ: le monde nous aplaudira; mais le monde ne se convertira pas; nous établirons notre réputation, mais Dieu n'en sera pas plus glorifié. Et pourquoi voudroit-on que les choses allassent autrement? sur quoi l'espéreroit-on? Dieu a prétendu sauver le monde par l'humilité; le sauverons-nous par la recherche d'une

vaine eſtime & d'un faux honneur ? Le Fils de Dieu s'eſt anéanti lui-même pour opérer le ſalut des pécheurs : y coopérerons-nous en nous élevant & en nous faiſant valoir ? Non, non, mes Frères, cela ne ſera jamais ; Dieu n'a point pris cette voie, & il ne la prendra jamais. Les Apôtres ont converti le monde par l'oprobre de la croix, & c'eſt par-là que nous le devons convertir.

De-là vient que quand je vois les ouvriers évangéliques dans l'élévation & dans l'éclat, favoriſés, honorés, aprouvés du monde, je tremble, & je me défie de ces avantages trompeurs ? pourquoi ? parce que je dis : ce n'eſt point de la ſorte que le monde a été ſanctifié. Au contraire quand je les vois en butte à la cenſure & à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la perſécution, dans le mépris & dans la haine du monde, j'en augure bien : car je ſçais que ce ſont-là les moyens dont Jeſus-Chriſt & les premiers Miniſtres de ſon Egliſe ſe ſont ſervis. Pardonnez-moi, mes Frères, ſi je vous explique ainſi mes ſentimens : je le fais plus pour ma propre inſtruction que pour la vôtre.

Pour vous, mes chers Auditeurs, qui n'êtes point apellés de Dieu à ces fonctions apoſtoliques, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apôtres de vous-mêmes, & que vous ayez pour votre ame, chacun en particulier, le même zèle que François Xavier a eu pour celles des autres. Eſt-ce trop exiger de vous ? Tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apôtres de vos familles, & que vous faſſiez au moins ſervir Dieu dans vos maiſons, & par vos do-

meſtiques, par vos proches, par vos enfans, comme François Xavier l'a fait ſervir dans des terres étrangères, & par des ſauvages & des barbares. Cela n'eſt-il pas raiſonnable ? Ah ! Chrétiens, ſi nous venons à nous perdre, & ſi nous négligeons le ſalut de quelques ames qui nous ſont confiées, qu'aurons-nous à répondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des Apôtres, qui non contens de ſe ſauver eux-mêmes, ont encore ſauvé avec eux des nations entières ? Prévenons un ſi terrible reproche, & par une ferveur toute nouvelle, mettons-nous en état de parvenir un jour à cette ſouveraine béatitude que la foi nous propoſe comme le plus précieux de tous les biens, & que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE
SAINT THOMAS APOSTRE.

Noli esse incrédulus, sed fidelis.

Ne soyez point incrédule, mais soyez fidèle.
En S. Jean, chap. 20.

CE sont les deux points d'instruction que le Fils de Dieu nous propose dans l'Evangile de ce jour, & qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrétienne & dans la voie du salut éternel. Ne soyez point incrédule; voilà l'écueil que nous avons à éviter. Soyez fidèle; voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En effet si nous étions vraiment fidèles, nous serions justes, nous serions saints, nous serions parfaits, & nous ne sommes communément vicieux, impies, corrompus, que parce que nous

sommes incrédules. La foi telle que la veut S. Paul, nous inſpireroit la ferveur, le zèle, la piété ; & l'incrédulité ne produit dans nos eſprits & dans nos cœurs que relâchement, qu'aveuglement, qu'endurciſſement. Comme la foi, ſelon le Concile de Trente, eſt le principe & la racine de notre juſtification, l'incrédulité eſt l'origine & la ſource de notre réprobation ; comme la foi nous ſauve, l'incrédulité nous perd. C'eſt donc un abrégé de toute la morale chrétienne, que ce que dit Jeſus-Chriſt à S. Thomas ; *Noli eſſe incredulus, ſed fidelis.* C'eſt auſſi ce que j'entreprends de vous montrer dans ce diſcours, où ſans m'arrêter à faire le panégirique du glorieux Apôtre dont nous célébrons la fête, je veux, en vous apliquant ſon exemple, vous inſtruire premièrement du déſordre de l'incrédulité ; & en ſecond lieu du mérite de la foi : du déſordre de l'incrédulité, pour vous en donner de l'horreur ; du mérite de la foi, pour vous engager à l'acquérir. Ainſi, mes chers Auditeurs, n'attendez point de moi d'autre moralité que celle qui regarde la pratique & l'uſage de la foi ; car c'eſt à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me ſuis ſervi des règles eſſentielles de la foi pour réformer vos mœurs ; aujourd'hui je veux me ſervir des règles même de vos mœurs, pour perfectionner votre foi : demandons les lumières du Saint-Eſprit par l'interceſſion de Marie : *Ave Maria.*

C'Eſt une propriété de l'être de Dieu, que le Prophète royal a remarquée, & dont il a prétendu faire un ſujet d'éloge, quand il a

dit que les ténébres où Dieu ſe dérobe à nos yeux, & qui nous le cachent dans cette vie, ne ſont pas moins admirables que ſa lumière même ; & que tout ce que nous découvrons d'éclatant & de lumineux dans ſes perfections adorables, n'eſt pas plus glorieux pour lui ni plus vénérable pour nous que ce qui nous y paroît enveloppé de nuages & couvert du voile d'une myſtérieuſe obſcurité : car c'eſt ainſi que S. Ambroiſe a expliqué ce paſſage du Pſeaume : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus* ; ſa lumière eſt comme ſes ténébres, & ſes ténébres ont quelque choſe d'auſſi divin que ſa lumière. *Pſalm.* 138. Permettez-moi, Chrétiens, en gardant toutes les meſures néceſſaires, & ſans vouloir en aucune ſorte comparer la créature avec Dieu, d'apliquer ces paroles à l'Apôtre S. Thomas, dont la conduite & l'exemple nous doivent ſervir ici de leçon. L'Evangile nous le repréſente en deux états bien contraires ; ſçavoir, dans les ténébres de l'infidélité, & dans les lumières d'une foi vive & ardente. Dans les ténébres de l'infidélité, lorſqu'il doute de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & qu'il refuſe de la croire. Dans les lumières d'une foi vive & ardente, lorſque pleinement perſuadé de cette réſurrection, il reconnoît Jeſus-Chriſt pour ſon Seigneur & ſon Dieu. Or je prétends que dans ces deux états S. Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuſe propriété que David attribuoit à Dieu, & qu'on peut très-bien dire de lui, quoique dans un ſens tout différent : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Comment cela ? parce que les lumières de ſa foi & les ténébres de ſon infidélité, ſans les conſidérer par raport à lui-même, ont été

également utiles & salutaires pour nous. Les ténébres de son infidélité nous font connoître le désordre de la nôtre ; & les lumières de sa foi ont une vertu particulière pour affermir & pour animer notre foi : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Aussi est-ce une question entre les Peres, si l'Eglise a moins profité de l'infidélité de S. Thomas que de sa foi ; ou si la foi de S. Thomas a été plus utile à l'Eglise que son infidélité : & tous conviennent que la foi de cet Apôtre sans son incrédulité ne nous auroit pas suffi, que son incrédulité sans sa foi nous auroit été pernicieuse ; mais que son incrédulité suivie de sa foi, ou plutôt que sa foi précédée de son incrédulité, a été pour nous une source de graces. Or mon dessein est de vous les découvrir ces graces, & pour y observer quelque ordre, j'avance deux propositions. Car je dis que l'incrédulité de S. Thomas, par une conduite de Dieu bien surprenante, sert à la justification de notre foi ; voilà l'avantage que nous tirons de ses ténébres ; & ce sera la premiére partie. J'ajoute que la foi de S. Thomas par une vertu particuliére est le remède de notre infidélité ; voilà en quoi nous profitons de ses lumières, & ce sera la seconde partie : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Un Apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous aprend à être fidéles ; un Apôtre plein de foi, qui par la confession de sa foi nous empêche d'être incrédules : c'est tout le sujet de votre attention.

I. PART. ENtreprendre de justifier la foi par l'infidélité même, c'est ce qui semble d'abord un paradoxe ; mais dans le sentiment de S. Au-

guſtin, c'eſt une des voies les plus courtes pour diſcerner la vérité de l'erreur. J'apelle juſtifier la foi par l'infidélité même, opoſer la conduite de l'infidélité à la conduite de la foi, les caractères de l'infidélité aux caractères de la foi; c'eſt-à-dire, opoſer les égaremens de l'infidélité à la droiture de la foi, les déſordres de l'infidélité à la perfection de la foi, la témérité, la folie, & ſouffrez que j'uſe de ce terme, qui n'a paru ni trop fort ni trop dur à S. Auguſtin, l'extravagance de l'infidélité à la prudence de la foi; en un mot, cómparer l'une avec l'autre, & examiner l'une par l'autre, puiſqu'il eſt vrai que cet examen ſeul & cette comparaiſon doit obliger tout homme raiſonnable à conclure en faveur de la foi, & le préſerver pour jamais du péché de l'infidélité. Arrêtons-nous donc à ce plan que je me propoſe, & conſidérons-le dans toute ſon étendue. Car je remarque dans l'incrédulité de S. Thomas quatre différens caractères qui nous expriment parfaitement la nature de ce péché aujourdhui ſi contagieux & ſi répandu dans le monde. J'y remarque, dis-je, l'eſprit de ſingularité, la préoccupation du jugement, l'attache opiniâtre à ſa première réſolution, & la petiteſſe d'un génie borné qui veut meſurer par les ſens les choſes de Dieu, en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui fit le malheur de cet Apôtre, & ce que vous avez dû comme moi obſerver dans la ſuite de notre Evangile. La ſingularité paroît, en ce que S. Thomas ſe trouva ſéparé des autres diſciples, quand le Sauveur du monde ſe fit voir à eux le huitiéme jour après ſa réſurrection: *Non erat cum* *Joann. c. 20.*

eis, quando venit Jesus. La préoccupation, en ce qu'avant que de s'éclaircir & de s'informer exactement des choſes, il ſe termina à ne pas croire que le Fils de Dieu fût reſſuſcité, &
Ibid. déclara qu'il ne le croiroit pas : *Non credam.* L'opiniâtreté, en ce qu'il perſiſta, & qu'il s'obſtina à ne le pas croire en effet, malgré le témoignage de tous les autres qui aſſuroient
Ibid. avoir vu leur maître vivant : *Vidimus Dominum.* Enfin la petiteſſe d'un génie borné, en ce qu'il voulut que ſes yeux fuſſent les ſeuls & uniques juges d'une vérité ſi ſolidement confirmée d'ailleurs, proteſtant que s'il ne voyoit pas lui-même Jeſus-Chriſt, on ne le feroit jamais convenir de ce qu'on lui en rapportoit : *Niſi videro fixuram clavorum, & mit-*
Ibid. *tam manum in latus ejus.* Caractères, dit S. Auguſtin, propres de tous les eſprits incrédules & pervertis dans la foi ; comme ſi Dieu avoit eu deſſein de nous marquer dans cet exemple tous les écueils auxquels il prévoyoit que notre foi ſeroit un jour expoſée, & que nous aurions à éviter dans le monde, ſi nous voulions y conſerver une religion pure & ſans tache. Caractères d'incrédulité directement oppoſés aux caractères de la foi & de l'eſprit chrétien. Car l'eſprit chrétien qui agit par les mouvemens de la foi, eſt un eſprit univerſel, un eſprit droit, un eſprit docile, un eſprit élevé au deſſus des ſens : un eſprit univerſel, qui s'attache à l'Egliſe & qui s'y conforme ; un eſprit droit, qui pour chercher la vérité ſe dégage de toute prévention ; un eſprit docile, qui revient aiſement de ſes erreurs ; un eſprit élevé au deſſus des ſens, qui n'a pour règle que les grands principes de la

toute puissance & de la sagesse de Dieu, lorsqu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois, quand il n'y auroit que cette seule opposition entre la foi & l'incrédulité, ne faudroit-il pas avouer que l'incrédulité, de la manière qu'elle se forme dans la plûpart des hommes du siécle, est un pur déréglement de l'esprit humain; au lieu que la foi est par excellence la vertu des ames raisonnables & sages. Faisons sur chacun de ces caractères autant de réflexions, & tâchez de bien entrer dans toutes ces pensées.

Thomas, un des disciples du Sauveur, n'étoit pas avec les autres, quand le Sauveur ressuscité parut au milieu d'eux: *Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis, quando venit Jesus.* Prenez garde, s'il vous plaît, qu'il n'étoit pas avec les autres, dans un tems où il avoit toute sorte d'intérêt & même d'obligation de s'y trouver, puisque c'étoit dans un tems où le troupeau de Jesus-Christ, auparavant dispersé, venoit heureusement de se réunir; dans un tems où les Apôtres, premiers Pasteurs de ce troupeau, se tenoient assemblés en un même lieu, *Ubi erant discipuli congregati*; & par conséquent où il étoit très-dangereux d'être séparé de leur compagnie; parce que selon la remarque de S. Chrysostome, l'assemblée des Apôtres & des disciples en ce même lieu représentoit tout le corps de l'Eglise naissante. Cependant S. Thomas en demeure éloigné; & dans cette conjoncture, où deux raisons particulières les obligeoient tous à se tenir unis; l'une pour se préparer à soutenir la persécution des Juifs, *Ubi erant congregati propter metum Judæorum*; l'autre

Ibid.

Ibid.

pour attendre l'effet de la parole du Fils de Dieu, qui leur avoit expreſſément promis cette aparition, & qui par-là vouloit pleinement les convaincre de la vérité d'un myſtère qu'il ſçavoit devoir être un des plus ſolides fondemens de leur foi: S. Thomas, dis-je, eſt le ſeul qui, dans une conjoncture auſſi eſſentielle que celle-là, ne communique point avec ſes frères: *Non erat cum eis quando venit Jeſus.* Tel eſt l'eſprit de ſingularité; & je prétens, Chrétiens, que cet eſprit eſt le principe le plus ordinaire de l'incrédulité. Car voilà une des plus communes ſources d'où procédent mille déſordres qui corrompent ou qui altèrent dans les eſprits des hommes la pureté de la foi. Qui fait dans le monde tant de libertins en matière de créance? l'affectation d'une vaine & orgueilleuſe ſingularité, dont les libertins ſe piquent. Ils croient qu'il leur ſuffit d'être ſinguliers, pour avoir plus de lumières & plus de raiſon que les autres. Ne pas penſer comme les autres, & parler autrement que les autres; dire ce que perſonne n'a oſé dire, & rejetter ce que tout le monde dit, voilà en quoi conſiſte cette ſupériorité d'eſprit dont ils ſe flâtent; voilà tout le ſécret de leur libertinage. Et ſur quoi s'apuient-ils & ſe fondent-ils pour ſecouer le joug de la foi? ſur leur propre ſens, à l'excluſion de toute autre règle. Car bien-loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voie d'une humble ſoumiſſion à la foi, à peine conviennent ils avec aucun de ceux qui mépriſent cette voie, & qui ſont libertins comme eux; puiſqu'il eſt vrai que chaque libertin, ſelon ſon caprice, ſe fait intérieure-

ment une créance à ſa mode, & qui n'eſt que pour lui ſeul, ſuivant en aveugle toutes ſes idées, raiſonnant tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, ſe formant des ſyſtêmes chimériques de providence & de divinité qu'il établit & qu'il renverſe ſelon l'humeur préſente qui le domine; ne ſe fixant à rien, & conteſtant ſur tout.

Ce que je dis, n'eſt-ce pas ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en tant de mondains, & ce qu'éprouvent peut-être pluſieurs de ceux qui m'entendent? Qui de tout tems a produit les héréſies dans l'Egliſe de Dieu? Permettez-moi de m'étendre ſur ce point, ſpécialement propre pour ceux d'entre nos frères que le malheur de leur naiſſance avoit autrefois ſéparé de notre communion; car je ſçais qu'il y en a dans cet auditoire, & je n'aurois pas le zèle que je dois avoir pour leur converſion parfaite & pour leur ſalut, ſi je manquois à leur donner une inſtruction qui leur peut être ſi utile. Qui donc de tout tems a produit les héréſies dans l'Egliſe de Dieu? l'amour de la ſingularité. Voulez-vous une notion générale des hérétiques? la voici, telle que je la tire de l'Ecriture; ce ſont des hommes, dit l'Apôtre S. Jude, qui ſe ſéparent eux-mêmes: *Hi ſunt qui ſegregant ſemetipſos*: c'eſt-à-dire, des hommes qui par un ſchiſme malheureux entretiennent au milieu du chriſtianiſme, des ſociétés particulières au préjudice de l'unité; des hommes qui ſe font des intérêts à part, qui, comme parle S. Auguſtin, ſe glorifient d'un certain chef, dont la ſecte eſt auſſi nouvelle que le nom, *Præſumentes de neſcio quo duce ſuo qui cœpit heri*, & qui

Epiſt. Judæ.

Auguſt.

par un aveuglement extrême aiment mieux abandonner la créance de l'Eglise, aiment mieux dire que l'Eglise s'est trompée, aiment mieux avoir toute l'autorité de l'Eglise à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'est pour cela que les partisans de ces sectes infortunées dont le Roïaume de J. C. a été troublé, ont toujours eu malgré eux de noms qui les ont distingués dans le monde; Luthériens, Pélagiens, Nestoriens, Ariens: au lieu, disoit Vincent de Lérins, que nous qui sommes demeurés fidéles, & qui détestons leurs erreurs, nous avons conservé le nom de Catholiques & d'enfans de cette Eglise universelle, qui n'est ni de celui-ci, ni de celui-là, mais de Jesus-Christ. Nom vénérable qu'on ne nous a point disputé, & dont la possession paisible est un des titres que nous gardons plus chérement. Or je dis que cela seul est un préjugé, mais un préjugé infaillible en faveur de notre foi. Car si dans tout autre sujet la singularité doit être suspecte; combien plus lorsqu'il s'agit de la foi, laquelle, selon l'Apôtre, est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte du même Dieu & du même Seigneur: *Unus Dominus, una fides.* Si dans les affaires, mêmes temporelles, s'écarter du sentiment commun, est une témérité insoutenable, que doit-on penser de celui qui s'en écarte dans une chose aussi essentielle que la religion, qui pour discerner le vrai & le faux dans les difficultés & les différends qui peuvent naître en matière de créance, prétend comme les sectateurs de Calvin, que ce n'est point par l'esprit de l'Eglise qu'il doit être dirigé, mais par un es-

Ephes.

prit intérieur qui eſt en lui ? Que faut-il attendre d'une ſemblable conduite ? & s'il eſt ſi difficile à l'homme livré à ſon propre ſens, de trouver la vérité qui dépend des ſimples lumières de la nature, comment trouvera-t'il celle dont la connoiſſance eſt un don de la grace ? Car enfin à qui Jeſus-Chriſt a-t'il promis ce don ? à qui a-t'il confié le dépôt de cette vérité ? à qui en a-t'il révélé le ſecret & l'intelligence ? n'eſt-ce pas à l'Egliſe ſon épouſe ? De-là vient que S. Paul après avoir employé quatorze années de ſon Apoſtolat dans la prédication de l'Evangile, voulut, comme il le déclare lui-même, retourner à Jeruſalem : pourquoi ? pour expoſer aux fidéles, & ſur-tout à ceux qui tenoient dans l'Egliſe les premiers rangs, la doctrine qu'il avoit prêchée aux Gentils ; afin, diſoit-il de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déjà fait, & de ce qu'il devoit faire encore dans l'exercice de ſon miniſtère : *Ne forte in vacuum curre-rem, aut cucurriſſem.* Comment l'entendoit-il, demandent les Peres ? Puiſque ſon Evangile, ainſi qu'il l'aſſure, ne venoit point de la révélation des hommes, qu'avoit-il beſoin d'en converſer avec les hommes ? L'ayant reçu immédiatement de Jeſus-Chriſt, ne devoit-il pas être tranquille, & devoit-il craindre, ſelon ſon expreſſion, d'avoir couru en vain, en prêchant ce qu'il avoit appris du Seigneur même ? Ah ! mes Freres, répond S. Chryſoſtome, il eſt vrai que S. Paul ſe tenoit ſûr devant Dieu de ſon Evangile & de ſa doctrine : mais il vouloit nous montrer par-là combien il eſt dangereux d'être ſingulier en ce qui touche la religion, puiſque ſon Evangile mê- *Galat. c. 2.*

me, tout inſpiré de Dieu qu'il étoit, devoit avoir ce caractère d'uniformité, pour être annoncé utilement. Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui nous doit conſoler & tout enſemble fortifier dans la profeſſion que nous faiſons de n'avoir point d'autres ſentimens que ceux de toute l'Egliſe; de pouvoir dire après S. Jerôme avec cette ſincérité de cœur dont Dieu eſt le juge: Je crois ce que crois l'Egliſe; je ne connois point Paulin, je ne ſçais ce que c'eſt que Vital, je ne m'intéreſſe point pour Mélece; mais je m'attache à cette Egliſe qui a été bâtie ſur la pierre ferme: je veux vivre & mourir dans cette foi, qui a été confirmée par tant de Conciles, autoriſée par le conſentement de tant de ſiécles, ſignée du ſang de tant de martyrs. D'ajouter avec S. Auguſtin: Je ſuis Catholique, & ce nom de Catholique qui juſtifie ma créance, me la fait aimer & m'y affermit de plus en plus. Au contraire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, & qu'il nous arrive de contredire même intérieurement ce que l'Egliſe a décidé. Car il ne s'agit pas alors d'une ſpéculation indifférente, où il ſoit permis de croire & de penſer ce que perſonne n'a penſé ni cru, & où l'égarement de la raiſon, ſans avoir rien de commun avec le ſalut, ſoit en quelque façon du droit & de la liberté publique: il s'agit de la foi, dont la moindre altération eſt un crime, & où les fauſſes démarches que l'on fait, aboutiſſent toutes à la perdition, & ſont autant de chûtes terribles, mais inévitables, à un eſprit préſomptueux & ſingulier. Tandis que je m'en tiens à la foi de l'Egliſe, je ſuis en ſûreté de ce côté-là, & je jouis d'un

profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaisseau, autre pensée de S. Jérôme, dont il étoit touché, je me trouve embarqué dans un vaisseau qui peut bien être agité des vens & des tempêtes, mais qui ne peut faire naufrage : si j'en sors pour me laisser emporter aux mouvemens de mon esprit, dès-là je cours tous les risques de mes propres erreurs; dès-là je ne puis me défendre de donner dans l'écueil de l'infidélité. Tel est néanmoins, mes chers Auditeurs, le penchant de l'homme libertin : il ne compte pour rien de risquer sa foi, d'exposer sa religion, & même de la corrompre, pourvu qu'il abonde en son sens. Damnable esprit de singularité, quels maux n'as-tu pas causés, & ne causes-tu pas encore tous les jours dans le monde chrétien! Revenons à notre Evangile.

Non-seulement S. Thomas se sépara des Apôtres, mais dans le doute où il étoit de la résurrection de son maître, il se préoccupa & conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Quelle raison eut-il de s'en déclarer de la sorte? point d'autres, dit S. Chrisostome, qu'une prévention aveugle qui lui fit prendre parti, sans sçavoir pourquoi, & qui l'engagea à contester & à nier une vérité, avant que de s'en éclaircir & de s'en instruire. En effet, s'il eût agi prudemment, son premier soin devoit être d'aprofondir la chose; il se seroit apliqué à en bien peser toutes les circonstances : il auroit écouté avec attention ce que lui disoient les disciples, & sur un témoignage si exprès & si unanime, il eût au moins suspendu son jugement. Mais de commencer par une déclaration aussi formelle que *Joan. c. 20.*

celle-là, *Non credam*; & sans avoir rien examiné, dire absolument, je ne croirai pas, ce ne peut être le langage que d'un esprit prévenu; & c'est aussi le second désordre que j'ai à combattre.

Combien y a-t'il de ces esprits prétendus forts dont tout le raisonnement sur certains articles de la religion, se reduit à cette parole de S. Thomas, *Non credam*? Ils n'ont jamais pénétré la difficulté de ces questions, & peut-être à peine la conçoivent-ils? Bien-loin d'en avoir fait une étude exacte, ils avouent souvent que ces matières ne sont pas de leur ressort; ils n'ont nulle évidence & nulle démonstration du contraire, & toutefois ils n'en disent pas moins hardiment, *Non credam*. En faut-il davantage pour les confondre? Ce qui les rend inexcusables devant Dieu, c'est que sur tout le reste ils auront, si vous voulez, de la docilité. Proposez à un mondain de ce caractère les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philosophie qui fait bruit & se répand, il vous écoutera sans préoccupation: mais parlez-lui d'une vérité de foi, il semble qu'il soit en garde contre Dieu, & qu'il ait droit de tenir pour suspect son témoignage. N'y a-t'il pas en cela un abandonnement visible à ce que l'Ecriture apelle sens réprouvé? Non pas, Chrétiens, prenez garde, s'il vous plaît, à cette remarque, non pas que l'intention de Dieu soit que nous donnions aveuglément & sans choix en toute sorte de créance, ni qu'il s'ensuive de là que nous soyons obligés de recevoir sans discussion tout ce qu'on nous présente comme revelé de Dieu. Si cela étoit, notre foi ne se-

roit plus une foi discréte, ni par conséquent une foi divine. Bien-loin que Dieu le prétende ainsi, il exige au contraire qu'en matière même de foi, tant pour n'y être pas trompés que pour en pouvoir rendre compte, nous nous instruisions des choses; & quoiqu'il nous défende de raisonner, quand nous sommes une fois convaincus que c'est lui qui nous parle, il trouve bon que nous raisonnions pour nous assurer si c'est lui en effet qui a parlé, non-seulement il le trouve bon, mais il le veut; & selon la mesure de notre capacité, il nous l'ordonne: *Nolite omni spiritui credere, probate spiritus an ex Deo sint.* Mais il veut aussi & avec justice que nous fassions cet examen sans prévention, & que ce soit au moins avec le même respect que nous examinerions la parole d'un souverain de la terre, dont on nous signifieroit les ordres. Il veut, dit S. Augustin dans le livre admirable de l'utilité de la foi, que nous ayons pour ses divins oracles, qui sont les Ecritures saintes, l'esprit & le cœur favorablement préparés, & que si dans ces sacrés volumes, ou dans toute l'œconomie de notre religion, il y avoit quelque chose qui nous troublât, ou même qui nous choquât, nous soyons plutôt disposés à confesser notre ignorance, qu'à rejetter des mistères que nous ne comprenons pas bien. Mais sur-tout il veut que nous corrigions un certain esprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foi, nous ne souhaitons d'être éclaircis que pour contredire, que pour critiquer, que pour philosopher, que pour disputer, & peut-être avec une intention sécréte de ne nous laisser pas persuader. Il veut, dis-je,

Joan. Epist. 1. c. 4.

que si nous ne sommes pas encore parfaitement soumis à la foi, nous ne nous faſſions pas de ce pernicieux esprit un obstacle à l'être; que si nous ne connoiſſons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par-là incapable de le connoître. Enfin il veut que comme nous comptons pour une vertu, d'être docile à l'égard des hommes, nous comptions pour un devoir indiſpenſable & inviolable de l'être envers Dieu, afin de vérifier dans nos perſonnes la prédiction du Sauveur: *Et erunt omnes docibiles Dei.* Voilà ce que Dieu exige de nous: pouvons-nous nous plaindre qu'il en uſe avec trop d'empire, & ſi nous n'avons pas pour lui cette docilité chrétienne, aura-t'il tort de nous punir dans toute la rigueur de ſa juſtice? Mais ſçavez-vous, mes chers Auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le déſordre de cette préoccupation ſi contraire à l'eſprit de la religion? Ecoutez-moi; c'eſt la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute oposée à celle-ci. Je m'explique. Pleins d'une raiſon fière qui les enfle, ils craignent d'être préoccupés en faveur de la foi, & ils ne craignent pas d'être préoccupés contre la foi; ils apréhendent d'avoir trop de facilité & de diſpoſition à croire, & ils n'apréhendent jamais de n'en avoir pas aſſez: ils ſe défendent de la ſimplicité comme d'un foible, & ils ne penſent pas à ſe défendre de l'orgueil, qui eſt encore un plus grand foible. Cependant, mes frères, dit S. Auguſtin, lequel de deux eſt le plus dangereux pour nous? & lorſqu'il faudra ſubir le jugement de Dieu, duquel des deux aurons-nous plus ſujet de nous ré-

Joan. c. 6.

pentir, ou d'avoir été simples & humbles, ou d'avoir été superbes & incrédules ? Quand cette simplicité de la foi qui est la marque la plus infaillible de la vraie piété, nous auroit fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celui que notre opoſition à la foi nous attirera ? Je ſçais qu'il faut éviter l'un & l'autre excès, mais eſt-il juſte de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, & de ſe glorifier de celui-ci pendant qu'on auroit honte de celui-là ? Eſprit de prévention dont je défie le libertin de pouvoir devant Dieu ſe diſculper. Allons plus avant.

Outre que S. Thomas ſe préoccupa, il s'opiniâtra dans ſon incrédulité. Tout le portoit à croire que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité : le raport des femmes qui l'avoient vû, le témoignage de Magdelaine qui lui avoit parlé, celui des deux diſciples qui avoient mangé avec lui dans la bourgade d'Emmaüs, la déclaration de tous les Apôtres aſſemblés au milieu deſquels il venoit de paroître ; l'événement des choſes, c'eſt-à-dire, le tombeau trouvé vuide ſous le ſceau public, la ſynagogue allarmée, les gardes confus ; tout cela ſans doute devoit le convaincre de la réſurrection de ſon maître. Mais malgré tout cela il perſiſte, & s'obſtine à dire qu'il n'en croira rien : autre caractère de l'infidélité du ſiécle, qui par un endurciſſement opiniâtre ſe rend impénétrable & inflexible à la vérité. Pourroit-on ſe le perſuader ſi l'expérience ne nous l'aprenoit pas, qu'il y eût dans ce monde de ces impies, qui pour ſe confirmer dans dans une monſtrueuſe & ſcandaleuſe impiété,

ſont gloire de rejetter toute autorité ; oſant s'inſcrire en faux contre les témoignages les plus évidens, contre les miracles les plus avérés, contre les faits les plus inconteſtables ; penſent en être quittes pour dire que ceux qui atteſtent ces faits, quelque vénération qu'on ait pour leurs perſonnes, pour leur capacité, pour leur ſainteté, les Cyprians, les Ambroiſes & les Auguſtins, ont été ou trompés eux-mêmes, ou des trompeurs, ou des viſionnaires, ou des impoſteurs ? C'eſt ainſi néanmoins que parle le libertin. Le croiroit-on, que la corruption de l'eſprit de l'homme allât juſqu'à ſe faire un point d'honneur, de ne revenir jamais de ſon ſentiment, de n'acquieſcer jamais à la vérité quand on s'eſt une fois déclaré contr'elle ; de pouſſer une erreur aux dernières extrêmités, parce qu'on s'eſt engagé à la ſoutenir & d'aimer mieux en voir les ſuites funeſtes que de la reconnoître & d'en faire humblement l'aveu ? C'eſt cependant à quoi aboutit le faux zèle de l'héréticque. Péché qui attaque directement le Saint-Eſprit, en opoſant à toutes ſes lumières un cœur dur dont l'eſprit de ténébres s'eſt emparé. Péché dont l'Egliſe a reçu tant de plaies mortelles, puiſque l'obſtination d'un ſeul homme l'a ſi ſouvent jettée dans la confuſion & la déſolation. Péché qui dans la ſociété civile cauſe tous les jours tant de déſordres au préjudice de la charité qui en eſt bleſſée, de la paix qui en eſt troublée, de la juſtice & de l'innocence qui eſt oprimée. C'eſt-là toutefois, mes chers Auditeurs, ce que le monde aveugle & paſſionné fait paſſer pour force d'eſprit. Ah ! Seigneur, ne permettez

pas que je m'en forme jamais une ſemblable, & ne ſouffrez pas que jamais mon eſprit ſe fortifie de la ſorte aux dépens de ma foi. Non, mon Dieu, il n'en ira pas ainſi. Parmi les foibleſſes extrêmes à quoi je ſens que mon eſprit eſt ſujet, s'il me reſte encore quelque force, c'eſt pour vous, & non pas contre vous que je prétends la conſerver. Car je veux pouvoir vous dire auſſi-bien que David ; *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam* ; & je veux que ces paroles demeurent gravées dans mon cœur pour être la première règle de ma conduite. Les libertins emploient la force de leur eſprit contre votre religion, les héréſiarques contre votre Egliſe, tous unanimément contre vous : mais moi, Seigneur, qui fait profeſſion d'être fidéle, je la garderai ; & j'en uſerai pour vous : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Au lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire ou à ne croire que ce qui leur plaît, je mettrai la mienne à me ſoumettre & à me captiver : ma force ſera ma ſoumiſſion, & quand je vous ferai, ô mon Dieu, le ſacrifice de cette ſoumiſſion qui eſt le plus grand effort de l'eprit humain, je me conſolerai dans la penſée que je le fais pour vous & non pour d'autres. Qu'on me traite d'eſprit foible, que le monde juge de moi ſelon ſes vûes : peu m'importera, pourvu que je m'attache à vous par une foi vive, & que rien ne ſoit capable de m'ébranler dans la réſolution où je ſuis de n'avoir ni eſprit ni force que pour vous & par raport à vous : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Voilà, mes frères, dit Saint Auguſtin, comment un homme chrétien doit parler à Dieu, &

Pſ. 58.

Auguſt.

voilà ce qui fait sa gloire : car qu'y a-t'il de plus glorieux que d'être vaincu, ou plutôt que de vouloir bien être vaincu par la vérité : *Quid enim glorioſius quam vinci à veritate* ? Mais qu'y a-t'il de plus pitoyable, que d'avoir honte de céder à la vérité, que de ſe révolter & de s'aigrir contre la vérité, que de s'en faire une ennemie irréconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir ? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus ſévérement que de nous livrer à cet eſprit d'obſtination ?

Enfin S. Thomas proteſta qu'il ne croiroit point la réſurrection de Jeſus-Chriſt, s'il ne voyoit la marque des clous dont ſes mains avoient été percées, & s'il ne mettoit le doigt dans la plaie de ſon côté : *Niſi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus, non credam.* Et quoique la vûe des plaies du Sauveur fût de toutes les preuves la plus équivoque, puiſqu'au contraire, dit Origéne, ſi Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité, ſon corps comme glorieux & impaſſible n'eût dû naturellement avoir nul veſtige de ce qu'il avoit ſouffert, par un raiſonnement mal entendu, ce diſciple incrédule ne laiſſe pas d'inſiſter ſur cette unique preuve, dont il fait dépendre ſa foi, *Niſi videro, non credam.* Dernier aveuglement de l'infidélité, qui ſe contrediſant elle-même, après avoir quitté le parti d'une raiſon ſolide qui la ſoumettoit à la révélation de Dieu, veut réduire toutes choſes aux connoiſſances des ſens ; comme ſi les ſens avoient un tribunal ſupérieur à la révélation & à la raiſon, comme s'ils étoient juges compétens des myſtères que la religion nous propoſe,

comme ſi leur ſphére pouvoit s'étendre juſqu'à l'Etre non-ſeulement ſpirituel, mais ſurnaturel & divin; comme s'il ſuffiſoit de dire, je ne l'ai pas vû, pour avoir droit de douter de tout; comme ſi dans les affaires même du monde, on ne ſe tenoit pas obligé de croire mille choſes qu'on ne voit pas, & qu'il eſt impoſſible de voir. Non, mes frères, conclut S. Bernard, traitant ce ſujet dans un de ſes ſermons ſur le cantique des cantiques, ce n'eſt point par-là qu'on parvient à la vérité. C'eſt par ce qu'on a oui, dit l'Apôtre, & non pas par ce qu'on a vû, qu'on connoît Dieu dans cette vie: *Fides ex auditu.* La vûe des myſtères de Dieu eſt la récompenſe qu'on nous réſerve dans le ciel; mais cette récompenſe doit être méritée ſur la terre par l'obéiſſance de la foi: d'où vient que le prophéte diſoit à Dieu: *Auditui meo dabis gaudium & lætitiam*: parce que j'ai entendu avec reſpect votre parole, vous me donnerez, Seigneur, la conſolation & la joie d'en avoir un jour clairement & à découvert les ſécrets les plus cachés. Attachons-nous donc à cet ordre ſi ſagement établi; & bien-loin de dire avec le diſciple de notre Evangile, ſi je ne vois, je ne croirois pas, remercions Dieu & comptons pour une grace ſingulière de ce que nous pouvons avoir le mérite de ne pas voir & de croire, puiſque Jeſus-Chriſt nous déclare qu'en cela même nous ſommes heureux: *Beati qui non viderunt & crediderunt.* Ne ſoyons pas aveugles juſqu'à ce point, de nous en affliger ni de nous plaindre, & ne nous faiſons pas un malheur de la choſe même dont il nous a fait une béatitude. Souhaitons que notre foi ſoit

Rom. c. 10.

Pſ. 50.

plus abondante, plus agiſſante, plus fervente ; mais ne ſouhaitons pas qu'elle ſoit plus évidente. Demandons à Dieu, non pas qu'elle ſoit en elle-même plus éclairée, mais que nous ſoyons plus diſpoſés à être éclairés par elle, touchés par elle, ſanctifiés & convertis par elle. Et ſi au moment que je vous parle, on venoit à vous dire comme à S. Louis, qu'il paroît actuellement un miracle viſible, dont il ne tient qu'à nous d'être témoins, ſoyons prêts de répondre, à l'exemple de ce ſaint Roi, que pour croire nous n'avons pas beſoin d'un tel ſecours ; que nous avons Moïſe & les Prophétes, c'eſt-à-dire les Ecritures ſaintes ; que nous avons l'Evangile de Jeſus-Chriſt, dont la certitude ſurpaſſe tous les miracles. Ne tombons point ſur-tout dans le déſordre de ces hommes inſenſés dont parle l'Apôtre S. Jude, qui après avoir corrompu tout ce qu'ils ſçavent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abuſant de ce qu'ils voient & de ce qu'ils ne voient pas. Nous en voyons aſſez, diſoit Pic de la Mirande, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéir ; & nous n'en voyons que trop pour attirer ſur nous toutes ſes vengeances, ſi nous ne lui obéiſſons pas. Cependant après avoir vû comment l'infidélité de S. Thomas eſt la juſtification de notre foi, voyons comment la foi de ce même Apôtre eſt le remède de notre infidélité : c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PART. POur donner plus de jour à ma ſeconde penſée, & pour vous faire voir comment la foi de Saint Thomas eſt le remède de no-

tre infidélité ; je distingue trois différens états où la foi de cet Apôtre doit être considérée : le premier, où il la professe ; le second, où il la publie ; & le troisiéme, si j'ose m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le témoignage admirable qu'il rend à Jesus-Christ, & qui est raporté dans notre Evangile. Le second, où il la publie par ses prédications, dont le fruit s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre. Le troisiéme, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure & par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous. Saint Thomas pour réparation de son incrédulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foi ranimée & ressuscitée. Car il l'a confessée hautement, en reconnoissant Jesus-Christ pour son Seigneur & pour son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Joan. c. 10. Il l'a prêchée apostoliquement en convertissant les peuples, & malgré les efforts de l'idolâtrie leur persuadant que Jesus-Christ étoit le vrai Dieu : & il l'a consommé saintement, en s'immolant soi-même & souffrant une mort cruelle pour le nom de son Dieu. Or dans ces trois états, je dis que la foi de ce grand Saint sert à guérir notre infidélité ; comment ? parce que dans ces trois états, la foi de Saint Thomas est un argument qui nous convainc, & une leçon qui nous instruit : un argument qui nous convainc, enforte que si nous sçavons bien l'approfondir, il ne nous est plus possible de douter : & une leçon qui nous instruit, enforte que si nous nous apliquons à la bien comprendre, nous ne pou-

vons plus rien ignorer. Doute & ignorance, reſtes déplorables du péché de notre origine, mais dont je ſoutiens encore un coup que la foi de ce bienheureux diſciple eſt le ſouverain préſervatif, puiſqu'elle diſſipe tous nos doutes, en nous réduiſant à la néceſſité de croire, & qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous aprenant ce qu'il faut croire, & comment nous le devons croire. Après cela n'ai-je pas droit de conclure, que Dieu nous la préſente aujourdhui comme un reméde qui doit pour jamais nous garantir de l'infidélité? Voilà, Chrétiens, en peu de mots le raiſonnement de Saint Grégoire Pape, qui développé dant toute ſon étendue, auroit de quoi toucher les ames les plus dures & les moins ſenſibles aux impreſſions de la foi, mais que j'abrége pour ne pas abuſer de votre attention.

S. Thomas a cru, donc nous devons croire après lui. C'eſt la conſéquence infaillible que tous les Pères de l'Egliſe ont tirée de la confeſſion de ce ſaint Apôtre. Car enfin, diſoient-ils, & avec raiſon, la foi de cet Apôtre ne peut être ſuſpecte, le libertinage le plus défiant n'a rien à lui opoſer. Il a cru: ce n'eſt point par foibleſſe, ce n'eſt point par légéreté, ce n'eſt point par une aveugle déférence au ſentiment & au raport des autres, nous l'avons vû bien éloigné de ces diſpoſitions: il s'enſuit donc qu'il a crû ou par un miracle de la grace qui s'eſt faite en lui, ou par une évidence parfaite qu'il a eue de la réſurrection de ſon maître. S'il a cru par un chan-

gement miraculeux qui s'eſt fait en lui, il n'en faut pas davantage pour me convaincre. Car il n'y a que Dieu qui puiſſe avoir été l'auteur d'un pareil miracle : & quand le démon, ce qui n'eſt pas, auroit le pouvoir d'agir immédiatement ſur les eſprits des hommes, il n'auroit pas uſé de ce pouvoir pour faire croire à S. Thomas ce qui rélevoit la gloire de Jeſus-Chriſt, puiſque le démon, capital ennemi de Jeſus-Chriſt, bien loin de travailler à ſa gloire, travaille de toutes ſes forces à la détruire. Il falloit donc que ce fût Dieu même qui eût changé l'eſprit & le cœur de S. Thomas, & qui dans un moment, d'opiniâtre & d'infléxible qu'il étoit, l'eût rendu ſouple & docile. Or cela ſeul ſeroit un miracle plus convaincant que tout ce qu'il y a jamais eu de plus miraculeux. Mais non, Chrétiens, il n'y eut point proprement de miracle dans la converſion de S. Thomas. J'avoue qu'elle fut ſurnaturelle, puiſqu'elle procéda d'une grace ſurnaturelle ; mais ſupoſé la faveur que Jeſus-Chriſt fit à S. Thomas, de ſe manifeſter à lui, de lui découvrir ſes plaies, de lui permettre de les toucher, de lui parler, de lui faire des reproches, de le conſoler & de l'inſtruire ; ſupoſé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une choſe ſurprenante que S. Thomas crût : & ſi nous avions été à ſa place, quelque incrédules que nous ſoyons, nous aurions cru comme lui. Or cette évidence de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, qui diſſipa en un inſtant tout ce que l'infidélité avoit formé de nuages dans l'eſprit de ce diſciple, qui le remplit des lumières de la foi les plus vives & les plus brillantes ; qui faiſant naître cette vertu dans ſon

cœur, la fit auſſi-tôt éclater par ſa bouche; ou plutôt, pour parler avec ſaint Léon, qui d'une bouche infidéle tira cette excellente confeſſion, *Dominus meus & Deus meus*, mon Seigneur & mon Dieu: voilà ce que j'apelle le remède de notre incrédulité. Car qui ne croiroit pas à un témoignage, que la ſeule force de la vérité comme arrache à celui même qui la combattoit avec plus d'obſtination? Quand S. Paul après ſa converſion prêchoit le nom de Jeſus-Chriſt dans les ſynagogues, l'Ecriture dit qu'il confondoit les Juifs, *Confundebat Judæos*, pourquoi? parce qu'ayant été le perſécuteur déclaré du nom de Jeſus-Chriſt, les Juifs ne pouvoient, ni recuſer, ni rejetter le témoignage qu'il rendoit en faveur de cet Homme-Dieu. Car vous le ſçavez, leur diſoit-il, mes Frères, de quélle manière j'ai vécu dans le Judaïſme, & avec quel excès de fureur je faiſois la guerre à cette nouvelle Egliſe que je reconnois aujourdhui pour l'Egliſe de Dieu. Il eſt vrai, j'étois alors infidéle comme vous, & plus rebelle aux lumières de la grace que vous: mais c'eſt pour cela que Dieu a jetté les yeux ſur moi, & que Jeſus-Chriſt a voulu exercer envers moi ſes miſéricordes, afin que je devinſſe un exemple qui vous obligeât à croire en lui. Oui, c'eſt lui-même qui m'a parlé, & qui par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la diſpoſition où vous me voyez; qui m'a abbatu pour me rélever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer; qui de blaſphémateur que j'étois, m'a fait ſon Apôtre, & qui pour réparation des outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui ſerve de témoin auprès de vous. Ces paroles,

dis-je, dans la bouche de S. Paul, avoient une vertu toute divine ; & S. Luc ajoute que c'étoit assez qu'il assurât que Jesus-Christ étoit le Christ pour fermer la bouche à tous les ennemis du nom Chrétien : *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic est Christus.* Or je dis de même de S. Thomas. Pour confondre l'incrédulité sur le sujet de la résurrection & par conséquent de la divinité de Jesus-Christ, S. Thomas n'avoit qu'à se montrer, qu'à dire hautement : c'est moi qui combattoit cette résurrection, moi qui ai fait voir tant d'opposition à la croire, mais qui suis aujourdhui forcé de la reconnoître, & qui ne veux plus vivre que pour la publier. Il m'en coûtera la vie ; mais trop heureux si par l'effusion de mon sang je puis rendre à une si sainte vérité le témoignage que je lui dois. Ce témoignage m'attirera la haine de toute ma nation ; mais je compterai pour rien d'être exposé à toute la haine du peuple, pourvu que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois qui pouvoit inspirer à cet Apôtre des sentimens si généreux ? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêt, étoit-ce renversement d'esprit ? ou plutôt n'est-il pas évident que ce ne fut rien de tout cela ? & puisque la conversion de cet Apôtre ne peut être expliquée qu'en disant que ç'a été l'effet ; mais l'effet inconteſtable & palpable de la vérité qu'il avoit vûe, que nous reste-t'il à souhaiter davantage pour l'affermissement de notre foi ? *Act. c. 9.*

Non-seulement la foi de S. Thomas est un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous instruit, & qui après nous avoir réduits à la nécessité de croire, nous apren-

encore ce que nous devons croire. Car, comme remarque Guillaume de Paris, par une seule parole ce grand Saint est devenu le théologien, le docteur, le maître de toute l'Eglise, a éclairci la foi de tous les siécles, a dissipé toutes les ténébres dont la malignité de l'hérésie devoit dans la suite des tems obscurcir nos principaux mystères. Et prenez garde en effet, mes chers Auditeurs, ce qui fait l'essentiel & le capital de notre foi, c'est de croire que Jesus-Christ est Dieu ; sans cela point de christianisme, sans cela point de religion, sans cela point de grace ni de salut. Fussions-nous des Anges de lumière, fussions-nous des hommes de miracles, si nous ne confessons la divinité de Jesus-Christ, & si nous ne sommes prêts à mourir pour la défendre ; nous sommes des anathêmes & des réprouvés. Quiconque divise Jesus-Christ, disoit le bien-aimé disciple, *Omnis spiritus qui solvit Jesum* ; *Joan. Epist.* 1. c. 4. c'est-à-dire, quiconque reconnoissant Jesus-Christ pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dès-là & par-là un Antéchrist ; *Ibidem.* *Qui solvit Jesum, est Antichristus.* Voilà ce qui nous justifie devant Dieu ; & pour user des termes de l'Ecriture, voilà ce qui nous rend victorieux du monde, la foi de la divinité de *Ibidem.* c. 5. Jesus-Christ : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei.* Or par qui nous est venue cette foi, ou plutôt par qui cette foi nous a-t'elle été développée ? par l'Apôtre Saint Thomas, qui de tous les organes dont Dieu s'est servi, pour nous révéler cet auguste mystère de la divinité de son Fils, est sans doute celui qui nous l'a déclaré plus nettement, plus positivement, plus absolu-

ment. Les autres ſe ſont contentés d'attribuer à Jeſus-Chriſt des qualités divines. L'Evangéliſte S. Jean nous a enſeigné qu'il étoit le Verbe de Dieu ; Jean-Baptiſte ſon Précurſeur nous l'a fait connoître comme Agneau de Dieu ; S. Pierre parlant au nom de tous, a proteſté qu'il étoit Fils de Dieu ; S. Paul, pour comble d'éloge, nous l'a repréſenté revêtu de la forme de Dieu ; il n'y a que S. Thomas qui par une expreſſion d'autant plus vénérable & plus authentique, qu'elle eſt plus ſimple & plus naturelle, l'ait nommé ſon Seigneur & ſon Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Cependant, Chrétiens, c'eſt ſur la ſimplicité de ce témoignage que notre foi eſt particulièrement établie : à tout le reſte l'impiété Arienne oppoſoit des détours & des ſubterfuges ; & quelques évidens que fuſſent les ſacrés oracles en faveur de la divinité du Meſſie, ſi les partiſans de l'Arianiſme ne pouvoient y réſiſter, ils trouvoient moyen de les éluder. En vain S. Pierre avoit dit, *Tu es Chriſtus Filius Dei vivi* ; ils prétendoient quoiqu'injuſtement, que ſans être Dieu, il pouvoit dans le ſens même de ce paſſage, être apellé Fils de Dieu ; & la foibleſſe de leurs réponſes ſur un dogme auſſi ſolidement fondé que celui-là, ne diminuoit rien de leur opiniâtreté. Mais quand on leur produiſoit l'hommage que S. Thomas avoit rendu à Jeſus-Chriſt reſſuſcité ; quand on les preſſoit par la force de ces termes, *Dominus meus & Deus meus* ; quand on leur faiſoit entendre que dans le ſtyle des Ecritures, jamais autre que Dieu même n'avoit été traité de mon Dieu, *Deus meus*, la vérité l'emportoit ſur

Matth. c. 16.

leurs artifices; ces paroles incapables d'interprétation, les déconcertoient pour peu qu'ils eussent de bonne foi, ils désespéroient de s'en pouvoir sauver, & touchés de l'exemple du S. Apôtre, ils se réduisoient souvent à faire au Sauveur du monde la même réparation que lui: *Dominus meus & Deus meus*; mon Seigneur & mon Dieu. Ce qui, selon la remarque de S. Hilaire, étoit l'abjuration la plus solemnelle de l'Arianisme, & comme la formule de foi qui distinguoit les orthodoxes de ceux qui ne l'étoient pas.

Ce n'est pas tout : S. Thomas a publié & annoncé cette foi dont il avoit fait une si sainte profession; & par le succès de ses prédications apostoliques, il nous a convaincu sensiblement de la vérité de ce qu'avoit prédit le Fils de Dieu; sçavoir que son Evangile seroit prêché & reçu dans tout le monde. Car c'est en effet par le ministère de S. Thomas, que l'on a vu cette prédiction accomplie, & c'est le premier d'entre les Apôtres dont on a pu
Ps. 18. dire à la lettre, *In omnem terram exivit sonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum*, que sa voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, & par lui la foi s'est répandue jusques dans les païs les plus éloignés. Les autres, après avoir reçu le Saint-Esprit, se partagent dans les provinces voisines de la Judée; l'Italie, l'Egypte, l'Asie mineure, sont comme les bornes de leur Apostolat : mais Thomas animé d'un zèle plus vaste & plus étendu, embrasse un monde entier, ou plutôt pousse ses desseins & ses entreprises jusques dans un nouveau monde. Il ne lui suffit pas d'avoir converti les Parthes & les Médes; les Hyrcaniens

& les Perſes ſanctifiés ſont trop peu pour lui, il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jeſus-Chriſt dans tous les lieux que le Héros de la Gréce a rendu célébres par ſes conquêtes. Honteux d'en demeurer-là, & de finir ſa courſe où l'ambition de ce Monarque termina la ſienne, il pouſſe plus avant, il pénétre dans la region la plus intérieure de l'Inde, il prêche à des peuples dont le nom étoit à peine connu, & là avec le ſecours du Dieu qui l'envoie, que fait-il? ô toute-puiſſance & divine foi, que ne pouvez-vous pas! il établit le culte d'un Dieu crucifié, il inſpire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la ſuperſtition, il renverſe les idoles, il gagne à Jeſus-Chriſt & à l'Evangile des millions d'infidéles. Ce que je dis n'eſt point fondé ſur une de ces traditions obſcures que l'infidélité conteſte, & qui ſervent de matiére à la critique des ſçavans: ce ſont de ces faits éclatans, dont rien n'a jamais effacé le luſtre. Le ſépulchre de S. Thomas, qui ſuivant le raport de S. Chryſoſtome, étoit dès le premier ſiécle du chriſtianiſme auſſi vénérable que celui de S. Pierre, eſt encore aujourdhui ce qui entretient la piété & la ferveur de toutes les Egliſes d'Orient. C'eſt-là que cet homme de Dieu, S. François Xavier, paſſoit les jours & les nuits en de profondes méditations, qui le tranſportoient hors de lui-même; c'eſt-là qu'il ſe rempliſſoit de zéle; c'eſt de-là qu'embraſé d'une ſainte ardeur, que les cendres de cet Apôtre excitoient, il partoit pour aller combattre les ennemis de ſon Dieu: réveillant toute ſa confiance & tout ſon courage par cette penſée, qu'il marchoit ſur les traces

de S. Thomas, qu'il continuoit son ouvrage, & que lui ayant été destiné pour successeur, il pouvoit tout attendre de sa protection. Or ce succès de l'Evangile, tel que je viens de le marquer, a depuis été considéré des Pères comme une des plus incontestables preuves de notre foi ; & si par-là notre Apôtre nous a convaincus en nous faisant voir l'accomplissement de la parole & de la prédiction de Jésus-Christ, c'est par-là même aussi qu'il nous a instruits. Car qu'est-ce que cette foi qu'il a répandue dans le monde ? une lumière qui a éclairé le monde ; & qui de siécle en siécle s'est perpétuée jusqu'à nous. Oui, mes chers Auditeurs, la même foi que S. Thomas a portée si loin au-delà des mers, nous sert encore de flambeau pour guider nos pas & pour nous conduire. Les mêmes vérités dont il a établi la créance parmi les nations & en tant d'esprits indociles, d'esprits prévenus, d'esprits superbes & orgueilleux, c'est ce que nous professons comme les articles de notre religion, ce que nous suivons comme les règles de notre vie, sur quoi nous nous appuyons comme sur les fondémens de notre espérance. Heureux de l'avoir conservé ce sacré dépôt, ou plutôt heureux que Dieu l'ait fait passer dans nos mains ; mais souverainement malheureux si jamais nous venions à le dissiper & à le perdre.

J'acheve, & voici ce qui couronne la foi de S. Thomas, & ce qui y met la dernière perfection: Cette foi qu'il a confessée hautement, qu'il a prêchée apostoliquement, il l'a enfin saintement & glorieusement consommée : par où ? par son martyre. Car ce qu'on

a toujours regardé dans l'Eglise de Dieu, & avec raison, comme le plus signalé témoignage d'une foi parfaite, ou, si vous voulez, comme l'attachement le plus parfait à la foi, c'est de mourir pour elle, de lui sacrifier sa vie & avec sa vie tous les intérêts humains, de la soutenir malgré les ménaces & les plus violentes persécutions, & de signer enfin de son sang la confession qu'on en fait : or voilà ce que nous devons encore admirer dans notre généreux Apôtre. Qui l'eût cru, Chrétiens, lorsqu'on le voyoit chancélant & incertain, opiniâtre & incrédule, doutant d'une des vérités fondamentales de la foi, & refusant de s'y soumettre, qu'il en seroit un jour non-seulement le prédicateur, mais la victime & le martyr. Ce sont là, mon Dieu, de ces changemens qu'opére la vertu toute-puissante de votre esprit, & que nous ne pouvons attribuer à nul autre principe. Cependant j'ajoute que dans cet état S. Thomas a plus que jamais de quoi nous convaincre & de quoi nous instruire. De quoi nous convaincre, parce que c'est dans cet état que son témoignage en faveur de la foi est moins suspect & doit par conséquent avoir plus de force. De quoi nous instruire, parce que c'est dans cet état que son exemple nous aprend ce que nous devons faire nous-mêmes pour la foi, & quel est à l'égard de la foi un de nos devoirs les plus essentiels. Attention, s'il vous plaît, à l'un & à l'autre.

Je sçais, mes chers Auditeurs, qu'il y auroit toujours de la présomption & de l'injustice à soupçonner la fidélité des ministres de l'Evangile : mais après tout quand un homme

prêche la foi ſans danger, ſans s'expoſer, ſans rien hazarder, quelque reſpectable que ſoit ſon miniſtère, il n'eſt pas évident que ſes vûes dans l'exercice de ſon miniſtère ſoient tout-à-fait épurées, ni que le ſeul zèle de la vérité le faſſe parler. Or moins nous ſommes certains de la droiture de ſes intentions & de la pureté de ſes vûes, moins eſt-il propre à nous convaincre & à nous toucher. Mais quand je vois un Apôtre percé de traits comme S. Thomas, tout enſanglanté & mourant pour confirmer la foi qu'il annonce, je me dis à moi-même : quel autre intérêt que celui de la verité pouvoit l'engager à ſouffrir de la ſorte & à s'immoler ? Il falloit qu'il fût bien perſuadé d'une religion qui lui coûtoit ſi cher à défendre ; il falloit qu'il en eût des preuves bien fortes : & à qui d'ailleurs, puis-je plus ſûrement & plus ſagement m'en raporter, qu'à celui même qui dût avoir été témoin oculaire de ce qu'il nous a apris & de ce qu'il a ſoutenu avec tant de conſtance ? Son témoignage ſur-tout en de pareilles conjonctures, eſt dont une conviction pour nous, comme ſon exemple eſt encore une inſtruction qui nous montre en quelles diſpoſitions nous devons être nous-mêmes à l'égard de la foi.

Et en effet, Chrétiens, telle doit être la préparation de notre cœur, & tel l'attachement à notre foi, que rien ne ſoit capable de nous en ſéparer. Il eſt vrai que nous ne ſommes pas en ces tems, où toutes les puiſſances du monde liguées contre Jeſus-Chriſt & ſon Evangile, employoient tout ce qu'elles avoient d'autorité & de forces à pourſuivre les fidéles. Nous ne ſommes plus expoſés au

banniſſement & à l'exil, aux fers & à la captivité, aux tourmens & à la mort : nous pouvons faire une profeſſion libre & publique de la ſainte religion que nous avons embraſſée dans notre baptême, où nous avons été élevés. Mais auſſi la profeſſion que nous en faiſons maintenant ſans danger & même avec honneur, pour avoir le dégré de mérite & de perfection qui lui eſt eſſentiel & abſolument néceſſaire, doit être accompagnée d'une ſi ferme réſolution, que nous ſoyons avec le ſecours de Dieu déterminés à courir tous les périls, à eſſuyer tous les oprobres, à endurer tout & à perdre tout, plutôt que de démentir jamais le ſaint caractère que nous portons. Or, mes Frères, y a-t'il lieu de croire que vous ſoyez ainſi diſpoſés ; & ſi vous prétendez l'être, par quel monſtrueux aſſemblage voulez-vous accorder avec une foi de créance & de ſpéculation, une infidélité de pratique & de mœurs ? Prenez bien garde à ce que je dis : je demande d'abord, s'il y a un fondément ſolide pour penſer que vous ſoyez dans cette diſpoſition que votre foi exige indiſpenſablement de vous, & mille preuves ne doivent-elles pas plutôt me faire juger que vous êtes dans une diſpoſition toute oppoſée ? Car comment me perſuaderai-je que vous auriez la force de tenir contre les ménaces des tyrans & contre les efforts des perſécuteurs de l'Evangile, quand vous n'avez pas ſeulement le courage de réſiſter à un reſpect humain, quand une parole & une vaine raillerie ſuffit pour vous arrêter & pour vous déconcerter ; quand la moindre violence qu'il faut vous faire pour accomplir les devoirs du

chriſtianiſme, vous paroît inſoutenable & vous déſeſpère ; quand au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins, qui par leurs diſcours impies oſent profaner en votre préſence ce qu'il y a de plus vénérable & de plus divin dans la religion, vous leur prêtez l'oreille, vous les écoutez avec attention, ſouvent avec plaiſir ; vous leur aplaudiſſez, ou du moins par un ſilence lâche & timide vous les autoriſez ; quand vous-mêmes vous aimez tant à raiſonner ſur les myſtères de la foi, à former des difficultés ſur certains articles, à cenſurer certaines dévotions que la pieuſe ſimplicité des fidéles a établies & qu'un long uſage dans l'Egliſe a confirmées. Avec cela, dis-je, peut-on préſumer que vous ſeriez prêts à livrer les mêmes combats que les martyrs, & à remporter les mêmes victoires ?

Mais vous l'êtes, j'y conſens, & je le veux ſupoſer ; quelle alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foi de ſpéculation avec une infidélité d'action ? Qu'eſt-ce qu'une foi ſtérile & ſans œuvres ? l'Apôtre S. Jacques ne nous l'a-t'il pas apris, que c'eſt une foi morte ? Et qu'eſt-ce donc encore à plus forte raiſon, qu'une foi ſi ſainte en elle-même & ſi pure, avec une vie toute mondaine & toute corrompue ? C'eſt-à-dire, qu'eſt-ce qu'une foi qui dans ſes maximes combat tous les ſens, & une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les ſens & qu'à ſatisfaire leurs déſirs les plus déréglés ? Qu'eſt-ce qu'une foi dont tous les principes vont à mortifier les paſſions & à les détruire, & une vie qui n'eſt employée qu'à nourrir les paſſions les plus honteuſes, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes,

qu'à s'abrutir dans les plus infames plaiſirs ? Qu'eſt-ce qu'une foi qui ne nous enſeigne que le mépris du monde & de nous-mêmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience, & une vie où vous n'êtes attentifs qu'à vous aggrandir dans le monde, où vous ne penſez qu'à vous diſtinguer ſelon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des tréſors du monde, une vie qui ſe paſſe en intrigues, en cabales, en procès, en querelles, en diſſentions ? Je laiſſe un plus long détail que tant de fois j'ai déja fait en d'autres diſcours : & pour finir celui-ci, j'en reviens à cet avis important que donna Jeſus-Chriſt à S. Thomas & que je vous donne à vous-mêmes : *Noli eſſe incrédulus, ſed fidelis.* Préſervons-nous des déſordres de l'incrédulité, en nous ſoumettant à la foi. Soyons fidéles, & ſoyons-le d'eſprit & de cœur : ſoyons-le d'eſprit en nous rendant dociles aux vérités de la foi, & ſoyons-le de cœur par un zéle ardent pour la foi. Sur-tout conformons notre vie à notre foi, & honorons notre foi par notre vie. Que la foi ſoit la régle de toutes nos paſſions ; que la foi ſoit le remède de toutes nos paſſions ; que la foi ſoit le principe de toutes nos déliberations. Heureux ſi nous croyons ainſi : la foi comme un guide infaillible, nous conduira dans la voie du ſalut, & nous fera parvenir à l'éternelle félicité, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT ÉTIENNE.

Stephanus plenus gratiâ & fortitudine, faciebat prodigia & signa magna in populo.

Etienne plein de grâce & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple. Aux Actes, chap. 6.

IL ne faut pas s'étonner, dit S. Chrysostome, s'il faisoit des miracles & des prodiges, puisqu'il étoit plein de grace & de force. Dans l'ordre des décrets & des dons divins, l'un s'ensuivroit naturellement de l'autre, & Dieu ne l'avoit rempli de force & de grace que parce qu'il en vouloit faire, pour la gloire de l'Evangile & de la loi de Jesus-Christ, un homme de prodiges & de miracles. Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons aujourdhui à considérer, & autant qu'il nous est possible, à imiter dans la personne du glorieux martyr dont nous célébrons la fête. Arrêtons-nous donc-là, Chrétiens,

& n'entreprenons pas de rien ajouter à cet éloge ; c'eſt le Saint-Eſprit même qui en eſt l'auteur ; & il n'apartient qu'à lui de donner aux Saints les vraies louanges qui leur ſont dûes, parce qu'il n'y a que lui qui connoiſſe & qui diſcerne parfaitement leur ſainteté. Or voici l'idée qu'il nous donne de celle de S. Etienne. Il a été plein de grace, & en même-tems plein de force. Plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtère, & plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Cette double plénitude que je regarde comme le caractère qui le diſtingue, & qui a fait tout ſon mérite devant Dieu & devant les hommes ; cette plénitude de grace qui a ſanctifié ſa vie, & cette plénitude de force qui a couronné ſa mort, cette plénitude de grace qui a rendu ſa conduite ſi irréprehenſible & ſi édifiante, & cette plénitude de force qui a rendu ſa patience & ſa charité ſi héroïques ; cette plénitude de grace en vertu de laquelle il a été un parfait miniſtre de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, & cette plénitude de force, en vertu de laquelle il a été non-ſeulement le premier martyr, mais un des plus fervens martyrs de Jeſus-Chriſt ; n'eſt-ce pas, mes chers Auditeurs, le partage le plus juſte que je puis me propoſer dans ce diſcours, puiſqu'il eſt renfermé même & ſi clairement exprimé dans les paroles de mon texte : *Stephanus plenus gratiâ & fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a fait S. Etienne ? l'Ecriture ne nous les dit pas ; & elle ſe contente de nous aſſurer qu'il en a fait d'éclatans dont tout le peuple a été témoin : *Faciebat prodigia & ſigna magna in populo.* Mais je me trompe ;

elle nous dit en particulier les miracles qu'a fait ce grand Saint, & c'eſt à moi à vous les marquer. Elle ne nous dit pas les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a reſſuſcités; mais elle nous parle d'autres prodiges, qui pour être d'une eſpèce différente ne méritent pas moins le nom de miracles: d'autres prodiges dont nous ſommes encore plus ſûrs, & qui ſont plus capables de contribuer à notre édification. Car elle nous dit les excellentes vertus que S. Etienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnés, les ſignalées victoires qu'il a remportées ſur le monde, & tout cela peſé dans la balance du ſanctuaire, eſt au-deſſus des miracles même. Elle ne nous dit pas ce qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grace; elle nous dit les miracles de ſa ſainteté, les miracles de ſa ſageſſe, les miracles de ſa conſtance, les miracles de ſon invincible charité. Revenons donc au plan de ſon panégyrique, que le Saint-Eſprit même nous a tracé. S. Etienne a été plein de grace & plein de force. Il a été plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtère: & je prétends que cela ſeul eſt un miracle de ſainteté dont Dieu s'eſt ſervi, comme vous le verrez, pour commencer à former les mœurs du chriſtianiſme naiſſant, *Stephanus plenus gratiâ*: c'eſt la première partie. Il a été plein de force dans la conſommation de ſon martyre; & je ſoutiens que cela ſeul eſt, non pas un prodige, mais pluſieurs prodiges enſemble, qui ont obſcurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganiſme: *Plenus fortitudine*,

faciebat prodigia : c'eſt la ſeconde partie. Plein de grace, il a édifié l'Egliſe, & plein de force, il a ravi d'admiration non-ſeulement la terre, mais le Ciel. Plein de grace il a condamné nos déſordres, & plein de force il a confondu notre lâcheté : voilà tout mon deſſein. Divin Eſprit, ſoutenez-moi, afin que je puiſſe traiter dignement un ſi grand ſujet, & donnez à mes Auditeurs les diſpoſitions néceſſaires pour profiter des importantes vérités que je vais leur annoncer. C'eſt la grace que je vous demande par l'interceſſion de votre ſainte Epouſe, à qui j'adreſſe la prière ordinaire : *Ave Maria.*

JE m'attache au texte ſacré ; & ſuivant la remarque de S. Chryſoſtome, je fais conſiſter cette grace dont S. Etienne fut rempli, dans les deux qualités ou dans les deux conditions que demanderent les Apôtres, quand il s'agit d'établir & d'ordonner ceux qui devoient faire dans l'Egliſe la fonction de Diacres. Car voici comme ils en parlerent à tous les diſciples aſſemblés : Choiſiſſez, mes Frères, leur dirent-ils des hommes qui ſoient parmi vous d'une probité reconnue, & en même-tems d'une ſageſſe conſommée : *Conſiderate, Fratres, viros ex vobis boni teſtimonii ; plenos Spiritu ſancto & ſapientiâ, quos conſtituamus ſuper hoc opus.* Probité & ſageſſe que S. Etienne poſſéda dans un éminent dégré, & qui lui donnerent non-ſeulement toute l'autorité, mais toute la grace dont il eut beſoin pour s'acquitter avec honneur du miniſtère qui lui avoit été confié.

I. PART. *Act. c. 6.*

Il ne ſuffiſoit pas qu'il eût pour cela une

probité véritable ; mais il lui falloit une probité reconnue, une probité éclatante, une probité éprouvée, & à laquelle toute l'Eglise rendît hautement témoignage. Car c'est ce qu'expriment ces paroles, *Viros boni testimonii*. Pourquoi ? parce qu'il étoit question d'un emploi aussi difficile & aussi délicat dans l'idée même des hommes, qu'il étoit Saint devant Dieu. Je m'explique. S. Etienne fut choisi Diacre, & même le premier des Diacres : *Primus certus Diaconorum* : Ainsi l'apelle S. Augustin. Charge honorable, je l'avoue, mais qui l'engageoit par une indispensable nécessité à deux choses ; l'une d'administrer les biens de l'Eglise, dont il étoit par office le dispensateur ; l'autre de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'état de viduité. Charge où la sainteté même trouvoit des risques à courir ; mais où Dieu vouloit que S. Etienne servît d'exemple à tous les siécles futurs. Dévelopons ceci, mes chers Auditeurs, & tirons-en une des plus solides morales.

Augusti.

Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Etienne étoit responsable de sa conduite à Dieu & aux hommes : première épreuve de sa vertu. Car les fidéles alors par un esprit de pauvreté vendant leurs fonds, & en aportant le prix aux pieds des Apôtres ; les Apôtres d'ailleurs, comme le témoigne S. Luc, s'en déchargeant sur les Diacres & en leur en laissant la disposition ; & S. Etienne, entre les Diacres, ayant un titre de supériorité par la prééminence de son rang, *Perinde primus*, dit de lui S. Chrysostome, *ut inter Apostolus Petrus*, il s'ensuit qu'il disposoit plus absolu-

Chrysost.

ment que les autres des tréſors de l'Egliſe. Or cet emploi, quoique ſaint, devoit être pour pluſieurs un fatal écueil, & pour les Saints mêmes une dangéreuſe tentation. Et en effet, déja un Apôtre s'y étoit perdu, & Dieu prévoyoit qu'après lui bien d'autres s'y perdroient. Il prévoyoit qu'une des plaies les plus mortelles dont ſeroit affligé le monde chrétien dans la ſuite des ſiécles, étoit l'énorme abus qu'on y feroit des revenus eccléſiaſtiques, qui ſont proprement ces biens conſacrés par la piété des fidéles pour être le patrimoine des pauvres : c'eſt-à-dire, il enviſageoit ces tems malheureux, où les miniſtres de l'Egliſe dominés & corrompus par une aveugle cupidité, au lieu de diſtribuer aux pauvres ce patrimoine, le diſſiperoient en ſe l'attribuant à eux-mêmes : ces tems où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé juſqu'au ſanctuaire, ce fonds deſtiné à la ſubſiſtance des membres de Jeſus-Chriſt, ſeroit profané, & ſi j'oſe uſer de ce terme, proſtitué à des uſages mondains. Dieu, dis-je, prévoyoit ce ſcandale : Il étoit donc néceſſaire, ajoute S. Chryſoſtome, qu'à ce ſcandale, dont un Apôtre réprouvé avoit été l'auteur, Dieu oposât un exemple qui en fût le reméde & le correctif : je veux dire un homme dont la fidélité irréprochable dont le parfait déſintéreſſement, dont l'exacte & inaltérable probité dans la diſpenſation des biens de l'Egliſe, fût dès-lors pour ceux qui les poſſéderoient, une règle vivante & toujours préſente ; & ſervît au moins à confondre ceux qui viendroient à ſe relâcher de leurs obligations dans une matière auſſi eſſentielle que

celle-là. Or je l'ai dit : c'eſt dans cette vûe que S. Etienne a été ſuſcité de Dieu, c'eſt ce qui fait une des principales parties de ſa ſainteté & de ſon éloge. On lui confie le tréſor de l'Egliſe, & il le ménage d'une manière qui lui attire non-ſeulement l'aprobation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu. A peine eſt-il chargé de cet emploi, que les Grecs ceſſent de ſe plaindre, qu'on ne murmure plus contre les Hébreux ; que ſans diſtinction les pauvres, ſoit étrangers, ſoit domeſtiques, ſont abondamment ſecourus. La charité de ce S. Diacre ſuffit à tout ; & avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les beſoins d'une multitude, qui pour être par profeſſion pauvre de cœur, n'étoit pas inſenſible à l'indigence, moins encore à la négligence de ceux qui y devoient pourvoir.

Ces biens de l'Egliſe entre les mains de S. Etienne ne ſont donc employés, ni à raſſaſier la cupidité, ni à entretenir la vanité, ni à ſatisfaire la ſenſualité, mais il les partage ſelon la meſure de la néceſſité : ils ne deviennent pas dans la perſonne d'Etienne l'héritage de la chair & du ſang, mais l'héritage de l'orphélin & de l'indigent : Etienne n'en diſpoſe pas comme maître, mais comme ſerviteur prudent & fidéle, qui ſe ſouvient qu'il en doit rendre compte lui-même au ſouverain Maître. Ah ! mes Frères, s'écrioit S. Bernard, déplorant les déſordres de ſon ſiécle : Que ne puis-je voir l'Egliſe de Dieu dans cet ancien luſtre & dans cette pureté de mœurs & de diſcipline où elle étoit autrefois ! *Quis mihi det ut videam Eccleſiam Dei, ſicut erat in diebus antiquis* ? Et moi je dirois volontiers,

Bernar.

touché du même zèle que ce grand Saint : Que ne puis-je voir des hommes du caractère de S. Etienne, pourvus des bénéfices de l'Egliſe ! des hommes comme S. Etienne, pleins de religion & de juſtice ; des hommes auſſi perſuadés que S. Etienne, des obligations attachées aux bénéfices & aux dignités dont ils ſont revêtus ; des hommes auſſi convaincus que ces dignités & ces bénéfices les engagent à être les pères des pauvres ; qu'à cette ſeule condition il leur eſt permis d'y entrer ; que l'Egliſe a bien eu le pouvoir de leur en conférer les titres, mais qu'elle n'a jamais pu ni prétendu leur en donner l'entier & abſolu domaine ; qu'ils n'en ſont les propriétaires que pour les autres, & qu'ils n'ont droit d'en recueillir les fruits que pour les répandre par tout où il y a des miſéres à ſoulager. Que n'ai-je la conſolation de voir des hommes pénétrés de ces vérités, & agiſſant ſelon ces principes ! C'eſt vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes ſujets : c'eſt vous, & vous ſeul, qui pouvez faire revivre dans votre Egliſe cet eſprit de S. Etienne, que la corruption de l'eſprit du monde ſemble y avoir éteint. Si ceux qui jouiſſent de ces ſacrés revenus, en comprenoient bien la nature, ils n'en craindroient jamais aſſez les conſéquences : bien-loin de s'aplaudir d'en avoir la poſſeſſion, ils gémiroient ſous le fardeau d'une telle adminiſtration ; bien-loin d'en déſirer la pluralité, ils en redouteroient même, pour m'exprimer de la ſorte, la ſingularité & l'unité. Pourquoi ces biens ſont-ils ſi funeſtes à pluſieurs, & pourquoi leur attirent-ils la malédiction de Dieu ? parce qu'on ne penſe

à rien moins qu'au ſaint uſage qu'il en faudroit faire ; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche & qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matière continuelle de ſacrilége & de larcin. Je dis de larcin en s'appropriant par une criminelle uſurpation des aumônes que la charité des fondateurs avoit deſtinées à l'entretien du troupeau de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt pour corriger cet abus que je vous propoſe l'exemple de S. Etienne : exemple contre lequel ni la coûtume, ni l'impunité, ni l'erreur ne preſcriront jamais, & qui ſeul ſuffira pour vous confondre au jugement de Dieu.

Non-ſeulement Etienne en vertu de la commiſſion qu'il avoit reçue, étoit chargé du tréſor de l'Egliſe, mais de la conduite des veuves qui vivoient ſéparées du monde, & dévouées au culte divin ; c'étoit à lui de les inſtruire, de les diriger, de les conſoler, & par conſéquent de traiter ſouvent avec elles, de les voir & de les écouter. Or c'eſt ici que Dieu mit encore à l'épreuve toute ſa probité ; c'eſt ici que parut avec éclat l'intégrité de ſes mœurs, & que le témoignage public lui fut également avantageux & néceſſaire. Car ne vous perſuadez pas que la charité, ni même que la ſainteté des premiers Chrétiens le dût garantir de la cenſure ; s'il y eût donné quelque lieu. Au contraire, plus le chriſtianiſme étoit ſaint, plus devoit-on être diſpoſé à condamner ſévérement juſqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers ſiécles n'étoit pas exemte de toute imperfection humaine, (car déja la jalouſie s'étoit gliſſée dans les cœurs, déja l'eſprit de diſſen-

tien avoit formé de partis,) quelque sainte que fût l'Eglise, elle étoit composée d'hommes, ainsi qu'elle l'est aujourd'hui, & l'on y jugeoit à peu près des choses comme nous en jugeons. L'histoire de S. Etienne ne nous le prouve que trop. Il n'auroit donc pas évité les fâcheux & sinistres jugemens que l'on eût fait de lui, s'il s'étoit démenti de l'inviolable régularité dont il faisoit profession. Mais c'est justement par cette régularité inviolable qu'il se soutient; & voici, mes chers Auditeurs, ce que je vous prie de bien observer. Quoique l'engagement où se trouve S. Etienne de converser avec un sexe si foible lui-même & si capable d'affoiblir les plus forts, soit une de ces fonctions qui dans tous les tems ont donné plus de prise à la médisance; par un effet tout opposé, c'est ce qui augmente l'opinion & la haute estime qu'on a conçue de sa personne. Sa réputation est si bien établie, que la plus rigide censure est forcée sur ce point de la respecter. Etienne à la fleur de son âge, & dans l'exercice de son ministère, converse avec des femmes: dirai-je sans scandale? c'est peu, si vous le voulez: dirai-je sans reproche? c'est beaucoup: dirai-je sans soupçon? c'est encore plus; mais ce n'est point assez, car il le fait avec honneur, il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui se communique à toute l'Eglise: voilà ce qui aproche du miracle. Voulez-vous voir, Chrétiens, de quelle distinction & de quel poids est cette louange pour Etienne? souvenez-vous de ce qu'ont eu à essuyer les plus grands Saints en de pareilles occasions: souvenez-vous de ce qu'il en coûta à S. Jerôme. C'étoit

un homme vénérable & par ſa doctrine & par ſon auſtérité, un homme crucifié & mort au monde, un homme dont la vie étoit une affreuſe & perpétuelle pénitence : toutefois quelles perſécutions, quoiqu'injuſtes, n'eut-il pas à ſoutenir ? quels bruits, quoique mal fondés, la critique ne répandit-elle pas contre ſa conduite ? Malgré les ſages précautions dont il uſa dans la direction de ces illuſtres Romaines qu'il avoit gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoique fauſſes, n'entreprit-on pas de le noircir ? de quelles apologies n'eut-il pas beſoin pour juſtifier ſon zele, quoique ſaint ; & ſes intentions, quoique pures ? Quelles plaintes n'en faiſoit-il pas, & comment lui-même s'en eſt-il expliqué ? Choſe étrange, ce ſont ſes propres paroles dans une de ſes épîtres ! avant que je connuſſe Paule, tout l'univers ſe déclaroit en ma faveur : il n'y avoit point d'éloge qu'on ne me donnât ; point de vertu qui ne fût en moi ; point de place où je n'euſſe droit de prétendre, juſques-là qu'on me jugeoit digne du ſouverain Pontificat : *Antequam domum ſanctæ Paulæ noſſem, totus in me urbis conſonabat ſtudia ; dignus ſummo ſacerdotio decernebar ; dicebar humilis, ſanctus, diſcretus.* Mais depuis, ajoutoit-il, que j'ai commencé à honorer cette ſervante de Dieu & à prendre ſoin de ſon ame, dès-là par une bizarre révolution, tout s'eſt ſoulevé contre moi ; on ne m'a plus trouvé aucun mérite ; j'ai ceſſé d'être ce que j'étois, & toutes mes vertus m'ont abandonné : *Sed poſtquam illam pro merito ſuæ caſtitatis colere cœpi, omnes me illicò deſeruere virtutes.* *Ibidem.*

Que veux-je conclure de là, Chrétiens, vous

vous le voyez, que comme il n'y a rien à quoi la censure s'attache plus malignement, qu'à ce qui regarde ces fréquens entretiens des ministres de Jesus-Christ avec ses épouses, rien où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soi le suffrage du public, puisque les Saints mêmes les plus autorisés, tel qu'étoit entre les autres S. Jerôme, y sont à peine parvenus : aussi n'est-il rien où ce qui s'apelle exactitude de devoir, sainteté de mœurs, irrépréhensibilité de vie, soit plus nécessaire, & tout ensemble plus glorieux. C'est donc-là ce qui fait la gloire de Saint Etienne. Car pourquoi est-il respecté, révéré, canonisé par la voix publique, dans un ministère où les autres sont si sujets à être calomniés & décriés ? Ah, mes Frères, répond S. Augustin, ne vous en étonnez pas ! C'est qu'il étoit rempli de cette grace qui rend les hommes parfaits selon Dieu & selon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ.* C'est que pour correspondre à cette grace, il avoit toute la vigilance & tous les égards que demandoit l'honneur de sa profession. C'est qu'agissant par le mouvement de cette grace, il se comportoit envers le sexe dévot comme un homme au-dessus de l'humanité, avec la pureté d'un Ange & la modestie d'une vierge; grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié & austère sans dureté, charitable & doux sans foiblesse. C'est qu'étant sanctifié par l'onction de cette grace, on pouvoit à la lettre dire de lui qu'il étoit cet ouvrier dont parle l'Apôtre, qui marche la tête levée, & qui ne fait rien dont il puisse rougir : *Operarium inconfusibilem.* Pour cela, re- 2. *Tim.* 2. 15.

prend S. Auguſtin, on lui donne la conduite des femmes, & par-là il reçoit authentiquement le témoignage qu'on lui doit, de la plus épurée, de la plus ſolide & de la plus ſommée vertu : *Virgo præponitur feminis, & in hoc teſtimonium accipit integerrimæ caſtitatis.* Par-là il s'acquiert l'eſtime, non-ſeulement des domeſtiques de la foi, mais des étrangers. Par-là il triomphe de ſes ennemis, qui tranſportés de fureur, après avoir fait de vains efforts pour oprimer ſon innocence, grincent des dents contre lui, parce que toutes les accuſations dont ils le chargent, ſe détruiſent d'elles-mêmes, & ne peuvent rien contre cet honorable témoignage que lui rend malgré eux la vérité : *Diſſecabantur cordibus ſuis, & ſtridebant dentibus in eum.* Parlà, dis-je, il triomphe de la calomnie ; & c'étoit auſſi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher. Car pour continuer à faire de cet éloge nôtre inſtruction particulière, prétendre être à couvert de la médiſance ſous un autre voile que celui de l'innocence, eſpérer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons pas dans les voies droites, croire qu'on excuſera nos vices par la conſidération de nos perſonnes, c'eſt nous flâter, Chrétiens, & nous méconnoître : fuſſions-nous les Dieux de la terre, on nous jugera ; & s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, & la probité reconnue, qui puiſſe être au-deſſus des diſcours & des jugemens du monde.

Auguſt.

Act. c. 7.

Venons au détail, & dévelopons ce point de morale ſi naturellement enfermé dans mon ſujet. Ainſi, mes chers Auditeurs, préten-

dre, ſur-tout dans le ſiécle où nous vivons, échaper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & conſtante régularité. Pour une femme, par exemple, ſe perſuader qu'elle pourra ſe donner impunément toute ſorte de liberté, ſans que l'on penſe à elle, ni qu'on parle d'elle; qu'il lui ſera permis d'entretenir tels commerces qu'il lui plaira, ſans qu'on en tire des conſéquences au préjudice de ſon honneur; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaiſons dangéreuſes & ſuſpectes, ſans qu'on ait droit de s'en ſcandaliſer, & que, quoiqu'elle faſſe, on ſera obligé à ne rien croire, à ne rien ſoupçonner, à ne rien voir, ou plutôt qu'on ſera obligé à s'aveugler ſoi-même pour la ſupoſer régulière & ſage, n'eſt-ce pas une prétention auſſi chimérique qu'injuſte? Cependant c'eſt la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le crédit de la bonne vie, & toute la réputation de la vertu, ſans qu'il en coûte de ſe contraindre ni de s'aſſujettir à aucune règle. Diſons mieux: on veut avoir tout le crédit de la vertu & de la bonne vie, avec toute l'indépendance du libertinage & du vice. Ainſi verrez-vous des femmes engagées dans des ſociétés que la charité même la plus indulgente ne peut excuſer ni favorablement interpréter, ſe piquer néanmoins d'être exemtes de reproches, vouloir qu'on les eſtime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent & qui ſe malédiſent de leurs actions; & cela ſous prétexte de l'obligation que Dieu nous impoſe de ne point juger. Obligation ſur laquelle elles ſont élo-

quentes, parce qu'elles y ſont intéreſſées, ſans conſidérer que ſi ce principe avoit toute l'étendue qu'elles lui donnent, les plus honteux déſordres régneroient tranquillement dans le monde, puiſqu'il ne ſeroit plus permis d'en condamner les aparences, qui néanmoins en ſont tout le ſcandale, & que les aparences ainſi autoriſées, en fomenteroient les plus pernicieux effets. Mais ce ſont, me direz-vous, des jugemens téméraires qu'on fait de moi; & moi je prétends que ce ſont des jugemens raiſonnables, prudens, bien fondés: ils peuvent être faux; mais dans la conduite peu circonſpecte que vous tenez, ils ne peuvent être téméraires: car vous devez ſçavoir que tout jugement déſavantageux n'eſt pas jugement téméraire, & que ſouvent dans la matière dont je parle, moins de choſe que vous ne penſez, ſuffit pour nous mettre en droit de prononcer. Et en effet, du moment que vous ne gardez pas les bienſéances qui conviennent à votre état ou à votre ſexe, & que vous vous donnez certaines libertés qui choquent les loix de la modeſtie & de la prudence chrétienne, vous juſtifiez tous les jugemens que je fais de vous. Si je me trompe en me ſcandaliſant, vous êtes reſponſable devant Dieu de mon ſcandale & de mon erreur. Mais cet homme, ajoutez-vous, dont on me reproche la fréquentation comme un crime, eſt l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoiſſance, & qui m'a le plus ſenſiblement obligé. Que concluez-vous de là? en eſt-il moins homme? en eſt-il moins dangereux pour vous? en êtes-vous moins un objet de paſſion pour lui? n'eſt-ce pas pour cela même

que vous devez le craindre, & que ce qui seroit peut-être indifférent à l'égard d'un autre, doit à son égard allarmer votre conscience & vous troubler ? C'est en ceci, mes chers Auditeurs, plus qu'en tout le reste, qu'il faut accomplir le précepte de l'Apôtre, lequel nous ordonne de faire le bien, non-seulement devant Dieu qui en est le juge, mais devant les hommes qui en sont les témoins. *Providentes bona, non tantùm coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus.* Voilà en quoi Saint Etienne s'est signalé, & ce qu'a opéré en sa personne la grace dont il étoit rempli : *Stephanus plenus gratiâ.* *Rom.* c. 12.

Mais allons plus avant. J'ai dit qu'en prêchant Jesus-Christ, Etienne avoit fait paroître dans son ministère une sagesse toute divine, & je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable discours qu'il fit dans la synagogue, lorsque toutes les sectes du Judaïsme s'étant élevées contre lui, il soutint seul la cause de Dieu & l'honneur de l'Evangile. Vit-on jamais dans un discours tant de dignité avec tant de modestie, tant de véhémence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'insinuation, tant de fermeté avec tant de charité ? & ne fut-ce pas là le plus évident témoignage de la haute & sublime sagesse qui l'éclairoit ? Avec cela faut-il s'étonner s'il eut le don de persuader, ou du moins de confondre les Juifs les plus passionnés pour leur loi ? Vous êtes infidéles à Dieu, leur disoit-il, animé de zèle & ne respirant que leur conversion (car pour votre édification, Chrétiens, souffrez que je le raporte ici en propres termes ce discours de S. Etienne, qui

ſans contredit eſt un des monumens les plus authentiques du chriſtianiſme) vous êtes infidéles à Dieu, mais je n'en ſuis point ſurpris. Vous reſſemblez à vos Pères : tel a été leur aveuglement & leur ſort malheureux ; ainſi ont-ils par leur conduite irrité Dieu dès les premiers tems. Voyez comme ils trahirent Joſeph le plus innocent des hommes & la figure du Meſſie, en le vendant à des étrangers. Voyez comme ils traiterent Moïſe, leur légiſlateur & leur chef, en murmurant contre ſes ordres, en ſe révoltant malgré ſes miracles, en adorant un veau d'or pour lui faire inſulte : c'étoit ce Moïſe qui leur promettoit un Dieu Sauveur, & ils ne l'ont pas cru. Voyez comme ils ont reçu les Prophétes : en eſt-il venu un ſeul, qu'ils n'aient pas perſécuté ? dites-moi celui dont ils ont épargné le ſang, & néanmoins ces Prophétes étoient les députés de Dieu, & leur annonçoient la venue du Chriſt. Il n'eſt donc pas ſurprenant, concluoit Etienne, que leur mauvais exemple vous ait ſéduits. Mais ce que je déplore, c'eſt que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux ; que vous ne profitiez pas de leur malheur, & qu'au lieu de vous rendre ſages par la vûe des châtimens que Dieu a exercés ſur eux, vous rempliſſiez la meſure de leurs crimes, & vous deveniez encore plus coupables qu'eux : car ils n'ont fait mourir que les Prophétes & les précurſeurs du Meſſie ; & vous avez crucifié le Meſſie même, & le Dieu des Prophétes. C'eſt ainſi, dis-je, que S. Etienne preſſoit les Juifs, ſans qu'aucun d'eux pût réſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit divin qui parloit en lui : *Et non poterant ei reſiſtere ſapientiæ*

Act. c. 6.

& Spiritui qui loquebatur. S'il eût dit tout cela avec fierté, & d'une manière impérieuſe, en les convaincant même par ſes raiſons, il les auroit aigris ; mais parce qu'il étoit plein de ſageſſe, il accompagnoit tout cela de tant de grace, de ménagement, de reſpect pour leurs perſonnes, qu'il montroit bien que c'étoit en effet la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. *Viri fratres & patres, audite* : Mes Frères, ajoutoit-il, écoutez-moi ; c'eſt pour vo- *Ibid. c. 7.* tre ſalut que Dieu m'inſpire le zèle dont je ſuis touché : Je ne ſuis ni un inconnu ni un étranger à votre égard ; je fais profeſſion de la même foi que vous ; je ſuis comme vous de la race d'Abraham ; je vous honore tous comme mes Pères : mais encore une fois ne mépriſez pas ma parole ; rendez-vous à mes remontrances, & ne rejettez pas la grace que Dieu vous offre par mon miniſtère. Il parloit, Chrétiens, comme un Ange du Ciel, & ſes ennemis même apercevoient dans ſon viſage je ne ſçais quoi de céleſte : *Et intuebantur vultum ejus tanquam vultum Angeli ſtantis inter illos.* *Ibid.* Mais enfin parce qu'il en voit quelques-uns, malgré de ſi ſalutaires avertiſſemens, perſiſter dans leur incrédulité, ſon zèle s'enflamme, & il en vient aux reproches & aux menaces. *Durâ cervice & incircumciſis cordibus, vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis.* Allez, ames *Ibid. c. 7.* indociles, eſprits durs, cœurs incirconcis, vous êtes parvenus au comble de l'obſtination, & il n'y a rien à attendre de vous qu'une éternelle réſiſtance au S. Eſprit & à la vérité ? Hé bien, confirmez-vous dans votre malice, achevez ce que vos Pères ont commencé ; ſoyez des réprouvés comme eux :

Ibidem. *Sicut patres veſtri, ita & vos.* Autant de foudres, mes chers Auditeurs, qui partoient de la bouche de S. Etienne, tandis que les Juifs confondus demeuroient dans le ſilence : pourquoi ? parce que c'étoit la ſageſſe, non pas de l'homme, mais de Dieu, qui s'expliquoit par l'organe de ce fervent prédicateur.

Or à combien de pécheurs pourrois-je adreſſer ces reproches qu'Etienne faiſoit à une nation aveugle & rebelle ? Il y a ſi longtems, Chrétiens, qu'on vous prêche dans cette chaire les vérités du ſalut : Dieu vous a envoyé des miniſtres de ſon Evangile, qui vous ont même perſuadés ; des Prédicateurs éloquens & touchans, que pluſieurs ont écoutés avec fruit. Si donc il y avoit ici de ces cœurs indomptables & inflexibles, de qui S. Etienne parloit, *Durâ cervice & incircumciſis cordibus*, pourquoi, leur dirois-je, vous obſtinez-vous à ne pas ſortir de votre déſordre ? & pourquoi opoſez-vous aux ſaintes maximes de la ſageſſe chrétienne dont on a ſoin de vous inſtruire, une fauſſe ſageſſe du monde qui eſt ennemie de Dieu ? Car voilà, hommes du ſiécle, ce qui vous endurcit & ce qui vous perd. Comme les Juifs vouloient être ſages ſelon leur loi, & non pas ſelon la loi de Jeſus-Chriſt, vous voulez être ſage ſelon le monde, prudens ſelon le monde, intelligens, prévoyans, habiles ſelon le monde : vous voulez accorder Jeſus-Chriſt avec le monde, ſon Evangile avec les loix du monde, ſon eſprit avec l'eſprit du monde. Tout convaincus que vous êtes de vos devoirs envers Dieu, vous ne pouvez vous réſoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la cenſure

du monde, vous vous faites une obligation & une néceſſité de vous conformer aux uſages du monde & de vivre comme on vit dans le monde. Tel eſt le principe de cette dureté de cœur, qui comme un obſtacle invincible arrête votre converſion. Or penſez-vous que ces Juifs ſoulevés contre Jeſus-Chriſt & dont S. Etienne avoit entrepris de combattre l'infidélité, fuſſent plus coupables que vous dans leur endurciſſement & dans leur impénitence? Je ſoutiens moi, que votre endurciſſement eſt ſans comparaiſon plus criminel, & que par mille endroits leur impénitence a dû paroître devant Dieu, plus excuſable & plus pardonnable que la vôtre.

Non, mes chers Auditeurs, ne nous flâtons point; ces Juifs que S. Etienne a confondus, quelque idée que nous en ayons, étoient moins infidéles que nous. Ils péchoient par un faux zèle de religion, & nous péchons par un fonds de libertinage qui va ſouvent juſqu'à l'irréligion. Ils fermoient leurs oreilles & leurs cœurs à la parole de Dieu, & nous par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en être les cenſeurs & les prévaricateurs. Ils réſiſtoient au Saint-Eſprit, mais dans un tems où le Saint-Eſprit étoit à peine connu: notre confuſion eſt que ce divin Eſprit ayant rempli tout l'univers de ſes lumiéres & ſanctifié le monde par ſa venue, il trouve en nous la même réſiſtance; & qu'après les merveilleux effets & les prodigieux changemens dont ſon adorable miſſion a été ſuivie, on puiſſe encore nous dire: *Vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis.* La ſource de ce dérègle-

ment, je le répéte, c'eſt cette malheureuſe ſageſſe du monde dont nous ſommes prévenus : car avec cela il eſt impoſſible que Dieu ſe communique à nous, puiſque cette ſageſſe du monde, ſelon S. Paul, eſt une ſageſſe charnelle, & que Dieu eſt un pur eſprit. Tout ce que Dieu opére en nous, cette ſageſſe du monde le détruit : Dieu nous éclaire, & cette ſageſſe du monde nous aveugle ; Dieu nous anime & nous excite, & cette ſageſſe du monde nous rend froids & lâches ; Dieu nous donne des déſirs de pénitence, & cette ſageſſe du monde les étouffe. Il faut donc ſi je veux que l'eſprit de Dieu agiſſe en moi, que je renonce à cette fauſſe ſageſſe, & que la première règle de ma conduite ſoit la ſageſſe évangélique. Non, je ne veux plus vivre ſelon les loix de cette ſageſſe mondaine que Dieu réprouve : non-ſeulement je déteſte les folies du monde, les extravagances du monde, mais la ſageſſe même du monde ; car ce monde ennemi de Dieu, eſt réprouvé juſques dans ſa ſageſſe, & ſa ſageſſe prétendue eſt ſon déſordre capital. S'il affectoit moins d'être ſage, tout monde qu'il eſt, il ſeroit moins corrompu, puiſqu'il eſt évident que ſa plus dangereuſe corruption vient de l'orgueil que lui inſpire la ſageſſe dont il ſe pique. Je veux donc en m'attachant pour jamais à la maxime de l'Apôtre, devenir fou ſelon le monde, pour être ſage ſelon Dieu, paſſer pour inſenſé aux yeux du monde, afin d'être fidéle & chrétien aux yeux de Dieu. *Si quis videtur ſapiens eſſe in hoc ſæculo, ſtultus fiat ut ſit ſapiens.*

1. *Cor.* 6. 3.

Revenons à l'éloge de S. Etienne. Vous l'avez vu plein de grace dans l'accompliſſement de

son ministère ; voyez-le maintenant plein de force dans la consommation de son martyre : c'est le sujet de la seconde Partie.

II. PART.

C'Est un païen qui l'a dit, & la seule raison humaine indépendamment de la foi, lui a suffi pour le comprendre : il n'y a point de spectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux prises avec la mauvaise fortune, & qui triomphe par sa constance de ses disgraces & de ses malheurs : *En spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus, vir compositus cum malâ fortunâ.* Je puis, Chrétiens, pour la gloire de notre religion, enchérir sur la pensée de ce Philosophe, & vous faire voir dans la personne de S. Etienne un spectacle encore plus divin ; je veux dire un homme non pas simplement aux prises avec la mauvaise fortune, mais livré à la cruauté & à la rage de tout un peuple qui l'accable de coups, & dont il triomphe par son héroïque patience ; un homme vainqueur de soi-même, & qui supérieur à tous les sentimens de la nature, triomphe de la haine de ses ennemis par son héroïque charité. Deux miracles où notre Saint a fait éclater cette force dont il étoit rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia & signa magnd in populo.* Deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus* ; le prodige de la patience de S. Etienne dans toutes les circonstances de sa mort, & le prodige de la charité envers les auteurs de sa mort. Or si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu, pouvez-vous, mes chers Auditeurs, être assez attentifs à les contempler, tandis

Senec.

que je vous les propoſe comme des modéles qui doivent vous inſtruire & vous édifier ?

Saint Etienne eſt le premier qui ait ſouffert la mort pour J. C. c'eſt-à-dire, qu'il a été le premier témoin de la divinité de J. C. le premier confeſſeur de ſon nom, le premier martyr de ſon Evangile, le premier combattant des armées de Dieu, en un mot le premier héros du chriſtianiſme & de la loi de grace. Ainſi l'Egliſe le reconnoît-elle dans la ſolemnité de ce jour. Et afin que vous ne penſiez pas que cette primauté ſoit un vain titre, qui n'ajoute rien au mérite du ſujet, ſouvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple Juif, lorſque pourſuivi par Pharaon, il ſe trouva réduit à la néceſſité inévitable de traverſer la mer rouge pour ſe délivrer de l'opreſſion & de la ſervitude des Egyptiens : c'eſt S. Chryſoſtome qui fait cette remarque. Moïſe par une vertu divine, ayant étendu ſa main ſur les eaux, les avoit déjà diviſées, & montroit aux Iſraélites dans la profondeur de cet abîme qui venoit de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devoient prendre & qui les devoit ſauver. Toutes les tributs étoient rangées en ordre de milice : mais quelque confiance qu'ils euſſent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémiſſoit à la vûe de ce paſſage ; les flots élevés & ſuſpendus de part & d'autre faiſoient trembler les plus hardis. Que fait Moïſe ? pour les raſſurer & les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureuſement à l'autre bord & détermine par ſon exemple, par ſon intrépidité tout le reſte du peuple à le ſuivre : figure, dont voici

l'accompliſſement dans S. Etienne. Le Sauveur du monde qui fut ſouverainement & par excellence le conducteur du peuple de Dieu, mourant ſur la croix, avoit ouvert à ſes élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie auſſi difficile que nouvelle, ſçavoir la voie du martyre, qui ſelon la penſée des Pères, devoit faire par l'effuſion du ſang, comme une eſpèce de mer rouge dans l'Egliſe. Un nombre infini de Chrétiens étoit deſtiné à eſſuyer, ſi je puis parler de la ſorte, le paſſage de cette mer ; mais parce qu'ils étoient foibles, il falloit les encourager & les ſoutenir. Qu'a fait Dieu, ou plutôt qu'a fait S. Etienne ſuſcité de Dieu pour être leur chef après J. C. ? comme un autre Moïſe, il s'expoſe le premier, il marche à leur tête, il les attire par ſon exemple, en leur faiſant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du ſang répandu pour le nom de J. C. eſt un chemin ſûr qui conduit à la gloire & à la vie : & voilà ce que lui acquit la qualité de Prince des martyrs. Après lui tous les autres ſont devenus inébranlables, & les plus ſanglantes perſécutions ne les ont point étonnés : mais ils marchoient ſur les pas de S. Etienne ; c'étoit S. Etienne qui les animoit tous, & s'il m'eſt permis de le dire, ils participoient tous à la plénitude de ſa force : *Plenus fortitudine.*

Ce n'eſt pas aſſez : outre qu'il ſouffre le premier, il ſouffre de tous les genres de martyre un des plus cruels. Car on le condamne à être lapidé : ſuplice preſcrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blaſphême contre la loi dont on accuſoit Etienne ? Que dis-je ? ce ſuplice eut quelque choſe encore

pour lui de ſingulier, & le voici : au lieu d'y procéder dans l'ordre & ſelon les formes de la juſtice, on le fait avec emportement & avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum.* On ſe jette ſur ce ſaint Diacre, on l'outrage & on l'inſulte ; on l'entraîne hors de la ville, & là ſans nul ſentiment d'humanité, après avoir déchargé ſur ſon ſacré corps une grêle de pierres, on le laiſſe expirer dans les plus violentes douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare ? mais auſſi vit-on jamais rien de plus ſurprenant que la patience de cet illuſtre martyr ? ſous cette grêle de pierres, il demeure ferme & immobile ; il conſerve au milieu de ſon tourment toute la tranquillité & toute la paix de ſon ame ; il s'entretient avec Jeſus-Chriſt, il lui recommande les beſoins de l'Egliſe, il penſe à la converſion de Paul. Quel miracle de force ! il eſt ſi grand, que le Fils de Dieu en veut être lui-même ſpectateur ; car c'eſt pour cela qu'il ſe leve de ſon trône, & que touché de ce prodige, il ſe tient debout pour le conſidérer : *Video cœlos apertos, & Filium hominis ſedentem à dextris Dei.* Il ne ſe leve pas, dit S. Ambroiſe, pour compâtir à S. Etienne ; une ſi heureuſe mort n'étoit pas un objet de compaſſion : mais il ſe leve pour voir combattre ſon ſerviteur dont il regarde la patience comme ſon propret riomphe : *Surgit exultans de victoria famuli ſui, & illius patientiam ſuum ducens triumphum.* Il ſe leve pour être plus prêt à recevoir dans le ſein de la gloire ce généreux athlete de la foi : *Surgit ut paratior ſit ad coronandum athletam.* Car c'eſt bien ici, Seigneur, que vous vérifiâtes à la lettre ces paroles du Pſeaume, *Po-*

Act. 6. 7.

Ibid.

Ambr.

Pſ. 20.

fuiſti in capite ejus coronam de lapide pretioſo. Les Juifs accabloient Etienne de pierres, & vous vous ſerviez de ces pierres pour le couronner, ils lui en faiſoient un ſuplice, & vous lui en faiſiez un diadême d'honneur. Leur cruauté ſembloit être de concert avec votre magnificence; vous vouliez mettre ſur ſa tête une couronne de pierres précieuſes, & ils vous en fourniſſoient la matière. En effet, quelles pierres furent jamais plus précieuſes que celles qui produiſirent à l'Egliſe ce premier martyr de notre religion?

Or pour nous apliquer ceci, Chrétiens, ſçavez-vous ce qui m'afflige? c'eſt la comparaiſon que je fais de notre lâcheté avec cette force héroïque de S. Etienne. Je dis de notre lâcheté, ſoit dans les maux de la vie que nous avons à ſuporter, ſoit dans les biens dont nous avons à uſer, puiſque dans l'un & dans l'autre état nous la faiſons également paroître. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons aujourdhui nous reprocher devant Dieu. S. Etienne avec un courage invincible a ſoutenu le plus rigoureux martyre, & nous dans les moindres épreuves nous témoignons des foibleſſes honteuſes: une légère diſgrace, une contradiction, une humiliation nous fait perdre cœur; & delà viennent ces abbatemens, ces chagrins, ces impatiences & ces déſeſpoirs où notre vie ſe paſſe. Delà ces troubles qui nous agîtent, qui nous déſolent, qui nous ôtent toute attention à nos devoirs les plus eſſentiels, qui nous cauſent de mortels dégoûts pour les plus ſaints exercices de la piété, qui nous mettent dans une eſpéce d'impuiſſance de nous élever à

Dieu, qui ébranlent juſqu'aux fondemens de notre foi ? & qui nous font non-ſeulement croire que Dieu nous abandonne, mais ſouvent douter s'il y a un Dieu & une providence : ne conſidérant pas, aveugles & inſenſés que nous ſommes, & ne voyant pas que c'eſt par-là même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne & une providence qui veille ſur nous, puiſqu'il eſt vrai qu'à notre égard, comme à l'égard de S. Etienne, les perſécutions & les croix ſont la précieuſe matière dont notre couronne doit être formée ; que ſans cela le royaume de Dieu ne ſeroit plus cette place de conquête qui ne peut être emportée que par violence ; que c'eſt pour cela que nous ſommes les enfans des Saints, & que nous n'avons pas encore réſiſté comme eux juſqu'à verſer du ſang.

Tel eſt, dis-je, le premier ſujet de ma douleur, & voici l'autre encore plus touchant. Saint Etienne plein de force a triomphé des tourmens & de la mort ; & nous tous les jours nous ſommes vaincus par la molleſſe & par les douceurs de la vie. Ah ! mes Frères, diſoit S. Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il eſt bien étrange que la paix dont joüit préſentement l'Egliſe, n'ait ſervi qu'à nous corrompre & à nous pervertir. Tant que la perſécution a duré, nous étions vifs & ardens : mais maintenant que le chriſtianiſme reſpire, nous languiſſons. Nous n'avons plus à combattre que nous-mêmes, & nous ſuccombons ; nos vices ſont nos ſeuls perſécuteurs, & nous leur cédons. C'eſt l'oiſiveté qui nous affoiblit, c'eſt la proſpérité qui nous relâche, c'eſt le plaiſir qui nous encha-

te: *Et nunc frangunt otia, quos bella non vicerant.* Cypr.
Je vous dis de même, mes chers Auditeurs ; notre confuſion eſt, que la foi ayant été dans les martyrs victorieuſe de la barbarie & de l'inhumanité, elle ſoit aujourdhui dans la plûpart des Chrétiens, eſclave de la volupté & de la ſenſualité. Car, il faut l'avoüer & en rougir, on ne ſçait plus de nos jours ce que c'eſt que la force chrétienne ; on ne penſe pas ſeulement à réſiſter au péché ; on ne ſe met pas même en défenſe contre l'iniquité du ſiécle. Des trois ennemis du ſalut que l'Apôtre nous marque, le démon, la chair & le monde, le plus redoutable c'eſt la chair : mais bien-loin de la traiter en ennemie, on la flâte, on l'épargne, on la nourrit, autant qu'il eſt poſſible, dans les délices, & l'on ſe trouve enſuite honteuſement aſſervi & livré à ſes déſirs impurs. Le plus artificieux, c'eſt le démon, & bien-loin d'être en garde contre lui, on eſt d'intelligence avec lui, on ſe plaît à en être tenté, ou plutôt, on ſe ſuſcite à ſoi-même des tentations plus dangereuſes que toutes celles qui viennent de lui. Le plus contagieux, c'eſt le monde, & bien-loin de le fuir, on le recherche, on l'idolâtre, on en veut être aprouvé & aplaudi, on ſe fait un mérite de s'y attacher. Ces armes ſpirituelles dont le même Saint Paul vouloit que nous fuſſions revêtus pour repouſſer des ennemis ſi formidables ; c'eſt-à-dire, ce bouclier de la foi, cette cuiraſſe de la juſtice, ce glaive de la parole de Dieu, on ſe rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun uſage. Ces moyens établis de Dieu pour ſe fortifier contre les attaques & les ruſes du

tentateur, c'eſt-à-dire, la pénitence, la vigilance, la perſévérance dans la prière & dans les bonnes œuvres, ne nous ſervent à rien, parce qu'on refuſe de les prendre, on ſe rebute de tout, on s'effraie de tout; les moindres difficultés ſont des monſtres pour nous, & de ſpécieux prétextes pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'eſt pas qu'on n'en ait des remords; ce n'eſt pas qu'on ne s'aperçoive bien que le relâchement où l'on vit, eſt directement opoſé à l'eſprit de l'Evangile: mais on ſe contente d'en accuſer ſa foibleſſe, ſans l'imputer jamais à ſon infidélité ni à ſa malice. Votre foibleſſe, mon cher Auditeur, & à qui eſt-ce de la vaincre qu'à vous-même? Or quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous? Vous êtes foible dans les moindres rencontres; mais que ſeroit-ce donc s'il falloit rendre à votre Dieu le témoignage que lui ont rendu les martyrs? auriez-vous le courage de ſouffrir comme eux? & pour juger ſi vous l'auriez alors, l'avez-vous dès-à-préſent? ſi vous ne l'avez pas, êtes-vous Chrétien? ſi vous l'avez, que ne le faites-vous voir dans les occaſions que Dieu vous en fournit? C'eſt-là que S. Etienne vous prêche; & je vous annonce moi, que quand la voie de ſon ſang ne le diroit pas, les pierres dont les Juifs le lapidérent, vous le feront entendre malgré vous dans le jugement de Dieu: *Dico vobis, quia lapides clamabunt.* *Luc. c. 19.*

Je dis plus: parce que S. Etienne étoit plein de force, j'ajoute qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui eſt la paſſion de la ven-

geance, & voilà le prodige de la charité. Si je vous disois qu'il s'est contenté de pardonner à ses ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-être vous flâteriez-vous d'accomplir aussi-bien que lui la loi de la charité parfaite. Car c'est, dans le style du monde, à quoi communément on la réduit. Cet homme m'a offensé, & je lui pardonne; mais qu'on ne me demande rien davantage: j'oublie l'injure qu'il m'a faite, mais qu'on ne me parle point de lui: je ne lui ferai nul tort, mais qu'il n'attende de moi nulle grace. Phantôme de charité dont on se laisse aveugler jusqu'à s'en faire une fausse conscience. Mais quand pour vous détromper d'une erreur si pernicieuse, je vous dis que S. Etienne a voulu du bien à ceux qui le lapidoient; quand je vous dis qu'il les a aimé jusqu'à se faire leur intercesseur auprès de Dieu, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zèle que pour lui-même, jusqu'à leur obtenir par son crédit des graces insignes, qu'avez-vous à répondre, & que pouvez-vous oposer à cet exemple? Oui, mon cher Auditeur, c'est à cet exemple que j'en apelle de toutes les maximes que vous inspire le monde, pour vous justifier à vous-même vos vengeances. Saint Etienne a aimé ses ennemis: il n'avoit garde de les haïr, dit S. Augustin, car il sçavoit qu'il leur étoit redevable de toute sa gloire, & que c'étoit par eux que le Royaume du ciel lui étoit ouvert: *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri.* Si vous agissiez dans les vûes de la foi, ce seul motif suffiroit pour étouffer tous les ressentimens qui se forment dans votre cœur. En effet, cet *August.*

homme que vous prétendez être votre ennemi, cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a décrié & calomnié; cet homme qui vous a rendu, & qui vous rend ſans ceſſe de mauvais offices, eſt celui que la Providence a deſtiné pour être un des inſtrumens de votre ſalut, pour être un moyen de votre ſanctification, pour ſervir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus méritoire & de plus ſaint devant Dieu. Or en cette qualité, quoique d'ailleurs votre ennemi, n'eſt-il pas juſte que vous l'aimiez & même que vous le reſpectiez? Non-ſeulement S. Etienne a aimé ſes perſécuteurs; mais il les a aimés, parce qu'ils étoient ſes perſécuteurs. Que font les Juifs en le lapidant? écoutez la penſée de S. Fulgence, qui vous paroîtra auſſi ſolide qu'ingénieuſe. Etienne, dit ce Père, comme premier martyr du chriſtianiſme, eſt une des pierres vivantes dont J. C. commence à bâtir ſon Egliſe; & les Juifs qui ſont eux-mêmes des cœurs de pierre frapant cette pierre myſtérieuſe, en font ſortir les étincelles de la charité & de l'amour divin. *Dum lapidei Judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt.* Excellente idée d'une charité vraiment chrétienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui ſont dans vos intérêts, ceux qui vous ſervent & qui vous plaiſent, c'eſt la charité des païens, & pour cela il ne faut point avoir recours à l'Evangile, mais aimer ceux qui vous haïſſent, ceux qui vous perſécutent, ceux qui vous oppriment, & les aimer lors même qu'ils travaillent avec plus d'ardeur, & qu'ils ſont plus obſtinés à vous oprimer, c'eſt la charité du Chrétien, c'eſt

Fulg.

l'eſprit de votre religion, c'eſt ce qui doit vous diſcerner du Juif & de l'infidéle. Sans cette charité parfaite, dont Jeſus-Chriſt a été le modéle & le légiſlateur, en vain ſeriez-vous auſſi mortifié & auſſi auſtère que les plus fervens religieux: pour un homme du monde comme vous, voilà en quoi conſiſte votre eſſentielle auſtérité & votre première mortification.

Ah! Chrétiens, n'admirez-vous pas juſqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Etienne pour ſes ennemis? pendant qu'ils le lapident, il intercéde pour eux, il demande grace pour eux, il plaide leur cauſe, & il la plaide ſi éloquemment, dit Saint Auguſtin, qu'il paroît bien que c'eſt la charité même & le Saint-Eſprit qui parle par ſa bouche. Seigneur, s'écrie-t'il en s'adreſſant au Fils de Dieu, ne leur imputez pas ce péché: c'eſt vous même qui ſur la croix m'avez apris par votre exemple à tenir ce langage, & je ne crains point que ma prière en faveur de ces malheureux, ſoit téméraire & préſomptueuſe, puiſqu'elle eſt conforme à la vôtre & fondée ſur la vôtre. Il eſt vrai que leur crime eſt grand; mais ſouvenez-vous que vous avez prié votre Pére pour la remiſſion d'un crime mille fois encore plus grand: car vous étiez le maître, & je ne ſuis que le ſerviteur & le diſciple. J'ai donc droit d'eſpérer que puiſque vous avez vous-même jugé digne de pardon l'attentat & le déicide commis dans votre adorable perſonne, l'outrage qu'on me fait aujourdhui ne ſera pas irrémiſſible, & qu'après que vous avez dit pour ceux qui vous crucifioient, *Pater dimitte illis*, je puis *Luc. c. 23.*

Act. c. 7. dire pour les auteurs de ma mort, *Domine, ne ſtatuas illis hoc peccatum.* C'eſt ainſi que la charité de Saint Etienne cherche à excuſer & à diſculper ſes ennemis. Cela vous paroît héroïque; & moi je ſoutiens que cet héroïſme bien entendu, n'eſt point un ſimple conſeil, mais un précepte, & que ſi vous ne priez ſincérement & de bonne foi pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de ſalut pour vous. N'eſt-ce pas ce que vous enſeigne l'Evangile, & n'y avez-vous pas lû cent fois ces paroles ſi expreſſes: *Orate pro perſequentibus vos, ut ſitis filii Patris veſtri*: priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous ſoyez les enfans de votre Père céleſte? Pouvoit-on vous déclarer ce point en des termes plus forts? n'eſt-ce pas la règle que Saint Etienne a ſuivie? en avez-vous une autre que lui? l'entendez-vous mieux que lui? penſez-vous & prétendez-vous qu'il vous en coute moins qu'à lui.

a. Mat. c. 5.

Qu'il eſt important, Chrétiens, de méditer ſouvent ces vérités? Je vous ai dit que S. Etienne avoit prié pour ceux qui le lapidoient, avec plus de zèle que pour lui-même: c'eſt ce qui paroît encore dans la deſcription que Saint Luc nous a faite de ſon martyre. Car pourquoi penſez-vous que ce Saint Diacre, après s'être tenu debout en recommandant ſon ame à Dieu, fléchiſſe les genoux pour recommander le ſalut de ſes bourreaux: *Poſitis autem genibus*? c'eſt qu'il ſçait que dans cette poſture il ſera plus en état d'être exaucé, & d'obtenir pour eux miſéricorde. Il avoit donc pour ſes ennemis, conclut Saint Bernard, une charité plus ardente

Act. c. 7.

que pour ſa propre perſonne : *Ampliorem ergo pro inimicis quàm pro ſeipſo habebat ſollicitudinem.* Mais de plus, pourquoi hauſſe-t'il alors la voix & pouſſe-t'il un grand cri vers le ciel : *clamavit voce magna* ? pour empêcher, répond le Cardinal Pierre Damien, que les cris des Juifs n'aillent juſqu'à Dieu, & n'attirent ſur eux ſa vengeance. Les Juifs crioient par un emportement de fureur, & Saint Etienne par un excès de charité : *Clamor lapidantium furoris erat, clamor Stephani pietatis.* Or il falloit, ajoute ce Père, que le cri de la charité l'emportât ſur les cris de la fureur, & c'eſt ce qui arrive : la voix de Saint Etienne eſt ſi forte, quelle ſe fait ſeule entendre : Dieu n'a d'oreilles que pour lui ; il eſt ſi touché de ſa prière, qu'il ne peut, ce ſemble, lui réſiſter & qu'il répand ſur les plus indignes ſujets ſes graces les plus abondantes. C'eſt delà que Saül, le plus violent perſécuteur de l'Egliſe, eſt changé en un Apôtre & devient un vaiſſeau d'élection ; comme ſi Dieu avoit entrepris de ſeconder par le plus éclatant miracle de ſa miſericorde, les prodiges de la charité d'Etienne. Car c'eſt à la charité d'Etienne qu'étoit attachée la prédeſtination, la vocation, la converſion de Paul ; puiſqu'il eſt vrai, comme l'a remarqué Saint Auguſtin, que ſi Saint Etienne n'eût prié, l'Egliſe n'auroit pas eu ce docteur des nations & cette grande lumière : *Si Stephanus non oraſſet, Eccleſia Paulum non haberet.* Or tirez la conſéquence pour vous-mêmes, mes chers Auditeurs, & prenez pour un des ſignes les plus certains de votre prédeſtination bienheureuſe, cette charité envers vos ennemis. Vous

Bern.

Damian

Aug.

êtes pécheurs & peut-être au moment que je vous parle, votre conſcience eſt-elle dans un déſordre qui vous doit faire trembler ; mais eſpérez tout, ſi vous pouvez vous réſoudre à aimer chrétiennement cet homme qui s'eſt tourné contre vous, & dont vous avez reçu une injure qui vous bleſſe. Car cette victoire que vous remportez ſur vous-même, ce ſacrifice que vous faites de votre reſſentiment, eſt une preuve convaincante que vous aimez Dieu ; & dès que vous aimez Dieu, vous êtes en grace avec Dieu.

Ce fut en achevant ſa prière, que Saint Etienne s'endormit paiſiblement dans le Seigneur : *Cùm hæc dixiſſet, obdormivit in Domino.* Et il étoit juſte, reprend S. Auguſtin, qu'il mourût de la ſorte & qu'il ne ſurvêcût pas à une prière ſi ſainte. Qu'auroit-il pu dire, ou qu'auroit-il pu faire dans la ſuite d'une plus longue vie, qui aprochât du mérite d'une telle charité ? C'eſt par-là même auſſi que je finis, Chrétiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce S. martyr, de l'exercer comme lui cette charité ſi digne de la perfection & de l'excellence de votre foi ; cette charité que le paganiſme n'a point connue, & que la nature ne peut inſpirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne : car il nous traitera avec la même indulgence que nous aurons eue pour les autres ; il nous rendra bien pour bien & grace pour grace. Autant que nous aurons remis d'offenſes, autant il nous en remettra. Diſons mieux : pour une offenſe remiſe, il nous remettra toutes les nôtres : & nous couronnera dans ſon Royaume éternel, que je vous ſouhaite, &c.

Act. c. 7.

SERMON

SERMON
POUR LA FESTE
DE
SAINT JEAN
L'EVANGELISTE.

Converſus Petrus vidit illum Diſcipulum quem diligebat Jeſus ſequentem, qui & recubuit in Cœnâ ſuper pectus ejus.

Pierre ſe retournant, vit venir après lui le Diſciple que Jeſus aimoit, & qui pendant la Céne s'étoit repoſé ſur ſon ſein. En S. Jean, ch. 20.

TEL eſt, Chrétiens, en deux mots l'éloge du bienheureux Apôtre dont nous ſolemniſons la mémoire en ce ſaint jour. Voilà ce qui nous le doit rendre vénérable ; ce qui nous doit inſpirer pour lui, & un profond reſpect, & une tendre dévotion. C'eſt le diſciple que Jeſus aimoit : caractère qui le diſtingue, & qui lui donne entre tous les Saints de la loi de grace un rang ſi élevé. S. Jean

fut apellé comme les autres à l'Apoſtolat ; il porta comme S. Jacques, le nom d'enfant du tonnerre ; Ezechiel nous le repréſente comme l'aîgle entre les Evangéliſtes ; ſon Apocalypſe en a fait le premier & le plus éclairé de tous les Prophétes du nouveau Teſtament ; il a ſouffert une cruelle perſécution pour Jeſus-Chriſt, & mérite d'être mis au nombre de ſes plus zèlés martyrs : il tient dans le culte que nous lui rendons, une place honorable parmi les vierges ; les Egliſes d'Aſie l'ont reconnu pour leur Patriarche & leur Fondateur : mais tout cela ne nous donne point de ſa perſonne l'idée ſingulière qu'exprime ces paroles de mon texte, *Diſcipulus quem diligebat Jeſus*, le diſciple que J. C. aimoit. Attachons-nous donc à cette idée ; & puiſque la règle la plus ſûre pour louer les Saints, eſt de nous propoſer leur ſainteté comme le modéle de la nôtre, ne nous contentons pas de dire que S. Jean a été le bien-aimé diſciple de Jeſus, & pour parler de la ſorte, ſon diſciple favori ; mais examinons comment il eſt parvenu à cette faveur, de quelle manière il en a uſé, les effets qu'elle a produits en lui, & de-là tirons de quoi nous édifier & nous inſtruire. Car quelque imparfaits, & quelque éloignés que nous ſoyons des voies de Dieu, nous devons, mes chers Auditeurs, aſpirer nous-mêmes à la faveur de J. C. & de tous les Saints qui l'ont poſſédée, il n'y en a point dont l'exemple ſoit plus propre à nous y conduire, à nous y diſpoſer, à nous y former, que celui du glorieux Apôtre, dont j'entreprends le panégyrique. Ainſi je veux aujourdhui vous enſeigner l'impor-

tant ſécret de mériter la faveur de J. C. de trouver grace devant ſes yeux, d'être de ſes diſciples bien-aimés & de lui plaire. Faſſe le ciel que ce diſcours ne ſoit, ni pour vous, ni pour moi une vaine ſpéculation; mais que les leçons que j'ai à vous tracer, entrent dans tout le réglement & tout l'ordre de notre vie. C'eſt ce que je demande par l'interceſſion de cette divine Mère, qui fut entre toutes les femmes la plus chérie de Jeſus-Chriſt ſon fils, *Ave Maria.*

QUelque avantageuſe que puiſſe être ſelon le monde la faveur des grands & des Princes de la terre, il faut néanmoins convenir que par raport au monde même, elle eſt ſujette à trois défauts eſſentiels. Car premièrement il n'arrive que trop qu'elle ſoit aveugle, & qu'au lieu d'être la récompenſe du mérite & de la vertu, elle s'attache ſans diſcernement & ſans choix, ou plutôt par un choix bizarre à d'indignes ſujets. Secondement, elle devient ſouvent orgueilleuſe & fière; & par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en l'élevant, & le corrompt. D'où il s'enſuit en troiſième lieu, qu'à l'égard de ceux qui en ſont exclus, & qui auroient droit d'y prétendre, la faveur eſt preſque toujours odieuſe, & qu'en faiſant le bonheur d'un ſeul, elle eſt pour tous les autres un objet d'envie. Trois défauts auxquels par une fatalité preſqu'inévitable, la faveur des hommes eſt communément expoſée. Pour la rendre parfaite, que faudroit-il? trois choſes. Qu'elle fut juſte & raiſonnable dans le choix du ſujet, c'eſt la première; qu'elle fût mo-

tune il ne lui ôte pas un ſeul défaut, ni ne lui communique pas un ſeul dégré de vertu. Il n'y a donc encore une fois que la faveur de Dieu qui porte avec ſoi le mérite. Comme Dieu, il a ſeul le pouvoir de perfectionner les hommes par ſon amour ; & quand il les admet au nombre de ſes favoris, (c'eſt la belle réflexion de S. Jerôme,) il ne les y apelle pas parce qu'ils en ſont dignes, mais il fait en les y apellant qu'ils en ſoient dignes : *Non idoneos vocat, ſed vocando facit idoneos.* Cette raiſon ſeule devroit ſuffire pour juſtifier le choix que le Sauveur du monde fit de S. Jean. Ce Dieu-homme le voulut ainſi ; c'eſt aſſez, puiſqu'en le voulant il rendit ſon diſciple tel qu'il devoit être pour devenir le favori d'un Dieu. Mais ſans prendre la choſe de ſi haut, & ſans remonter à la ſource de la prédeſtination éternelle, je prétends que le Fils de Dieu eut des raiſons particulières qui l'engagerent à aimer S. Jean d'un amour ſpécial, & que la prédilection qu'il lui marqua, fut de la part même de ce glorieux diſciple très-ſolidement fondée. Sur quoi fondée ? ſur le mérite de cet Apôtre, lequel entre tous les Apôtres a eu des qualités perſonnelles, qui l'ont diſtingué & qui lui ont acquis la faveur de ſon maître. L'Evangile & les Pères nous en propoſent ſur-tout deux, & les voici. Car il a été vierge, dit S. Jerôme, & de plus il a été fidéle à J. C. dans la tentation : il a été vierge, & c'eſt pour cela qu'il eut l'honneur de repoſer ſur le ſein de cet Homme-Dieu dans la dernière céne : *Qui & recubuit ſuper pectus ejus.* Il a été fidéle à J. C. dans la tentation, lui ſeul l'ayant ſuivi juſqu'au Calvaire,

Hieron.

Joan. c. 12.

& voilà par où il mérita d'entendre cette consolante parole qui lui donna spécialement Marie pour mère, & qui le donna spécialement lui-même à Marie pour fils : *Ecce mater tua, ecce filius tuus.* Or ces deux avantages qu'eut S. Jean de reposer sur le sein d'un Dieu ; & d'être substitué au Fils de Dieu, pour devenir après lui le fils de Marie, sont les deux plus illustres & plus authentiques preuves d'une faveur toute singulière, & vous voyez qu'ils ont été l'un & l'autre les récompenses de sa vertu ; celui-là de sa virginité, celui-ci de son attachement à son devoir & de sa fidélité. Il est donc vrai que le choix de J. C. fut un choix d'estime & fondé sur le mérite de la personne. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces deux pensées. *Ibid.* c. 19.

Ne nous étonnons pas, Chrétiens, que S. Jean ayant été de tous les disciples du Sauveur le seul vierge par état, comme nous l'aprenons de la tradition, il ait eu sur eux la préférence & la qualité de disciple bien-aimé. Dans l'ordre des dons divins, l'un sembloit devoir être la suite de l'autre ; car de même que S. Bernard, parlant de l'auguste mystère de l'incarnation, ne craignoit point d'en tirer ces deux conséquences, ou d'avancer ces deux propositions ; sçavoir, que si un Dieu incarné & fait homme a dû naître d'une mère, il étoit de sa dignité que cette mère fût vierge : & que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il étoit comme naturel que ce Fils fût Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter* : aussi puis-je dire aujourdhui que si un Dieu descendu du ciel, devoit avoir un *Bern.*

favori ſur la terre, il étoit convenable que ce favori fût vierge ; & que ſi le titre de vierge devoit être néceſſaire pour poſſéder la faveur d'un maître, ce maître ne pouvoit être qu'un Dieu. En effet, qui méritoit mieux d'avoir part à la faveur de J. C. que celui de tous qui par le caractère de diſtinction qu'il portoit, je veux dire par ſa virginité, s'étoit rendu plus ſemblable à J. C. Qui devoit plutôt repoſer ſur ce ſein vénérable où habitoit corporellement la plénitude de la divinité, que cet Apôtre dont la ſainteté étoit en quelque ſorte au-deſſus de l'homme par la profeſſion qu'il faiſoit d'une inviolable pureté ? Qui ſe trouvoit plus digne d'être le dépoſitaire & le confident des ſécrets du Verbe de Dieu, que ce diſciple, lequel ayant épuré ſon cœur de tous les déſirs charnels, étoit ſelon l'Evangile, par une béatitude anticipée, déjà capable de voir Dieu, & par conſéquent ce qu'il y avoit de plus intime & de plus caché dans Dieu ? Quiconque, dit le Saint-Eſprit, aime la pureté du cœur, aura le Roi pour ami : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem.* Voilà, Chrétiens Auditeurs, l'accompliſſement de cet oracle. Les autres Apôtres engagés dans le mariage, en avoient comme rompu les liens, pour s'attacher au Fils de Dieu ; & c'eſt pour cela même que le Fils de Dieu, le Roi des Rois, ne dédaigna point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite amitié : *Jam non dicam vos ſervos, vos autem dixi amicos.* Mais S. Jean n'avoit point de liens à rompre ; & parce qu'il étoit vierge, il eſt parvenu à un dégré bien plus haut : car il eſt entré non-ſeulement dans

Prov. c. 22.

Joann. c. 15.

l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confidence de ce Roi de gloire : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Ceux-là ont été les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté ; mais celui-ci a été le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui est la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voyez-vous, mes Frères, nous fait remarquer là-dessus S. Grégoire de Nysse, jusqu'à quel point notre divin Rédempteur a aimé cette vertu ? Entre toutes les femmes, il en a choisi une pour mère, & entre tous les disciples qui le suivoient, il en a choisi un pour son favori ; mais il a voulu que cette mère & ce favori eussent le don & le mérite de la virginité. Marie devoit être vierge, pour porter dans ses chastes flancs le corps de J. C. & S. Jean le devoit être pour devenir un homme selon le cœur de J. C. *Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum.* Joan. c. 13. Greg. Nyss.

Vous me demandez pourquoi ce Sauveur adorable étant sur la croix, voulut encore par une autre grace donner à S. Jean le gage le plus précieux de son amour, en lui résignant, si je puis ainsi m'exprimer, sa propre mère : & ne vous ai-je pas dit d'abord que ce fut pour reconnoître la fidélité & la constance héroïque de ce généreux Apôtre qui le suivit dans sa passion & jusqu'à sa mort, lorsque tous les autres l'avoient lâchement & honteusement abandonné. Représentez-vous, Chrétiens, ce qui se passoit au Calvaire : le Sauveur du monde étoit à sa dernière heure, & sur le point d'expirer ; il avoit un

tréſor, dont il vouloit diſpoſer en mourant ; c'étoit Marie la plus parfaite de toutes les créatures. A qui la donnera-t'il ? ou plutôt y eut-il lieu de délibérer ? un dépôt ſi cher ne devoit être confié qu'au plus fidéle : or le plus fidéle ne fut-ce pas celui qui fit paroître un attachement plus ſolide à ſon devoir? De tous les diſciples de J. C. Jean eſt le ſeul qui dans l'adverſité n'a point manqué à ſon maître : tout le reſte l'a trahi, ou renoncé, ou deshonoré par une fuite ſcandaleuſe. Il n'y a que Jean qui ſans crainte & ſans nulle conſidération humaine, l'ait accompagné juſqu'au pied de la croix ; il n'y a que lui qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jeſus-Chriſt regardant de toutes parts n'aperçoit que lui. C'eſt donc à lui que ce Sauveur ſe trouve comme obligé de laiſſer Marie : & puiſqu'il veut partager avec un de ſes diſciples la poſſeſſion de ce tréſor, c'eſt à Jean préférablement à tout autre qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers Auditeurs, la manière dont il le fait. Tout attaché qu'il eſt à la croix, tout réduit qu'il eſt dans une mortelle agonie, il jette les yeux
Joan. 19. ſur ſon diſciple, *Cùm vidiſſet diſcipulum ſtantem* : dans un tems où il eſt apliqué au grand ſacrifice de notre rédemption, interrompant, ſi je l'oſe dire, pour quelques momens l'affaire du ſalut du monde, ou plutôt, ſelon l'expreſſion de S. Ambroiſe, différant de quel-
Ambr. ques momens à la conſommer, *Paulìſper ſublicam differens ſalutem*, il penſe à S. Jean, il lui recommande ſa Mère, il le ſubſtitue à ſa place, il en fait un autre lui-même. Comme s'il lui eût dit : cher & fidéle diſciple, rece-

vez cette dernière marque de ma tendreſſe, comme je reçois ici la dernière preuve de votre zèle. Mes ennemis m'ont tout ôté, & je meurs pauvre, après avoir voulu naître & vivre pauvre : mais il me reſte une mère dont le prix eſt ineſtimable & qui renferme dans ſa perſonne des tréſors infinis de grace ; je vous la donne, & je veux qu'elle ſoit à vous, mais enſorte que vous ſoyez pareillement à elle. La voilà, *Ecce mater tua* : ſoyez ſon fils comme je l'ai été moi-même ; & elle ſera votre mère comme elle a été la mienne. Qui parle ainſi, Chrétiens ? c'eſt un Dieu ; & à qui parle-t'il ? à S. Jean. Ne falloit-il pas, dit le ſçavant Abbé Rupert, que Jean fût un homme bien parfait, puiſqu'on ne le jugeoit pas indigne de remplir la place de J. C. Marie, ajoute ce Père, perdoit un Fils (voici une penſée qui vous ſurprendra, mais qui n'a rien néanmoins d'outré, puiſque c'eſt le fonds même du myſtère que je vous prêche ;) Marie perdoit un Fils, & elle en acquéroit un autre ; elle perdoit un Fils qui l'étoit par nature, & elle en acquéroit un qui le devenoit par adoption. Or l'adoption eſt une eſpèce de reſſource pour conſoler les pères & les mères de la perte de leurs enfans. Marie alloit perdre J. C. & par l'ordre de J. C. même elle adoptoit S. Jean. Il falloit donc qu'elle trouvât dans S. Jean, non pas de quoi ſe dédommager, ni de quoi réparer la perte qu'elle faiſoit de J. C. mais au moins de quoi l'adoucir & ſe la rendre plus ſupportable : il falloit qu'entre S. Jean & J. C. il y eût des raports de conformité ; tellement que Marie voyant S. Jean, eût toujours devant les yeux *Joan. c. 19.*

comme une image vivante du Fils qu'elle avoit perdu, & uniquement aimé, afin que
Ibid. la parole du Sauveur ſe vérifiât : *Ecce filius tuus.* Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce ſaint Apôtre ? non, répond S. Auguſtin ; mais auſſi fut-il jamais une plus grande fidélité que la ſienne, & jamais vit-on un attachement plus inviolable & plus conſtant ?

Voilà, mes Frères, par où S. Jean mérita la faveur de ſon maître, & voilà par où nous la mériterons nous-mêmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, & voulez-vous être du nombre de ſes élus ? travaillez à purifier vo-
Prov. tre cœur : *Qui diligit cordis munditiam, habe-*
c. 22. *bit amicum regem.* Sans cela, mon cher Auditeur, qui que vous ſoyez, vous êtes indigne & même incapable d'être aimé de votre Dieu : or du moment que vous êtes exclus de ſon amour, dès-là vous êtes anathême & un ſujet de malédiction. Il eſt vrai que Dieu, comme ſouverain arbitre de la prédeſtination des hommes, n'a acception de perſonne ; qu'il n'a égard, ni aux qualités, ni aux conditions de ceux qu'il choiſit ; l'Ecriture nous l'aprend, & c'eſt un article de notre foi ;
Act. *Non eſt perſonarum acceptor Deus.* Mais il n'eſt
c. 10. pas moins de la foi, que le même Dieu, qui ne conſidére ni les conditions ni les qualités des hommes priſes dans l'ordre naturel, ſans déroger à cette règle, ne laiſſe pas dans l'ordre de la grace, d'avoir des égards particuliers pour les ames pures, juſqu'à les élever aux premiers rangs de ſes prédeſtinés, juſqu'à les combler de ſes dons les plus exquis, juſqu'à les honorer de ſes plus intimes communications. C'eſt pour cela qu'il les traite

d'épouſes dans le Cantique ; c'eſt pour cela que dans l'Apocalypſe, les vierges ſeules nous ſont repréſentées comme les compagnes de l'Agneau : c'eſt pour cela qu'elles environnent ſon trône, & que plus elles ſont pures, plus elles ont d'accès auprès de lui : c'eſt pour cela que rien de ſouillé n'entrera jamais dans le Ciel, qui eſt ſa demeure & le palais de ſa gloire. Ah ! mon cher Auditeur, ſi je vous diſois qu'il dépend aujourdhui de vous d'être en faveur auprès du plus grand Roi du monde ; ſi je vous en marquois le moyen, & ſi je vous le garantiſſois comme un moyen infaillible, que feriez-vous ? y a-t'il ſacrifice qui vous étonnât ? y a-t'il engagement & paſſion qui vous arrêtât ? la condition que je vous propoſerois pour cela, vous paroîtroit-elle onéreuſe ? y trouveriez-vous quelque difficulté ? Or ce que je ne puis vous promettre de la faveur d'un Roi de la terre, c'eſt ce que je vous promets, & ce qui eſt inconteſtablement vrai de la faveur d'un Roi plus grand que tous les Rois de l'univers. Car je dis que la faveur de Dieu vous eſt acquiſe, pourvu que vous vous préſerviez de la corruption de ce péché qui ſouille votre ame en déshonorant votre corps. S'il vous reſte une étincelle de foi, pouvez-vous être inſenſible à ce motif ? Pour en venir au détail, & vous mieux inſtruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiés ſenſuelles qui vous lient à la créature, ces funeſtes attaches qui vous portent à tant de déſordres, ces paſſions que le démon de la chair inſpire, ces commerces qui les entretiennent, ces libertés prétendues innocentes, mais évidemment crimi-

nelles dans les principes de votre religion. Dès que vous vous ſerez violence là-deſſus, je vous réponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, & je dis auſſi que ſans cette pureté, vous êtes du nombre de ces réprouvés que l'Ecriture traite d'infâmes, & contre leſquels notre Apôtre a prononcé ce formidable arrêt : *Foris canes & impudici* : hors de la maiſon de Dieu, voluptueux & impudiques. Je dis que dès le commencement du monde, Dieu s'en eſt lui-même déclaré par ces paroles de la Généſe : *Non permanebit Spiritus meus in æternùm in homine, quia caro eſt* ; non, mon eſprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme ſera eſclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accompliſſement de cet oracle ? n'éprouvons-nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laiſſons dominer par la chair, autant votre eſprit ſe retire de nous ; qu'après avoir ſuccombé à une tentation impure, confus & piqués des remords ſécrets de notre conſcience, nous n'oſons plus nous préſenter devant vous ; que ſemblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant votre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de votre ſanctuaire, & abſolument indignes du ſacrement de votre amour ? Au lieu que nous en aprochons avec une humble & ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur pur que vous béatifiez dès cette vie : *Beati mundo corde.* Sainte pureté qui nous ouvre le Ciel ! c'eſt le premier titre pour obtenir la faveur de Dieu, & l'autre eſt la fidélité & une perſévérance que rien n'ébranle.

Apoc. c. 22.

Gen. c. 6.

Matth. c. 5.

Car ſelon la belle remarque d'un Père de l'Egliſe, il ſe trouve aſſez de Chrétiens qui ſuivent J. C. juſqu'à la céne, comme les autres Apôtres; mais il y en a peu qui le ſuivent, comme S. Jean, juſqu'au Calvaire. C'eſt-à-dire, il s'en trouve aſſez qui marquent de la ferveur & du zèle quand Dieu leur aplanit toutes les voies du ſalut & de la ſainteté chrétienne, mais peu qui ne ſe relâchent, dès qu'ils n'y ſentent plus les mêmes conſolations, & qu'il s'y préſente des obſtacles à vaincre. Or c'eſt néanmoins à cette conſtance que la faveur de Dieu eſt attachée. Oui, Seigneur, une victoire que nous remporterons ſur nous-mêmes, un effort que nous ferons, un dégoût, un ennui que nous ſoutiendrons, ſera devant vous d'un plus grand prix & contribuera plus à nous avancer, que de ſtériles ſentimens à certaines heures où vous répandez l'onction céleſte, & que les plus ſublimes élévations de l'ame. Car ce ſera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégoût & cet ennui ſoutenus conſtamment, que nous vous donnerons les preuves les plus ſolides d'un dévouement ſincère & fidéle. Les hommes du ſiécle, qui n'ont nul uſage des choſes de Dieu, ne comprennent pas ce myſtère: mais les juſtes qui en ont l'expérience, & à qui Dieu ſe fait ſentir, le conçoivent bien. C'eſt ainſi que S. Jean eſt parvenu à la faveur de J. C. voyons de quelle manière il en a uſé. Je prétends que comme le choix de ce favori a été juſte & raiſonnable de la part du Fils de Dieu, la faveur du Fils de Dieu a été de la part de ce bien-aimé diſciple, également modeſte & bienfaiſante. Je vais vous le montrer dans la ſeconde partie.

II. PART. IL n'eſt rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble & élevé, puiſſant & bienfaiſant, modeſte par raport à lui-même, & charitable à l'égard des autres. Ce tempérament d'élévation & de modeſtie a je ne ſçais quoi qui tient de la nature des choſes céleſtes & de la perfection même de Dieu. Car Dieu, le plus parfait de tous les êtres, eſt auſſi le plus ſimple & le plus égal: les cieux dont la ſphère eſt ſupérieure à celle de la terre, ſont dans leurs mouvemens rapides, les corps les plus réglés & les plus juſtes; & c'eſt l'excellente idée que S. Jérôme nous donne d'une ſage modération dans les proſpérités humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, ajoute ce Père, c'eſt avec cette modération, un naturel heureux, ouvert, libéral & obligeant: de ſorte qu'on mette ſa gloire à faire du bien, qu'on ne renferme point en ſoi-même les graces dont on eſt comblé, qu'on ſe plaiſe à les répandre au dehors, & qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, Chrétiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, & le favori n'eſt plus que le diſpenſateur des bienfaits du ſouverain: ſemblable à ces fleuves qui ne ramaſſent les eaux & ne ſe groſſiſſent que pour arroſer les campagnes; ou comme ces aſtres qui ne luiſent que pour rendre la terre par la bénignité de leurs influences beaucoup plus féconde. Or voilà le ſecond caractère de la faveur de S. Jean. Elle a été modeſte & bienfaiſante; en pouvoit-il faire un uſage plus ſaint & plus propre à nous ſervir d'exemple?

Je dis modeſte par raport à lui. Voyez, dit S. Auguſtin, avec quelle humilité il parle de lui-même ; ou plutôt, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque eſt ſingulière) jamais dans toute la ſuite de ſon Evangile, s'eſt-il une fois nommé ? jamais a-t'il marqué qu'il s'agit de lui, ni fait connoître qu'il eût part à ce qu'il écrivoit ? Pourquoi ce ſilence ? les Pères conviennent que ce fut un ſilence de modeſtie, & qu'il n'a voulu de la ſorte ſuprimer ſon nom, que parce qu'il n'avoit rien que d'avantageux & de grand à écrire de ſa perſonne. C'eſt ce diſciple, dit-il toujours, *Hic eſt diſcipulus ille* : ce diſciple qui rend témoignage des choſes qu'il a vûes, ce diſciple dont nous ſçavons que le témoignage eſt vrai. Ne croiroit-on pas qu'il parle d'un autre que de lui-même, & qu'en effet ce qu'il raconte, ne le touche point ? Il ne dit pas, c'eſt moi qui eut l'honneur d'être aimé de Jeſus, c'eſt moi qui fus ſon confident, c'eſt moi qui entrai dans ſes ſécrets les plus intimes. Il ſe contente de dire, c'eſt ce diſciple que Jeſus aimoit, *Diſcipulus quem diligebat Jeſus* ; laiſſant aux interprétes à examiner ſi c'eſt lui qu'il entend, & par la manière dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter ; diſant & publiant la vérité, parce que ſon devoir l'y engage ; mais du reſte dans la vérité qu'il publie, & qui lui eſt honorable, cherchant à n'être pas connu, & juſques dans ſon propre éloge, pratiquant la plus héroïque humilité. Si même ſans ſe nommer, il eût dit : c'eſt ce diſciple qui aimoit Jeſus, ç'eût été une louange pour lui, & la plus délicate de toutes les

Joan. c. 21.

Ibid.

louanges, puiſqu'il n'y a point de mérite comparable à celui d'aimer J. C. Mais ce n'eſt point ainſi qu'il parle : il dit, c'eſt ce diſciple que J. C. aimoit ; parce qu'à être ſimplement aimé, il n'y a ni louange ni mérite ; & que c'eſt une pure grace de celui qui aime. Voilà comment l'humilité de S. Jean eſt ingénieuſe ; voilà comment elle ſçait ſe retrancher contre les vaines complaiſances que peuvent faire naître dans un cœur les faveurs & les dons de Dieu. Que ſi néanmoins ce grand Saint eſt quelquefois obligé de ſe déclarer & de parler ouvertement de lui, comme nous le voyons, ſur-tout dans ſon Apocalypſe, ah ! mes chers Auditeurs, c'eſt en des termes bien capables de confondre notre orgueil, en des termes que l'humilité même ſemble lui avoir dictés. Ecoutez-les, & dites-moi ce que vous y trouverez qui ſe reſſente, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre préſomption qu'il y auroit à craindre de la part d'un favori. *Ego Joannes, frater veſter.* Oui, dit-il, en s'adreſſant à nous, & à tous les fidéles qu'il inſtruiſoit dans ce livre divin, c'eſt moi qui vous écris, moi qui ſuis votre frère, moi qui me fais un honneur d'être votre compagnon & votre aſſocié dans le ſervice de J. C. *Ego frater veſter.* Un Apôtre, Chrétiens, un Prophéte, un homme de miracles, le favori d'un Dieu ſe glorifier d'être notre frère, & mettre cette qualité à la tête de toutes les autres, eſt-ce là s'élever & ſe méconnoître ?

Apoc. 1. 9.

Faveur non-ſeulement modeſte dans les ſentimens que S. Jean eut de lui-même, mais utile & bienfaiſante pour nous ; & c'eſt ici que je vous prie de vous apliquer & de com-

prendre combien nous sommes redevables à ce glorieux Apôtre. Car n'est-il pas étonnant qu'un homme si grand devant Dieu, ne soit entré dans la faveur de son maître, que pour nous en faire part, & qu'il n'ait été, si je puis user de cette figure, un vaisseau d'élection, que pour contenir les lumières & les graces abondantes qui nous étoient réservées, & que Dieu par son ministère vouloit nous communiquer ? Or c'est de quoi nous avons l'évidente démonstration, & la voici. Car si J. C. confie ses secrets à S. Jean, S. Jean sans craindre de les violer & par le mouvement de la charité qui le presse, nous les révele. Si J. C. comme Fils de Dieu, lui découvre les plus hauts mystères de sa divinité, S. Jean se regarde comme inspiré & suscité pour en instruire toute l'Eglise. Si J. C. comme Fils de l'homme, lui aparoît dans l'Isle de Patmos, & se manifeste à lui par de célestes visions, S. Jean animé d'un zèle ardent, prend soin de les rendre publiques, & veut, pour l'édification du peuple de Dieu, qu'on sçache ce qu'il a vu & ce qu'il a entendu dans ces prodigieuses extases. Au lieu que S. Paul après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, avoue seulement que Dieu lui avoit apris des choses surprenantes, mais des choses inéfables, & dont il n'étoit pas permis à un homme mortel de parler, *Arcana verba quæ non licet homini loqui*; S. Jean plein de cet esprit d'amour, dont il a reçu l'onction tient un langage tout opposé. *Quod vidimus & audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut & vos societatem habeatis nobiscum.* Je vous prêche, disoit-il, mes chers enfans, ce que j'ai vu & ce que j'ai ouï, afin

2. *Cor.* c. 12.

1. *Joan.* c. 1.

que vous soyez unis avec moi dans la même société : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, & tout mon devoir est de vous voir aussi éclairés & aussi intelligens que je le suis moi-même dans les voies de Dieu. Sans cela mon zèle ne seroit pas satisfait ; sans cela les hautes lumières dont Dieu m'a rempli, ne seroient pas pour moi des graces entières & parfaites. C'est pour vous qu'elles m'ont été données, c'est pour vous que j'ai prétendu les recevoir ; & voilà pourquoi non-seulement je vous prêche, mais je vous écris tout ceci, afin que votre joie soit pleine, & qu'il ne manque rien à votre bonheur : *Et hæc scribimus vobis ut gaudeatis, & gaudium vestrum sit plenum.* *Ibid.*

Aussi est-ce à S. Jean que nous devons la connoissance des personnes divines. C'est lui qui nous a découvert ce profond abîme de la Trinité, où notre foi ne trouvoit que des obscurités & des ténébres : c'est de lui, selon la remarque de S. Hilaire, que l'Eglise a emprunté toutes les armes dont elle s'est servie pour combattre les ennemis de cet auguste mystère. Par où confondoit-on les Ariens ? par l'Evangile de S. Jean. Par où les Sabelliens, les Macédoniens & tant d'autres hérétiques étoient-ils convaincus d'erreur dans les anciens Conciles ? par l'Evangile de S. Jean. C'est S. Jean qui nous a donné en trois courtes paroles tout le précis de la plus éminente théologie & de la plus sublime religion quand il nous a dit que le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* Marie, belle pensée de Saint Augustin, ne la perdez pas, Marie nous a rendu ce Verbe sensible, & S. Jean *Joan. 6. 1.*

nous l'a rendu intelligible : Marie l'a exposé à nos yeux, lorsqu'elle l'a enfanté dans l'étable de Bethléem ; & S. Jean l'a développé à nos esprits, lorsqu'il nous a expliqué ce que le Verbe étoit en Dieu avant la création du monde ; ce que Dieu faisoit par lui au commencement du monde ; & ce qu'il a commencé à être hors de Dieu, & quand Dieu a voulu réparer & sauver le monde. Les autres Evangélistes se sont contentés de nous annoncer la génération temporelle de ce Verbe incarné ; mais S. Jean nous a conduit jusques à la source de la génération éternelle du Verbe increé. D'où vient que le Saint-Esprit nous a représenté ceux-là sous des symboles d'animaux terrestres, & S. Jean sous la figure d'un aigle, mais d'un aigle, dit l'Abbé Rupert, lequel après avoir contemplé fixément le soleil, se plaît à former ses aiglons, à les élever de la terre, à leur faire prendre l'essor, & à les rendre capables de soutenir eux-mêmes les rayons de ce grand astre. Or en nous faisant connoître le Verbe, S. Jean nous a révélé tous les trésors de la sagesse & de la science de Dieu, puisque la plénitude de ces trésors est dans le Verbe, comme dit S. Paul, ou plutôt n'est rien autre chose que le Verbe de Dieu même. Et voilà l'essentielle obligation que nous avons en qualité de Chrétiens, à ce disciple bien-aimé & favori.

Mais admirez avec quel ordre ces secrets de la divinité nous ont été communiqués. C'étoient des secrets inconnus aux hommes, parce qu'ils étoient cachés dans le sein du Père. Qu'a fait J. C. lui qui repose, comme Fils unique dans le sein du Père, il les en a

Ibid. tirés: *Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* Mais ce n'étoit pas assez : car ces secrets ayant passé du sein du Père dans le sein du Fils, il falloit quelqu'un qui les allât chercher dans le sein du Fils, & c'est ce qu'a fait S. Jean, lorsqu'il a reposé sur le sein de J. C. & parce que S. Jean étoit lui-même comme un sanctuaire fermé, lui-même par un saint zèle de notre perfection, nous a ouvert ce sanctuaire, en nous révélant ce qu'on lui avoit révélé, & en nous confiant ce qu'on lui avoit confié. Ainsi, conclut Hugues de Saint Victor, S. Jean reposant sur le sein du Fils de Dieu, & le Fils de Dieu dans le sein de son Père, *Unigenitus in sinu Patris Joannes in sinu Unigeniti*; le Père n'ayant point de secret pour son Fils unique, son Fils n'en ayant point voulu avoir pour son disciple bien-aimé, & le disciple bien-aimé s'étant fait une loi & un mérite de n'en point avoir pour nous, ces secrets d'où dépendoit notre bonheur & notre salut, sont venus par une transfusion divine, du Père au Fils, du Fils au disciple, du disciple à nous, ensorte que nous ayons connu Dieu, & tout ce qui est en Dieu.

Hug. à S. Vict.

Excellente idée, mes chefs Auditeurs, de la manière dont nous devons user des faveurs & des graces du Ciel. Etre humble en les recevant, & en faire le sujet de notre charité après les avoir reçues. Prenez-garde, être humble en recevant les faveurs de Dieu: car si nous nous en prévalons, si nous nous en sçavons gré, si par de vains retours sur nous elles nous inspirent une secrète estime de nous mêmes, dès-là nous les corrompons, dès-là nous en perdons le fruit, dès-là nous nous les

rendons non-seulement inutiles, mais pernicieuses. Qu'avez-vous, disoit l'Apôtre des Gentils, que vous n'ayez pas reçu ; & si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous le teniez de vous-mêmes ? *Quid habes quod non accepisti, si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* ? Or supposé ce principe incontestable, quelque avantage que nous ayons reçu de Dieu, il doit être aisé de conserver l'humilité de cœur. Car outre que ces faveurs de Dieu, par la raison que ce sont des faveurs, ne nous sont pas dûes, & qu'elles ne viennent pas de notre fonds ; outre que de nous-mêmes nous ne pouvons jamais les mériter, & par conséquent que nous ne pouvons sans crime nous les attribuer ; outre que nous en sommes, comme pécheurs, positivement indignes, la seule pensée que nous en rendrons compte un jour à Dieu, suffit pour réprimer tous les sentimens d'orgueil qu'elles pourroient exciter en nous. Et en effet, si nous faisions souvent cette réflexion, que ces graces, soit intérieures, soit extérieures, soit naturelles, soit surnaturelles, dont Dieu nous favorise, en nous les donnant ou plus abondamment qu'aux autres, ou même à l'exclusion des autres, que ces graces, dis-je, sont ces talens évangéliques, qui doivent servir à notre prédestination éternelle ou à notre réprobation ; que plus nous en aurons reçu, plus Dieu nous jugera rigoureusement ; que ce sera peu de n'en avoir pas fait un mauvais usage, mais qu'on nous en demandera l'intérêt ; & qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à subir, sera notre négligence à les

1. Cor. c. 4.

faire profiter : ſi nous méditions bien ces vérités ſolides & importantes, il ſeroit difficile que la vanité trouvât jamais entrée dans nos eſprits. Le croirez-vous, Chrétiens ? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puiſque c'eſt un fait certain & avéré : rien n'a rendu les Saints plus humbles, que les faveurs & les graces dont Dieu les a honorés. C'eſt ce qui les a fait trembler ; c'eſt ce qui leur a cauſé cette douleur vive & cette confuſion ſalutaire de leur relâchement & de leurs tiédeurs. La vûe de leurs péchés les allarmoit ; mais la vûe des graces qu'ils recevoient continuellement, & dont ils craignoient d'abuſer, ne les étonnoit pas moins. Or il ſeroit bien étrange que ce qui a été le fondément de leur humilité, fût la matière de notre préſomption, & que nous vinſſions à nous énorgueillir de ce qui les a ſaiſis de frayeur & confondus. Fuſſions-nous, comme S. Jean, les favoris de J. C. il faut être humble, autrement de favori de J. C. on devient un réprouvé.

J'ajoute qu'il faut être bienfaiſant & charitable, en communiquant aux autres les faveurs qu'on a reçues de Dieu. Voulez-vous, Chrétiens, vous apliquer utilement cette maxime ? en voici le moyen facile, & maintenant plus néceſſaire que jamais. Il y en a dans cette auditoire, que Dieu a libéralement pourvus des biens de la terre, & en cela il les a favoriſés ; car les biens même temporels par raport à leur fin, qui eſt le ſalut, ſont des faveurs & des graces. Mais du reſte qu'a prétendu Dieu en vous donnant des biens temporels ? n'a-t'il point eu d'autres deſſeins

que

que de vous distinguer, que de vous mettre à votre aise, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres souffrent ? Ah ! mes chers Auditeurs, rien n'est plus éloigné de ses intentions, & ce seroit faire outrage à sa providence de penser qu'il eût borné là toutes ses vûes. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en soyez les distributeurs ; & qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec sagesse sur les pauvres & les misérables. Tel est l'ordre qu'il a établi : & cette largesse, sur-tout dans un tems de nécessité publique, comme celui-ci, n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation, mais un précepte rigoureux & une loi indispensable : car tandis que les pauvres gémissent, se persuader qu'on puisse faire, ou des épargnes, ou des dépenses dans une autre vûe que de pourvoir à leurs besoins ; ne pas augmenter l'aumône à proportion que la misére croît ; ne pas vouloir se priver de quelque chose, pour contribuer au soulagement des membres de J. C. ne pas rabattre quelque chose de son luxe, pour les faire subsister ; être aussi magnifique dans ses habits, aussi prodigue dans le jeu, aussi adonné à la bonne chère & aux vains divertissemens du monde, c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de notre religion, & il n'y auroit plus d'Evangile, si l'on pouvoit ainsi se sauver. Souffrez cette remontrance que je vous fais : ce n'est pas seulement par le zèle que je dois avoir pour les pauvres, mais par celui que Dieu m'inspire pour vous-mêmes ; ce n'est pas seulement pour l'intérêt de la charité,

mais pour celui de la juſtice. Voilà ce que S. Jean lui-même vous demande aujourdhui, pour reconnoître ce que vous lui devez. Il veut que vous ſoyez ſes imitateurs ; que comme il vous a fait part des tréſors du ciel, vous faſſiez part à vos frères des biens du ſiécle. Car il a droit de vous dire ici ce que diſoit S. Paul aux premiers chrétiens : *Si nos vobis ſpiritualia ſeminavimus, magnum eſt ſi nos carnalia veſtra metamus* : quel tort vous faiſons-nous lorſqu'après avoir ſemé dans vos ames les biens ſpirituels, nous prétendons recueillir le fruit de vos biens temporels ? Si c'étoit pour nous-mêmes, vous pourriez vous en plaindre avec raiſon : mais que pouvez-vous donc alléguer, quand c'eſt pour d'autres, quand c'eſt pour les pauvres ; quand c'eſt pour vos frères mêmes que nous vous ſollicitons ? *Magnum eſt ſi nos carnalia veſtra metamus.* Achevons, Chrétiens, & aprenez enfin comment la faveur où fut S. Jean auprès de J. C. n'a point été pour ceux qui n'eurent pas le même avantage, une faveur odieuſe : c'eſt la troiſième partie.

Ibid. 6. 9.

III. PART. CE qui rend la faveur odieuſe, c'eſt de voir un ſujet, ſous ombre & par la raiſon ſeule qu'il eſt favori, diſpenſé des loix les plus inviolables, exemt de tout ce qu'il y a d'onéreux ; vivant ſans peine, tandis que les autres gémiſſent, & tellement traité, qu'on peut dire de lui ce que diſoit le Prophéte royal, parlant de ceux que l'iniquité du ſiécle a élevés aux plus hauts rangs de la fortune humaine ; il ſemble qu'ils ne ſoient plus de la maſſe des hommes, parce qu'ils ne

reſſentent plus les miſéres communes des hommes : *In labore hominum non ſunt, & cum hominibus non flagellabuntur.* Voilà ce qui excite non-ſeulement la jalouſie, mais l'indignation & la haine. Car ſi le favori avoit part aux obligations pénibles & rigoureuſes des autres ſujets ; s'il portoit comme eux le fardeau ; ſi malgré ſon élévation, on ne l'épargnoit en rien, dès-là, quelque chéri qu'il fût d'ailleurs, ſa faveur ne ſeroit plus un objet d'envie, & nul n'auroit droit de la regarder d'un œil chagrin & d'en murmurer. Or tel eſt, Chrétiens, le troiſième & dernier caractère de la faveur de S. Jean. Il a été le diſciple bien-aimé, j'en conviens : mais cet avantage & ce titre de bien-aimé ne l'a point déchargé de ce qu'il y a de plus péſant & de plus ſévère dans la loi de J. C. Au contraire, plus il a eu de diſtinction entre les autres diſciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loi ; ſelon qu'il a été favoriſé & conſidéré de ſon maître, il a été deſtiné à de plus grands travaux : de ſorte que cette prérogative dont le Fils de Dieu l'honora, bien-loin d'être un privilége pour lui, ne fut qu'un engagement particulier aux croix & aux ſouffrances. Et c'eſt, mes chers Auditeurs, ce que J. C. voulut faire entendre, lorſque la mère de ce ſaint diſciple s'aprochant du Sauveur des hommes & l'adorant, elle le pria d'accorder à ſes deux fils les deux premières places de ſon Royaume, & d'ordonner qu'ils fuſſent aſſis l'un à ſa droite & l'autre à ſa gauche. Ceci eſt bien remarquable. Que fit Jeſus-Chriſt ? au lieu de contenter la mère, il ſe mit à inſtruire les enfans, & à les détron-

Pſalm. 72.

per de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous
Matth. ne ſçavez ce que vous demandez, *Neſcitis*
c. 20. *quid petatis.* Vous penſez que ma faveur eſt ſemblable à celle des hommes, qui ne ſe termine qu'à de vaines proſpérités, & qu'on ne recherche que pour être plus heureux en ce monde; or rien n'eſt plus opoſé à mes maximes: mais pouvez-vous, leur ajouta le même Sauveur, pouvez-vous boire le calice que je boirai, & être baptiſés du baptême dont je ſerai baptiſé? *Poteſtis bibere calicem quem ego*
Ibid. *bibiturus ſum?* Ce calice plein d'amertume qui m'eſt préparé, ce calice de ma paſſion, pouvez-vous le partager avec moi? car j'aime mes élus, mais d'un amour ſolide & fort; & pour les aimer, je n'en ſuis pas moins diſpoſé à les exercer. Mon calice donc & mon baptême, c'eſt-à-dire, mes ſouffrances & ma croix, voilà d'où ma faveur dépend; voyez ſi vous pouvez accepter & accomplir cette
Ibid. condition: *Poteſtis?* Et comme ils répondirent qu'ils le pouvoient, *Poſſumus*; quoique J. C. n'eût rien, ce ſemble à exiger de plus, & qu'en aparence il dût être content de leur réſolution, il ne voulut pas néanmoins s'expliquer ſur le point de leur demande, ni leur en aſſurer l'effet. C'eſt la réflexion de S. Grégoire Pape. Il ne leur dit pas pour cela: je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous ſerez donc placés dans mon Royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs: non, il ne leur dit rien de ſemblable; pourquoi? parce qu'un tel diſcours eût ſuſcité contr'eux tout le reſte des diſciples encore foibles & imparfaits, & par conſéquent ambitieux & jaloux. Il leur dit ſeulement, qu'ils

auront part à ſon calice, & qu'ils le boiront; qu'ils ſeront perſécutés comme lui, calomniés comme lui, ſacrifiés & livrés à la mort comme lui: *Calicem quidem meum bibetis.* Paroles bien capables de réprimer le murmure des uns & la cupidité des autres. Je ſçais que les Apôtres ne laiſſerent pas de s'élever contre S. Jean & contre ſon frère; *Et audientes decem indigniati ſunt de duobus fratribus*; mais vous ſçavez auſſi la ſainte & ſage correction que leur fit le Sauveur, lorſque leur reprochant ſur cela même leur groſſièreté & leur ignorance dans les choſes de Dieu, il leur remontra que c'étoit ainſi que raiſonnoient les partiſans du monde; qu'il n'en ſeroit pas de même parmi eux, & que l'avantage qu'auroient quelques-uns d'être en faveur auprès de lui, ne ſeroit point une grace odieuſe, comme la faveur des grands de la terre, parce que celui qui parmi les ſiens voudroit être le premier, devoit s'attendre à devenir le ſerviteur & l'eſclave de tous; à être le plus chargé de ſoins, le plus accablé de travaux, le plus expoſé à ſouffrir & le plus prêt à mourir. Divine leçon qui calma bientôt les diſciples, & qui effaça pour jamais ces expreſſions & ces ſentimens d'envie qu'ils avoient conçus contre la perſonne de S. Jean. Ibid. Ibid.

Et en effet, Chrétiens, S. Jean qui fut le favori & le bien-aimé du Fils de Dieu, eſt, à le bien prendre, celui de tous les Apôtres qui paſſa par de plus rudes épreuves. On demande s'il a été martyr; & moi je ſoutiens qu'au lieu d'un martyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois: le premier au Calvaire, que j'appelle le martyre de ſon cœur;

le ſecond dans Rome, que nous pouvons regarder comme ſon martyre véritable & réel ; & le troiſième dans l'exil où il mourut. Que ne ſouffrit-il pas, lorſqu'étant au pied de la croix, il vit expirer ſon maître, couvert de malédictions & d'oprobres, lui qui brûloit de zèle pour cet homme-Dieu, lui qui en connoiſſoit tout le mérite & toute la ſainteté ? Ah, dit excellemment Origéne, il n'étoit pas néceſſaire après cela qu'il y eût pour S. Jean une autre eſpèce de martyre : il ne falloit plus pour éprouver ſa foi, ni épées, ni roues, ni feu ; cela étoit bon pour les autres Apôtres, qui n'avoient pas été préſens au cruel ſpectacle du crucifiement de J. C. n'ayant pas ſenti comme S. Jean, ce martyre intérieur, il leur en falloit un extérieur, parce que d'une ou d'autre manière, ils devoient être, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, les témoins de J. C. mourant : mais S. Jean qui l'avoit été au Calvaire étoit dégagé de cette obligation ; il y avoit ſatisfait par avance, & bien-loin qu'il eût été diſpenſé du martyre, il étoit devenu par-là le premier martyr de l'Egliſe. Oui, Chrétiens, martyr de zèle & de charité ; de cette charité qui eſt l'eſprit du martyre même, & qui en fait tout le mérite. Car, comme raiſonne S. Cyprien, ce que notre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'eſt pas notre ſang, mais notre foi : *Non quærit in nobis ſanguinem, ſed fidem.* S. Jean par l'excès de ſa douleur en voyant J. C. crucifié, lui avoit déjà rendu le témoignage de ſa foi ; c'étoit aſſez, J. C. ne demandoit plus le témoignage de ſon ſang.

Cypr.

Mais je me trompe : le martyre du ſang n'a

pas manqué à S. Jean, non plus que celui du cœur ; l'Égliſe autoriſée de la tradition, nous l'aprend bien, lorſqu'elle célébre le jour bienheureux, où ce zélé diſciple combattant à Rome pour le nom de ſon Dieu, ſouffrit devant la Porte Latine. Quel tourment, ſi nous en croyons Tertullien & le récit qu'il nous en fait ! un corps vivant plongé peu à peu dans l'huile bouillante. Cette ſeule idée ne vous ſaiſit-elle pas d'horreur ? J'avoue que S. Jean fortifié d'une grace extraordinaire, eut la vertu de réſiſter à ce ſuplice, & que Dieu par le miracle le plus authentique l'y conſerva : mais ſuivant le Cardinal Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur ; un miracle que Dieu opéra, pour mettre S. Jean en état de ſouffrir, & plus long-tems, & plus vivement ; un miracle pour lui faire boire à plus longs traits le calice qui lui avoit été préſenté & qu'il avoit accepté ; un miracle plus affreux que la mort même. Car voilà, Chrétiens, ſi je puis ainſi m'exprimer, les miracles de la faveur de J. C. miracles que S. Pierre ne comprenoit pas quand J. C. lui diſoit, parlant de Jean : Que vous importe, ſi je veux que celui-ci demeure juſqu'à ce que je vienne ? *Si eum volo manere donec veniam, quid ad te* ? la conſéquence qu'en tira S. Pierre, fut que Jean, par un privilége particulier, ne mourroit point : mais, ajoûte S. Jean lui-même, ce n'étoit pas ce qu'avoit dit le Sauveur. Il avoit ſeulement marqué que Jean ne mourroit pas comme les autres, d'un court & ſimple martyre, mais qu'il leur devoit ſurvivre, pour accomplir un troiſième genre de martyre à quoi Dieu l'avoit réſervé. *Joan. c. 21.*

Quel eſt-il ce dernier martyre ? c'eſt, Chrétiens, le rigoureux exil où notre Apôtre eut tant de perſécutions à eſſuyer, tant de calamités & de miſéres ; ſe trouvant rélégué dans une iſle déſerte, ſéparé de ſon Egliſe, arraché d'entre les bras de ſes diſciples, ſans conſolation de la part des hommes, ſans ſoutien, & deſtitué enfin de tout ſecours dans une extrême vieilleſſe & juſqu'au moment de ſa mort.

Voilà comment S. Jean fut traité, & voilà quel fut ſon partage. C'eſt donc une erreur d'en prétendre un autre ; & l'illuſion la plus groſſière eſt de nous promettre, que plus nous aurons part aux bonnes graces de notre Dieu, plus nous ſerons exemts de ſouffrir. Dire, je ſuis aimé de Dieu, donc j'ai droit de lui demander une vie heureuſe & tranquille : ou dire au contraire, ma vie eſt pleine de ſouffrances, donc je ne ſuis pas aimé de Dieu ; raiſonnement d'infidéle & de païen. Cela pourroit convenir au Judaïſme, où l'on meſuroit les faveurs de Dieu par les bénédictions temporelles : mais dans le Chriſtianiſme les choſes ont changé de face, & Dieu s'en eſt hautement déclaré. Depuis l'établiſſement de la loi de grace, plus de privilége pour les élus du Seigneur à l'égard des biens de ce monde ; plus d'exemption pour eux ni de diſpenſes à l'égard des croix de cette vie. Pourquoi cela ? ah ! mes Frères, répond S. Auguſtin, y a-t'il rien de plus juſte ? le bien-aimé du Père ayant ſouffert, étoit-il de l'ordre que les bien-aimés du Fils ne ſouffriſſent pas ? J. C. le prédeſtiné par excellence, ayant été un homme de douleurs, étoit-il raiſonnable

qu'il y eût après lui des prédestinés d'un caractère différent ? il est donc pour vous & pour moi d'une absolue nécessité que nous buvions le calice du Fils de Dieu : mais le secret est que nous le buvions comme ses favoris, & c'est ce que nous n'entendons pas ; c'est ce que n'entendoit pas S. Jean lui-même, quand J. C. lui demandoit : *Poteſtis bibere calicem* ? Mais qu'il le conçut bien dans la suite, en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler ! Tous les jours, Chrétiens, nous buvons malgré nous & sans y penser le calice du Sauveur : tant de disgraces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persécutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à dévorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmités, de maladies, mille autres peines que nous ne pouvons éviter ; c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a préparée. Nous avalons tout cela, permettez-moi d'user de cette expression, & de quelque manière que ce soit, nous le digérons : mais parce que nous ne le considérons pas comme une partie du calice de notre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice de salut ; & c'est en quoi notre condition est déplorable, de ce que buvant tous les jours ce calice si amer, nous n'avons pas encore apris à le boire comme il faut ; c'est-à-dire, à le boire, non-seulement sans impatience & sans murmure, non-seulement avec un esprit de soumission & de résignation ; mais avec joie & avec action de graces de ce que nous ne sçavons pas encore faire volontairement

& utilement ce que nous faiſons à toute heure par néceſſité & ſans fruit. S'il dépendoit de nous, ou d'accepter, ou de refuſer ce calice, ou que la choſe fût à notre choix, peut-être faudroit-il des raiſons, & même des raiſons fortes pour nous réſoudre à le prendre. Mais la loi eſt portée ; elle eſt générale, elle eſt indiſpenſable, enſorte que ſi nous ne bûvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre ; ſi nous ne le bûvons en favoris, nous le boirons en eſclaves ; ſi, comme parle l'Ecriture, nous n'en bûvons le vin qui eſt pour les juſtes & pour les prédeſtinés, nous en boirons la lie qui eſt pour les pécheurs & pour les réprouvés. Ne ſommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice ſi précieux, & d'en goûter tout le fiel & toute l'amertume, ſans en éprouver la douceur.

Voilà, Chrétiens, la grande leçon dont nous avons ſi ſouvent beſoin dans le monde : voilà dans les ſouffrances de la vie quelle doit être notre plus ſolide conſolation ; de penſer que ce ſont des faveurs de Dieu ; qu'elles ont de quoi nous rendre agréables à Dieu & les élus de Dieu ; que la prédeſtination & le ſalut y ſont attachés, & qu'on ne peut autrement parvenir à l'héritage des enfans de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos eſprits & dans vos cœurs : elles vous formeront, non point préciſément à ſouffrir (car où eſt l'homme ſur la terre qui ne ſouffre pas,) mais à ſouffrir chrétiennement & ſaintement. Le pouvez-vous ? c'eſt la queſtion que vous fait ici le Sauveur du

monde après l'avoir faite à S. Jean : le pouvez-vous, & le voulez-vous ? *Poteſtis* ? Ah ! Seigneur, nous vous répondrons avec toute la confiance que votre grace nous inſpire : oui, nous le pouvons, & nous nous y engageons, *Poſſumus*. Nous ne le pouvons de nous-mêmes, mais nous le pouvons avec vous & par vous. Nous le pouvons, parce que vous l'avez pu avant nous, & qu'en le faiſant, vous nous en avez communiqué le pouvoir. Daignez encore nous en donner le courage, afin que nous en recevions un jour la récompenſe éternelle, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LA FESTE
DE
STE. GENEVIÉVE.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde pour confondre les forts: & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus mépriſable, même les choſes qui ne ſont point, pour détruire celles qui ſont. Dans la premiére Epitre aux Corinthiens, chap. 1.

TEL eſt, Chrétiens, l'ordre de la divine Providence; & c'eſt ainſi que notre Dieu prend plaiſir à faire éclater ſa grandeur ſouveraine & ſa toute-puiſſante vertu. Si pour opérer de grandes choſes, il ne choiſiſſoit que de grands ſujets, on pourroit attribuer ſes merveilleux ouvrages, ou à la ſageſſe, ou à l'opulence, ou au pouvoir & à la force des

Miniſtres qu'il y auroit employés. Mais, dit l'Apôtre des Gentils, afin que nul homme n'ait de quoi s'enfler d'une fauſſe gloire devant le Seigneur, ce ne ſont communément, ni les ſages ſelon la chair, ni les riches, ni les puiſſans, ni les nobles qu'il fait ſervir à l'exécution de ſes deſſeins; il prend au contraire ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puiſſances humaines, & ſuivant l'expreſſion de l'Apôtre, il va chercher juſques dans le néant, ceux qu'il veut élever au deſſus de toutes les grandeurs de la terre: *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non ſunt, ut ea quæ ſunt deſtrueret.* Penſée bien humiliante pour les uns, & bien conſolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, Grand du ſiécle: tout cet éclat qui vous environne, cette autorité, cette élévation, cette pompe, qui vous diſtinguent à nos yeux, ce n'eſt point-là ce qui attire ſur vous les yeux de Dieu: que dis-je? c'eſt même ſelon les règles ordinaires de ſa conduite, ce qu'il rejette, quand il veut opérer par le miniſtère des hommes ſes plus étonnantes merveilles: mais au même tems, penſée bien conſolante pour vous, pauvres; pour vous que votre condition a placés aux derniers rangs; pour vous que l'obſcurité de votre origine, que la foibleſſe de vos lumières rend, ce ſemble, incapables de tout. Prenez confiance; plus vous êtes mépriſables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, & à ſe glorifier lui-même en vous; *Infirma mundi elegit Deus.* En voici, mes chers Auditeurs, un bel exemple: c'eſt celui de

l'illuſtre & ſainte Patrone dont nous ſolemniſons la fête, & dont j'ai à faire le panégyrique. Qu'étoit-ce, ſelon le monde, que Geneviève? une fille ſimple & dépourvûe de toutes les lumières de la ſcience; une fille foible & ſans pouvoir, une bergère réduite, ou par ſa naiſſance, ou par la chûte de ſa famille, au plus bas état. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles, & qui vont partager d'abord ce diſcours, je vous ferai voir la ſimplicité de Geneviève, plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, c'eſt la première partie; la foibleſſe de Geneviève plus puiſſante que toute la force du monde, c'eſt la ſeconde partie; & ſi je puis parler de la ſorte, la baſſeſſe de Geneviève, plus honorée que toute la grandeur du monde, c'eſt la troiſième partie. Quel fonds, Chrétiens, de réflexions & de morale! Ménageons tout le tems néceſſaire pour le creuſer, & pour en tirer d'utiles & de ſalutaires leçons, après que nous aurons demandé les ſecours du Ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

I. PART. Dieu ſeul, Chrétiens, eſt le Père des lumières, & une créature ne peut être véritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'aproche de Dieu, & que Dieu ſe communique à elle. Tel fut auſſi le grand prodige de l'éminente ſageſſe qui parut dans la conduite de l'illuſtre & glorieuſe Geneviève. C'étoit une ſimple fille, il eſt vrai, mais par un merveilleux effet de la grace, cette ſimple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dès l'inſtant qu'elle fut capable de le connoître; & Dieu réciproquement prit plaiſir à répandre

sur elle la plénitude de ses dons & de son esprit. Voilà ce qui a relevé sa simplicité, & ce qui lui a donné, dans l'opinion même des hommes, cet ascendant admirable au-dessus de toute la prudence du siécle.

Il falloit bien que Geneviève, toute ignorante & toute grossière qu'elle étoit d'ailleurs, eût des hautes idées de Dieu, puisque dès sa première jeunesse elle se dévoua à lui de la manière la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme sujette, elle voulut lui appartenir comme épouse. Comprenant que celui qu'elle servoit, étoit un pur esprit, pour contracter avec lui une sainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair. Sçachant que pour un amour spécial de la virginité, il s'étoit fait le Fils d'une vierge, elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer vierge, & pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par vœu, par une profession solemnelle. Car elle étoit dès-lors instruite & bien persuadée de cette théologie de S. Paul, que quiconque se lie à Dieu devient un même esprit avec lui; & elle n'ignore pas qu'une vierge dans le Christianisme, je dis une vierge par choix & par état, est autant élevée au-dessus du reste des fidéles, qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou pour m'exprimer encore comme l'Apôtre, au-dessus des domestiques de Dieu. C'est dans ces sentimens qu'elle lui fait tout à la fois le sacrifice de son corps & de son ame; ne voulant plus disposer de l'un ni de l'autre, même légitimément, renonçant avec joie à sa liberté, dans une chose où elle

trouve un souverain bonheur à n'avoir plus de liberté ; & ajoutant aux obligations communes de son baptême, celle qui devoit lui tenir lieu d'un second baptême, puisque, selon S. Cyprien, l'obligation des vierges est une espèce de sacrement qui met dans elles le comble & la perfection au sacrement de la foi.

Mais admirons, mes chers Auditeurs, l'ordre qu'elle observe en tout cela. Le Saint-Esprit dans les Proverbes, dit que la simplicité des justes est la règle sure & infaillible dont Dieu les a pourvus, pour les diriger dans leurs entreprises & dans leurs actions. Or c'est ici que vous allez voir l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture : *Justorum simplicitas dirigat illos.* Geneviève formoit un dessein dont les suites étoient à craindre, non-seulement pour tout le cours de la vie, mais pour son salut & sa prédestination. Que fait-elle ? parce qu'elle est humble, elle ne s'en fie pas à elle-même ; & parce qu'elle est docile, elle évite cet écueil dangereux du propre sens & de l'amour propre, qui fait faire tous les jours aux sages du monde tant de fausses démarches, & qui détournent si souvent de la voie du Ciel ceux qui croient la bien connoître & y marcher. Pour ne pas s'engager même à Dieu par un autre mouvement que celui de Dieu, Geneviève consulte les oracles par qui Dieu s'explique ; elle traite avec les Prélats de l'Eglise, qui sont les interprétes de Dieu & de ses volontés. Deux grands Evêques qui vivoient alors, celui d'Auxerre & celui de Troyes, passant par Nanterre, sa patrie & le lieu de sa demeure,

Prov. c. 11.

elle va ſe jetter à leurs pieds, elle leur ouvre ſon cœur, elle écoute leurs avis ; & parce qu'elle reconnoît que c'eſt Dieu qui l'apelle, elle s'oblige à ſuivre une ſi ſainte vocation : non-ſeulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidélement ce qu'elle a promis, & quelques années d'épreuves écoulées, elle fait entre les mains de l'Evêque de Chartres, ce qu'elle avoit déjà fait dans l'intérieur de ſon ame, je veux dire le ſacré vœu d'une perpétuelle virginité : n'agiſſant que par conſeil, que par eſprit d'obéiſſance, que par ce principe de ſoumiſſion qui faiſoit ſouhaiter à S. Bernard d'avoir cent paſteurs pour veiller ſur lui, bien-loin d'affecter, comme on l'affecte ſouvent dans le monde, de n'en avoir aucun. Belle leçon, Chrétiens, qui nous aprend à chercher & à diſcerner les voies de Dieu, ſur-tout quand il s'agit de dévotion & d'état ; où tous les égaremens ont des conſéquences ſi terribles, & en quelque manière ſi irréparables pour le ſalut. Inſtruction néceſſaire pour notre ſiécle, où l'eſprit de direction abonde, quoiqu'en même-tems il ſoit ſi rare ; ou tant de gens s'ingérent d'en donner des règles, & où ſi peu de perſonnes les veulent recevoir ; où chacun a le talent de gouverner & de conduire, & où l'on en voit ſi peu qui ayent le talent de ſe ſoumettre & d'obéir ; mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la conduite de l'Egliſe, hors de laquelle, comme dit S. Jérôme, nos vertus mêmes ne ſont plus de vertus ; la virginité n'eſt qu'un phantôme, le zèle qu'une illuſion, & tout ce que nous faiſons pour Dieu ſe trouve perdu & diſſipé.

L'élément des vierges & des ames dévouées à J. C. en qualité de ſes épouſes, c'eſt la retraite & la ſéparation du monde. Auſſi eſt-ce le parti que Geneviève choiſit. Car d'aimer à voir le monde, & à en être vûe, & prétendre cependant pouvoir répondre à Dieu de ſoi-même : vouloir être de l'intrigue, entrer dans les divertiſſemens, avoir part aux belles converſations, & quelque idée de piété que l'on ſe propoſe, ſe réſerver toujours le droit d'un certain commerce avec le monde ; en uſer, dis-je, de la ſorte, & croire alors pouvoir garder ce tréſor que nous portons dans nos corps, comme dans les vaſes de terre, j'entends le tréſor d'une pureté ſans tâche, c'eſt ce que la prudence du ſiécle a de tout tems préſumé de faire, mais c'eſt ce que la ſimplicité de Geneviève, plus clairvoyante & plus pénétrante, traita d'eſpérance chimérique, & ce qui ne lui parut pas poſſible. Dès le moment qu'elle fit ſon vœu, elle ſe couvrit du ſaint voile qui diſtinguoit ſes prédeſtinées & ces élûes que S. Cyprien apelle la plus noble portion du troupeau de J. C. Il ne lui falloit point de prédicateur pour renoncer à tous ces vains ornémens qui corrompent l'innocence des filles du ſiécle, & qui ſervent d'amorce à la cupidité & à la paſſion. Sans étude & ſans lecture, elle connut qu'elle devoit faire le ſacrifice de toutes les vanités humaines. Une croix aportée du Ciel par le miniſtère d'un Ange, & qui lui fut préſentée par S. Germain, lui tint lieu déſormais de tout ce que l'envie de paroître lui eût fait ambitionner, ſi c'eût été une fille mondaine : & la manière ſimple dont elle traitoit avec

Dieu, ſans diſputer ſes droits contre lui, & ſans raiſonner inutilement ſur la rigueur du précepte, lui fit prendre des déciſions les plus exactes que celles de la théologie la plus ſévére. Or ſi nous agiſſions, Chrétiens, dans le même eſprit, c'eſt ainſi que nous ferions voir en nous les fruits d'une ſincère & véritable réformation de mœurs. Car ſi les prédicateurs de l'Evangile gagnent ſi peu à vous remontrer ces vérités importantes; ſi malgré tous les diſcours, vous demeurez encore auſſi attachés à je ne ſçais combien d'amuſémens & de bagatelles du monde corrompu; ſi, par exemple, on peut dire, à la honte de notre religion, que les dames chrétiennes ſont maintenant plus païennes que les païennes mêmes, en ce qui regarde l'immodeſtie & le luxe de leurs habits, ſi la licence & le déſordre ſur mille autres points croiſſent tous les jours, ce n'eſt, mes chers Auditeurs, que parce que nous voulons nous perſuader qu'il y a là-deſſus un devoir du monde qui nous autoriſe; ce n'eſt que parce que nous nous flattons de ſçavoir bien accorder des choſes que tous les Saints ont jugées incompatibles, & ſauver l'eſſentiel du Chriſtianiſme au milieu de tout ce qui le détruit: enfin ce n'eſt que parce que nous devenons ingénieux à nous aveugler nous-mêmes, & qu'au lieu de nous étudier à cette bienheureuſe ſimplicité, qui fut toute la ſcience de Geneviève, nous oppoſons à l'eſprit de Dieu les fauſſes maximes d'un eſprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette ſainte fille? apprenez-le: pour conſerver le mérite de la virginité, elle s'engage par état & par profeſſion

de vie, aux emplois les plus bas de la charité & de l'humilité. Car d'être vierge & d'être ſuperbe, elle ſçait que c'eſt un monſtre aux yeux de Dieu; elle ſçait, ſans que S. Auguſtin le lui ait apris, qu'autant qu'une vierge humble eſt préférable ſelon l'Evangile à une femme honnête dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage mérite-t'elle la préférence ſur une vierge orgueilleuſe. C'eſt pour cela qu'elle s'humilie, & que par un rare exemple de ſageſſe, elle ſe réduit à la condition de ſervante; c'eſt pour cela qu'elle s'attache à une maîtreſſe facheuſe, dont elle ſuporte les mauvais traitemens, & à qui elle obéit avec une patience & une douceur digne de l'admiration des Anges; & c'eſt par-là même auſſi qu'elle évite les réproches que S. Auguſtin faiſoit à une vierge chrétienne: *Auguſt.* *O tu virgo Dei, nubere noluiſti, quod licebat; & extollis te, quod non licet.* O ame inſenſée, que faites-vous? vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la loi de Dieu vous permettoit; & vous vous élevez par une fauſſe & vaine gloire, ce que la loi ne vous permet pas.

Mais pourquoi Geneviève ajoute-t'elle à ces exercices d'humilité une ſi grande auſtérité de vie; pourquoi ſe condamne-t'elle à des jeûnes ſi continuels, & fait-elle de ſon corps une victime de pénitence? c'étoit une ſainte, en qui le péché n'avoit jamais régné; c'étoit une ame pure, en qui la grace du baptême s'étoit maintenue: pourquoi donc ſe traiter ſi rigoureuſement elle-même? Ah! Chrétiens, c'eſt un myſtère que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plut encore à

Dieu de révéler à la ſimplicité de Geneviève. Elle étoit vierge, mais elle avoit à préſerver ſa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui eſt la molleſſe des ſens. Elle étoit ſainte; mais elle avoit un corps naturellement corps de péché, dont elle devoit faire, comme dit S. Paul, une hoſtie vivante. Elle étoit ſoumiſe à Dieu; mais elle avoit une chair rebelle qu'il falloit dompter & aſſujettir à l'eſprit. Voilà ce qui lui fit oublier qu'elle étoit innocente, pour embraſſer la vie d'une pénitente. Le monde ne raiſonne pas ainſi; mais je vous l'ai dit, la grande ſageſſe de Geneviève eſt de raiſonner tout autrement que le monde. Le monde, quoique criminel, prétend avoir droit de vivre dans les délices; & Geneviève, quoique juſte, ſe fait une loi de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle ſe diſpoſe aux communications les plus ſublimes qu'une créature ait peut-être jamais eues avec Dieu. Nous avons peine à le comprendre; mais c'eſt la merveille de la grace. Une fille ſans inſtruction & ſans lettres, telle qu'étoit Geneviève, parle néanmoins de Dieu comme un Ange du ciel. Elle ne ſçait rien; & l'onction qu'elle a reçue d'en-haut, lui enſeigne toutes choſes: elle demeure ſur la terre & dans ce lieu d'exil; mais toute ſa converſation eſt parmi les bienheureux & dans le ſéjour de la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraiſon, elle y paſſe les jours & les nuits. La vûe de ſon troupeau, l'aſpect des campagnes, tout ce qui ſe préſente à elle, lui fait connoître Dieu, & l'éleve à Dieu. C'eſt une

fleur champêtre, que la main des hommes a peu cultivée ; mais qui exposée aux rayons du soleil de justice, en tire tout cet éclat dont brillent les justes, & toute cette bonne odeur de J. C. dont parle S. Paul. Tant d'explications, de leçons, de discours, de livres ne servent souvent qu'à nous confondre. Geneviève sans tous ces secours, découvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond & de plus caché : pourquoi ? parce que notre Dieu, dit Salomon, se plaît à parler aux simples : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus.* De-là ces extases qui la ravissent hors d'elle-même, & ces visions célestes dont elle est éclairée. Ce sont des mystères impénétrables pour nous, & des secrets qu'il ne lui étoit pas plus permis qu'à l'Apôtre de nous révéler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* Graces singulières & faveurs divines d'autant moins suspectes, que jamais elles ne produisirent dans cette ame solidement humble, ni esprit d'orgueil & de suffisance, ni esprit de censure & d'une réforme outrée, ni esprit de singularité & de distinction, mais modestie & réserve, mais soumission & obéissance, mais charité & douceur, mais discrétion la plus parfaite & prudence la plus consommée. De-là ce don de discerner les esprits, de démêler l'illusion & la vérité, les voies détournées & les voies droites, les fausses inspirations de l'Ange des ténébres & la vraie lumière de Dieu ; ensorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle est consultée comme l'oracle, & que les ministres même les plus éclairés ne rougissent point d'être ses disciples, de recevoir ses conseils & de les suivre. De-là cette

Prov. c. 3.

2. Cor. c. 12.

confiance avec laquelle on lui donne la conduite des vierges & le ſoin des veuves, pour les préſerver des piéges du monde, pour leur inſpirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la piété chrétienne, pour les inſtruire de tous leurs devoirs & pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu lui-même préſide, parce que c'eſt, ſi j'oſe parler de la ſorte, l'école de la ſimplicité évangélique.

Mais, Chrétiens, qu'oppoſe le monde à cette ſimplicité tant recommandée dans l'Ecriture, & maintenant ſi peu connue dans le Chriſtianiſme? une fauſſe ſageſſe que Dieu réprouve. On veut rafiner ſur tout, & juſques ſur la dévotion. On ſe dégoûte de ces anciennes pratiques autrefois ſi vénérables parmi nos pères, & de nos jours regardées par des eſprits préſomptueux & remplis d'eux-mêmes, comme de frivoles amuſémens. On veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles méthodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles prières pour célébrer les grandeurs de Dieu. On veut qu'une prétendue raiſon ſoit la règle de toute notre perfection: & tout ce qui peut en quelque manière ſe reſſentir de cette candeur & de cette pieuſe innocence, par où tant d'ames avant nous ſe ſont élevées & diſtinguées, on le met au rang des ſuperſtitions populaires & on le rejette avec mépris. Toutefois, mes chers Auditeurs, comment le Sage nous aprend-il à chercher Dieu, dans la ſimplicité de notre cœur: *In ſimplicitate cordis quærite illum.* De quoi Job eſt-il loué par l'eſprit même de Dieu? de ſa ſimplicité: *Et erat vir ille ſimplex & rectus.* Par quel moyen Daniel mérita-t'il la protec- *Sap. c. 1. Job. c. 1.*

1. *Mac.* 6. 2. tion de Dieu ? par ſa ſimplicité : *Daniel in ſimplicitate ſuâ liberatus eſt.* Je ſçais ce que le monde en penſe, que c'eſt une vertu toute contraire à ſes maximes, qu'il en fait le ſujet ordinaire de ſes railleries : mais malgré tout ce qu'en penſe le monde, malgré tout ce qu'il en dit & ce qu'il en dira, il me ſuffit, mon Dieu, de ſçavoir comme votre prophéte, que vous aimez cette bienheureuſe ſimplicité : 1. *Par.* 29. 19. *Scio quod ſimplicitatem diligas* : & c'eſt aſſez pour moi que vous en connoiſſiez le prix : *Job.* 31. *Sciat Deus ſimplicitatem meam.*

Voilà, mes Frères, ce qui doit nous affermir dans le droit chemin de la juſtice chrétienne, & ce qui nous y doit faire marcher avec aſſurance. Le monde parlera, le monde rira ; de faux ſages viendront nous dire ce que *Job.* 2. la femme de Job diſoit à ſon époux : *Adhuc permanes in ſimplicitate tua* ? Hé quoi, vous vous arrêtez à ces bagatelles ? vous vous laiſſez aller à ces ſcrupules, & dans un ſiécle comme celui-ci, vous prenez garde à ſi peu de choſe ? quelle ſimplicité & quelle folie ! On nous le dira, mais nous répondrons : oui, dans un ſiécle ſi dépravé, je m'attacherai à mon devoir, j'irai tête levée, & je ferai gloire de ma ſimplicité ; j'y vivrai, & j'y mourrai dans cette ſimplicité de la foi, dans cette ſimplicité de l'eſpérance, dans cette ſimplicité de la charité de Dieu & de la charité du prochain, dans cette ſimplicité d'une conduite équitable, humble, modeſte, déſintéreſſée, ſans détours, ſans artifices, ſans intrigues. Par-là j'engagerai Dieu à me conduire lui-même, & avec un tel guide je ne craindrai *Prov.* 10. 10. point de m'égarer : *Qui ambulat ſimpliciter, ambulat confidenter.* Vou-

Voulez-vous en effet, Chrétiens, que Dieu répande sur vous ses lumières avec la même abondance qu'il les répandit sur Geneviève ? voici pour cela quatre règles que vous propose, & que me fournit l'exemple de cette sainte vierge. Première règle : suivre le conseil de ceux que Dieu a établis dans son Eglise, pour être les pasteurs de vos ames & pour vous diriger dans les voies du salut : ne rien entreprendre d'important, & où votre conscience se trouve en quelque péril, sans les consulter ; aller à eux comme à la source des graces ; & les écouter comme Dieu même ; leur ouvrir votre cœur, & leur exposer simplement & avec confiance vos sentimens, vos désirs, vos bonnes & vos mauvaises dispositions ; prendre là-dessus leurs avis, & quelques vues contraires qui vous puissent survenir à l'esprit, les tenir pour suspectes & les déposer, si ce n'est que vous eussiez d'ailleurs une évidence absolue de l'erreur où l'on vous conduit & de l'égarement où l'on vous jette. Suivant une telle maxime & la suivant de bonne foi, vous agirez sûrement : car Dieu est fidele, dit l'Apôtre ; & puisqu'il vous envoie à ses ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer eux-mêmes, à leur inspirer ce qui vous convient, & à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin, & pour votre consolation, j'ose dire que si quelquefois ils se trompoient, ou Dieu feroit un miracle pour suppléer à leur défaut & pour vous redresser, ou jamais il ne vous imputeroit une illusion dont vous n'avez pas été l'auteur, & dont vous n'avez pu moralement vous préserver.

Seconde règle : Fuir le monde & ce que vous sçavez être dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou seulement même dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent se renfermer dans le cloître, & se cacher dans la solitude : Dieu dans le monde a ses serviteurs sur qui il fait reposer son esprit, à qui il fait entendre sa voix, & qu'il comble des trésors de sa miséricorde. Mais pour goûter ces divines communications, il faut qu'ils soient au milieu du monde sans être du monde ; c'est-à-dire, il faut qu'ils vivent séparés au moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage régne, d'un monde médisant où le prochain est attaqué ; d'un monde volage où l'esprit se dissipe, où toute l'onction de la piété se dessèche, où l'on ne peut éviter mille scandales légers, il est vrai, mais dont la conscience est toujours blessée. Il faut que se réduisant à la simplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte & du bruit, renonçant aux vanités & aux pompes humaines, uniquement attentif à écouter Dieu, ils lui préparent ainsi & leurs esprits & leurs cœurs. Telle fut la prudence de Geneviève, de cette fille si simple selon le monde, mais selon Dieu, si sage & si bien instruite des mystères de la grace & des dispositions qu'elle demande.

Troisième règle : S'adonner à la pratique des bonnes œuvres & sur-tout des œuvres de charité & d'humilité ; en faire toute son étude, & y borner toute sa science ; & pendant que les esprits curieux s'arrêtent à raisonner sur les secrets de la prédestination divine, pendant qu'ils en disputent avec chaleur, &

qu'ils entrent ſans ceſſe là-deſſus en de longues & d'éternelles conteſtations, s'en tenir ſimplement, mais ſolidement à cette courte déciſion du Prince des Apôtres : *Quapropter, Fratres, magis ſatagite, ut per bona opera certam veſtram electionem faciatis* : point tant de diſcours, mes Frères, point tant de controverſes & de ſubtilités ; vous avez la loi, pratiquez-là ; vous avez tous vos devoirs marqués, obſervez-les ; vous avez parmi vous des pauvres & des malades, prenez ſoin de les aſſiſter : ſoyez charitables, ſoyez humbles, ſoyez ſoumis, ſoyez patiens, vigilans, fervens. C'eſt-là tout ce qu'il nous importe de ſçavoir, & dès que vous le ſçaurez bien, vous en ſçaurez plus que ne peuvent vous en aprendre, dans leurs queſtions curieuſes & ſouvent peu utiles, tous les Philoſophes & les Théologiens : pourquoi ? non-ſeulement parce que c'eſt en cela qu'eſt renfermée toute la ſcience du ſalut ; mais parce que Dieu, qui ſe découvre aux ames fidéles & humbles, ſe fera lui-même ſur tout le reſte votre maître, & vous donnera des connoiſſances où la plus ſublime théologie ne peut atteindre. 2. Petr. c. 1.

Quatrième & dernière règle : Ajouter à la pratique des bonnes œuvres, l'auſtérité de la pénitence : & comme votre vie, mes chers Auditeurs, eſt déjà par elle-même une pénitence continuelle, puiſqu'elle eſt remplie de ſouffrances, les prendre ces peines & ces afflictions de la vie, avec un eſprit chrétien, avec un eſprit ſoumis, en un mot avec un eſprit pénitent. Voilà par où vous purifierez votre cœur, en vous acquittant devant Dieu de toutes vos dettes ; & où Dieu fait-il plus

volontiers ſa demeure, que dans les cœurs purs? Ainſi quelque dépourvus que vous puiſſiez être de toute autre lumière, la lumière de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élevera. Il ne lui faudra point de diſpoſitions naturelles; il ne ſera point néceſſaire que vous ſoyez de ces grands génies que le monde admire, & à qui le monde donne un ſi vain encens. Sans cette doctrine qui enfle, ſans être capables par la ſupériorité de vos vûes, ou la profondeur de vos raiſonnemens, de pénétrer les ſécrets de la nature les plus cachés, d'éclaircir les queſtions de l'école les plus épineuſes & les plus obſcures, de former de hautes entrepriſes & de gouverner les Etats, vous ſerez capables dans la ferveur de la priére, de recevoir les dons de Dieu, & d'avoir avec lui le commerce le plus ſacré, le plus étroit, le plus ſenſible, le plus touchant. Vous l'avez vu dans l'exemple de votre illuſtre Patrone: mais ſi la ſimplicité de Geneviéve a été plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, je puis dire encore que ſa foibleſſe a été plus forte que toute la puiſſance du monde: c'eſt la ſeconde Partie.

II. PART.

JE l'ai dit d'abord, Chrétiens, & je dois ici le redire: c'eſt le propre de Dieu de ſe ſervir d'inſtrumens foibles, & ſouvent même des plus foibles, pour les plus grands ouvrages de ſa puiſſance; & quand Caſſiodore veut faire l'éloge de cette vertu ſouveraine & ſans bornes que nous reconnoiſſons en Dieu, & qui eſt un de ſes premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute idée que de s'écrier en s'adreſſant à J. C.

O Seigneur ! qui peut douter que vous ne ſoyez un Dieu, & un Dieu tout-puiſſant, puiſque dans votre ſainte humanité, & enſuite dans la perſonne de vos ſerviteurs, vous avez rendu les foibleſſes & les miſéres même toute-puiſſantes ? *O verè omnipotens, qui ipſas miſerias feciſti potentes* ! Auſſi eſt-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a opéré des miracles, a triomphé de ſes ennemis, non par ſa main, mais par la main d'une femme. Eſt-il queſtion de dompter l'orgueil d'un Holopherne ? il ſuſcite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuſes & les mettre en fuite ? il y emploie une Débora. Veut-il ſauver tout ſon peuple dont on a conjuré la ruine ? il ne lui faut qu'une Eſther. Mais voici, Chrétiens, quequel choſe de plus ſurprenant & qui marque mieux la force de notre Dieu. Car après tout, ces femmes dont nous parle l'Ecriture, & dont les faits héroïques ont été ſi hautement loués par le Saint-Eſprit, c'étoient des femmes diſtinguées, des Princeſſes même & des Reines, des ſujets recommandables ſelon le monde. Judith poſſédoit de grands biens, Débora jugeoit le peuple avec une autorité ſuprême, Eſther ſe trouvoit aſſiſe ſur le trône. Or dans ces conditions éminentes, une femme, toute foible qu'elle eſt, ne laiſſe pas ſans miracle de pouvoir beaucoup, & d'être capable d'entreprendre des choſes importantes. Mais qu'une bergère telle qu'étoit Geneviève, pauvre, dénuée de tout, ſans nom, ſans crédit, ſans apui, demeurant dans ſon état vil & mépriſable, rempliſſe le monde du bruit de ſes merveilles, exerce un empire abſolu ſur les *Caſſiod.*

corps & ſur les eſprits ; diſpoſe, pour ainſi dire, à ſon gré des puiſſances du ciel, commande aux puiſſances de la terre, faſſe trembler les puiſſances de l'enfer, devienne la protectrice des villes & des royaumes : ah ! Chrétiens, c'eſt un des myſtères que S. Paul a voulu nous faire connoître, lorſqu'il a dit : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Et jamais cette parole de l'Apôtre s'eſt-elle accomplie ſi viſiblement & ſi authentiquement, que dans la perſonne de cette bienheureuſe fille dont nous honorons aujourdhui la mémoire ?

Car qu'eſt-ce que la vie de Geneviève, ſinon une ſuite de prodiges & d'opérations ſurnaturelles, que l'infidélité même eſt obligée de reconnoître ? y a-t'il maladie ſi opiniâtre & ſi incurable qu'il n'ait cédé à l'efficace de ſa prière ? & ce don des guériſons que le Maître des Gentils aſſûre avoir été une des graces communes & ordinaires dans la primitive Egliſe, quand & en qui a-t'il paru avec plus d'éclat ? Je ne parle pas de ces guériſons ſécrétes, particulières, faites à la vûe d'un petit nombre de témoins, & contre leſquels un eſprit incrédule croît toujours avec droit de s'inſcrire en faux ; mais je parle de ces guériſons publiques, connues, avérées, & que les ennemis même de la foi n'ont pu conteſter. Ce miracle des Ardens, dont l'Egliſe de Paris conſerve des monumens ſi certains : cent autres auſſi inconteſtables que celui-là, qu'il me ſeroit aiſé de produire, mais dont je n'ai garde de remplir un diſcours qui doit ſervir à votre édification, ne nous marquent-ils pas de la manière la plus ſenſible, quel pouvoir Geneviève avoit reçu de Dieu pour

tous ces effets de grace & de bonté qui ſont au-deſſus de la nature ? Si ſon corps après ſa mort n'a pas prophétiſé comme celui d'Elie ; ne ſemble-t'il pas qu'il ait encore fait plus ? n'en eſt-il pas ſorti mille fois une vertu ſemblable à celle qui ſortoit de J. C. même, ainſi que nous l'apprend l'Evangile ? n'eſt-il pas juſques dans le tombeau une ſource de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuſe reliquie ; & les eſprits les moins diſpoſés à en convenir, convaincus par leur propre expérience, ne lui ont-ils pas rendu des hommages ? témoin cette action de graces, en forme d'éloge qu'Eraſme compoſa, où il déclara ſi hautement que notre Sainte étoit après Dieu ſa libératrice, & qu'il ne vivoit que par le bienfait de ſon interceſſion.

Il n'y a que pour elle-même, Chrétiens, que Geneviève n'uſa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ſes plus beaux priviléges ; ayant paſſé toute ſa vie dans des infirmités continuelles, & voulant en cela ſe conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochoit d'avoir ſauvé les autres, & de ne s'être pas ſauvé lui-même. Mais la patience invincible qu'elle fit paroître dans tous les maux dont elle fut accablée, la joie dont elle ſe ſentoit comblée en ſouffrant, cette vigueur de l'eſprit qui dans un corps infirme la mettoit en état de tout entreprendre & de tout exécuter, n'étoit-ce pas à l'égard d'elle-même un plus grand miracle que tout ce qu'elle opéroit de plus merveilleux en faveur des autres ? Et cette vertu de Dieu dont elle étoit revêtue, ne trouvoit-elle pas de quoi éclater, ou ſelon le terme de S. Paul, de quoi

ſe perfectionner davantage dans une ſanté languiſſante, que dans un corps robuſte ?
2. Cor. 6. 2. *Nam virtus infirmitate perficitur.*

A ce don de guérir les corps, ajoutez un autre don mille fois plus excellent, c'eſt celui de guérir les ames. Ainſi l'avoit prédit le grand Evêque d'Auxerre S. Germain, en diſant de Geneviève, qu'elle ſeroit un jour la cauſe du ſalut de pluſieurs. Prédiction vérifiée par l'événement. Combien de pécheurs a-t'elle retirés de leurs voies corrompues, & remis dans les voies de Dieu ? combien de payens & d'idolâtres a-t'elle éclairés dans un tems où les ténébres de l'infidélité étoient répandues ſur la terre ; & quels fruits ne produiſit point ſon zèle dans ce Royaume maintenant très-Chrétien, mais où l'erreur dominoit alors & étoit placée juſques ſur le trône ? Qui ſçait combien d'affligés elle conſoloit, combien de miſérables elle ſoutenoit, combien d'ignorans elle inſtruiſoit dans ces ſaintes & fréquentes viſites, où tour-à-tour elle parcouroit les priſons, les hôpitaux, les cabanes des pauvres, faiſant par-tout ſentir les ſalutaires effets de ſa charité ? Et ſans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs depuis tant de ſiécles, ont été touchés, pénétrés, gagnés à Dieu, & le ſont tous les jours, par la puiſſante vertu de ſes cendres que nous avons conſervées & que nous conſerverons comme un des plus riches dépôts ? Vous le ſçavez, Seigneur, vous en avez été témoin, & vous l'êtes ſans ceſſe : vous ſçavez, dis-je, de quelle onction on eſt rempli à la vûe de ce tombeau, dont vous avez fait notre eſpérance & notre aſile : vous

ſçavez quelles lumières on y reçoit, & quels ſentimens on en remporte. Daignez, ô mon Dieu, ne tarir jamais cette ſource féconde de toutes les bénédictions céleſtes.

Voilà donc, Chrétiens, le miracle que nous ne pouvons aſſez admirer, & que je vous ai d'abord propoſé. Geneviève aſſez forte dans ſa foibleſſe, pour fléchir les puiſſances même du Ciel, pour humilier les plus fières puiſſances de la terre, pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer. Prenez garde: je dis pour fléchir les puiſſances même du Ciel, apaiſant en faveur des hommes la colére de Dieu, détournant ſes fléaux, & l'engageant à ſuſpendre ſes foudres prêtes à tomber ſur nos têtes; nous obtenant après tant de déſordres un pardon que nous n'euſſions pas oſé demander par nous-mêmes, & dont l'énormité de nos crimes nous rendoit indignes; nous ouvrant tous les tréſors de la divine miſéricorde, & la forçant en quelque ſorte à nous combler de ſes richeſſes. Je dis pour humilier les plus fières puiſſances de la terre: le fameux & barbare Attila en fut un exemple mémorable. Ce Prince accoutumé au ſang & au carnage, marchoit à la tête de la plus nombreuſe armée: déjà l'Allemagne avoit éprouvé les triſtes effets de ſa fureur; déjà notre France étoit inondée de ce torrent impétueux, qui répandoit par-tout devant ſoi la terreur & portoit le ravage & la déſolation. Que lui opoſer, & par où conjurer cette affreuſe tempête dont tant de provinces étoient ménacées? Sera-ce par les ſuplications & les remontrances des plus grands hommes, qui tour à tour font ſans ceſſe de nouvelles tentatives auprès de

ce rédoutable conquérant pour le gagner ? mais enflé de ces ſuccès, il n'en devient que plus audacieux & plus intraitable. Sera-ce par les menaces & par les promeſſes ? mais ſes forces juſques-là invincibles, le mettent en état de ne rien craindre, & les plus belles promeſſes ne répondent point encore à ſon attente, & ne peuvent contenter ſon inſatiable ambition. Sera-ce par la multitude & la valeur des combattans ? mais tout plie en ſa préſence, & ſur ſon paſſage il ne trouve nul obſtacle qui l'arrête. Ah ! Chrétiens, l'heure néanmoins approche où ce cruel Tyran doit être abbatu, & toutes ſes forces détruites : ce tiſon fumant, pour uſer de cette expreſſion d'Iſaïe, ſera éteint, & comment ? c'eſt aſſez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviève, & qu'elle verſera au pied de l'autel. Oui, ces larmes ſuffiſent : l'ennemi ſe trouble, une ſubite frayeur le ſaiſit ; cette formidable armée eſt en déroute, & l'orage, comme une fumée, ſe diſſipe. Enfin je dis pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer. Avec quel émpire a-t'elle commandé aux démons mêmes ? avec quel reſpect ces eſprits de ténébres ont-ils écouté ſa voix, & lui ont-ils obéi ? avec quelle honte ont-ils vu leur domination renverſée, & ſont-ils ſortis des corps au premier ordre qu'ils en ont reçu ? c'eſt de quoi nous avons les preuves certaines, & ce qui me fait reprendre avec le Docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'eſt pour cela même auſſi, mes chers Auditeurs, vous le ſçavez, que la ſage piété de nos Pères n'a pas cru pouvoir mieux défen-

dre & conſerver cette ville capitale où nous vivons qu'en la confiant aux ſoins & la mettant ſous la protection de la toute-puiſſante & glorieuſe Geneviève. Ceci vous regarde, & demande une réflexion particulière. Dès le tems que la monarchie Françoiſe prit naiſſance, Dieu lui déſigna cette protectrice. Paris devint dans la ſuite des ſiécles une des plus nobles & des plus ſuperbes villes du monde; & s'il s'eſt maintenu juſqu'à préſent dans cette ſplendeur; ſi malgré les viciſſitudes continuelles des choſes humaines, il a ſubſiſté & ſubſiſte encore; ſi mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la ſéchereſſe, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous que c'eſt à ſa bienheureuſe Patrone qu'il en eſt redevable? Après les ſecours qu'il en a reçus dans les plus preſſantes néceſſités; après qu'elle l'a ſi ſouvent préſervé & des fureurs de la guerre, & de l'ardeur des flâmes, & des injures de l'air & de la ſtérilité des campagnes, & du débordement des fleuves, les païens auroient érigé Geneviève en divinité: mais, vous, mes Frères, mieux inſtruits, vous vous contentez, & devez en effet vous contenter de la reconnoître pour votre bienfactrice, de l'honorer & de l'invoquer comme votre avocate auprès du Dieu ſeul que vous adorez. Protection viſible, dont nous avons eu & dont nous avons tous les jours les plus éclatans témoignages. Protection inviſible, & non moins efficace en mille rencontres ſur la perſonne de nos Rois & ſur tout le corps de l'Etat. Protection, (le dirai-je, mes chers Auditeurs, mais n'eſt-il pas vrai?) protection d'autant plus néceſ-

faire, que l'iniquité du siécle est plus abondante & doit plus irriter le Ciel contre nous.

Car qu'est-ce que cette ville si nombreuse, & quel spectacle présenterois-je à vos yeux si je vous en faisois voir toutes les abominations? Qu'est-ce, dis-je, que Paris? un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent & les petits & les grands, & les pauvres & les riches, qui profanent même ce qu'il y a de plus sacré, & qui s'établissent jusques dans la maison de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs: nous n'en connoissons déjà que trop. Or que seroit-ce donc, si nous n'avions pas une médiatrice, pour prendre nos intérêts auprès de Dieu, & pour arrêter ses coups? Mais après tout, mes Frères, Dieu ne se lassera-t'il point? la mesure de nos crimes ne se remplira-t'elle point, & ne pourra-t'il point arriver que ce secours de Geneviève cesse enfin pour nous? Quand les Israélites eurent oublié le Seigneur jusques à faire des sacrifices à un veau d'or, pendant que Moïse étoit sur la montagne & prioit pour eux, l'Ecriture nous aprend que Dieu en fit un reproche à ce législateur. Va, Moïse, lui dit-il, descends de la montagne, & tu verras le désordre de ton peuple: car c'est ton peuple, & non plus le mien: *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Ce n'est plus mon peuple, puisqu'il a choisi un autre Dieu que moi, & que dans l'état de corruption où il est réduit, je ne le connois plus: mais c'est encore le tien, puisque tout corrompu qu'il est, tu viens intercéder & me solliciter pour lui. Va donc, & tu seras toi-même témoin de ses

Exod. c. 32.

déréglemens & de ſes excès. Tu te promettois quelque choſe de ſa piété & de ſa religion ; mais tu connoîtras en quelle idolâtrie il eſt tombé depuis qu'il t'a perdu de vûe. Après s'être abandonné à l'intempérance, aux jeux, aux feſtins, à la bonne chère ; après s'être plongé dans les débauches les plus impures & les plus abominables, tu verras avec quelle inſolence il s'eſt fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Iſraël, proteſtant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là qui l'ait pu tirer de la ſervitude. Voilà où en eſt ce peuple qui t'eſt ſi cher : *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Mais laiſſe-moi, Moïſe, ajoute le Seigneur ; car je vois bien que c'eſt un peuple indocile & endurci dans ſon péché : *Cerno quod populus iſte duræ cervicis ſit.* *Ibid.* Ne me parle donc plus en ſa faveur, ne t'oppoſe plus au deſſein que j'ai de l'exterminer & de le perdre : tes prières me font violence ; donne-moi tréve pour quelques momens, afin que ma colére éclate : *Dimitte me, ut iraſcatur furor meus.* *Ibidem.* Je ſçais, Chrétiens, ce que fit Moïſe : qu'il ne ſe déſiſta pas pour cela de demander grace ; qu'il conjura Dieu de retenir encore ſon bras, lui remontrant qu'il y alloit de ſa gloire, l'intéreſſant par la conſidération d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob ; conſentant plutôt à être effacé lui-même du livre de vie, que de voir périr ce peuple, & par des inſtances ſi fortes, faiſant enfin changer l'arrêt que la juſtice divine avoit prononcé. Mais vous ſçavez auſſi que ce ne fut pas ſans des ſuites bien funeſtes & bien terribles ; puiſqu'outre les vingt-trois milles hommes que Moïſe, pour punir ce ſcandale, fit paſſer par le fil de

l'épée, de tous les autres qui ſe trouverent coupables, il n'y en eut pas un qui entrât en la terre de Chanaan.

Faut-il, mes chers Auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette vérité, qui ne vous convient que trop? N'en faites-vous pas vous-mêmes l'aplication, & n'en découvrez-vous pas déjà tout le myſtère? Tandis que Geneviève vivoit ſur la terre, & qu'elle animoit le peuple par ſa préſence & par ſon exemple, Paris étoit dans la peur; & l'on admiroit l'innocence & la ſainteté de ce petit nombre de Chrétiens qui l'habitoient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modéle, & que Geneviève eſt ſur la montagne où elle repréſente à Dieu nos beſoins, nous nous licencions, nous nous faiſons des idoles à qui nous préſentons notre encens, des idoles d'or, des idoles de chair, & comme les Iſraélites, nous nous diſons les uns aux autres; voilà les Dieux que nous devons ſervir; *Hi ſunt Dii tui.* Or ſur cela, mes chers Auditeurs, le Seigneur ſi indignement traité, & ſi juſtement courroucé contre nous, n'a-t'il pas droit de dire à la Sainte Patrone dont vous implorez auprès de lui l'aſſiſtance, ce qu'il diſoit à Moïſe: *Vade, deſcende, peccavit populus tuus.* Allez, & voyez quel eſt ce peuple pour qui vous employez avec tant de zèle votre crédit: que ce ſoit votre peuple, j'y conſens; mais ce n'eſt plus le mien, car c'eſt un peuple idolâtre: idolâtre du monde, qu'il adore comme ſon Dieu; idolâtre des faux biens du monde, dont il ne cherche qu'à ſe remplir par tous les moyens que lui ſuggére ſon inſatiable convoitiſe, idolâtre

Ibidem.

des grandeurs du monde, où ſes ambitieux déſirs le font ſans ceſſe aſpirer; idolâtre des plaiſirs du monde & des plus infâmes voluptés, où il demeure honteuſement plongé. Pourquoi donc vous tenez-vous entre lui & moi? Pourquoi entreprenez-vous de toucher ma miſéricorde? & que ne laiſſez-vous agir ma juſtice? *Dimitte me, ut iraſcatur furor meus.* Qui doute encore une fois, Chrétiens, que Dieu ne parle ou ne puiſſe parler de la ſorte à Geneviève? Et qui ſçait ſi Geneviève elle-même, indignée que nous ſecondions ſi mal ſes ſoins, ne ſe retirera pas? ſi peut-être elle ne ſe tournera pas contre nous? car les Saints n'ont pas moins de zèle pour la gloire de Dieu, que pour notre ſalut. Qui ſçait, dis-je, je le repéte, qui ſçait ſi Geneviève de ſa part ne répondra point à Dieu: Seigneur, vous êtes juſte, & tous vos jugemens ſont équitables: j'ai veillé ſur ce peuple que vous aviez confié à ma garde; je vous ai mille fois offert pour lui mes vœux, & vous les avez écouté: mais c'eſt toujours un peuple infidéle, un peuple endurci. J'en ai pris ſoin, & rien ne le touche, rien ne le guérit: je le remet entre vos mains, & je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaiſe, mes chers Auditeurs, que nous attirions ſur nous une telle malédiction. Il y a, j'en conviens, une providence de Dieu toute ſpéciale ſur cette ville: mais auſſi cette providence de faveur a ſes bornes, qu'elle ne paſſe point, & hors deſquelles elle ne nous ſuivra point. Geneviève, il eſt vrai, fait des miracles; mais ces miracles ne doivent point ſervir à fomenter vos déſordres, & à vous autoriſer dans votre impénitence. Dès que vous

en profiterez pour vous convertir, tout ira bien, & jamais ils ne ceſſeront; mais quand vous en abuſerez pour pécher avec plus d'impunité, avec plus d'obſtination & plus d'audace, ce ſeroient alors des miracles contre Dieu même; & qui peut croire que Dieu voulût communiquer à ſes Saints ſa toute-puiſſance, ou qu'ils vouluſſent la recevoir, pour en uſer contre ſes propres intérêts? Que faut-il donc faire? imiter la foi de ſainte Geneviève; la ranimer dans nos cœurs, la réveiller cette foi divine. Avec cela, ſi nous ne faiſons pas les mêmes miracles que Geneviève a faits, nous en ferons d'autres; c'eſt-à-dire, nous nous convertirons & nous rentrerons en grâce avec Dieu: nous guérirons les maladies, non pas celles de nos corps, mais celles de nos ames, dont les ſuites ſont encore bien plus dangereuſes & plus funeſtes pour nous: nous confondrons l'enfer, & nous le ſurmonterons, en nous dégageant de ſes piéges & de la honteuſe captivité où il nous tient aſſervis; nous chaſſerons de notre cœur les démons qui nous poſſédent, le démon de l'avarice, le démon de l'ambition, le démon de l'impureté; nous triompherons du monde & de tous ſes charmes. Car voilà les miracles que Dieu exige de nous, & pour leſquels J. C. nous a promis ſa grace: *Signa autem eos qui crediderint, hæc ſequentur: in nomine meo dæmonia ejicient; ſuper ægros manus imponent, & benè habebunt.* Aux premiers tems de l'Egliſe, tout cela s'accompliſſoit à la lettre dans l'ordre de la nature; maintenant que l'Egliſe n'a plus beſoin de ces témoignages ſenſibles, tout cela peut s'accomplir en eſprit, & dès aujourdhui

Marc. 6. 16.

s'accomplira, ſi nous le voulons, dans l'ordre ſurnaturel. Sans ces miracles ne comptons point ſur la protection de Geneviève; car elle n'eſt point la protectrice de nos vanités & de notre luxe, de notre molleſſe & de nos ſenſualités, de notre amour propre & de nos paſſions.

Ah! grande Sainte, reprenez en ce jour tout votre zèle pour notre ſanctification & notre ſalut; & dès ce même jour nous reprendrons les voies de notre Dieu, & nous embraſſerons une vie toute nouvelle. Comme Prédicateur de l'Evangile, je ne viens point ici vous demander pour mes Auditeurs des proſpérités temporelles: c'eſt ce qui les a perdus en mille rencontres, & ce qui acheveroit de les perdre. Je ne vous prie point de détourner de nous les fléaux ſalutaires qui peuvent nous rapeller de nos égaremens & nous convertir: l'effet de cette prière nous ſeroit trop préjudiciable & trop funeſte. Mais ce que je vous demande, & ce que doit vous demander tout Chrétien éclairé des lumières de la foi, ce ſont les graces de Dieu: ces graces purément ſpirituelles, ces graces fortes & victorieuſes, ces graces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions & les adverſités humaines nous ſont pour cela néceſſaires, j'oſe en mon nom & au nom de toutes les ames vraiment fidéles, vous ſuplier de nous les obtenir. Agiſſez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connoiſſez dans Dieu nos véritables intérêts, & nos intérêts ſont bien mieux entre vos mains que dans les nôtres. Cependant, Chrétiens, il nous reſte à voir comment enfin

la baſſeſſe de Geneviève, pour uſer toujours de cette expreſſion, a été plus honorée que toute la grandeur du monde : c'eſt le ſujet de la troiſième Partie.

III. PART. IL eſt de l'honneur de Dieu que ſes ſerviteurs ſoient honorés, & qu'après les avoir employés à procurer ſa gloire, il prenne ſoin lui-même de les glorifier. C'eſt ſur quoi le Prophéte royal lui diſoit : Seigneur, vous ſçavez bien rendre à vos amis ce que vous en avez reçu, & s'ils ont eu le bonheur de vous faire connoître parmi les hommes, ils en ſont bien payés par le haut dégré d'élévation où vous les faites monter dans le Ciel, & même par la profonde vénération où leurs noms ſont ſur la terre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Or entre les Saints il ſemble que Dieu s'attache ſpécialement à élever ceux qui dans le monde ſe ſont trouvés aux plus bas & aux derniers rangs. Les ſaints Rois, tout Rois qu'ils ont été, ſont moins connus & moins révérés, que mille autres Saints qui ſont ſortis des plus viles conditions, & qui ont vécu dans l'obſcurité & dans l'oubli : comme ſi Dieu juſques dans l'ordre de la ſainteté, ſe plaiſoit encore à humilier la grandeur du ſiécle, & à faire voir une prédilection particulière pour les petits : *Et exaltavit humiles.* Ainſi, pour ne me point éloigner de mon ſujet, Geneviève, quoique bergère, & rien de plus, a-t'elle été juſqu'à préſent honorée, & l'eſt-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguſte & de plus grand ; je veux dire, honorée par les Princes & les Rois, honorée par les Evêques & les Prélats de l'Egliſe,

Pſ. 138.

Luc. 1. 52.

honorée par les Saints, enfin honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long récit de faits, que les écrivains ont recueillis : en voici quelques-uns des plus marqués, & qui pourront me ſuffire. Ecoutez-les.

Honorée par les Princes & les Rois. L'hiſtoire nous aprend combien Chilperic, l'un des premiers Rois de notre France & encore païen, la reſpecta ; juſqu'à lui donner un accès libre dans ſon palais & au milieu de ſa cour ; juſqu'à l'entretenir, à la conſulter & à ſuivre ſes conſeils ; juſqu'à révoquer un arrêt porté contre des criminels qu'il vouloit punir ſans rémiſſion, & dont il ne put néanmoins ſe défendre d'accorder la grace aux ſollicitations de Geneviève. Nous ſçavons quel fut ſon crédit auprès de Clovis, combien elle contribua à la converſion de ce Prince infidéle & de tout ſon Royaume, quelles conférences elle eut ſur cette importante affaire avec l'illuſtre Clotilde, quels moyens elle lui fournit pour l'accompliſſement de ce grand deſſein, & quel ſuccès répondit à ſes vœux, & conſomma heureuſement une ſi ſainte entrepriſe. On a vu dans le cours de tous les âges ſuivans, nos Rois eux-mêmes venir à ſon tombeau, & là dépoſer toute la majeſté royale pour fléchir les genoux en ſa préſence, pour lui préſenter leurs hommages, pour lui adreſſer leurs prières, pour reconnoître ſon pouvoir & pour lui ſoumettre en quelque ſorte leur couronne & leurs états. O triomphe de notre religion ! les tombéaux des Rois ſont foulés aux pieds, & le tombeau d'une bergère eſt révéré comme un ſanctuaire ; pourquoi ? parce que Dieu

veut couronner ſon humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les Evêques & les Prélats de l'Egliſe. Quelle idée en conçut S. Germain Evêque d'Auxerre, & en quels termes s'en expliqua-t'il ? Pouſſé par l'eſprit de Dieu, il paſſoit en Angleterre pour y combattre l'héréſie victorieuſe & triomphante, & pour y rétablir la grace de J. C. contre les erreurs de Pélage : mais ſur ſa route combien s'eſtima-t'il heureux d'avoir trouvé Geneviève encore enfant ? Avec quelle admiration vit-il dans un âge ſi tendre une raiſon ſi avancée, des lumières ſi pures, des connoiſſances ſi juſtes, des inclinations ſi ſaintes, & une piété ſi ſolide & ſi chrétienne ? De quels éloges & de quelles bénédictions la combla-t'il ? Sans égard ni à l'obſcurité de ſa naiſſance, ni à la pauvreté de ſa famille, de quoi félicita-t'il les parens, & qu'annonça-t'il de la fille pour l'avenir ? Il la conſidéra, & la recommanda comme un des plus précieux tréſors que poſſédât la France, & un des plus riches dons que le Ciel eût fait à la terre. Quels témoignages lui rendit le généreux & glorieux Evêque de Troyes, S. Loup ? quels ſentimens en eut le vénérable & zélé Archevêque de Rheims, S. Remy ? & que ne puis-je parler de tant d'autres, qui tout paſteurs des ames qu'ils étoient, ne crurent point avilir leur miniſtère, ni ſe dégrader, en lui communiquant leurs deſſeins, en recevant ſes avis, en écoutant ſes humbles & reſpectueuſes remontrances, en entrant dans ſes vûes, & profitant, ſi je l'oſe dire, de ſes inſtructions.

Honorée des Saints. Je n'en veux qu'un

exemple : il eſt mémorable, & c'eſt celui du fameux Simeon Stylite. Cet homme tout céleſte, cet homme le miracle de ſon ſiécle par l'auſtérité de ſa pénitence, du fonds de l'orient & du haut de cette colomne où il n'étoit occupé que des choſes divines, aperçut l'éclatante lumière qui brilloit dans l'occident, connut tout le mérite & toute la ſainteté de Geneviève, porta vers elle ſes regards, la ſalua en eſprit & l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples, où ſon nom ne s'eſt-il pas répandu, & dans quel endroit du monde chrétien n'a-t'il pas été parlé d'elle ? Elle n'étoit pas encore en poſſeſſion de cette gloire immortelle dont elle jouit dans le ſéjour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des Saints, la béatifia & la canoniſa. Le jugement des fidéles prévint le jugement de l'Egliſe ; & l'événement nous a bien appris que la voix du peuple étoit dès-lors la voix de Dieu même.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eu des perſécutions à ſoutenir. Dieu qui l'avoit prédeſtinée pour la couronner dans le Ciel, lui fit éprouver ſur la terre le ſort de ſes élus ; & plus il voulut rehauſſer l'éclat de ſon triomphe, plus il exerça ſa patience, & lui laiſſa eſſuyer de violens combats. Nous ſçavons qu'il y eut un tems orageux, où ce ſoleil parut obſcurci, où cette ame ſi innocente & ſi nette ſe trouva chargée des plus attroces accuſations & des plus noires calomnies, où tous les ordres, Eccléſiaſtiques & Séculiers, ſe tournerent contre elle, où ſa vertu fut traitée d'hypocriſie & d'illuſion, où les merveilleux effets de ſon pouvoir auprès de Dieu furent attri-

bués aux ſortiléges & à la magie ; nous le ſçavons : mais auſſi n'ignorons-nous pas que le ſoleil ſortant du nuage qui le couvroit, n'en eſt que plus lumineux, & que toutes les ſupoſitions de l'envie, toutes ſes inventions contre Geneviève ne ſervirent qu'à la rélever, qu'à la mettre dans un plus grand jour & à lui donner une ſplendeur toute nouvelle. Les Evêques ſe firent ſes apologiſtes ; bien-tôt les eſprits furent détrompés, le menſonge fut confondu, la vérité tirée des ténébres qui l'envelopoient, l'innocence hautement confirmée, & l'incomparable Vierge dont l'enfer avoit entrepris de flétrir la mémoire, remiſe dans ſon premier luſtre & rétablie dans ſa première réputation. Depuis cette victoire que remporta Geneviève, quels honneurs lui ont rendu le ciel & la terre ? Le ciel, dis-je, nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devînt, pour ainſi parler, encore plus préſente par une protection continuelle. La terre, où elle répand les ſaintes richeſſes qu'elle va puiſer dans le ſein de la divinité, & qu'elle nous communique ſi abondamment.

C'eſt de cette terre d'exil que nous faiſons monter vers elle & que nous lui offrons notre encens. Culte le plus ſolemnel : nous voyons pour cela toutes les ſociétés de l'Egliſe ſe réunir, les plus auguſtes compagnies s'aſſembler ; tout le peuple, grands & petits, paroître en foule, & chacun ſe faire un devoir de contribuer par ſa préſence à la pompe de ces cérémonies & des fêtes, où comme l'Arche du Seigneur, ſont portées avec tant d'apareil les précieuſes reliques dont nous avons éprouvé mille fois & dont tous les jours

nous éprouvons la vertu. Culte le plus universel : il y a des dévotions particulières, & propres de certaines ames, de certains états ; celle-ci eſt la dévotion commune, de tout ſexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien & le plus conſtant. Tout s'altére & tout ſe rallentit par la longueur des années. Des pieux exercices que nos Pères pratiquoient, combien ſe ſont abolis, ou par la négligence de ceux qui leur ont ſuccédé, ou par une prétendue force d'eſprit dont on s'eſt piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté ? mais depuis tant de ſiécles on a toujours conſervé, ſur-tout dans cette ville capitale, les mêmes ſentimens à l'égard de Geneviéve : ceux qui nous ont précédés, nous les ont tranſmis ; nous les avons & nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les faſſent eux-mêmes paſſer aux autres qui les ſuivront, juſqu'à la dernière conſommation des tems. La face des choſes a changé bien des fois : mais dans les différentes ſituations des affaires & au milieu de toutes les révolutions, le culte dont je parle a toujours ſubſiſté. La face des choſes changera encore ; car dans la vie humaine y a-t'il rien qui ne ſoit ſujet aux viciſſitudes & aux variations ? mais malgré les variations & les viciſſitudes, jugeant de l'avenir par le paſſé, ce culte ſi ſolidement établi & ſi profondément gravé dans les cœurs, ſubſiſtera. L'héréſie l'a combattu, le libertinage en a raillé, mais tous les efforts de l'héréſie, toutes les impiétés du libertinage, ne lui ont pu donner la moindre atteinte : il s'eſt maintenu contre toutes les attaques, & jamais les plus

violentes attaques ne l'affoibliront. Culte le plus religieux. Il y a certains tems de l'année, certaines fêtes & certains jours où la piété des peuples ſe réveille, où ils donnent des marques plus ſenſibles de leur religion. Telle eſt la fête que nous célébrons aujourd'hui. Il ſemble qu'à ce grand jour tous les cœurs ſe raniment. On voit le tombeau de Geneviève entouré & comme inveſti de troupes innombrables de ſuplians, qui ſe relevent ſans ceſſe & ſe ſuccédent. Le temple qui les reçoit, cet auguſte & vénérable monument de la pieuſe antiquité, les peut à peine contenir. A l'entrée de cette ſainte maiſon, il n'eſt point d'ames ſi indifférentes qui ne ſe trouvent, ou ſaiſies d'une crainte reſpectueuſe, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de ſacrifices offerts au Dieu vivant! que de vœux préſentés à Geneviève! que de cantiques récités en ſon honneur! que de larmes répandues à ſes pieds! Ah, Chrétiens, que ces ſentimens de religion ſi ardens & ſi vifs ne ſont-ils d'ailleurs auſſi efficaces & auſſi parfaits qu'ils le devroient être! mais nous en abuſons, & nous les corrompons. Nous allons à Geneviève avec des cœurs tendres pour elle & durs pour Dieu. Nous demandons à Geneviève qu'elle nous conduiſe au port du ſalut où Dieu nous apelle, & nous ne voulons pas prendre la voie que Dieu nous a marquée. Nous aportons auprès des cendres de Geneviève nos péchés pour en obtenir la rémiſſion; & nous ne voulons pas les expier par la pénitence, ni même en interrompre le cours par la réformation de nos mœurs. Nous prétendons honorer Geneviève, ſans

ceſſer

ceſſer de déshonorer Dieu & de l'outrager. Comment l'entendons-nous ? & par où avons-nous cru juſqu'à préſent pouvoir faire une ſi monſtrueuſe alliance ?

Quoiqu'il en ſoit, vous voyez dans notre Sainte l'accompliſſement de cette parole du S. Eſprit, que la mémoire du Juſte ſera éternelle : *In memoria æterna erit Juſtus* : au lieu que celle des pécheurs périra, & périt en effet tous les jours : *Periit memoria eorum.* Tant de Grands, idolâtres de leur grandeur, & enflés de leur fortune, étoient recherchés, reſpectés, redoutés ſur la terre, tandis que l'humble Geneviève ne penſoit qu'à y ſervir Dieu. Ils n'étoient attentifs qu'à leur propre gloire, & elle n'étoit attentive qu'à la gloire de Dieu : ils ne travailloient qu'à éterniſer leur nom dans le monde, & elle ne travailloit qu'à y rendre le nom de Dieu plus célébre. Qu'eſt-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'eſt évanouie, leur fortune dans un moment a été détruite, ils ont diſparu, & la mort en les faiſant diſparoître aux yeux des hommes, les a effacés de notre ſouvenir. Où parle-t'on d'eux ? & ſi l'on parle de quelques-uns, eſt-ce pour ſolemniſer leurs fêtes ? eſt-ce pour chanter publiquement leurs louanges ? eſt-ce pour implorer auprès de Dieu leur ſecours ? eſt-ce pour ſe proſterner devant leurs tombeaux ? Je dis devant ces tombeaux abandonnés & déſerts ; ces tombeaux d'où nous ne remportons qu'une triſte & lugubre idée de la fragilité humaine ; ces tombeaux, où ſouvent ſans nulle réflexion ſur celui qu'ils couvrent de leur ombre & qu'ils tiennent enſeveli dans les ténébres, nous allons ſeulement

Pſalm. 111.

Pſalm. 9.

vanter les ornémens qui frapent notre vûe, & admirer les inventions de l'art dans la matière qui les compoſe. Voilà, Grands du ſiécle, à quoi ſe termine cette fauſſe gloire dont vous êtes ſi jaloux. Mais la gloire des Saints, & en particulier la gloire de Geneviève, eſt une gloire ſolide & durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans le monde, elle y eſt plus connue & plus révérée que tous les Monarques & tous les Conquérans du monde. Ce n'eſt pas que par raport au monde, Dieu n'ait laiſſé & ne laiſſe encore bien des Saints, après leur mort, dans l'état obſcur où ils ont voulu vivre. Mais que leur importe que leurs noms ſoient inconnus aux hommes, lorſqu'ils ſont marqués avec les caractéres les plus glorieux dans le livre de vie? Leur humilité n'eſt-elle pas abondamment récompenſée par ce poids immenſe d'une gloire immortelle, dont ils ſont comblés dans le ſéjour même de la gloire? C'eſt à cette gloire, Chrétiens, que nous devons aſpirer ſans ceſſe; c'eſt à l'égard de cette gloire qu'il nous eſt permis de penſer à nous élever, à nous pouſſer, à nous avancer. Travaillons-y ſelon les exemples & ſous les auſpices de l'illuſtre Geneviève: ſelon ſes exemples, puiſque Dieu nous la propoſe aujourdhui comme notre modéle; ſous ſes auſpices, puiſque nous l'avons choiſie, & que Dieu lui-même nous l'a donnée pour notre Avocate auprès de lui & notre Patrone. Imitons ſes vertus pour nous rendre dignes de ſa protection, & ſervons-nous de ſa protection, pour nous mettre en état de bien imiter ſes vertus: c'eſt ainſi que nous aurons part à ſes faveurs en cette vie, & à ſon bonheur dans l'autre, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LA FESTE
DE
SAINT FRANÇOIS.
DE SALES.

In fide & lenitate ipſius ſanctum fecit illum.

Dieu l'a fait Saint par l'efficace de ſa foi & de ſa douceur. Dans l'Eccléſiaſtique, chap. 45.

C'Est la concluſion de l'éloge que l'Ecriture Sainte a fait de Moïſe ; mais il ſemble qu'en faiſant cet éloge, elle ait eu en même-tems en vûe le glorieux S. François de Sales, dont nous célébrons la fête ; & je n'aurois qu'à ſuivre dans le texte ſacré le parallèle de ces deux grands hommes, pour ſatisfaire pleinement à ce que vous attendez de moi, & pour vous donner une haute eſtime de celui que vous honorez en cette Egliſe. Car prenez garde, s'il vous plaît : le Saint-Eſprit entreprenant lui-même de canoniſer Moïſe, dit que ce ſaint Légiſlateur eut une

grace ſpéciale pour être chéri de Dieu & des hommes, *Dilectus Deo & hominibus* : que ſa mémoire eſt en bénédiction, *Cujus memoria in benedictione eſt* ; que Dieu l'a égalé dans ſa gloire aux plus grands Saints, *Similem fecit illum in gloria ſanctorum* ; que par la vertu de ſes paroles, il a apaiſé les monſtres, *Et in verbis ſuis monſtra placavit* ; que le Seigneur l'a glorifié en préſence des Rois, *Glorificavit illum in conſpectu regum* ; qu'il lui a confié la conduite & le gouvernement de ſon peuple, *Et juſſit illi coram populo ſuo* ; qu'il l'a établi pour enſeigner à Iſraël & à Jacob une loi dont la pratique doit être une ſource de vie, *Et dedit illi legem vitæ & diſciplinæ* : mais ſurtout qu'il l'a fait Saint en conſidération de ſa foi & de ſa douceur, *In fide & lenitate ipſius ſanctum fecit illum.* Je vous demande, Chrétiens, ſi vous ne reconnoiſſez pas à tous ces traits le grand Evêque de Généve, & ſi dans le deſſein que j'ai de lui en faire l'aplication, vous ne m'avez pas déjà prévenu. Un Saint chéri de Dieu & des hommes, un Saint dont la mémoire eſt par-tout en bénédiction, un Saint qui a dompté les monſtres de l'héréſie & du ſchiſme, un Saint reſpecté & honoré des monarques de la terre, un Saint qui n'eſt entré dans le gouvernement de l'Egliſe que par l'ordre exprès de Dieu, un Saint qui a inſtruit tout le monde chrétien des devoirs de la véritable piété, un Saint inſtituteur & auteur de cette admirable règle qui a ſanctifié tant d'épouſes de Jeſus-Chriſt, mais particulièrement un Saint canoniſé pour l'excellent mérite de ſa douceur, *In lenitate ipſius ſanctum fecit illum* : encore une fois, mes

Eccleſ. 45.

chers Auditeurs, n'eſt-ce pas l'incomparable François de Sales? Arrêtons-nous-là: c'eſt ſa plus juſte & la plus parfaite idée que nous puiſſions concevoir de cet homme de Dieu. Il a été l'Apôtre de la Savoie, l'Oracle & le Prédicateur de la France, le modéle des Prélats, le protecteur des intérêts de Dieu dans les Cours des Princes, le fléau de l'héréſie, le défenſeur de la vraie religion, le Père d'un Ordre floriſſant, en un mot l'ornément de notre ſiécle: mais nous comprendrons tout cela, en diſant que ce fut comme Moïſe, un homme doux; & par ſa douceur, capable auſſi bien que Moïſe, de faire des prodiges. Douceur évangélique, aimable caractère de notre Saint, qui fera le ſujet non-ſeulement de ſon panégyrique, mais de votre inſtruction & de la mienne. Car à Dieu ne plaiſe que je ſépare l'un de l'autre, ni que je prétende aujourdhui louer ce ſaint Evêque uniquement pour le louer & pour l'élever: ſon éloge doit être notre édification, & tout enſemble notre confuſion; l'édification de notre foi & la confuſion de notre lâcheté. C'eſt ici un Saint de nos jours, & par-là même plus propre à faire impreſſion ſur nos cœurs: un Saint dont les exemples encore récens, ont je ne ſçais quoi de vif, qui nous anime & qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de lui rendre un ſimple culte; il s'agit de nous former ſur lui, comme il s'eſt lui-même formé ſur le Saint des Saints, qui eſt Jeſus-Chriſt: & voilà pourquoi nous avons beſoin du ſecours du ciel: demandons-le par l'interceſſion de la Reine des Vierges. *Ave Maria.*

QUand je parle de la douceur, & que je fonde toute la gloire du ſaint Evêque de Généve ſur le mérite de cette vertu, ne croyez pas que je veuille parler d'une vertu commune, qui ſe trouve en de médiocres ſujets, & qui n'ait rien de grand & de rélevé. La douceur, dit excellemment S. Ambroiſe, apellée dans l'homme humanité, eſt en Dieu l'un des plus ſpécifiques & des plus beaux attributs de la divinité. Car, ajoûte ce ſaint Docteur, de voir un Dieu auſſi puiſſant & auſſi indépendant que le nôtre, ſouffrir néanmoins ce qu'il ſouffre des impies; & malgré leur impiété, conſerver pour eux un cœur de père, faire luire ſur eux ſon ſoleil, les prévenir de ſes bienfaits, & les combler de ſes graces, n'eſt-ce pas ce qu'il y a dans ce ſouverain Maître de plus admirable? Tout le reſte, ſi je l'oſe dire, ne m'étonne point. Qu'étant Dieu il ſoit éternel, c'eſt une conſéquence de ſon être, qui ne ſurprend point ma raiſon. Mais qu'étant Dieu il ſoit patient juſqu'à l'excès, & comme inſenſible aux injures qu'il reçoit; que même il en aime les auteurs, & qu'il les recherche, c'eſt ce que j'ai peine à comprendre. Demandez à Saint Paul ce que c'eſt que l'incarnation du Verbe, cet ineffable & auguſte myſtère? Rien autre choſe que la bénignité d'un Dieu Sauveur, qui a paru avec éclat, & qui s'eſt révélée au monde: *Epiſt. ad Tit. c. 3.* *Cùm autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris noſtri Dei.* Auſſi que n'a pas fait le Fils de Dieu pour exalter cette vertu dans le Chriſtianiſme, puiſqu'il l'a canoniſée ſi hautement, *Matth. c. 5.* *Beati mites*; puiſqu'il

l'a proposée comme l'abrégé de toute sa doctrine, *Discite à me, quia mitis*; puisqu'il en a fait l'apanage de sa Royauté, *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus*; puisque son précurseur s'en est servi comme d'une preuve sensible que cet Agneau de Dieu étoit le Messie; *Ecce agnus Dei*; puisque l'Apôtre exhortant les fidéles, & voulant les engager par ce que Jesus-Christ avoit eu de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjuroit par la douceur de cet Homme-Dieu, *Obsecro vos per mansuetudinem Christi*; puisqu'au raport du sixième Concile; on ne représentoit Jesus-Christ dans les premiers siécles de l'Eglise, que sous la figure de Pasteur, si toutefois on peut apeller figure, ce qui étoit une solide & incontestable vérité? En voilà trop, Chrétiens, pour ne pas connoître tout le prix & toute l'excellence de la douceur, laquelle après tout, n'est pas tant une vertu particulière; qu'un tempérament général de toutes les vertus. Car la grace a son tempérament aussi bien que la nature, & la douceur chrétienne, au sentiment même de l'illustre François de Sales, n'est qu'une certaine constitution de l'homme intérieur, qui le rend soumis à Dieu, tranquille en lui-même, & bienfaisant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne se répande en quelque sorte sur toutes les vertus; réglant les entrepriſes de la force, modérant l'extrême sévérité de la justice, inspirant du courage à l'humilité, corrigeant les excès du zèle, dépouillant la charité de toute affection propre pour lui en donner d'universelles. Un homme avec de telles dispositions,

Ibid. c. 1.
Ibid. c. 21.
2. *Joan.* c. 1.
2. *Cor.* c. 10.

doute un homme débonnaire & doux. ſublime, mais ſur-tout la plus efficace plus puiſſante, comme je vais vous le voir dans l'exemple de Saint François les.

Je trouve que ce ſaint Prélat a été choiſi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé ſa vie & ſes glorieux travaux : premièrement, pour combattre & détruire l'héréſie ; ſecondement, pour rétablir la piété chrétienne preſque entièrement ruinée. Il a fait pour l'un & pour l'autre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme apoſtolique, & il a eu des ſuccès que nous aurions peine à croire, ſi les témoignages encore vivans, avec le conſentement public, n'en étoient une double conviction. Mais je prétends que c'eſt à ſa douceur que ces bénédictions du ciel doivent être ſingulièrement attribuées. Voici donc le partage de ce diſcours. François par la force de ſa douceur a triomphé de l'héréſie ; c'eſt le premier point. François par l'onction de ſa douceur a rétabli la piété dans l'Egliſe ; c'eſt le ſecond point ; tous deux feront le ſujet de votre attention.

I. PART.

DE dire que la Providence ait permis la propagation de l'héréſie dans le Diocèſe de Genève, pour donner à François de Sales une matière de triomphe, c'eſt une penſée, Chrétiens, qui n'eſt pas hors de toute vraiſemblance, & qui peut abſolument s'accorder avec les ſecrets & adorables conſeils de la prédeſtination divine. J'aime mieux dire néanmoins, & ce ſentiment eſt plus conforme à la conduite ordinaire du ciel, que ſupoſé

le déſaſtre de ces peuples voiſins de la France, Dieu ſuſcita cet homme apoſtolique pour être tout enſemble & leur Prince & leur Paſteur; de même qu'autrefois il ſuſcita David en faveur des Iſraélites : *Et ſuſcitabo paſtorem unum, ſervum meum David; ipſe erit princeps in medio eorum.* Eccleſ. c. 34. Vous ſçavez en quel état ſe trouvoit réduit ce païs infortuné, quand Dieu uſa envers lui de cette miſéricorde. Généve, dont la Seigneurie avoit été conteſtée pendant pluſieurs ſiécles entre les Evêques & les Comtes du Génévois, étoit à la fin devenue ſujette de l'héréſie. Depuis ſoixante ans elle avoit ſécoué le joug des puiſſances de la terre & du ciel, pour ſe ſoumettre à celles de l'enfer. La religion nouvelle de Calvin s'y étoit retranchée comme dans ſon fort; & la France avoit eu au moins le bonheur de pouſſer ce poiſon hors de ſon ſein, après l'y avoir malheureuſement conçu; Dieu ne voulant pas que ce Royaume très-chrétien fût le ſiége & le rempart de l'erreur. C'étoit un triſte ſpectacle de voir tous les environs de Généve, c'eſt-à-dire des provinces entières, embraſées du même feu que cette ville infidéle: plus de loi ni de prophéte; les pierres du ſanctuaire étoient diſperſées, les temples détruits ou profanés. Jéruſalem ne fut jamais plus digne de larmes: car elle n'avoit été violée que par ſes ennemis : *Manum ſuam miſit hoſtis ad omnia deſiderabilia ejus*: au lieu que Généve, ſelon l'expreſſion d'Iſaïe, étoit infectée de ſes propres habitans : *Terra infecta eſt ab habitatoribus ſuis.* Eux-mêmes avoient porté les mains ſur l'autel du Seigneur pour le renverſer, eux-mêmes avoient aboli les ſacri- Jerem. Thren. c. 1. Iſaïæ. c. 24.

fices, & rompu l'alliance que Dieu avoit
Ibid. faite avec leurs Pères : *Quia transgressi sunt leges, dissipaverunt fœdus sempiternum.* Or qui réparera ces ruines ? Ne faut-il pas la force d'un conquérant, pour purger cette terre de tant de monstres ? Non, il ne faut que la douceur de François de Sales.

Il me semble que j'entends les Anges tutelaires de Genéve qui en font à Dieu la demande & le vœu public, en lui adressant ces bel-
Isaïe. les paroles de l'Ecriture : *Emitte agnum, Do-*
c. 16. *mine, dominatorem terræ.* Seigneur, vous vous voyez ici désormais comme dans une terre étrangère, depuis qu'elle n'est plus de votre obéissance : envoyez au plutôt l'Agneau que vous avez choisi, pour la soumettre & pour y rétablir votre empire. Dieu les exauce, mes chers Auditeurs ; François, quoique l'aîné d'une illustre maison dont il devoit être l'apui, éclairé des lumières du ciel, abandonne tous les avantages de sa naissance, renonce même à son patrimoine, pour se consacrer & pour donner ses soins à l'Eglise de Genéve. Le Duc de Savoie forme un dessein digne de sa piété. Ce Prince entreprend la conversion de ce grand Diocèse, & François le seconde dans cette entreprise : il en reçoit la mission de son Evêque, qui put bien lui dire en cette rencontre ce que le Sauveur
Luc. disoit à ses disciples : *Ecce ego mitto vos sicut*
c. 10. *agnos inter lupos* ; je vous envoie comme un agneau au milieu des loups. Le saint Siége autorise ce choix ; & afin qu'il soit encore plus authentique, le nouvel Apôtre est nommé successeur à l'Evêché de Genéve. Dignité qu'il ne cherche point & qu'il ne refuse

point : qu'il ne cherche point, parce que c'eſt un titre d'honneur ; mais auſſi qu'il ne refuſe point, parce qu'il l'enviſage comme un moyen que la Providence lui fournit pour travailler plus efficacement à la deſtruction de l'héréſie. Ainſi, Chrétiens, le voilà cet agneau choiſi de Dieu pour exercer ſur ces peuples égarés une domination auſſi puiſſante que ſainte. Oui, Généve lui obéira : il eſt ſon Prince, & elle réléve de lui ; il eſt ſon Paſteur & elle eſt ſon troupeau : les droits qu'il a ſur elle ne ſouffrent point de preſcription ; tant qu'elle portera le caractère du baptême, elle n'effacera jamais les marques de ſa dépendance. Si les armes de la Savoie n'ont rien pu ſur elle, il faut qu'elle ſoit vaincue par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers Auditeurs, dans cette vigne déſolée, qui refleurit à ſa vûe pour porter bientôt des fruits de grace. Il y marche, mais comme un géant : autant de pas qu'il fait, autant de conquêtes ; par-tout il arbore l'étendart de la vraie religion, par-tout on ne voit que des Egliſes renaiſſantes ; par tout les Saints, dégradés, pour ainſi dire, & privés du culte qui leur eſt dû, ſont rétablis dans leurs anciens titres & dans tous leurs honneurs : chaque jour ramene de nouveaux ſujets à J. C. & chaque jour groſſit la moiſſon que François prend ſoin de recueillir. Ah ! Chrétiens, que ne peut point un homme poſſédé de l'eſprit de Dieu, & libre des intérêts de la terre ? Vous ſçavez combien la converſion d'une ame engagée dans l'erreur, eſt un ouvrage difficile. Ce retour du menſonge à la vérité, ſur-tout dans un

eſprit opiniâtre, eſt mis au nombre des miracles, tant il eſt rare. Rapeller un homme du péché à la grace, c'eſt beaucoup, diſoit Pierre de Blois: de l'idolâtrie païenne le convertir à la connoiſſance d'un Dieu, c'eſt quelque choſe de plus : mais de l'héréſie embraſſée volontairement & défendue avec obſtination, le faire revenir à la créance orthodoxe & catholique, c'eſt une eſpèce de prodige. Nous avons bien vu des peuples, dit un ſçavant hiſtorien, quitter tout d'un coup la ſuperſtition pour ſe ſoumettre à la foi chrétienne; un Xavier a de la ſorte converti lui ſeul des millions d'ames; l'héréſie a eu ſes décadences, tantôt par la ſucceſſion des tems comme la Pélagienne, tantôt par le changement des Etats comme l'Arienne, quelquefois par la force des armes comme pluſieurs autres: mais que des provinces entiéres ſans autre ſecours que celui de la parole, aient été réduites d'une créance hérétique à l'obéiſſance de la foi, c'eſt ce que nous ne liſons point dans l'hiſtoire de l'Egliſe. Non, mes chers Auditeurs, on ne le liſoit point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, eût opéré cette merveille : elle étoit réſervée à nos jours, ou plutôt à ſa vertu. Car il eſt vrai que jamais Apôtre ne travailla avec de plus prompts & de plus merveilleux ſuccès. A peine eut-il prêché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de ſix cens perſonnes ouvrirent les yeux & renoncerent à l'erreur qui les aveugloit. Le démon de l'héréſie fuit de toutes parts, & le zélé prédicateur de la vérité le pourſuit juſques dans Généve, où ce fort armé régnoit en paix. L'enfer eſt con-

fondu, ſes miniſtres mêmes ſont ébranlés, François les gagne, & en fait des miniſtres de l'Evangile.

Diſpenſez-moi, Chrétiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eut ce ſaint Prélat, & qu'il remporta ſur l'héréſie : ce qui n'a pas épuiſé ſa charité, laſſeroit peut-être votre patience. Tout le Chablais fut étonné de ſe voir catholique, mais un étonnement bien plus heureux que celui dont le monde, ſelon les termes de S. Jérôme, fut autrefois ſurpris en ſe voyant Arien. Genéve eſt forcée de payer le juſte tribut d'un grand nombre de ſes citoyens, qui diſcernent enfin la voix de leur paſteur. De tous les endroits de la France l'héréſie vient lui faire hommage, & preſque tous ceux de ce Royaume qui penſent à leur converſion, vont chercher l'Evêque de Genéve. Il diſpoſe par ſes ſoins l'un des plus grands hommes de notre ſiécle, le Connétable de Leſdiguieres ; & pour vous faire voir que je ne dis rien qui ne ſoit établi ſur les preuves les plus certaines, je vous prie de remarquer que ce n'eſt point ici un ſujet dont la vérité puiſſe être altérée, ou par l'éloignement des lieux, ou par l'antiquité des faits : je parle ſuivant la dépoſition publique & juridique des témoins les plus irréprochables ; témoins oculaires, témoins illuſtres & par leur doctrine & par leur piété, qui nous aprennent que François de Sales, par l'ardeur de ſon zèle & ſes glorieux travaux, gagna à l'Egliſe & convertit plus de ſoixante & dix mille hérétiques.

Mais dites-moi, Chrétiens, comment s'accomplit ce miracle ; comment François trou-

va le ſécret de dompter ces eſprits rébelles ; quelles armes il opoſa à l'eſprit de ténébres, & de quel charme il uſa pour adoucir la fierté de l'héréſie, & pour la rendre traitable. Ce fut un charme, ſans doute, mais un charme innocent que lui fournit la ſageſſe increée. *Matth. c. 5. Beati mites, quoniam ipſi poſſidebunt terram.* La douceur de ſon eſprit le mit en poſſeſſion de tant de cœurs ; & ſi vous m'en demandez la raiſon, je la donne en deux mots : c'eſt que pour exécuter ce grand ouvrage, il fallut ſouffrir beaucoup, & agir de même. Or ce fut la douceur chrétienne qui lui rendit tout ſuportable, & tout poſſible. Tout ſuportable ; car ce fut une douceur patiente. Tout poſſible ; car ce fut une douceur entreprenante & agiſſante. D'où je conclus que c'eſt par cette vertu qu'il a ſi glorieuſement triomphé de l'erreur.

Douceur patiente & à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t'il de décrier ſon miniſtère ? Autant que ſa réputation eſt entière & ſaine en elle-même, autant eſt-elle déchirée par les ennemis de Dieu : mais ce ſont les partiſans du menſonge, diſoit-il, permettons-leur cette vengeance. Il y a quelque eſpèce de juſtice pour eux, & beaucoup de gloire pour nous ; aimons-les & gagnons-les à Dieu, ils ſeront les premiers à nous juſtifier. De là ſes propres calomniateurs, en l'outrageant par intérêt, l'aimoient par inclination. Cette inclination, quoique forcée, préparoit la voie à François de Sales pour entrer dans ces cœurs endurcis, & je puis dire que c'étoit auſſi comme la grace prévenante qui les diſpoſoit à ſe reconnoître,

& à sortir de leur égarement. Combien d'insultes a-t'il reçues, & combien sa douceur en a-t'elle remporté de signalées victoires sur ceux mêmes qui l'insultoient ? Il veut rétablir l'Eglise de Thonon : toute la ville se soulève contre lui ; on court aux armes, les nouveaux convertis les prennent pour sa défense. Ah ! mes chers Enfans, s'écrie-t'il en s'adressant à ses défenseurs, vous ne sçavez pas encore sous quelle loi vous vivez, & de quel esprit vous devez être animés. En pensant défendre le Pasteur, vous allez dissiper le troupeau. L'Eglise est fondée sur la croix, & nous ne pouvons la rebâtir sur un autre fondément. Prions pour nos persécuteurs ; c'est ainsi que nous devons les combattre & nous garantir de leurs coups. Evénement merveilleux, chrétiens ! Ces paroles calment l'orage de la sédition ; François fait avec solemnité l'ouverture de son Eglise ; trois bourgades entières viennent par leur présence & par leur soumission la consacrer, & sa douceur opére ce qu'on n'eût pu espérer de la violence. Seigneur, disoit David, vous m'avez donné un bouclier de salut, *Clipeum salutis* : (c'étoit après avoir échapé à mille périls) cet esprit débonnaire & doux que vous m'avez inspiré, ne m'a pas seulement préservé de mes ennemis, il a même multiplié le nombre de mes sujets : *Mansuetudo multiplicavit me.* N'est-ce pas François de Sales qui parle, mes chers Auditeurs, ou ne pouvoit-il pas parler de la sorte, lorsqu'un parti lui ayant dressé des embûches sur le chemin des Allinges, il en dressa lui-même d'autres à ses assassins, mais bien différentes. Ils venoient pour lui ôter la vie, & ils la re-

2. *Reg.* c. 21.

Ibid.

çurent de lui : ſa douceur les déſarma, les entraîna, & ſur l'heure même les arracha à l'héréſie, & les éclaira. Je paſſe tant d'autres exemples, où la douceur de notre ſaint Evêque fut toujours victorieuſe. Douceur non-ſeulement patiente & ſouffrante, mais entreprenante & agiſſante.

Il l'a bien fallu, Chrétiens, pour porter les affaires de ſa religion au point où il les a conduites. Un ſage profane s'étonnoit autrefois que nos anciens prophétes ſe fuſſent trouvés ſi ſouvent dans les cours des Princes, traitant & converſant avec eux. Pour des hommes du Ciel, diſoit-il, c'étoit avoir beaucoup de commerce avec la terre. Oui répond S. Jerôme, mais il n'en avoit que pour les affaires de Dieu ; & s'ils les euſſent abandonnées, qui en eût pris ſoin ? l'Evêque de Généve a paru dans le palais des Grands ; mais comment ? comme un Elie, pour y ſoutenir les intérêts du Seigneur & de la vraie foi. Je puis même ajouter qu'il y a plus fait par ſa douceur, que ce prophéte avec ſon eſprit de feu. On n'eût jamais penſé que ce qu'il propoſa au Conſeil de Savoie pour l'extirpation de l'héréſie dût être agréé. La prudence humaine s'y oposoit, & le projet étoit trop conforme aux maximes de Dieu, pour s'accorder avec la politique des hommes : mais laiſſez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conſeil en la préſence du Duc, il en tient un autre avec Dieu même ; & c'eſt aſſez. Le ſentiment du S. Apôtre l'emportera ; l'interdit de la nouvelle ſecte ſera publié ; les miniſtres ſeront bannis, les catholiques maintenus, ceux de Généve exclus de leurs deman-

des ; tous ces articles arrêtés, ratifiés, exécutés. N'en ſoyons point ſurpris : c'eſt que Dieu qui tenoit en ſa main le cœur du Prince, l'a remis en celle de François ; & François, par l'impreſſion de ſa douceur, lui fait prendre tous les mouvemens de ſon zèle.

Mais, ô Providence, que faites-vous ? Pendant que la paix entre les couronnes de France & de Savoie favoriſe la guerre que cet Apôtre a fait à l'héréſie, vous laiſſez une autre guerre s'allumer entre ces deux états ; & cette guerre portée juſques dans le ſein de ſon Egliſe, va donner la paix aux rebelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres deſſeins ? Non, Chrétiens ; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoie poſſédoit ; & parce que ce bienheureux Prélat eſt attaché auſſi fortement à Généve, qu'une intelligence à l'aſtre qu'elle remue, il faut que les intérêts même de ce Diocèſe l'en ſéparent, afin qu'il puiſſe dire avec le Sauveur du monde en quittant ſon troupeau : il eſt à propos pour vous que je vous quitte : *Expedit vobis, ut ego vadam.* Ce coup, ſans doute, fut un des plus favorables pour la France. Notre invincible Héros, Henri le grand, fit bien des conquêtes ſur la Savoie ; mais une des plus avantageuſes fut d'attirer à ſa Cour cet homme de Dieu. Il y eſt conduit par le même eſprit qui conduit J. C. au déſert. L'opinion de ſa ſainteté, le bruit de ſes merveilles préviennent les cœurs en ſa faveur ; les peuples le comblent d'honneur ; & Henri, c'eſt-à-dire, le plus grand Roi qui portât alors la couronne, n'épargne rien pour lui donner toutes les marques d'une ſinguliè-

Joan. c. 16.

re eſtime. Cet auguſte Monarque, qui ne priſoit que le mérite, & dont le diſcernement étoit admirable pour le connoître, découvrit d'abord dans le ſaint Prélat d'éminentes qualités; & s'en expliquant un jour: Non, dit-il, je ne connois point d'homme dans tout mon Royaume plus capable de ſoutenir les intérêts de la religion & ceux de l'Etat. Comme la reſſemblance forme les liaiſons, ce Prince également belliqueux & débonnaire aima François, en qui il voyoit tant de courage à combattre les ennemis de l'Egliſe, & en même tems une douceur ſi engageante. Il l'aima, dis-je, juſqu'à l'honorer de ſa plus intime familiarité, n'eſtimant pas qu'il y eût de la diſproportion, quand la majeſté ſe trouvoit d'une part & la ſainteté de l'autre. Les belles eſpérances de fortune, dira peut-être ici quelque mondain! Si ce Prélat eût ſçu profiter de ſon crédit, il pouvoit parvenir aux plus hauts rangs. Ce n'étoient pas ſeulement des eſpérances, mes chers Auditeurs, c'étoient de la part de Henri des preuves effectives d'une bienveillance & d'une magnificence toute royale. Déjà par ſon Ambaſſadeur auprès du ſouverain Pontife, il demandoit pour François le chapeau de Cardinal; déja il lui aſſuroit des Evêchés de ſon Royaume le premier vacant; déja pour l'attacher de plus près à ſa perſonne, il lui offroit le ſiége de Paris ſous le titre de coadjuteur. La fortune ne lui a donc pas manqué; mais cet homme évangélique ſe crut obligé, pour l'intérêt de Dieu, de manquer à une ſi éclatante fortune; & quelque jugement qu'en puiſſe faire la ſageſſe du ſiécle, ſi François de

Sales eût usé de sa faveur, suivant les vûes du monde, jamais il n'eût eu dans l'estime de Henri la place qu'il y occupoit, & nous ne ferions pas aujourdhui son éloge. C'eût été un grand Cardinal, & non un grand Saint; on eût parlé de lui tandis qu'il vivoit encore sur la terre, mais maintenant son nom seroit dans l'oubli, au lieu que par un renoncement si généreux & si rare il l'a rendu immortel.

Ce fut après tout un langage bien nouveau à la Cour que celui de François de Sales. Que répondit-il à notre glorieux Monarque, & que lui représenta-t'il? qu'il étoit à la suite de la Cour, non point pour ses propres affaires, mais pour celles de son Diocèse; qu'il seroit bien condamnable, s'il négligeoit les unes pour avancer les autres; que l'Eglise de Genéve étoit son épouse, & qu'il lui seroit d'autant plus fidéle, que c'étoit une épouse affligée, dont il devoit être la consolation & le soutien; que Dieu l'avoit apellé à la conversion de sa patrie, & qu'il mourroit dans la poursuite de ce dessein; que pour cela il avoit besoin de toutes les bontés de sa Majesté, & qu'il n'en attendoit nulle autre grace. Voilà, pour m'exprimer de la sorte, comment les Saints font leur cour: voilà comme les Athanases l'ont fait auprès de Constantin, les Remys auprès de Clovis, les Thomas auprès de Henri Roi d'Angleterre, toujours pour la gloire de Dieu & la cause de l'Eglise. Grand Roi, ajouta François, Dieu vous demande trois choses: le rétablissement de la religion catholique dans le païs de Gex, main-levée de tous les bénéfices usurpés par l'héresie, & sûreté pour les Eglises qu'il lui

à plû édifier par nos ſoins. Tous ces chefs étoient importans, Chrétiens; & je me ſuis trompé quand j'ai dit que François de Sales n'avoit point uſé de ſon crédit: il en eût moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignités. Mais poſſédant le cœur de Henri, que ne pouvoit-il pas ſe promettre & obtenir? On lui dépêche toutes les expéditions néceſſaires. De là il ſe tranſporte à Dijon, il y annonce la parole de Dieu; & pour toute reconnoiſſance, il ſouhaite que ſes lettres ſoient enrégiſtrées au Parlement de Bourgogne. Elles les ſont, il retourne en Savoie, il les fait exécuter avec une vigueur toute apoſtolique. L'héréſie eſt déconcertée de ſe voir enléver le patrimoine de l'Egliſe, & il triomphe de voir tout le païs de Gex reconquis à J. C. Or encore une fois, qui fit tout cela? la douceur agiſſante de notre Apôtre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour ſe rendre maître de tant d'eſprits. Eſt-ce par ſa doctrine qu'il perſuadoit? il eſt vrai, c'étoit un des plus ſçavans Prélats de ſon ſiécle; ſa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde, j'entends, les Cardinaux Baronius & Bellarmin: le S. Siége le conſulta ſur les points les plus difficiles de notre religion; il a donné cent fois le défi aux miniſtres de l'héréſie, & leur fuite n'étoit pas tant une marque de leur peu de capacité & d'érudition, puiſqu'ils paſſoient pour les plus habiles qui fuſſent dans leur ſecte, qu'une preuve de la haute ſuffiſance de François. Mais vous ſçavez la belle parole du grand Cardinal du Perron: j'ai, diſoit-il, aſſez de ſcience pour convaincre les hérétiques; mais

l'Evêque de Genéve a la grace pour les convertir. Quoi donc? étoit-ce une grace des miracles, comme celle d'un S. Gregoire? il en a fait, Chrétiens, & de tels que les plus sévères informations n'ont servi qu'à les autoriser. Quand il n'y en auroit point d'autres, celui-ci seroit le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'hérétiques sans miracles. Mais disons toujours, & reconnoissons que c'est sa douceur qui le rendit si habile dans l'art tout divin de gagner les ames; c'est elle qui lui concilia les esprits les plus indociles & les plus farouches, pour les ramener à Dieu; c'est par elle que les hérétiques même, comme Théodore de Beze, ont été si fortement combattus, que sans les intérêts humains qui le dominoient, elle les eût soumis; c'est elle qui tant de fois a engagé les plus obstinés hérétiques à le choisir pour arbitre de leurs différends; ensorte qu'on peut dire de lui ce que l'Ecriture a dit de Moïse, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condescendant de tous les hommes qui vivoient sur la terre: *Vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terrâ.* A quoi nous pouvons ajouter que ce fut par-là même le plus efficace & le plus heureux dans ses saintes entreprises; qu'il a dompté Pharaon, ou plutôt qu'il a dompté l'héréſie, plus intraitable encore que Pharaon, & qu'il a délivré le peuple de Dieu de la servitude, en la réduisant sous l'obeissance de son légitime pasteur. *Num. c. 12.*

De là, mes chers Auditeurs, double instruction pour nous: l'une par raport à la vraie foi que François a prêchée & rétablie; &

l'autre par raport à la manière dont il l'a prêchée, & au moyen dont il s'eſt ſervi pour la défendre & la rétablir : car aprenons d'abord à eſtimer notre foi, pour laquelle ce digne miniſtre du Dieu vivant a ſi glorieuſement combattu. Cultivons-la dans nous-mêmes, comme il l'a cultivée dans les autres. Gardons ſur-tout cette importante maxime, qu'il recommandoit ſi ſouvent, de faire paroître notre foi dans les moindres obſervances de notre religion, & particulièrement en celle où l'héréſie a témoigné plus de mépris & plus d'horreur. Car ces pratiques, diſoit-il, ſupoſé les principes de notre créance, ſont ſaintes & vénérables : il faut donc, autant qu'il nous eſt poſſible, les maintenir, & d'autant plus les reſpecter en les obſervant, que l'erreur s'eſt plus attachée à les décrier en les rejettant. Plus elles ſont petites, plus elles ſervent d'exercice à notre ſoumiſſion & à notre foi. C'eſt bien mal travailler à la converſion des hérétiques, que d'entrer dans leurs ſentimens, ſous prétexte de ne retenir que les choſes eſſentielles. Enfin, ajoutoit-il, je n'ai jamais vu perſonne reſpecter & obſerver les points les plus légers de la diſcipline de l'Egliſe, qui ne demeurât ferme dans la foi : mais j'en ai bien vu de ceux qui les négligeoient, ſe démentir peu à peu, & tomber malheureuſement dans l'incrédulité. Voilà pourquoi il faiſoit état de ces confréries ſaintement inſtituées dans l'Egliſe, en ayant lui-même établi ſous le titre de la croix. Plus les novateurs s'efforçoient de décréditer la pratique des vœux, plus il s'apliquoit à la relever, s'étant lui-même engagé par vœu à ré-

citer le chapelet tous les jours de ſa vie. Plus ils railloient des jeûnes & des auſtérités corporelles, plus il en exaltoit l'uſage ; plus il ſe déchaînoient avec fureur contre les Ordres Religieux, plus il portoit leurs intérêts, & s'en déclaroit le protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon, que cette douceur dont il aſſaiſonnoit toutes ſes paroles, tous ſes diſcours, & dont il ne ſe départit jamais dans toutes les occaſions où il eut à traiter avec le prochain ? En cela imitant Dieu même, qui ſelon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement, qu'il nous conduit doucement : *Attingit à fine uſque ad finem fortiter & diſponit omnia ſuaviter.* Car pour développer ce fonds de morale ſi étendu & ſi néceſſaire dans tous les états, prenez-garde, s'il vous plaît, ce n'eſt point par la ſouveraineté de ſon empire, que notre Dieu gagne nos cœurs : il nous fait par-là défendre de lui ; mais par-là il ne nous attire pas à lui. Ce n'eſt point par la ſageſſe de ſon entendement divin ; il peut bien nous éclairer par-là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'inſinue dans nos ames, & s'il s'en rend le maître, c'eſt par la douceur de ſon eſprit & de ſa grace. Ainſi, Chrétiens, ce n'eſt point par la hauteur & par la domination, beaucoup moins par la fierté & l'arrogance, que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, où dont la Providence nous a chargés. Ce n'eſt point par nos belles qualités ni par tous les avantages de notre eſprit, mais par la douceur de notre charité. Nous avons des monſtres à combattre, auſſi-bien que François de Sales ; *Sap. c. 8.*

Eccleſ. 6. 45. *Placavit monſtra* : les uns dans nous-mêmes, & les autres dans le prochain. Dans nous-mêmes ce ſont nos vices qui nous corrompent, nos paſſions qui nous dominent, l'eſprit du monde, l'amour du plaiſir, le libertinage, l'impiété, l'avarice, l'orgueil, l'ambition. Or ces monſtres domeſtiques, j'en conviens, c'eſt par la ſévérité que nous devons les exterminer de notre cœur, & les détruire. Soyons ſéveres alors, & ne nous épargnons point, ne nous flâtons point ; notre douceur nous ſeroit pernicieuſe, & bien-loin d'étouffer nos paſſions, elle ne ſerviroit qu'à les nourrir & à les fortifier. Mais il y a d'autres monſtres que nous devons attaquer dans le prochain, ſur-tout dans ceux avec qui nous avons certains raports de ſupériorité, de proximité, d'amitié : & ces monſtres, par exemple, ce ſont la colére de l'un, ſes emportémens & ſes violences ; la haine de l'autre, ſes animoſités & ſes reſſentimens ; l'humeur de celui-là, ſes bizarreries & ſes caprices ; les déſordres de celui-ci, ſes habitudes criminelles & ſes débauches. Voilà ſouvent la matière de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez eſpérer de vaincre que par la douceur : vous aurez beau chercher d'autres voies, il en faudra toujours revenir à celle que l'Evangile nous a enſeignée : *Beati mites, quoniam ipſi poſſidebunt terram* ; heureux ceux qui ſont doux & pacifiques, parce qu'ils poſſéderont la terre ; c'eſt-à-dire, parce qu'ils ſe rendront maître des cœurs, & qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réuſſira pas ; autorité, rigueur du droit, raiſon, adreſſe de l'eſprit :

Matth. 5. 5.

car

car les autres ne déféreront pas à nos belles pensées, & ils croiront juger des choſes auſſi ſainement que nous : nous dirons bien des raiſons, mais on ne prendra pas toujours pour règle notre raiſon : nous ferons valoir notre autorité, mais ce ne ſera ſouvent que pour cauſer de plus grandes révoltes. D'y procéder par la rigueur du droit, c'eſt s'engager dans des conteſtations éternelles, dans des examens infinis, & ſuſciter des guerres qui ne s'éteindroient jamais. Il ne reſte donc que la douceur, qui gagne peu à peu, qui perſuade ſans diſpute & qui entraîne ſans effort. Apprenez de moi, diſoit le Sauveur du monde, que je ſuis doux & humble de cœur ; ſoyez-le comme moi, & vous entretiendrez le bon ordre & la paix : *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.* Matt. c. 11. Je ſçais que pour cela il faudroit prendre ſur ſoi, compâtir, excuſer, diſſimuler, céder, condeſcendre, ſe ſoumettre & s'humilier ; & de plus je ſçais que tout cela eſt difficile. Mais voilà pourquoi je vous diſois, il y a quelque tems, que la grande ſévérité du chriſtianiſme conſiſtoit dans la pratique de la charité, & que c'étoit une illuſion de la vouloir chercher hors de là, ou de prétendre la trouver ſans cela. S. François de Sales s'eſt adonné à un continuel exercice de la douceur pour l'intérêt de la foi, & nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuſe que la foi, & nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'eſt par la force de ſa douceur que François a triomphé de l'héréſie, & c'eſt par l'onction de ſa douceur qu'il a rétabli

la piété dans l'Eglise. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention pour cette seconde partie.

II. PART. LEs Evêques, dit S. Denis, sont les Princes de la Hiérarchie Ecclésiastique : il leur appartient donc de perfectionner les fidéles comme les Anges dans la Hiérarchie Céleste perfectionnent ceux qui leur sont inférieurs. De-là vient, ajoute S. Thomas, l'obligation indispensable qu'ont les Evêques d'être parfaits, puisqu'il n'est pas possible, au moins dans l'ordre naturel des choses, qu'ils communiquent aux autres par leurs actions ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette vérité dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toujours, se trouve pleinement justifiée dans notre illustre Prélat. Il a été choisi de Dieu pour répandre l'esprit de piété dans tout le corps de l'Eglise, & il l'a fait par trois excellens moyens ; par la douceur de sa doctrine, par la douceur de sa conduite, par la douceur de ses exemples. C'est ce qui l'a élevé à un si haut rang, & placé, comme l'Agneau de Dieu, sur la sainte montagne : *Et vidi, & ecce Agnus stabat suprà montem Sion.* *Apoc.* 6. 14.

La piété tire un merveilleux secours de la doctrine, mais toute doctrine n'est pas propre à la piété. Sans parler de la fausse doctrine qui séduit, de la mauvaise doctrine qui corrompt, de la doctrine profane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes & toutes saintes qu'elles sont, ou surpassent l'esprit par leur élévation, ou l'épuisent par leur subtilité, ou l'accablent par leur rigueur : les unes l'éclairent sans l'émouvoir ; d'autres le touchent sans l'instruire ; celles-ci sont trop

mystérieuses, & l'embarrassent ; celles-là trop austéres, & le rebutent. Pourquoi de tant d'éloquentes prédications & de tant de livres remplis de piété, y en a-t'il si peu qui nous l'inspirent ? c'est que la doctrine des hommes partant & d'un esprit défectueux & d'un sens particulier, elle tient toujours des qualités de son principe, & par conséquent ne peut être ni parfaite ni universelle. Si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fermé ; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifférence ; au lieu que celle qui vient de Dieu se fait comprendre à tous & goûter de tous : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Or telle est la merveille que je découvre dans le grand & incomparable François de Sales. Sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du Ciel, qui de la même substance nourrit, aussi bien que la manne, toutes sortes de personnes ; & je puis dire sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'après les Saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidéles que ceux de ce Saint Evêque. Oui, Chrétiens, les Pères ont écrit pour la défense de notre religion, les Théologiens pour l'explication de nos mystères, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise : ils ont tous excellé dans leur genre, & nous leur sommes à tous redevables ; mais pour former les mœurs des fidéles, & pour établir dans les ames une solide piété, nul n'a eu le même don que l'Evêque de Genéve. Son introduction seule à la vie dévote, combien a-t'elle converti de pécheurs ? combien a-t'elle formé de religieux ? combien d'hommes & de femmes a-t'elle sanctifiés dans *Joan* v. 6.

le mariage ? combien dans tous les états a-t'elle fait de changemens admirables ? Je vous le demande, Chrétiens. Car pourquoi citer ici les Souverains Pontifes, les Cardinaux, les Princes & les Rois qui lui ont donné tant d'éloges ? & pourquoi raporter un nombre presque infini de miracles que la lecture de ce livre a produits ? Vous l'avez entre les mains ; & une des marques les plus évidentes de son excellence & de son prix, c'est que dans le christianisme il soit devenu si commun. L'avez-vous jamais ouvert sans vous sentir excités à la pratique de la vertu, sans concevoir de saints désirs d'être à Dieu, sans que l'esprit de grace vous ait parlé intérieurement, sans que la conscience vous ait fait quelque reproche ? Or ce que vous avez éprouvé, mes chers Auditeurs, est une expérience générale, & la meilleure preuve de la proposition que j'ai avancée, sçavoir que François par sa doctrine a répandu dans les cœurs l'esprit de la vraie piété.

Mais qu'y a-t'il donc dans cette doctrine qui la rende si universelle & si efficace ? qui fait que ni les sçavans n'y trouvent rien au-dessous d'eux, ni les foibles rien de trop relevé ; qu'elle convient à toutes sortes de conditions, qu'il n'y a point de tempérament qui n'en ressente l'impression ? C'est, mes Frères, cette douceur inestimable, qui faisoit distiller de la plume de notre Saint Evêque, comme des lévres de l'Epouse, le lait & le miel : *Favus distillans labia tua, mel & lac sub linguâ tuâ.* Cant. c. 4. Voilà ce qui a donné tant de goût pour ses ouvrages aux ames les plus mondaines & les moins sensibles à la piété. Prenez garde au

reſte. Je ne dis pas que la doctrine de François de Sales ſoit douce dans ſes maximes : il n'y a rien de ſi difficile dans la loi chrétienne qu'elle n'embraſſe, mais en cela même elle eſt plus conforme à celle de J. C. Le Sauveur, remarque S. Auguſtin, dit que ſon joug eſt doux : *Jugum meum ſuave eſt* : pourquoi ? parce qu'il nous impoſe une charge plus légère ? non ſans doute : trois additions à la loi écrite qu'il exprime en ces termes, *Ego autem dico vobis*, ſont d'une obſervance plus rigoureuſe que tous les anciens préceptes. Le joug du Seigneur eſt doux, ajoute ce Père, non point à raiſon de ſa matière, car c'eſt un joug ; mais par la grace de l'Evangile, qui nous aide à le porter. Ainſi la morale que François a enſeignée, eſt en elle-même une morale ſublime & de la plus haute perfection ; mais ſuivant le deſſein de ſon Maître, il a par l'onction de ſes écrits adouci l'amertume de la croix que J. C. avoit rendue ſi déſirable & ſi précieuſe en la détrempant dans ſon ſang. Ah ! Chrétiens, ſi la morale de ce Saint Prédicateur, ſeulement tracée ſur le papier, eſt encore ſi puiſſante, que ne pouvoit-elle point quand elle étoit vivante & animée ? & lorſqu'elle partoit immédiatement de ce cœur embraſé du zèle le plus pur & le plus ardent, quel feu ne devoit-elle pas répandre par-tout ? De vous dire que François de Sales a été l'oracle de ſon tems, que Paris l'a admiré, que les Parlemens de France par des députations honorables, l'ont cherché pour entendre ſa doctrine, qu'il fut l'Apôtre de la Cour, ce ſeroit peu ; & ſi vous ſçavez peſer les choſes au poids du ſanctuaire, vous l'eſtimerez plus ſortant

Matth. c. 11.

Matth. c. 5.

de ce grand nombre d'admirateurs qui le ſuivoit en foule, & ſe retirant dans le déſert ; c'eſt-à-dire, quittant la Cour & Paris, pour conſacrer les carêmes entiers aux moindres villes de ſon Diocèſe, & aimant mieux comme J. C. prêcher dans les bourgades que dans Jéruſalem. De-là même auſſi ces bénédictions abondantes que Dieu donnoit à ſon miniſtère : de-là ces ſoupirs que pouſſoient vers le Ciel ſes auditeurs, & ces larmes qui couloient de leurs yeux : de-là ces fruits de pénitence qu'il recueilloit après ſes prédications évangéliques, comme le ſeul tribut qu'il prétendoit tirer de cet emploi, recevant les pécheurs, écoutant leurs confeſſions, les encourageant & les conſolant, leur preſcrivant des règles de vie conformes à leur état, & tout cela avec cette ſage douceur qui le convainquoit & qui les attachoit inviolablement à leurs devoirs. Un des ſouhaits de S. Fulgence étoit de voir S. Paul prêchant l'Evangile : & ne vous ſentez-vous pas, Chrétiens, touchés du même déſir à l'égard de François de Sales ? Or il eſt aiſé de vous ſatisfaire : l'Evêque de Genéve vit encore dans ſes écrits, parce qu'il y a laiſſé tout ſon eſprit ; choiſiſſez-le pour votre Prédicateur ; en tous tems & en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'aurai pas peu fait pour votre ſalut ſi je puis vous engager à cette ſainte pratique ; & cet homme de Dieu aura la gloire de continuer après ſa mort ce qu'il a ſi heureuſement commencé pendant ſa vie, lorſqu'il a établi la piété & le culte de Dieu par la douceur de ſa doctrine.

Ce ſujet eſt trop vaſte, mes chers Auditeurs, pour le renfermer dans un ſeul diſcours.

A cette douceur de la doctrine, François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des ames, & quel nouveau champ s'ouvre devant moi ? que dirai-je des effets merveilleux que produisit dans l'Eglise une telle direction ? Je n'en veux qu'un exemple ; il est mémorable. Je parle de ce saint Ordre qu'il a institué sous le titre de la Visitation de Marie. Oui, Chrétiens, c'est à la conduite de son instituteur, à cette conduite également religieuse & douce qu'il doit sa naissance ; c'est sur cette conduite qu'il est fondé, c'est par cette conduite qu'il subsiste. Vous le sçavez : Dieu choisit l'illustre & vénérable Dame de Chantal pour l'exécution de ce grand ouvrage, & l'adressa à François de Sales, auquel il avoit inspiré le même dessein. Dès qu'elle a vu ce saint Prélat, qu'elle l'a entendu, là voilà d'abord gagnée par l'attrait de sa douceur. Cette femme forte que nous avons enfin trouvée dans notre France ; *Mulierem fortem quis inveniet* ? connoît bien-tôt que son saint Directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire : *Gustavit & vidit quia bona est negociatio ejus.* Cela suffit, & sans une plus longue délibération elle se résolut à tout entreprendre pour seconder son zèle ; *Manum suam misit ad fortia* : elle rompt ses liens qui la tiennent attachée au monde, elle quitte sa patrie & va dans une autre terre planter une nouvelle vigne, qui devoit fructifier au centuple & se répandre de toutes parts ; *De fructu manuum suarum plantavit vineam.* A peine a-t'elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail, & pour s'enri-

Prov. c. 31.

chir de graces & de vertus : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.* Tel fut l'origine de cet Ordre si florissant. Vous me demandez quelle est sa loi fondadentale : la voici dans les paroles du Sage au même endroit, *Et lex clementiæ in linguâ ejus* ; une autre version porte, *lex mansuetudinis* ; c'est la loi de douceur, cette loi extraite du cœur de François, pour être gravée dans celui de ses filles en J. C. Car il ne falloit pas qu'une si belle vertu mourût dans sa personne ; & si le double esprit du Prophéte dût être transmis à un autre, il étoit encore plus important que l'esprit simple & doux de ce glorieux fondateur fût multiplié : *Mansuetudo multiplicavit me.* Il semble en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il étoit le conducteur, il ne leur recommande rien autre chose que la douceur de l'esprit. Cette douceur d'esprit est le sujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous lisons, & qu'il avoit avec ces ames prédestinées : à cette douceur d'esprit il raporte toutes les constitutions de son Ordre. Pourquoi de toutes les Congrégations religieuses, celle-ci est-elle spécialement favorisée du Ciel ? pourquoi par un avantage assez rare, lorsque le tems altére tout, croît-elle sans cesse dans la perfection de son institut, au lieu d'en dégénérer ? pourquoi se remplit-elle tous les jours de tant de sujets distingués par la splendeur de leur naissance, & par le mérite de leurs personnes ? C'est que l'esprit de François y régne, c'est qu'elle est gouvernée par sa douceur. Je ne dis pas deçi, mes très-cheres Sœurs, pour vous donner la préférence au-dessus de tous les Or-

dres de l'Eglise ; vous les devez honorer, & ce sera toujours beaucoup pour vous d'être les plus humbles dans la maison de Dieu : mais je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur, qui vous doit être si précieuse, puisque c'est l'héritage de votre Père, & que vous ne la pratiquerez jamais selon ses règles, sans triompher de toutes les passions, sans acquérir toutes les vertus, & sans vous élever comme lui jusqu'au sommet de la montagne ou de la sainteté évangélique : *Et vidi, & ecce Agnus stabat suprà montem Sion, & cum eo centum quadraginta quatuor millia.* Apoc. c. 14.

Quand le grand Evêque de Généve, par la douceur de sa conduite & pour l'avancement de la piété, n'auroit rien fait d'avantage que d'établir dans le christianisme un ordre où Dieu est si parfaitement & si constamment servi, ne seroit-ce pas assez & ne trouverois-je pas en cela même l'ample matière d'un des plus solides & des plus magnifiques éloges ? Mais non, Chrétiens, Dieu a prétendu de lui, & attend aujourdhui de moi quelque chose de plus. Dieu, dis-je, a prétendu de lui que par la douceur de ses exemples il fît renaître en vous l'esprit de la piété chrétienne ; & Dieu attend encore de moi qu'en vous les proposant, je contribue à une fin si importante. Oubliez, s'il est possible, tout ce que j'ai dit, & regardez seulement la vie de François de Sales : c'est un des plus excellens modéles que vous puissiez imiter. Hélas ! mes chers Auditeurs, où la piété en est-elle maintenant réduite ? François de Sales lui avoit donné du crédit ; elle régnoit de son tems jusques dans la Cour, où il l'avoit introduite avec honneur,

& préſentement n'eſt-elle pas en quelque ſorte bannie de la ſociété des hommes? Les libertins mépriſent inſolemment ſes maximes, & elle paſſe parmi ces prétendus eſprits forts pour ſimplicité & pour foibleſſe, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, & qu'elle nous aſſujettit à la Loi de Dieu. Les Grands dont elle devroit être autoriſée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compâtir avec l'ambition & l'intérêt qui les dominent. Tout le reſte à peine la connoît-il, tant il eſt aveugle & groſſier : on ſe contente de vivre, ſans penſer à vivre chrétiennement. Ce déſordre n'eſt-il pas tel que je le dis ; & ſi nous avons encore quelque ſentiment de religion, n'en devons-nous pas être touchés ? Mais quoi, mes Frères, ne le corrigerons-nous point ce déſordre ſi déplorable ? & faiſant profeſſion de garder ſi exactement tous les devoirs où la vie civile nous engage, n'aurons-nous nul ſoin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un Chrétien ? Ah ! du moins conſidérez ici le modéle que je vous préſente : il vous fera voir ce que c'eſt que la piété ; il vous la fera non-ſeulement eſtimer, mais aimer. La Providence qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attachée à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable. Il n'a point paſſé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice à ſon zéle : il eſt demeuré dans ſa patrie, mais il y a été Prophéte & plus que Prophéte, puiſqu'il en a été le ſalut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, & n'y êtes-vous pas indiſpenſablement obligés ?

François n'a point refuſé les bénéfices de

l'Egliſe : il étoit plus néceſſaire qu'il nous enſeignât à les bien recevoir. Voyez s'il y eſt entré par des conſidérations humaines, & déplorez les abus & les ſcandales de nôtre ſiécle, où ce ſont des vûes intéreſſées, des vûes ambitieuſes qui nous ſervent de vocation pour tous les états, même les plus ſaints. De cet exemple vous tirerez deux règles de conduite ; l'une particulière, l'autre générale. Car d'abord vous aprendrez en particulier, avec quel eſprit vous devez aprocher de l'autel du Seigneur, & paroître dans ſon ſanctuaire ; que c'eſt le Seigneur même qui doit vous apeller à ce ſacré miniſtère, & non point vous qui aviez droit de vous y porter : & par une conſéquence plus générale, vous conclurez enſuite, que Dieu étant le maître de toutes les conditions, c'eſt à lui de les partager, à lui de vous les marquer, à lui de vous choiſir, ſans qu'il vous ſoit permis de prévenir ou d'interpréter ſon choix à votre gré. Si ces règles étoient fidélement obſervées, nous ne verrions pas dans les bénéfices & les dignités eccléſiaſtiques tant de ſujets qui ne s'y ſont ingérés que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voies les plus ſordides & les plus baſſes ; & nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes ſans mérite, ſans talent, ſans nulle diſpoſition, occuper les places les plus honorables & ſe charger des fonctions les plus importantes.

François en acceptant la dignité Epiſcopale ne nous a pas donné le même exemple de renoncement, que pluſieurs autres qui ont pris la fuite & ſe ſont cachés dans les déſerts,

pour éviter ou un fardeau ou un honneur qu'ils craignoient ; mais j'oſe dire néanmoins qu'en cela même il a fait quelque choſe de plus rare & de plus inſtructif pour nous. Car ſe trouvant engagé à une Egliſe pauvre & déſolée dont Dieu lui avoit confié le ſoin, jamais rien ne l'en put ſéparer : c'étoit ſon épouſe ; & toute défigurée qu'elle paroiſſoit à ſes yeux, il lui fut toujours fidéle, enſorte qu'il la préféra à tout ce qu'on put lui offrir de plus ſpécieux & de plus brillant. Un tel exemple n'a-t'il pas je ne ſçais quoi qui gagne le cœur ? Vous me demandez, Chrétiens, quelle aplication vous en pouvez faire à vos mœurs? rien de plus juſte & de plus néceſſaire à une ſolide piété. C'eſt d'aimer la condition où Dieu vous a apellés, quelle qu'elle ſoit ; de vous y tenir, & de ne chercher rien au-delà : perſuadés que ſi vous ſuivez les vûes de la Providence, ſi vous y demeurez par l'ordre de Dieu, il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous ſanctifier. C'eſt de réprimer ces inſatiables déſirs, qu'inſpire aux ames mondaines, ou l'envie d'avoir, ou l'envie de paroître : formant toute votre vie ſur les grandes maximes du véritable honneur, de la raiſon, de la foi, & n'écoutant point ces faux principes qu'on ſe fait dans le ſiécle & même dans l'Egliſe, pour viſer ſans ceſſe plus haut & pour ne mettre jamais de bornes à ſes prétentions. Dès que vous ſçaurez ainſi vous fixer, vous ne ſerez plus ſi entêtés de votre fortune, ſi diſtraits & ſi diſſipés, vous vous préſerverez de mille écueils, où l'innocence échouë, & plus attentifs ſur vous-mêmes vous ſerez plus en état de goûter Dieu, & de marcher

tranquillement & avec assurance dans ses voies.

François revêtu de l'Episcopat a fait consister sa perfection dans la pratique des devoirs propres de son ministère, visitant son Eglise, tenant des synodes, conférant les ordres sacrés, instruisant les Prêtres, dirigeant les consciences, prêchant la parole de Dieu, administrant les Sacremens. En tout cela rien d'extraordinaire, sinon qu'il le faisoit d'une manière non ordinaire, parce qu'il le faisoit en saint: c'est-à-dire, parce qu'il le faisoit avec fidélité, descendant à tout, jusques à converser avec les pauvres, & à enseigner lui-même la doctrine chrétienne aux enfans; parce qu'il le faisoit avec assiduité, ayant ses heures, ses jours, tous ses tems marqués, & donnant à chacun ce qui lui étoit destiné, parce qu'il le faisoit avec persévérance & sans relâche, s'élevant au-dessus de tous les dégoûts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces vicissitudes & de ces changemens perpétuels qui, selon les différentes conjonctures, nous rendent si différens de nous-mêmes; parce qu'il le faisoit toujours avec une ferveur vive & animée, ne se déchargeant point sur les autres de ce qu'il pouvoit lui-même porter; le premier au travail, & le dernier à le quitter, ne comptant pour rien les fatigues passées, & ne pensant qu'à en prendre de nouvelles & qu'à recommencer; enfin parce qu'il le faisoit avec une droiture & une pureté d'intention qui relevoit devant Dieu le prix de toutes choses, même des plus légères en aparence, & leur imprimoit un caractère de sainteté, n'ayant

en vûe que Dieu, que le bon plaiſir de Dieu, que l'honneur de Dieu. Ah ! Chrétiens, on ſe fait tant de fauſſes idées de la piété ; on la croit fort éloignée lorſqu'elle eſt auprès de nous, on ſe perſuade qu'il faut ſortir de ſon état, & abandonner tout pour la trouver, & voilà ce qui rallentit toute notre ardeur, & ce qui nous déſeſpère : mais étudiez bien, François de Sales, c'eſt aſſez pour vous détromper : vous apprendrez de lui que toute votre piété eſt renfermée dans votre condition & dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidélement obſervés : ne manquez à rien de tout ce que demandent votre emploi, votre charge, les diverſes rélations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de miniſtres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domeſtiques en qualité de maîtres, ou avec des enfans en qualité de pères & de mères, avec qui que ce puiſſe être & dans quelque ſituation que ce puiſſe être : embraſſez tout cela, accompliſſez tout cela, ne négligez pas un point de tout cela. Je dis dans vos devoirs aſſidument pratiqués : ayez dans l'ordre de votre vie certaines régles qui diſtribuent vos momens, qui partagent vos ſoins, qui arrangent vos exercices, ſelon la nature & l'étendue de vos obligations : tracez-les vous-mêmes ces régles, ou pour agir plus ſûrement & plus chrétiennement engagez un ſage Directeur à vous les preſcrire, & faites-vous une loi inviolable de vous y ſoumettre. Je dis dans vos devoirs conſtamment remplis : avancez toujours dans la même route, ſans vous détourner d'un pas ; & malgré l'ennui que peut

cauſer une longue & fatigante continuité, n'ayez pour mobiles que la raiſon & la foi, qui chaque jour ſont les mêmes, & qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous apliqueront aux mêmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardés avec une ſainte ardeur, non pas toujours avec une ardeur ſenſible, mais avec une ardeur de l'eſprit, indépendante des ſentimens & au-deſſus de tous les obſtacles. Enfin je dis dans vos devoirs ſanctifiés par la droiture de votre intention, tellement que dégagés de tout autre intérêt & de tout autre déſir, vous ne ſoyez en peine que de plaire à Dieu, & que vous ne vous propoſiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que vous enſeignera le S. Directeur dont vous venez d'entendre l'éloge, & dont je voudrois que les leçons fuſſent gravées dans votre ſouvenir avec des caractères ineffaçables. Voilà dans ſes exemples le précis & l'abrégé de ſa morale; de cette morale également ennemie de tout excès, ſoit de relâchement, ſoit de rigueur; de cette morale qui ne ménage & ne flâte perſonne, mais auſſi qui ne décourage & ne rébute perſonne; de cette morale qui joint ſi bien enſemble & toute la douceur & toute la perfection de la loi évangélique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuſes pénitences à pratiquer, ni de grands efforts à ſoutenir. J'en conviens; mais j'ajoute, & je réponds que c'eſt cela même qui en fait l'excellence, & qui nous en doit donner la plus haute eſtime. Car c'eſt-là que ſans qu'il paroiſſe beaucoup de mortifications, on a ſans ceſſe à ſe mortifier; que ſans croix

en aparence, on trouve ſans ceſſe à ſe crucifier, que ſans nulle violence au dehors, il faut ſans ceſſe ſe vaincre & ſe renoncer. Et je vous le démande en effet, Chrétiens : pour s'aſſujettir comme François de Sales, à une obſervation exacte & fidéle, à une obſervation pleine & entière, à une obſervation conſtante & aſſidue, à une obſervation ſainte & ferveute des devoirs de chaque état, quelle attention néceſſaire, quelle vigilance & quels retours ſur ſoi-même ! Et pour ſe maintenir dans cette attention & cette vigilance continuelle, de quelle fermeté n'a-t'on pas beſoin, & en combien de rencontres ne faut-il pas ſurmonter la nature, captiver les ſens, gêner l'eſprit ! D'ailleurs combien de devoirs diciffiles en eux-mêmes & très-onéreux combien qui nous expoſent à mille contradictions & à mille combats ! combien dont on ne peut s'acquitter ſans ſe faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence ! combien qui demandent le plus parfait déſintéreſſement, le ſacrifice le plus généreux de toutes les inclinations, de toutes les liaiſons du ſang & de la chair ! Et comme tout cela ſe fait ſelon les obligations ordinaires de la condition, & n'a pas un certain faſte ni un certain brillant que la ſingularité donne à d'autres œuvres, quelle doit être la force & la pureté de nos ſentimens ! lorſque ſans nul ſoutien extérieur, ſans nul éclat & ſans nulle vûe de paroître, la ſeule religion nous anime, la ſeule équité nous ſert d'apui, le ſeul devoir nous tient lieu de tout. Ah ! mes chers Auditeurs, entrons dans cette voie, ne craignons point qu'elle nous éga-

re : c'eſt la voie la plus droite & la plus courte ; elle eſt ouverte à tout le monde, & François a eu la conſolation d'y attirer après lui une multitude innombrable de fidéles. Si par une dangereuſe illuſion, elle ne nous ſemble pas encore aſſez étroite, c'eſt que nous n'y avons jamais bien marché, & que nous ne la connoiſſons pas. Faiſons-en l'épreuve, & quand après une épreuve ſolide nous la trouverons trop large, alors il nous ſera permis de chercher une autre route & d'aſpirer à une plus ſublime perfection.

Vous cependant ſur qui Dieu répandit ſa lumière avec tant d'abondance & qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidéle & zélé Paſteur des ames, grand Saint, recevez les honneurs ſolemnels que vous rend aujourdhui tout le peuple chrétien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de ſa reconnoiſſance. * Elle ſçait ce qu'elle doit à vos ſoins, & elle tâche dans cette cérémonie à s'acquitter en quelque ſorte auprès de vous. C'eſt elle qui la première vous avoit déjà canoniſé par la voix publique, & c'eſt elle qui vient enfin de conſommer l'ouvrage de votre canoniſation par la voix de l'Egliſe. C'eſt à la requête de ſon Roi, à l'inſtance de ſes Prélats, à la ſollicitation de tout ſon Clergé, que vous avez été proclamé Saint. Il étoit juſte qu'elle vous rendit, autant qu'elle le pouvoit, devant les hommes, ce que vous lui aviez donné devant Dieu. Pendant votre vie vous avez travaillé à la ſanctifier ; il étoit juſte qu'après votre

* *Le Père Bourdaloue fit ce Sermon pour la cérémonie de la canoniſation de S. François de Sales.*

mort elle travaillât à faire déclarer authentiquement & hautement votre ſainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous préſente comme membre d'une Compagnie à qui l'éducation de votre jeuneſſe fut confiée dans les mains de qui vous remîtes le précieux dépôt de votre conſcience, & qui eût enfin la conſolation de recueillir vos derniers ſoupirs, & de conduire votre ame bienheureuſe dans le ſein de Dieu. Du reſte, mes chers Auditeurs, entrons tous dans l'eſprit de cette ſolemnité. Qu'eſt-ce que la canoniſation d'un Saint? un engagement à acquérir nous-mêmes, avec la grace & le ſecours de Dieu, toute la ſainteté qui nous convient. Car célébrer la canoniſation d'un Saint, c'eſt profeſſer que la véritable gloire conſiſte dans la ſainteté; qu'il n'y a rien de grand & de ſolide dans le monde, que la ſainteté; que toute la félicité & tout le bonheur de l'homme eſt attaché à la ſainteté. Or je ne puis profeſſer tout cela, ſans me ſentir excité fortement & ſollicité à la pourſuite de la ſainteté; & je me condamne moi-même par ma propre confeſſion, ſi reconnoiſſant tout cela, je n'en ai pas plus de zèle pour ma ſanctification. Il n'eſt pas néceſſaire que nous ſoyons canoniſés dans l'Egliſe, comme François de Sales; mais il eſt d'une néceſſité abſolue, que nous ſoyons ſaints, par proportion, comme lui. Nous trouverons dans ſa doctrine de quoi nous éclairer, dans ſa conduite de quoi nous régler, dans ſes exemples de quoi nous animer, & dans la gloire où il eſt parvenu, de quoi éternellement & pleinement nous récompenſer. C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE
DE
SAINT FRANÇOIS
DE PAULE.

Ego minimus in domo Patris mei.

Je suis le plus petit dans la maison de mon Père.
Au livre des Juges, chap. 6.

CEs paroles que j'aplique au glorieux Patriarche dont nous célébrons ici la fête, furent autrefois prononcées par Gédéon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne loi. Dieu l'avoit choisi pour combattre les Madianites enflés de leur victoire, pour délivrer les Hébreux ses compatriotes de l'oppression, & pour être enfin le chef, le conducteur & le souverain de son peuple. Mais qui suis-je ! dit ce Saint Capitaine, surpris du choix que Dieu faisoit de lui pour une si haute entreprise ; & comment est-ce, Seigneur, que vous

avez jetté les yeux ſur moi ? Je ſuis de la dernière des douze Tribus, qui eſt celle de Manaſſé : dans la Tribu de Manaſſé, ma famille eſt la moindre de toutes ; & moi je ſuis le plus petit de la maiſon de mon Père ; par où donc pourrai-je ſauver Iſraël ? *In quo liberabo Iſrael ? Ecce familia mea infirma eſt in Manaſſe, & ego minimus in domo Patris mei.* Va, lui répondit le Seigneur, ne ſois point en peine, je me joindrai à toi, je t'éleverai & te ferai grand. Cette promeſſe s'accomplit, & vous ſçavez à quel point de grandeur Gédéon parvint, & combien ſon nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu, & fameux dans toute la terre. N'eſt-ce pas là, Chrétiens, l'image la plus naturelle & la plus parfaite de l'incomparable François de Paule ? & ne ſemble-t'il pas que le Saint-Eſprit ſous ces traits, ait prétendu nous le marquer par avance & nous le faire connoître ? Dieu le deſtinoit à des commiſſions importantes, à fonder dans l'Egliſe un nouvel Ordre, à combattre le monde, le démon & la chair, ces dangereux ennemis de notre ſalut ; & ſur cela quel étoit le ſentiment de ce Saint Inſtituteur ? le même que celui de Gédéon. Hé quoi, mon Dieu, s'écrioit-il, vous me connoiſſez, je ſuis le plus petit des hommes, & le moyen que dans mon extrême foibleſſe, je ſois en état de ſeconder vos vûes ſur moi & de les remplir ? *Ego minimus in domo Patris mei.* Je le ſçais, répond le Seigneur ; mais c'eſt pour cela même que je t'exalterai, & que je te comblerai de gloire. Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs, puiſque c'eſt la plus juſte idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panégyrique

Jud. c. 6.

de François de Paule, c'eſt faire le panégyrique de l'humilité, ou faire le panégyrique de l'humilité, c'eſt faire celui de François de Paule. Toutes ſes vertus ſe ſont comme abîmées dans celle-là, ſa foi merveilleuſe, ſa charité ardente & zélée, ſon auſtérité de vie & ſa mortification. Mais avant que de vous expliquer mon deſſein, implorons le ſecours du Ciel, & demandons-le par l'interceſſion de la plus humble des Vierges. *Ave Maria.*

QUoique l'humilité ſoit de toutes les vertus la plus pacifique, la plus ſoumiſe & la plus modeſte, ſouvent néanmoins, ſi je puis ainſi m'exprimer, elle voudroit auſſi bien que l'orgueil, réſiſter à Dieu & combattre contre Dieu. L'Ecriture ſainte, au livre de la Géneſe, nous repréſente un combat qui ſe paſſa dès le commencement du monde entre Dieu & les hommes, & dont l'orgueil des homme fut le ſeul principe. Les hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu même, & Dieu malgré eux entreprit de les humilier. L'orgueil des Géans s'arma d'inſolence & de préſomption contre la toute-puiſſance de Dieu, & la toute-puiſſance de Dieu s'arma de foudre contre l'orgueil des Géans. Mais Chrétiens, j'ai à vous propoſer aujourd'hui un combat bien différent, & non moins ſaint que l'autre étoit criminel: Car quoique ce ſoit un combat entre Dieu & l'homme, il a cela de propre & de merveilleux, que bien-loin de ſéparer l'homme de Dieu, il l'unit étroitement à Dieu, & l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers Auditeurs, c'eſt celui de l'humilité de François

de Paule, contre la libéralité & la magnificence divine. Dieu veut exalter François, & François, autant qu'il lui eſt permis, s'oppoſe à ſon exaltation. François veut s'abbaiſſer & s'anéantir ; & Dieu pour le relever le tire de l'obſcurité où il veut vivre & s'opoſe à ſon anéantiſſement. Voilà tout mon ſujet : concevez-le bien, parce que ce ſera tout le fonds & tout le partage de ce diſcours. S. François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité, pour ſe faire petit dans le monde, ceſt la première partie. Et Dieu a employé tous les tréſors de ſa magnificence pour le faire grand, c'eſt la ſeconde. Le Sauveur des hommes avoit dit dans ſon Evangile, que celui qui s'humilieroit, ſeroit exalté : *Qui ſe humiliaverit, exaltabitur* ; & il falloit que cet oracle ſe vérifiât : or je prétends qu'il n'a jamais été plus authentiquement vérifié, ni dans un exemple plus illuſtre, que dans la perſonne du Saint Fondateur que nous honorons en ce jour, & pour vous en convaincre, je vous ferai voir d'une part François de Paule qui s'humilie, & Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Apliquez-vous, Chrétiens : il y aura là également, & de quoi ſatisfaire à votre dévotion, & de quoi ſatisfaire à votre inſtruction.

Matth. c. 23.

I. PART.

N'ETRE rien, & ne s'eſtimer rien ; être peu de choſe, & s'eſtimer peu de choſe ; être mépriſable, & ſe mépriſer en effet ſoi-même, c'eſt l'indiſpenſable devoir de l'humilité. Mais être grand, & s'étudier à devenir petit ; être diſtingué aux yeux de Dieu, & n'être à ſes propres yeux qu'un vil ſujet ; être tout

ce que l'on peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes, & dans la sienné propre se rabaisser au-dessous de tous les hommes, c'est la grace, c'est la perfection de l'humilité, & ce que S. Bernard admiroit plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere & contemptibilem reputare ; hoc ego virtutibus ipsis mirabilius judico.* Or voilà, Chrétiens, le caractère de l'humilité de S. François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneurs & de gloire ; un homme puissant en œuvres & en paroles ; un homme vénérable aux Souverains de la terre, chéri des Papes, recherché des Rois, honoré des peuples ; un homme de miracles, & dont tout le soin néanmoins est de se cacher & de s'obscurcir ; qui ne travaille que pour cela, & qui n'a de pensée que pour cela, qui met en usage tout ce que l'esprit de Dieu peut suggérer, & tout ce que l'esprit humain peut imaginer pour cela : voilà en raccourci tout le portrait de ce grand Saint. Bern.

François réussit d'abord dans cette entreprise. Dès qu'il s'aperçut que Dieu commençoit à opérer en lui des choses extraordinaires ; que dès les premières années de sa vie, le Ciel le prévenoit des plus rares bénédictions ; que déjà son enfance étoit devenue illustre par divers prodiges, & que le bruit de ses prodiges se répandant au dehors, son humilité en pourroit recevoir quelque atteinte : que fait-il ? il forme un dessein que la seule grace du christianisme lui peut inspirer. S'il eût consulté la prudence de la chair, elle eût traité de folie une si sainte résolution ; mais c'est l'esprit du Seigneur qui le conduit,

& il ne veut point d'autre conseil. Sous un tel guide il se dérobe de la maison paternelle : il entre dès l'âge de treize ans dans un désert qui sembloit plutôt être la retraite des bêtes sauvages que des hommes : il y trouve une solitude, que Dieu même lui avoit préparée, dans une étroite caverne ; il regarde cette grotte comme son tombeau, il s'y ensevelit tout vivant, & il est résolu d'y demeurer & d'y mourir.

Ce fut là, Chrétiens, comme le premier pas de son humilité. De vous dire ce que fit ce saint Solitaire, séparé de tout commerce, & n'ayant à traiter qu'avec Dieu, de vous dire quelles faveurs célestes il reçut, de quelles lumières il fut éclairé, de quels sentimens il fut pénétré, à quelles austérités il se condamna, combien de vertus héroïques il pratiqua, ce sont des secrets qui passent toutes nos connoissances, & qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Je ne sçais qu'une seule chose, mais cette seule chose est plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs sçavoir & que tout ce que je vous en pourrois apprendre : & quoi ? c'est que François de Paule voulut vivre dans cette solitude, inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné
Ps. 30. généralement & oublié des hommes : *Oblivioni datus sum tamquam mortuus à corde.* C'est-là, dis-je, tout ce que j'en sçais, & ce qui vaut les plus pompeux & les plus magnifiques éloges. Si je vous disois que dans son désert, il mena une vie toute évangélique ; qu'il y eut avec Dieu les communications les plus intimes, & si j'ose ainsi m'exprimer, les entretiens les plus familiers ; qu'il y fut gratifié de tous

tous les dons de l'oraiſon la plus ſublime & de la plus haute contemplation : ſi je vous diſois qu'il conſacra ce ſaint lieu par des ferveurs & même des excès de pénitence, qui l'égalerent aux Elies & aux Jean-Baptiſtes ; que le jeûne y fut ſa nourriture, le cilice ſon vêtement, la terre ſon lit, qu'il y fit de ſa chair une victime de mortification : tout cela vous paroîtroit grand, admirable, divin. Mais encore une fois, j'ai quelque choſe de plus grand à vous dire que tout cela ; & c'eſt qu'en tout cela François voulut être caché, qu'en tout cela il ſuivit la belle maxime de S. Bernard, qui eſt le précis de l'humilité évangélique : *Ama neſciri* : qu'il dit à Dieu en tout cela comme Jéremie : *Diem hominis non deſideravi, tu ſcis* : Seigneur, vous le ſçavez, je n'ai point recherché la vûe des hommes ; au contraire je m'en ſuis éloigné, & je n'ai voulu avoir que vous pour témoin de mes actions & de ma vie. *Bernar. Jere 2. c. 17.*

Si donc il fut Saint dans le déſert, ce fut d'une ſainteté cachée ; s'il y fut ſévére à lui-même, ce fut d'une ſévérité cachée ; mais ſur-tout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, & par là même de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde & dans le monde chrétien, une humilité d'une autre eſpèce, une humilité qui éclate, une humilité qui ſe produit avec un extérieur plein de piété, une humilité qui attire le reſpect, qui ſe donne du crédit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle ſemble fuir. Eſt-ce une vraie humilité ? Je n'en juge point, car c'eſt à Dieu d'en faire le diſcernement. Du reſte quand je vois une humilité de ce caractère, je l'ho-

nore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps & la ſurface de l'humilité chrétienne, & qu'il ne m'appartient pas d'en ſonder le fond : mais je crains pour elle, parce qu'il eſt très-dangereux qu'avec toute l'aparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'eſprit. Je m'en défie, parce que je me ſouviens de l'excellente inſtruction de S. Grégoire Pape, ſçavoir que l'humilité eſt de la nature de ces ſenteurs précieuſes, qui ne ſe conſervent jamais mieux que dans un vaſe bien fermé, & qui s'évaporent dès qu'elles ſont expoſées au grand air. Voilà pourquoi François de Paule ſolidement humble cacha dans les ténébres juſqu'à ſon humilité même, perſuadé qu'on ſe laiſſe bien-tôt enlever ce tréſor évangélique dès qu'on le découvre & qu'on le fait paroître au grand jour.

Que dis-je après tout, Chrétiens ? Eſt-ce que l'humilité doit toujours demeurer ſous le boiſſeau, & ne ſe montrer jamais ? Elle le voudroit ainſi ; mais il y a des conjonctures où elle eſt en quelque ſorte forcée de ſe faire voir : & quand par une longue & ſolide épreuve elle s'eſt bien affermie, elle peut enfin ſortir de ſon obſcurité pour ſuivre la voix de Dieu, & pour ſe conformer aux vûes de la Providence. François de Paule vivoit depuis ſix années entières dans la plus ſombre retraite. Ce n'étoit point aſſez ſelon les déſirs de ſon cœur ; mais c'étoit trop pour l'Egliſe à qui Dieu le réſervoit, & trop pour les ames qui devoient être éclairées de ſes lumières. Quelques charmes qu'ait donc pour lui ſa ſolitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers Auditeurs, il ne la quitta point ;

mais ſon hiſtoire nous dit un beau mot, & qui eſt plein d'un grand ſens, que cet homme de Dieu ſans quitter ſa ſolitude, qui fut le centre de ſon humilité, porta dans le monde, en y entrant, tout l'eſprit de ſa ſolitude & de ſon humilité; ou plutôt que le monde vint le chercher dans ſa ſolitude, pour y être ſanctifié par la vertu & par les exemples de ſon humilité; c'eſt ainſi que s'explique l'hiſtorien de ſa vie. Et en effet, dès que le ſolitaire de la Calabre commença malgré lui à être connu, dès que ſon nom fut divulgué dans les provinces voiſines, on vit les peuples de toutes parts aborder à ſa cellule, & y recourir comme à la ſource de la piété.

Quel prodige! c'étoit un jeune homme, il n'avoit pas encore atteint ſa vingtième année, il n'avoit nulle teinture des lettres, il ſembloit n'avoir nulle expérience; & voici néanmoins un nombre preſque infini de diſciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choſes pour ſe donner à lui, qui le choiſiſſent pour leur maître, qui le reconnoiſſent pour leur légiſlateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui lui obéiſſent comme à leur père, qui ſe ſoumettent à ſa diſcipline & à ſes inſtructions. Et que leur enſeigne-t'il? un ſeul point ſur quoi Dieu l'a rendu ſçavant, & qu'il a lui-même pris ſoin d'aprendre à l'école du Saint-Eſprit: *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde.* Mes Frères, leur dit-il, je ne ſçais pas ce que vous prétendez en me cherchant dans ce déſert, & me demandant des leçons & des règles de conduite: mais je vous déclare que toute ma doctrine ſe réduit à un ſeul article. N'attendez point que je vous *Matth. c. 11.*

découvre de grands ſécrets, que je vous communique des penſées ſublimes, que je vous rende capables de pénétrer dans les myſtères de Dieu; je n'ai qu'une ſcience qui eſt J. C. & J. C. anéanti par l'humilité : être débonnaire & doux comme lui, être humble de cœur comme lui, c'eſt l'unique choſe que je veux ſçavoir; & dès que vous la ſçaurez, vous ſçaurez tout. Il ne leur prêche que cela, & avec cela il les perſuade, il les convertit, il les détache du monde, il en fait des hommes tout ſpirituels, il les engage dans les voies de la croix les plus étroites; & ce qui tient du miracle, dès l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un Ordre aprouvé par le Saint Siége.

Mais de quel Ordre? ah, Chrétiens, voilà ce que nous ne pouvons aſſez admirer; d'un Ordre qu'il établit ſur le ſeul fondément de l'humilité, d'un Ordre qu'il gouverne par le ſeul eſprit de l'humilité, d'un Ordre qu'il diſtingue par le ſeul caractère de l'humilité. Tous les Ordres ont leur caractère propre, & c'eſt ce qui fait cette variété myſtérieuſe du corps de l'Egliſe dont parloit David, *Circumdata varietate.* L'un a l'auſtérité pour partage, l'autre la pauvreté, celui-ci la contemplation, celui-là le zèle des ames. Que fait S. François de Paule? il embraſſe toute l'auſtérité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-ci, le zèle de ceux-là; mais à tous ces caractères, il en ajoute un qu'il veut être particulier à ſes enfans, c'eſt l'humilité. De-là il demande au ſouverain Pontife, & il en obtient comme un privilége & une grace qu'ils ſoient apellés Minimes, c'eſt-

Pſalm. 44.

à-dire, les plus petits dans la maiſon de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent ſon nom, parce qu'il ne veut pas que ſon nom vive dans la mémoire des hommes. Il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les faſſe connoître, ou comme pénitens, quoiqu'ils aient toutes les rigueurs de la pénitence; ou comme pauvres ſelon l'Evangile, quoiqu'ils aient toute la pauvreté évangélique; ou comme d'habiles maîtres de la vie ſpirituelle & contemplative, quoiqu'ils en poſſédent tous les tréſors; ou comme des miniſtres zélés pour la gloire de Dieu & pour l'avancement des ames, quoiqu'ils travaillent avec édification & avec fruit à l'un & à l'autre: mais il veut que leur nom, ſi j'oſe parler ainſi, les rabaiſſe au-deſſous de tout ce qu'il a d'hommes ſur la terre. Il va plus loin, & pour les maintenir toujours dans cette humilité qu'il leur propoſe comme leur eſſentielle perfection, il établit parmi eux une forme de gouvernement, où régne l'humilité, dont l'humilité eſt la baſe & le ſoutien, qui ordonne & qui règle par-tout l'humilité. Dès-là que c'eſt une aſſemblée d'hommes, il faut pour entretenir la ſubordination qu'il y ait un Supérieur; mais qu'eſt-ce dans l'idée de François de Paule que ce ſupérieur? un homme au fond plus dépendant que les autres, & en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ſes Apôtres: que celui qui eſt entre vous le plus grand, ſe faſſe le ſerviteur de tous: *Qui major eſt in vobis, fiat ſicut minor.* Mais l'autorité par-là n'eſt-elle point affoiblie? ah! mes chers Enfans, leur répondoit là-deſſus leur glorieux Père, il y aura toujours aſſez d'autorité parmi vous, *Luc.* c. 11.

s'il y a de l'humilité, & dès qu'il n'y aura point d'humilité, l'autorité ſeroit onéreuſe & inſuportable. Dans le monde l'autorité ſuplée au défaut de l'humilité; mais dans une ſociété religieuſe & entre des diſciples de J. C. l'humilité doit être le ſuplément de l'autorité. C'eſt pour cela qu'étant Général de ſon Ordre, François étoit toujours occupé dans les offices les plus abjects & dans les plus vils miniſtères, ſervant les autres & ne pouvant ſouffrir qu'on le ſervît lui-même : c'eſt pour cela qu'il fut un grand nombre d'années ſans faire aucunes règles. Et en effet s'il n'y avoit dans la vie que des humbles, il ne ſeroit plus beſoin de règles ni de loix. Mais il eſt tems, Chrétiens, de faire paroître l'humilité de François de Paule ſur le théâtre que la Providence lui avoit préparé, je veux dire dans la Cour, & dans la première Cour du monde, qui eſt celle de nos Rois. Car il y fut apellé, il y vécut; & nous pouvons dire en ce ſens, que ç'a été un homme de la Cour. Il eſt vrai : mais il eſt encore plus vrai que la Cour, qui eſt le ſiége de l'orgueil du monde, devint comme le ſiége de ſon humilité. C'étoit, ſans doute, un pas bien gliſſant pour un ſolitaire & un religieux, que d'entrer dans la Cour d'un Prince : car qui ne ſçait pas quels ſont les dangers de la Cour; que c'eſt l'écueil de la ſainteté, & que les plus fortes vertus ſont ſujettes à y faire naufrage ? Mais ne craignons rien pour François de Paule; il eſt humble, & cela ſuffit : s'il entre à la Cour, ce ne ſera que par la porte de l'humilité; s'il y demeure, ce ne ſera que pour y exercer l'humilité, & s'il en ſort, il remportera toute ſon humilité.

Oui, Meſſieurs, ce fut par la porte de l'humilité qu'il entra dans la Cour de Louis onzième. Vous le ſçavez : il fallut un commandement abſolu du Souverain Pontife pour l'y obliger. Le Roi preſſoit, il faiſoit inſtance, il écrivit à François des lettres pleines d'honneur, il lui députoit des ambaſſadeurs, & François s'humilioit, François ſe confondoit, François proteſtoit qu'il n'étoit point celui que cherchoit le Prince, ou que ce Prince ne le connoiſſoit pas. Un autre ſéduit par un faux zèle, eût volé à la première invitation de ce Monarque ; il l'eût regardée comme une heureuſe ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu & au progrès de ſon Ordre. Mais non, diſoit François, ce n'eſt pas ainſi que mon Ordre s'établira : puiſque nous ſommes petits, & que nous faiſons même profeſſion d'être les plus petits de tous, c'eſt par l'humilité des petits, non point par la puiſſance & la faveur des Grands, que nous nous multiplierons. Cependant le Vicaire de J. C. parle, & en vertu de ſon autorité ſuprême il ordonne. Ah ! Chrétiens, François obéira ; mais en obéiſſant il aura cet avantage de n'être introduit à la Cour que par la voie de la dépendance & de la ſoumiſſion. Auſſi eſt-ce l'unique voie de s'y introduire chrétiennement, ſelon les loix de la conſcience & avec ſûreté pour le ſalut. Quiconque y entre par une autre route, y périra : pourquoi ? parce qu'il n'y a que l'obéiſſance & l'humilité du Chriſtianiſme, qui puiſſent ſervir de préſervatifs contre la corruption & les déſordres de la Cour. Y entrer par un intérêt humain, c'eſt y chercher un précipice, c'eſt ſe mettre

au péril certain d'une ruine prochaine & preſque inévitable. Je ſçais que la ſageſſe du monde a des maximes toutes contraires, & qu'elle en juge tout autrement; mais je ſçais d'ailleurs combien la ſageſſe du monde eſt aveugle, & ſur-tout je ſçais que c'eſt une ſageſſe réprouvée de Dieu.

Quoiqu'il en ſoit, François paroît à la Cour; mais y prend-il les ſentimens de la Cour, y mêne-t'il la vie de la Cour? comment y demeure-t'il, & qu'y fait-il? Ce qu'il y fait, mes chers Auditeurs? ce qu'il a fait dans ſon déſert, & ce qu'il a fait dans le cloître. Il prie avec la même aſſiduité, il jeûne avec la même rigueur, il converſe avec la même ſimplicité, il s'adonne aux mêmes exercices: ſi bien que par-là il fait régner l'humilité religieuſe dans un lieu où elle étoit auparavant regardée comme étrangère & traitée avec mépris. Le beau ſpectacle de voir la cellule de cet anachorete placée au milieu de la maiſon royale comme un ſanctuaire où Dieu habitoit, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Iſraël, comme le propitiatoire où S. François de Paule offroit continuellement à Dieu pour la perſonne de ſon Prince, le ſacrifice de ſon humilité. C'étoit une pauvre cabane, dont il avoit lui-même tracé le deſſein, & où ſans ceſſe il faiſoit ſa cour au Roi du ciel, tandis que les autres la faiſoient à un Roi de la terre. Mais à qui tenoit-il qu'à François d'avoir un apartement plus magnifique? Louis vouloit qu'il fût logé comme les Grands de ſon Palais, & l'humble Solitaire ne voulut point être autrement logé que les pauvres de J. C. Louis prétendoit

que l'humilité de François ne devoit point faire la loi à ſa magnificence, & François ſoutenoit que la magnificence de Louis ne devoit point faire de violence à ſon humilité. Qui l'emportera ? l'humilité. François établit juſques dans la Cour la pauvreté de ſon inſtitut : il y vécut pauvre au milieu de l'abondance & du luxe, humble au milieu des pompes humaines & des grandeurs, mortifié au milieu des divertiſſemens & des plaiſirs du monde.

Ainſi, tel qu'il étoit entré à la Cour, tel il en ſortit. Il y étoit venu avec la ſeule qualité de religieux, & c'eſt le ſeul titre avec lequel il en ſort, & avec lequel il en veut ſortir. Prenez-garde, Chrétiens ; je dis avec lequel il en veut ſortir. Car il n'y en a que trop qui en ſortent comme S. François de Paule, auſſi dépourvus qu'ils étoient en y entrant ; mais c'eſt de quoi ils ſe plaignent, ſur quoi ils murmurent & s'épanchent en des regrets ſi amers : au lieu que François s'eſtime heureux de ne remporter de la Cour que ce qu'il y a aporté, je veux dire le double tréſor de ſa pauvreté & de ſon humilité. Voilà toutes ſes richeſſes & toutes ſes dignités ; & voilà, diſoit S. Bernard, ſur un ſujet à peu près ſemblable, voilà ce qu'on ne peut aſſez hautement vanter & ce qui eſt au-deſſus de toute dignité. D'être Evêque, écrivoit ce Père à un ſaint Prélat, c'eſt ce que vous avez de commun avec pluſieurs autres, & par conſéquent c'eſt peu par raport à vous ; mais d'être Evêque & de vivre pauvre comme vous vivez, c'eſt ce que vous avez de ſingulier, & ce qui n'eſt pas ſeulement grand, mais très-

Bern. grand : *Non magni fuit Episcopum te fieri, sed Episcopum pauperem vivere, id verò planè magnificum.* Disons-le même de François de Paule : c'eût été une petite louange pour lui qu'un Roi de France l'eût fait Evêque ; mais qu'en quittant la Cour d'un Roi de France, il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'est ce qui l'éleve au-dessus des Prélats & des Rois. Il eût pu être tout ce qu'il eût voulu, mais il ne voulut être que ce qu'il étoit, & c'est ce qui le distingue plus que tout ce qu'il eût été.

Ce fut par ce même esprit de l'humilité chrétienne & religieuse, que non content de renoncer à l'épiscopat, il renonça même au sacerdoce ; parce que le sacerdoce joint aux autres graces que Dieu lui avoit faites, & lui faisoit tous les jours, lui eût donné plus d'autorité, & qu'il n'en vouloit point avoir. Ce fut par ce même esprit, que quoiqu'il eût une éloquence toute divine, qui sembloit lui être comme naturelle, un don particulier & extraordinaire de parler de Dieu & de toucher les cœurs, il ne voulut jamais exercer le ministère de la prédication, parce qu'il craignoit que cette fonction éclatante ne lui acquît trop de crédit dans le monde, & qu'il ne cherchoit qu'à y tenir toute sa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce même esprit, qu'il ne voulut jamais s'adonner à l'étude des sciences : mais on peut bien dire de lui ce que

Bern. S. Bernard disoit de Gérard son frère : *Non cognovit litteraturam, sed litteram habuit Jesum.* On ne l'a point vu dans les écoles recueillir de la bouche des maîtres & des sçavans une doctrine humaine ; mais il a eu pour maître

J. C. même, ou plutôt toute ſa ſcience, ç'a été J. C. & J. C. humilié, J. C. crucifié. Or cette ſcience renferme toutes les autres, & ſçavoir J. C. comme l'Apôtre, c'eſt tout ſçavoir. Ainſi François de Paule ſe réduiſit-il dans un eſpèce d'anéantiſſement & dans l'abnégation la plus parfaite, par ſon renoncement total & abſolu aux richeſſes du ſiécle, aux plaiſirs du ſiécle, aux honneurs du ſiécle, & à ceux même de l'Egliſe, aux talens de la nature, aux connoiſſances de l'eſprit, aux plus ſaints de tous les caractères : humble par-tout, dans la ſolitude, dans le cloître, à la Cour, afin de pouvoir dire par-tout : *Ego minimus in domo Patris mei.*

Heureux, Chrétiens, ſi vous vous formez ſur ce modéle, & ſi vous imitez ce grand Saint dans la pratique d'une des plus eſſentielles vertus du Chriſtianiſme, qui eſt l'humilité. C'eſt l'unique & importante leçon que vous fait ici ſon exemple, & qu'eſt-il néceſſaire que vous apreniez autre choſe de lui, puiſqu'il n'y a point de déſordre que l'humilité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne vous faſſe acquérir? En effet, ſoyez humbles, & vous ne ſerez plus vindicatifs, parce que vous ne ſerez plus ſi délicats ſur le point d'honneur & ſi ſenſibles aux injures que vous prétendez avoir reçues. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus colères & emportés, parce que votre cœur moins vif & moins ardent ſur ce qui le bleſſe, ne s'aigrira pas ſi aiſément, & ne s'élevera plus avec tant de hauteur. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus opiniâtres & entêtés, parce que vous ne croirez plus que tout doive vous céder, & que vous céderez

vous-mêmes volontiers aux autres. L'humilité corrigera vos jugemens déſavantageux & téméraires, vos railleries & vos médiſances, vos vaines complaiſances & vos fiertés, vos vûes mondaines & ambitieuſes, votre libertinage & votre irréligion, bien d'autres déſordres qui n'ont pour principe que votre orgueil. C'eſt par l'orgueil que le péché eſt entré dans le monde, & c'eſt par l'humilité qu'il en ſera banni : car l'humilité eſt la ſource & comme la mère de toutes les vertus. Dès que vous ſerez humble, vous aurez la crainte de Dieu, vous paroîtrez avec reſpect devant Dieu, vous mettrez toute votre confiance en Dieu, vous ſerez ſoumis à toutes les volontés de Dieu, parce que vous reconnoîtrez toute votre dépendance & tout votre néant en la préſence de Dieu. Dès que vous ſerez humbles vous ſerez charitables envers le prochain, vous l'excuſerez, vous le ſupporterez, vous lui pardonnerez, vous le ſoulagerez, vous le préviendrez en tout, parce que ne vous préférant jamais à lui, & le mettant même toujours au-deſſus de vous dans votre eſtime, vous vous trouverez toujours bien diſpoſés en ſa faveur. Dès que vous ſerez humbles, vous ſerez mortifiés, déſintéreſſés, détachés de vous-mêmes, vigilans & attentifs ſur vous-mêmes, parce que vous vous défierez de vous-mêmes, que vous vous mépriſerez vous-mêmes, que dans le ſens, & ſelon l'eſprit de l'Evangile, vous vous haïrez vous-mêmes.

C'eſt ſur ce fondément de l'humilité, comme ſur la pierre ferme, que François de Paule établit tout l'édifice de ſon ſalut & de ſa ſancti-

fication. Il connut tout le prix de cette perle évangélique, & pour l'acheter il ſe dépouilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme lui vos biens, de vous démettre de vos emplois, d'abandonner vos juſtes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachés aux places que vous occupez & aux rangs que vous tenez dans le monde; mais je vous dis que dans ces places mêmes & dans ces rangs, que dans ces charges & dans ces emplois, qu'au milieu de ces biens & de ces honneurs, vous ne devez rien perdre de l'humilité d'un chrétien. Cela eſt difficile, je l'avoue; & ſi vous voulez, je conviendrai avec vous, qu'il ſeroit en quelque ſorte plus aiſé de ſe confiner comme S. François de Paule dans un déſert, ou de ſe cacher dans le cloître, puiſque ce pas une fois fait, l'occaſion ne ſeroit plus ſi fréquente ni ſi préſente, & qu'on n'auroit plus tant de combats à ſoutenir. Mais il ne s'agit point ici, mes chers Auditeurs, de ce qui eſt plus aiſé ni de ce qui eſt plus difficile: il s'agit de ce que Dieu veut, & de ce qu'il demande indiſpenſablement de vous. Or il veut que vous ſoyez petits & humbles comme François de Paule, quoique vous ne ſoyez ni ſolitaires comme lui, ni religieux. La difficulté eſt d'allier cette humilité avec vos états; mais c'eſt à quoi vous devez travailler, ou plutôt c'eſt à quoi la grace doit travailler en vous & avec vous. Car ſans cela, j'oſe vous dire que vos vertus mêmes les plus éclatantes aux yeux des hommes, ſeront réprouvées de Dieu, & par conſéquent qu'il n'y a point ſans cela pour vous de ſalut. Ah! Chrétiens, nous eſtimons tant l'humilité dans les autres, & elle nous y

paroît ſi aimable : ayons-là dans nous. Contemplons ſouvent le grand modéle de l'humilité, qui eſt en J. C. & ſi cet exemple eſt trop relevé, contemplons un des plus parfaits imitateurs de l'humilité de J. C. qui eſt François de Paule. Il a employé tous ſes ſoins & tous ſes efforts pour ſe faire petit dans le monde & pour s'abaiſſer ; mais par un merveilleux retour, Dieu de ſa part a employé ſa toute-puiſſante vertu & tous les tréſors de ſa magnificence, pour le faire grand & pour l'élever : c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PART. *Pſ.* 138.

LE Prophête nous l'aprend, & il eſt vrai, que Dieu ſe plaît à glorifier tous les Saints qui ſont ſes amis : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Mais entre les Saints, il faut convenir qu'il n'en eſt point que Dieu prenne plus ſoin de faire connoître, que ceux qui ont été plus parfaits dans l'humilité : & qu'autant qu'il ont voulu vivre obſcurs & ſans nom, autant il s'attache à rendre leur nom célebre & à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoi cela, demande S. Auguſtin ? c'eſt, répond ce ſaint Docteur, qu'avec les humbles ſa grace ne court aucun riſque, c'eſt que ſa gloire, dont il eſt ſouverainement jaloux n'eſt expoſée de leur part à aucun péril ; & que s'il les éxalte, ce n'eſt point tant eux qu'il éxalte, que ſes dons qu'il éxalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie & qu'il canoniſe en eux : *Nec tam illos coronat donis ſuis quam in illis coronat dona ſua.* Et pouvons-nous produire une preuve plus authentique & un exemple plus éclatant que S. François

de Paule ? Son humilité l'a réduit aux plus profonds abaiſſemens, & Dieu pour cela même l'a comblé d'honneurs. Il l'a glorifié en toutes les manières, & par ſoi-même, & par le miniſtère des créatures : par ſoi-même, en lui communiquant les caractères les plus eſſentiels de la divinité ; par le miniſtère des créatures, en le rendant vénérable aux peuples & aux Potentats de la terre, & lui attirant leurs reſpects & leurs hommages. Ecoutez-moi, Chrétiens : voici dans l'éloge de ce glorieux Patriarche ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

Dieu, dit S. Thomas, a ſur-tout deux attributs de grandeurs qui marquent la ſupériorité, l'infinité de ſon être, ſçavoir la ſcience & la toute-puiſſance : la ſcience, par où il connoît juſques aux choſes mêmes futures, juſques aux ſécrets de cœurs ; la toute-puiſſance, par où il ordonne tout & il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'un & l'autre à François de Paule, mais dans toute la plénitude dont un homme eſt capable : ſa ſcience, par l'eſprit de prophétie dont il le remplit ; ſa toute-puiſſance, par le don des miracles qu'il lui conféra : enſorte que François parut dans le monde comme un homme plus qu'homme, c'eſt-à-dire, comme un homme éclairé de la ſageſſe de Dieu & revêtu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les témoignages les plus inconteſtables, & qui n'ait été univerſellement reconnu.

Oui, Chrétiens, c'eſt à François de Paule que l'eſprit des Prophétes fut donné ſans réſerve & ſans meſure. Dieu demandoit autre-

fois à Iſaïe : ſur qui repoſera mon eſprit, cet eſprit de ſageſſe & de lumière ; & le Prophéte lui répondit, que ce ſeroit ſur l'humble de cœur : parole qui s'eſt bien vérifiée dans le ſaint Fondateur dont je fais le panégyrique. D'autres ont eu l'eſprit de prophétie en quelques rencontres, par une inſpiration paſſagère & pour quelques momens ; mais François de Paule l'a poſſédé habituellement, & l'on peut dire à la lettre que ce céleſte & divin eſprit a repoſé ſur lui. Ne ſembloit-il pas qu'il eût la clef de tous les cœurs pour y pénétrer & pour en découvrir les penſées & les ſentimens les plus cachés ? Ne ſembloit-il pas qu'il fût tout à la fois dans tous les lieux, pour être témoin de ce qui ſe paſſoit au delà des mers & dans les régions les plus éloignées ? Ne ſembloit-il pas que tous les tems fuſſent préſens, & qu'il n'y eût point pour lui d'avenir ? Diſons mieux, ne voyoit-il pas l'avenir comme le préſent ? Et quand il l'annonçoit, étoit-ce avec des circonſtances douteuſes ? étoit-ce dans le ſécret d'une confidence particulière ? étoit-ce à des perſonnes inconnues & ſans autorité ? Que dis-je ? n'étoit-ce pas ſi hautement & avec tant d'éclat, que l'Europe en retentiſſoit ?

Ainſi prédit-il aux Grecs la ruine de leur Empire & la priſe de Conſtantinople ; s'il s'obſtinoit dans le ſchiſme ſcandaleux qui les ſéparoit de l'Egliſe Romaine. Ils furent ſourds à la voix de Dieu, qui leur parloit par la bouche de ſon miniſtre ; ils n'écouterent ni le Seigneur, ni ſon prophéte, & vous ſçavez ce qu'il leur en coûta. La prédiction s'accomplit : la Gréce ſe vit inondée d'un déluge d'in-

fidéles, qui y porterent la déſolation & l'effroi; Conſtantinople fut aſſiégée, pillée & réduite enfin ſous l'obéiſſance & le joug des ennemis de la foi. Ainſi prédit-il au Roi de Naples une ſignalée victoire ſur les Turcs, en lui ordonnant de la part de Dieu de les attaquer & de les chaſſer de la Calabre qu'ils infectoient. L'effet répondit à ſa parole: le Prince l'écouta, & malgré l'inégalité des forces, il combattit & fut victorieux. Ainſi prédit-il à Ferdinand Roi d'Eſpagne, qu'il chaſſeroit les Mores de ſes états, & que s'il agiſſoit contre eux avec confiance, il recouvreroit le Royaume de Grenade qu'ils lui avoient enlevé. Le ſuccès fut auſſi heureux, que François l'avoit promis: les Mores furent défaits, Ferdinand entra en poſſeſſion des terres qu'il avoit perdues, & l'Eſpagne ſe délivra de la plus dure & de la plus tyrannique domination qu'elle eût à craindre. Or jugez quel bruit de pareils événemens firent dans le monde, ce qu'on dut penſer du ſaint Prophéte, ce qu'on en dut dire. On le regarda, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, comme le plus intime confident de Dieu même & comme l'oracle de l'Egliſe.

Ajoutez à ce don de prophétie le don des miracles, qui lui a ſoumis, ce ſemble, toute la nature. Mais ſur les miracles dont je parle, il y a un point important à remarquer, & où paroît également la providence de Dieu, ſoit pour rehauſſer la gloire de ſon ſerviteur, ſoit pour confondre l'incrédulité des libertins. Car prenez-garde, s'il vous plaît: les miracles de S. François de Paule n'ont point été des miracles douteux & incertains. On nous

raconte divers miracles, & il eſt de notre piété d'y donner une créance raiſonnable & ſage. Mais après tout, ce ne ſont pas toujours des miracles tellement inconteſtables, qu'ils portent avec eux-mêmes leurs preuves & une pleine conviction : ce ſont des miracles faits en préſence d'un petit nombre de témoins, dont l'autorité ne ſuffit pas pour entraîner les eſprits & pour répondre à toutes les difficultés qui peuvent naître ; au lieu qu'il s'agit ici de miracles publics & tellement avérés, que l'infidélité même la plus opiniâtre eſt forcée d'y ſouſcrire & de ſe rendre à la vérité reconnue. En effet, ſi la mer obéit à François auſſi-bien qu'à S. Pierre, & s'il paſſe le détroit de Sicile ſans autre ſecours que celui de ſon manteau étendu ſur les eaux, c'eſt à la vûe de tout un peuple qui l'attend ſur le rivage & qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ſes mains toute ſa vertu, & ſi pour confirmer ſa régle il prend des charbons ardens, ſans en reſſentir la moindre atteinte, c'eſt aux yeux des députés du ſouverain Pontife & dans une nombreuſe aſſemblée de ſes frères qu'il convainc par ce prodige. S'il tranſporte les rochers d'un lieu à un autre pour aider à la conſtruction de la premiere Egliſe qu'il voulut bâtir, c'eſt devant toute la ville de Paule qui lui aplaudit & le comble de bénédictions. S'il rétablit l'air dans ſa pureté, & s'il fait ceſſer une contagion mortelle qui ravageoit tout un païs, c'eſt à la priere de tous les habitans qui ont recours à lui, & qui le regardent comme leur libérateur. Il faudroit faire le récit de toute ſa vie pour faire le récit de ſes miracles. Tous les élémens ont entendu ſa voix, ont

exécuté ſes ordres, ont pris tel mouvement & telle diſpoſition qu'il a voulu, comme s'il en eût été le maître, & que Dieu l'eût établi l'arbitre abſolu du monde.

Après cela faut-il s'étonner que toutes les Puiſſances de la terre l'aient honoré ; que les Rois ſe ſoient humiliés devant lui, que les Papes lui aient donné tant d'éloges, qu'il ait été recherché des peuples avec tant d'empreſſement ? Non, Chrétiens, je n'en ſuis point ſurpris, & vous ne devez point l'être : l'humilité, quand elle eſt ſincére, mérite tout cela, & autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'eſt ainſi qu'il ſera glorifié : *Sic honorabitur quemcumque voluerit Rex honorari.* Le Pape Paul ſecond l'envoya ſaluer par un des officiers de ſa chambre, qui ſe proſterna à ſes pieds & les voulut baiſer par reſpect. Il fit informer des actions miraculeuſes de ce ſaint homme, même avant ſa mort, comme s'il eût eu deſſein de le canoniſer tout vivant. Quoi qu'il en ſoit, la voix publique le canoniſoit déja par avance. Sixte quatrième le reçut à Rome comme un Ange du ciel, le conſulta ſur les plus importantes affaires de la religion, & par honneur le fit aſſeoir auprès de ſa perſonne: Mais c'eſt ſur tout à notre France qu'il étoit réſervé de faire connoître cet homme incomparable, & de l'exalter : c'eſt de la Cour de nos Rois que toute l'Europe devoit aprendre ce que valoit François de Paule, & ce qui lui étoit dû. Je ne puis lire dans notre hiſtoire, ſans une conſolation ſenſible, la magnifique réception qui fut faite par Louis onzième & par tous les Seigneurs du Royau- *Eſther. c. 6.*

me à cet humble religieux. Vous étiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde, & les Cours des Princes n'étoient pas des lieux inacceſſibles à votre grace ni à la piété chrétienne, puiſque vos ſerviteurs y étoient ſi honorablement traité. A peine Louis a-t'il ſçu la marche de François, qu'il envoie au devant de lui ſon héritier préſomptif & ſon Dauphin, pour le recevoir. Qu'eût-il fait davantage pour une tête couronnée ? Mais auſſi, permettez-moi de le dire, quelle tête couronnée étoit plus reſpectable, qu'un Saint à qui Dieu deſtinoit la couronne de gloire, & qu'il avoit revêtu de tout ſon pouvoir ? Jamais la France n'avoit vu de Prince plus jaloux de ſa grandeur, ni plus impérieux que Louis onzième : mais à la vûe de François de Paule, ce monarque oublie toute ſa grandeur & dépoſe tout ſon orgueil. Tout le monde tremblоit en la préſence de Louis, & Louis s'humilie en la préſence de François : Louis faiſoit la loi à ſes Sujets, & il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puiſſance du Seigneur, qui tient dans ſes mains les cœurs des Rois, & qu'il les tourne comme il lui plaît ! O ſpectacle digne de l'admiration du ciel & de la terre ! un Roi, la terreur de tant de peuples, un Roi également redouté & des étrangers & des ſiens, un Roi ſi fier, devient reſpectueux & ſoumis devant un homme nourri dans la ſolitude & ſorti de l'obſcurité du cloître !

Vous me direz que cette ſoumiſſion & ce reſpect de Louis onzième étoient intéreſſés, qu'il demandoit ſa guériſon, & qu'il vouloit l'obtenir ; que François hors de là ne lui étoit

rien, & qu'il l'eût tout autrement regardé ſans cette eſpérance. Mais d'abord je vous réponds, & je dis : voilà comment Dieu ſçait relever ſes Saints, & voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de S. François de Paule. Il a fait dépendre de lui les Rois même, il a réduit un des plus grands Monarques dans la néceſſité de recourir à lui. Tous les ſecours humains long-tems & inutilement employés manquoient à Louis, & il ne lui eſt reſté pour derniere & unique reſſource que l'humble ſerviteur de Dieu. Je vais plus loin & j'ajoute : ce qui fit apeller François à la Cour ; ce fut, il eſt vrai, l'intérêt d'une ſanté ruinée, que Louis onzième cherchoit par tous les moyens à rétablir : mais ce qui le maintint enſuite à la Cour, ce qui le mit dans un ſi grand crédit à la Cour, ce fut l'éclat de ſes vertus, ce fut l'eſtime & la confiance du Prince. La preuve en eſt évidente, puiſque dès le jour même que cet homme de miracle parut pour la premiére fois à la Cour, & dès la premiére audience qu'il eut de Louis, il lui prononça l'arrêt de ſa mort ; il lui parla en prophéte, & lui dit, comme un autre Iſaïe : *Diſpone domui tuæ quia morieris tu & non vives.* Sire, mettez ordre à vos Etats & à ce que vous avez de plus précieux dans votre Etat qui eſt votre conſcience ; car il n'y a point de miracle pour vous, votre heure eſt venue, & il faut mourir. C'étoit une parole bien dure pour tout homme, encore plus pour un Roi, mais ſur-tout pour un Roi auſſi attaché à la vie. Quel autre eût oſé lui annoncer une ſi triſte nouvelle ? & n'étoit-ce pas s'expoſer à toute ſon indignation ? mais par

Iſaïæ. c. 38.

le changement le plus ſubit, & qui ne put venir que de la droite du Très-haut, Louis écouta François avec reſpect ; il l'eſtima, & ſe confia en lui plus que jamais, il lui mit ſon ame entre les mains, il le pria de le diſpoſer à la mort, il voulut expirer dans ſon ſein, & en mourant, il lui recommanda la France & ſon fils, ne croyant pas pouvoir laiſſer l'un & l'autre ſous une plus puiſſante protection. Voilà ſur quoi furent fondés les honneurs dont S. François de Paule fut comblé à la Cour de Louis onzième. Il fit dans la perſonne de ce Monarque un miracle bien plus difficile & plus grand, que s'il lui eût rendu la ſanté du corps, puiſqu'il lui rendit la ſanté de l'ame, puiſqu'il le détacha de la vie que ce Prince aimoit juſqu'à l'excès, puiſqu'il l'accoutuma à entendre parler de la mort, qu'il le prépara à ce dernier paſſage, & qu'il l'aida à le ſanctifier.

Cependant Louis mort, comment Charles huitième ſon ſucceſſeur, en uſa-t'il à l'égard de l'homme de Dieu ? Vous le ſçavez, Chrétiens : il hérita de la piété de ſon père, c'eſt-à-dire, de ſa vénération pour François de Paule. Que dis-je ! il la ſurpaſſa. François fut ſon conſeil, fut ſon confident, fut ſa conſolation. S'agiſſoit-il d'un choix honorable à faire ? c'eſt ſur François de Paule qu'il tomboit ; témoin l'honneur qu'il eût d'être choiſi pour nommer le Dauphin de France dans la cérémonie ſolemnelle de ſon baptême. Y avoit-il une affaire importante à traiter ? c'eſt à François de Paule qu'on s'adreſſoit & ſur lui qu'on s'en repoſoit, témoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne héritière de

Brétagne, & où il réuſſit avec tant de ſuccès & tant d'avantage pour l'un & pour l'autre. Car je puis le dire, c'eſt à ce grand Saint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eut alors & dont elle jouit encore aujourdhui, d'être unie avec la Brétagne : c'eſt à lui que nos Rois ſont en partie redevables de cette illuſtre province, qu'ils regardent comme une des plus belles & des plus nobles portions de leur héritage ; & c'eſt pareillement à François de Paule que la Brétagne doit le bonheur & la gloire d'apartenir aux premiers Rois de la Chrétienté.

Mais ſi Dieu dans cette vie mortelle, qui eſt le tems du travail, veut bien de la ſorte glorifier ſes Saints, que leur prépare-t'il après la mort, qui eſt pour eux le tems de la récompenſe ? Que préparoit-il à François ? La mort eſt l'humiliation des Grands du monde. Qu'ils aient rempli toute la terre de leur nom, qu'ils aient ébloui tout l'univers de la ſplendeur de leur gloire ; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obſcurcit, & ces noms ſi fameux s'effacent bientôt de la mémoire des hommes, dès que ceux qui les portoient ont diſparu à nos yeux. Mais c'eſt dans le ſein même de la mort & dans les plus profondes ténébres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ſes amis ; & le tombeau de François de Paule n'a-t'il pas été, ſelon l'expreſſion du Prophéte, après le ſépulchre de J. C. un des plus glorieux ? *Et erit ſepulchrum ejus glorioſum.* Son corps, ſans voix & ſans vie, a prophétiſé auſſi-bien que celui d'Eliſée ; ſes oſſemens, précieuſes & ſaintes reliques, tout inſenſibles & tout ina- *Iſaïæ. c.* 11.

nimés qu'ils étoient, ont conſervé la même vertu & le même don des miracles, ont chaſſé les démons, ont guéri les malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les ſourds, ont fait parler les muets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t'on pas reſſenti les ſalutaires effets & de quelle partie de l'Europe n'y a-t'on pas eu recours, comme à l'aſile commun de tous les affligés ? L'héréſie déclarée contre le culte des Saints, n'a pu voir, ſans en frémir, cette confiance des peuples : elle s'eſt armée contre ce ſaint Corps, que la France conſervoit, que le monde révéroit, autour duquel tant de vœux de toutes les nations étoient ſuſpendus, elle l'a inſulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flâmes : mais tous les efforts de l'héréſie n'ont point arraché & n'arracheront jamais du cœur des fidéles les ſentimens de reſpect, de reconnoiſſance, de zèle, dont ils ſont prévenus pour un de leurs plus puiſſans protecteurs auprès de Dieu. Ses cendres nous ſont reſtées, & c'eſt aſſez : ſes cendres purifiées par le feu, ou pour mieux dire, conſacrées par une eſpèce de martyre, n'en ont que plus de pouvoir : nous les honorons, & nous y trouvons toujours les mêmes ſecours. Quoiqu'il en ſoit, ſa mémoire eſt toujours vivante ; & tant qu'il y aura des hommes ſur la terre, elle y vivra ; ſes fêtes y ſeront célébrées, ſon nom y ſera invoqué, ſes vertus y ſeront publiées.

Mais qu'eſt-ce après tout pour les Saints que cette gloire de la terre, toute juſte & toute éclatante qu'elle peut être, en compa-

raiſon

raiſon de cette couronne immortelle qu'ils reçoivent dans le ciel ? Que leur importe d'être grands devant les hommes, pourvu qu'ils ſoient grands devant Dieu ? & que leur importe que leurs noms ſoient ici gravés dans le ſouvenir des hommes, pourvu qu'ils ſoient écrits & connus dans le Royaume de Dieu ? Ah ! Chrétiens, tous ces honneurs dont je viens de vous parler, & que tant de nations ont déférés à S. François de Paule, ne lui étoient plus néceſſaires, & s'il a plu à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'eſt que pour nous aprendre à eſtimer l'humilité. Du reſte François pouvoit être ſans cela éternellement heureux, & ſouverainement glorieux : car il pouvoit ſans cela parvenir à toute la gloire dont il jouit dans la béatitude céleſte. C'eſt-là que les humbles ſont bien dédommagés de leurs abaiſſemens volontaires, & c'eſt à cette unique & véritable grandeur que nous devons aſpirer comme eux. Mais par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur ſommes-nous jaloux ? d'une grandeur toute mondaine. Briller dans le monde comme François de Paule, être comme lui recherché des Grands & adoré des petits, voilà de quoi nous ſommes touchés, & ce qui combleroit, à ce qu'il nous ſemble, tous nos vœux : mais voilà, de la manière que nous l'enviſageons, ce que j'apelle une fauſſe grandeur. Prenez garde, je vous prie : c'étoit pour notre Saint une grandeur véritable & réelle, & ce n'eſt pour nous qu'une grandeur chimérique & fauſſe. Grandeur réelle & véritable pour François ; comment cela ? parce que c'étoit une récompenſe anticipée de ſon humilité ; parce que

c'étoit une grandeur fondée sur le mépris même qu'il faisoit de toute grandeur humaine ; parce que c'étoit une grandeur qu'il fuyoit, dont il se défioit, qui par un amour & un désir sincère des humiliations lui devenoit onéreuse, bien-loin qu'il cherchât à en goûter les vaines douceurs ; parce qu'au milieu de cette grandeur visible il ne se rendoit attentif qu'aux grandeurs invisibles de l'éternité. Mais ce qui étoit réel & solide pour François de Paule, n'est pour nous qu'erreur, n'est que mensonge & illusion : pourquoi ? parce que nous ne cherchons cette prétendue grandeur du monde, que pour nourrir notre orgueil & contenter notre ambition, parce que nous ne nous y proposons qu'un certain éclat qui nous éblouit & qui nous aveugle, parce que nous nous en laissons entêter & infatuer, jusqu'à nous oublier nous-mêmes au moindre avantage que nous avons & au moindre dégré d'élévation où nous parvenons ; parce que nous en abusons, pour entretenir nos complaisances, pour autoriser nos hauteurs, pour prendre sur les autres l'ascendant, pour les regarder avec dédain & les traiter avec empire ; parce qu'uniquement occupés d'une grandeur mortelle, nous perdons absolument le souvenir de cette glorieuse immortalité, qui seule devroit emporter toutes nos réflexions & tous nos soins. Or en ce sens & sous cet aspect, tout ce qu'il y a de plus grand dans la vie, n'est rien ; & s'y attacher de la sorte, s'y laisser ainsi surprendre, c'est un des plus sensibles sujets de notre confusion, puisque c'est une des marques les plus évidentes de notre foiblesse.

Et ſouvent encore qu'arrive-t'il ? c'eſt que Dieu par une ſage conduite de ſa providence, nous refuſe ce que nous déſirons avec tant d'ardeur, & le donne aux humbles, qui travaillent à s'en préſerver & à l'éviter. Que de mondains dans la Cour de Louis onzième, s'empreſſoient autour du Prince, pour s'inſinuer auprès de lui, pour gagner ſa faveur, pour avoir part à ſes graces, & ne pouvoient y réuſſir ! au lieu que François de Paule, dégagé de toute eſpérance, ſans vûes, ſans prétentions, ſans intrigues, ne penſant qu'à ſe retirer & à diſparoître, parlant au premier Monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'Evangile, ne faiſant rien pour ce Prince de tout ce qu'il attendoit, au contraire lui préſentant un objet auſſi triſte pour lui que la mort, & le lui montrant de près, en devint le favori le plus intime & le directeur. Je ne veux pas après tout vous faire entendre que les Saints aient toujours ces ſortes de diſtinctions ſur la terre : il y en a, & un grand nombre, que Dieu laiſſe dans l'obſcurité & dans l'oubli parmi les hommes ; il y en a qui ne ſont pas ſeulement humbles, mais en effet humiliés & très-humiliés. Se plaignent-ils de leur état ? ils ſont bien éloignés de s'en plaindre, puiſqu'ils l'ont choiſi, puiſqu'ils l'aiment, & qu'ils s'en font, ſelon l'Evangile, un bonheur. Car ils ſçavent quel eſt le prix de l'humiliation où ils vivent, quand elle eſt ſanctifiée par l'humilité ; ils ſçavent ce que c'eſt que toute la grandeur du ſiécle ; que ce n'eſt qu'une grandeur imaginaire & ſur-tout que ce n'eſt qu'une grandeur paſſagère : d'où ils concluent qu'ils doivent porter toutes

leurs espérances & tous leurs désirs vers une autre grandeur qui leur est promise dans le Ciel. A quoi tient-il, mes chers Auditeurs, que nous ne tirions la même conséquence, puisque nous sommes aussi instruits qu'eux du même principe ? Nous connoissons malgré nous la vanité des pompes du monde ; & plus même nous sommes engagés dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons si bien dans les rencontres, & nous en faisons de si beaux discours ! pourquoi donc ne méprisons-nous pas ce qui nous paroît si méprisable, ou pourquoi ne nous détachons-nous pas de ce que nous méprisons ? Allons à la gloire, & cherchons-là. Mais comme il n'y a point d'autre véritable gloire à désirer pour nous selon l'Evangile, que cette gloire future où Dieu nous apelle, c'est-là qu'il nous ordonne de tourner tous nos regards, & c'est-là aussi la seule gloire que je vous souhaite, au nom du Père, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE
S. JEAN-BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'apelloit Jean. Ce fut lui qui vint, pour rendre témoignage à la lumière. En S. Jean, chap. 1.

MONSEIGNEUR, *

C'est le vrai caractère du glorieux précurseur S. Jean, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Un homme suscité de Dieu pour servir de témoin à celui qui, comme Fils de Dieu & verbe de Dieu, étoit la lumière in-

* *Messire Henri Feydeau de Brou, Evêque d'Amiens.*

créée ; un homme prédestiné pour annoncer & pour faire connoître au monde le Verbe incarné ; un homme miraculeusement conçu par une mère stérile ; un homme dont on put dire, dès son berceau, que l'esprit de Dieu étoit en lui, & que la main du Seigneur étoit avec lui ; un homme dont la mission fut autorisée par la plus éclatante preuve de la vérité, qui est son éminente sainteté ; & tout cela pour rendre témoignage à J. C. Voilà à quoi se réduisent les hautes idées que l'Evangile nous en donne. Il n'étoit pas la lumière, *Joan. c. 1.* *Non erat ille lux* ; mais il étoit le témoin de celui qui fut la lumière même, de cet Homme-Dieu, à qui seul il apartenoit de pouvoir dire absolument & sans condition, *Ego sum lux mundi*, je suis la lumière du monde. Car c'est pour attester la vérité de cette parole du Sauveur, que Jean-Baptiste est venu ; & voilà encore une fois l'abrégé de son éloge : *Ibidem.* *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.* Eloge, mes chers Auditeurs, que vous ne devez pas considérer comme un simple panégyrique du Saint que l'Eglise honore en ce jour ; mais comme un discours fondamental sur un des points capitaux de notre religion, comme une instruction essentielle dans le christianisme, comme une exposition du grand mystère de notre foi, qui est l'incarnation divine : car entre J. C. & Jean-Baptiste il y a eu des liaisons si étroites, qu'on ne peut bien connoître l'un sans connoître l'autre ; & si la vie éternelle consiste à connoître *Joan. c. 17.* J. C. *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum-Christum*, aussi une partie de notre salut con-

fiſte-t'elle à connoître S. Jean. Or il ſuffit pour le connoître parfaitement, de bien comprendre qu'il a été le témoin de J. C. & qu'il eſt venu pour cela : *Hic venit in teſtimonium.* Dès le moment de ſa naiſſance il délia par un miracle viſible, la langue de ſon père Zacharie, pour lui faire publier les louanges de Dieu. Opérez ici, grand Saint, un pareil miracle ; & déliez ma langue, afin que je puiſſe dignement & utilement annoncer vos illuſtres priviléges & vos vertus à cet auditoire chrétien. J'ai beſoin pour y réuſſir d'un puiſſant ſecours ; & pour l'implorer plus efficacement, je m'adreſſe à la Reine des Vierges. *Ave Maria.*

IL en faut convenir, Chrétiens, c'eſt quelque choſe de bien ſingulier dans la deſtinée de Jean-Baptiſte, qu'il ait été choiſi de Dieu pour ſervir de témoin au Sauveur du monde ; mais c'eſt encore quelque choſe de plus ſurprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il étoit, ait en beſoin du témoignage de S. Jean, & que dans l'ordre, ou du moins dans l'exécution des divins décrets, le témoignage de ce glorieux précurſeur ait été néceſſaire pour l'établiſſement de notre foi. Or l'un & l'autre eſt néanmoins vrai, & l'Evangile qui eſt notre règle, ne nous permet pas d'en douter. Oui le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, a eu beſoin du témoignage de Jean-Baptiſte. Ainſi cet Homme-Dieu le reconnoiſſoit-il lui-même, lorſqu'il diſoit aux Juifs : *Si teſtimonium perhibeo de me ipſo, teſtimonium meum non eſt verum : alius eſt qui teſtimonium perhibet de me.* Si je rendois ſeul té- *Joan. c. 5.*

moignage de moi-même, vous diriez, quoiqu'injuſtement, que mon témoignage n'eſt pas recevable: mais en voici un autre qui rend témoignage de moi. Car ſelon la penſée de S. Chryſoſtome, expliquant à la lettre ce paſſage, cet autre dont parloit J. C. étoit S. Jean ſon précurſeur. De plus dans l'ordre des divins décrets, le témoignage de S. Jean étoit néceſſaire pour l'établiſſement de notre foi. Car le même Evangéliſte qui nous aprend que Jean eſt venu pour rendre témoignage à la lumière, *Ut teſtimonium perhiberet de lumine*, en aporte auſſi-tôt la raiſon: *Ut omnes crederent per illum*, afin que tous cruſſent par lui. D'où il s'enſuit que notre foi, je dis notre foi en Jeſus-Chriſt, eſt donc originairement fondée ſur le témoignage de ce grand Saint, puiſqu'en effet c'eſt par lui que nous avons cru, par lui que la voie du ſalut nous a été premièrement révélée, en un mot par lui que nous ſommes Chrétiens. Ceci ſans doute lui eſt bien avantageux: mais ce n'eſt pas là néanmoins que je borne ſon éloge; & ce que j'ajoute en va faire le complément & la perfection. Car de même que Jean-Baptiſte a ſervi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde par une eſpèce de reconnoiſſance, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, a voulu ſervir de témoin à Jean-Baptiſte. De même que par raport à nous le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, a eu beſoin du témoignage de S. Jean, S. Jean par raport à lui-même, a plus eu beſoin encore du témoignage du Sauveur. Et autant que la foi chrétienne eſt fondée ſur le témoignage que J. C. a reçu de ſon précurſeur, autant la gloire du précurſeur

Joan. c. 1.

eſt-elle fondée ſur le témoignage qu'il a reçu de J. C. Voilà tout mon deſſein, que je renferme en ces deux points : Jean-Baptiſte rendant témoignage au Fils de Dieu, c'eſt le premier ; & le Fils de Dieu rendant témoignage à Jean-Baptiſte, c'eſt le ſecond. De-là deux conſéquences pour votre édification : l'une, que nous devons tous, à l'exemple de S. Jean & en qualité de chrétiens, être autant de témoins de J. C. l'autre, que comme J. C. a rendu témoignage à S. Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, & que nous méritions de le recevoir, ſi nous voulons être du nombre de ſes élus. Imiter S. Jean, en faiſant de nos actions & de notre vie, un témoignage ſenſible & continuel, dont J. C. ſoit honoré ; mériter comme S. Jean, que J. C. au moins dans ſon dernier jugement, nous honore devant Dieu, de ſon témoignage : deux concluſions morales dont la pratique bien entendue, eſt le précis de toute la ſainteté chrétienne, & pour leſquelles je vous demande une favorable attention.

CInq choſes, Chrétiens, ſont néceſſaires à quiconque eſt choiſi pour témoin & en doit faire l'office : la fidélité & le déſintéreſſement dans le témoignage qu'il porte ; l'exacte connoiſſance du ſujet dont il porte témoignage ; l'évidence des preuves ſur quoi il apuie ſon témoignage ; le zèle pour la vérité en faveur de laquelle il rend témoignage ; enfin la conſtance & la fermeté pour ſoutenir ſon témoignage. Or je trouve que S. Jean a eu dans le dégré le plus éminent ces cinq qualités : car il a été pour le Sauveur du monde I. PART.

un témoin fidéle & déſintéreſſé, un témoin inſtruit & pleinement éclairé, un témoin ſûr & irréprochable, un témoin zélé & ardent, un témoin conſtant & ferme : d'où je conclus qu'il a donc parfaitement répondu au deſſein de Dieu ſur lui, & que rien ne lui a manqué pour vérifier dans toute leur étendue, ces paroles de mon texte : *Hic venit in teſtimonium.* Ecoutez-moi ; je ne dirai rien qui ne ſoit tiré de l'Evangile même.

Je prétends d'abord que Jean-Baptiſte a fait à l'égard de Jeſus-Chriſt l'office d'un témoin fidéle & déſintéreſſé. La preuve en eſt inconteſtable : car voici, ſelon l'Evangéliſte, le témoignage que rendit cet homme de Dieu, lorſque les Juifs lui députerent des Prêtres & des Lévites, pour lui demander qui il étoit : *Et hoc eſt teſtimonium Joannis.* Que fit-il ? il ne délibéra point, il confeſſa de bonne foi, & il proteſta non-ſeulement ſans peine, mais avec joie, qu'il n'étoit point le Chriſt : *Et confeſſus eſt, & non negavit ; & confeſſus eſt : Quia non ego ſum Chriſtus.* Ils le preſſerent : Quoi donc, êtes-vous Elie ? & il dit, je ne le ſuis point : *Non ſum.* Etes-vous Prophéte ? il répondit, non ; *Et reſpondit : Non.* Mais qui êtes-vous donc, repliquerent-ils, afin que nous puiſſions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyés ? que dites-vous de vous-mêmes ? Et c'eſt alors qu'il leur fit cette humble, mais héroïque déclaration : *Ego vox clamantis* ; je ne ſuis qu'une ſimple voix qui crie & qui annonce au monde la venue du Seigneur. Ah ! Chrétiens, quelle fidélité ! en vit-on jamais un plus bel exemple ? Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs

Joann. c. 1.

Ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

étoient disposés, si S. Jean l'eût voulu, à le reconnoître pour leur Messie, c'est-à-dire, pour leur libérateur & pour leur Roi; & Jean avec une droiture d'ame qui les étonne, renonce à cette dignité pour la conserver à J. C. Il n'avoit qu'à dire une parole, il n'avoit qu'à donner son consentement, & toute la Synagogue seroit venue en foule lui rendre hommage. Mais il sçait trop bien ce qu'il est & à qui il est: Non, leur dit-il, mes Frères, je ne suis point ce Messie que vous attendez: vous lui faites tort, & vous vous faites tort à vous-mêmes, de le confondre avec moi. Ce n'est point moi: c'est un autre plus grand, plus fort, plus puissant que moi; un autre à qui je ne suis pas digne de rendre les plus vils services. C'est celui-là, mes Frères, qui est votre Christ & votre Roi: ne le cherchez point dans ce désert, il est au milieu de vous, & vous ne le connoissez pas. Je n'en ai ni le mérite, ni la sainteté: je suis un homme pécheur, & l'erreur la plus pernicieuse & la plus grossière où vous puissiez tomber, est de m'attribuer cette qualité de Messie, qui est infiniment au-dessus de moi & de tous les dons de grace que je puis posséder. Encore une fois, y eût-il jamais un témoignage plus désintéressé & plus fidéle?

Concevez-le encore mieux par la réflexion que fait ici S. Chrysostome, & dont sans doute vous serez touchés, la voici. S. Jean par une heureuse conformité de caractère, se trouvoit si semblable à J. C. qu'on le prenoit souvent pour J. C. & J. C. par la même raison, quoique Fils unique de Dieu, étoit

ſi ſemblable à S. Jean, qu'au raport de l'Evangile on le prenoit auſſi ſouvent pour S. Jean. Car de là vient qu'Hérodes aprenant les miracles que cet Homme-Dieu faiſoit dans la Judée, diſoit que c'étoit Jean-Baptiſte qui étoit reſſuſcité : & de là vient que les Phariſiens, voyant la vie toute céleſte que Jean menoit dans le déſert, ne doutoient point qu'il ne fût le Chriſt, juſqu'à lui envoyer une ambaſſade pour le ſaluer comme Chriſt. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand Saint ? oui, Chrétiens ; & quoi ? c'eſt que Jean-Baptiſte, étant pris pour le Chriſt, & paſſant pour l'être, déclara hautement qu'il ne l'étoit pas, & refuſa ſans balancer, l'honneur qu'on lui vouloit faire, pour avoir celui d'être fidéle à ſon Dieu : car la fidélité de ce témoignage valut mieux pour lui que toute la gloire & tous les honneurs qu'il eût pu recevoir de la Synagogue. Mais admirez, Chrétiens, les autres marques de cette fidélité ! c'eſt pour cela, diſent les Pères, que S. Jean juſqu'à l'âge de trente ans ſe tint caché dans le déſert, ſans vouloir converſer avec les hommes, de peur que les hommes déjà trop prévenus en ſa faveur, ne s'attachaſſent à lui, au préjudice du ſouverain attachement qu'ils devoient avoir & qu'il vouloit leur inſpirer pour Jeſus-Chriſt. C'eſt pour cela, qu'encore que la main du Seigneur fût avec lui, par une diſpoſition particuliére de la Providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'autoriſer l'erreur où étoient les Juifs qui le regardoient comme le Meſſie promis de Dieu : car s'ils étoient prêts

ſans lui avoir vu faire aucun miracle, à le reconnoître pour le Meſſie, qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient vu reſſuſciter les morts, & commander aux vents & à la mer ? C'eſt pour cela qu'il ne parloit jamais de J. C. que dans les termes les plus magnifiques & les plus ſublimes ; & de ſoi-même au contraire, qu'avec les ſentimens de la plus profonde & de la plus parfaite humilité ; prenant plaiſir à s'abaiſſer, pour exalter J. C. diſant de J. C. il faut qu'il croiſſe, & de ſoi-même, il faut que je diminue ; témoignant que le comble de ſa joie & l'accompliſſement de ſes déſirs étoit de voir J. C. connu & adoré dans le monde. Ceux de mes auditeurs qui m'écoutent avec un eſprit & un cœur chrétien, comprennent & goûtent ce que je dis. Mais enfin ſi S. Jean fidéle à ſon Dieu, refuſa, comme il étoit juſte, les honneurs dûs au ſeul Meſſie, que n'acceptoit-il ceux au moins qui lui convenoient, & que les Juifs ſans le flâter ni le tromper, lui déféroient ? que n'avouoit-il qu'il étoit Prophéte, puiſqu'il l'étoit en effet ? que ne confeſſoit-il qu'il étoit Elie, puiſqu'il en avoit l'eſprit, & que c'étoit perſonnellement de lui que le Sauveur diſoit: *Elias venit*, Elie eſt venu, c'eſt-à-dire, Jean-Baptiſte, en qui Dieu fait revivre l'eſprit d'Elie ? Non Chrétiens, il ne conſent à rien de tout cela ; il ne veut être ni Elie, ni prophéte, ni docteur, ni maître : il ſe contente d'être la voix de celui qui crie, préparez les voies du Seigneur : *Ego vox*. Pourquoi ? parce qu'il veut être tout au Seigneur, & rien à lui-même ; parce que comme la voix n'a point d'autre uſage que d'exprimer la penſée & *Marc. c. 9.*

de la rendre ſenſible, auſſi Jean-Baptiſte n'a-t'il point d'autre vûe ni d'autre fin que de faire connoître le Verbe de Dieu en rendant témoignage à l'homme-Dieu. *Hic venit ut teſtimonium perhiberet de lumine.*

J'ai dit de plus que ce ſaint précurſeur avoit été à l'égard du Sauveur du monde un témoin pleinement inſtruit : car tout ce que nous ſçavons de J. C. & tout ce que nous en devons ſçavoir, tout ce que la foi nous en révele d'important & de néceſſaire au ſalut, c'eſt Jean-Baptiſte qui nous l'a enſeigné le premier, par les différens témoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. Et en effet, c'eſt lui qui nous a fait connoître J. C. en qualité de Dieu-homme, en qualité de rédempteur, en qualité de ſanctificateur des ames, en qualité d'auteur de la grace & des Sacremens à quoi la grace eſt attachée, en qualité de juſte juge, qui récompenſe & qui punit ; en un mot, dans toutes les qualités qui en ont fait un médiateur accompli. L'induction en ſera ſenſible, & n'aura rien pour vous de fatiguant. Il nous a fait connoître J. C. comme Dieu-homme, quand il diſoit de lui : *Poſt me venit vir qui ante me factus eſt, quia prior me erat* ? celui qui eſt venu après moi, étoit devant moi. Car, pour raiſonner avec S. Auguſtin, ſi J. C. étoit avant S. Jean, ce ne pouvoit être qu'en vertu de ſa divinité ; il étoit donc Dieu. S'il étoit après S. Jean ; ce ne pouvoit être qu'en vertu de ſon humilité ; il étoit donc homme. S'il étoit tout enſemble avant & après S. Jean, ce ne pouvoit être que ſelon les deux natures qui ſubſiſtoient en lui ; il étoit donc en même-tems Dieu & hom-

Joan. 6. 1.

me. C'eſt ainſi que concluoient les Pères contre les Ariens, les Neſtoriens & les Eutichiens : ce témoignage ſeul de Jean-Baptiſte, *Poſt me venit vir qui ante me factus eſt*, ayant dès les premiers ſiécles de l'Egliſe confondu tous les hérétiques qui combattoient le myſtère de l'Incarnation. *Ibidem.* Il nous l'a fait connoître comme rédempteur, quand il le montroit à ſes diſciples, en leur diſant : *Ecce Agnus Dei* ; voilà l'Agneau de Dieu, qui doit être immolé comme une victime pour le ſalut des hommes : *Ecce qui tollis peccata mundi* ; voilà celui *Ibidem.* qui efface les péchés du monde ; ce qu'il ajoutoit, remarque S. Auguſtin, pour déſabuſer les Juifs de la fauſſe idée où ils étoient, que ce Sauveur long-tems attendu & ſi ardemment déſiré, devoit ſeulement venir pour les délivrer de leurs miſéres temporelles, & pour les affranchir de la domination des Romains ; au lieu qu'il venoit pour les dégager de la tyrannie du démon & de la ſervitude du péché, & qu'il n'étoit Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connoître comme ſanctificateur des ames, quand il alloit prêchant par-tout, que c'eſt de la plénitude de J. C. que nous avons tous reçu les dons céleſtes : *Et de plenitudine* *Ibidem.* *ejus nos omnes accepimus.* Il nous l'a fait connoître comme auteur de la grace, & des Sacremens, à quoi la grace eſt attachée, quand il aprenoit aux Juifs que J. C. avoit établi un baptême bien plus ſalutaire & plus efficace que le ſien : un baptême qui ne conſiſtoit pas ſimplement dans la cérémonie de l'eau, mais qui par le feu de la charité & par l'opération du S. Eſprit, purifioit tout l'homme pour en faire un ſujet digne de Dieu : *Ipſe vos bapti-* *Luc. c. 3.*

zabit in Spiritu sancto & igni. Il nous l'a fait connoître comme juste juge, comme souverain rémunérateur, quand il assuroit que J. C. viendroit à la fin des siécles avec le van à la main pour séparer le bon grain d'avec la
Ibidem. paille : *Cujus ventilabrum in manu ejus*; c'est-à-dire, pour séparer les élus des réprouvés, & pour rendre à chacun selon ses œuvres. Voilà en substance toute la théologie que se propose pour objet la personne sacrée de J. C. & cette théologie, comme vous le voyez, est contenue dans le témoignage de S. Jean. Ah ! grand saint, de quoi ne vous sommes-nous pas redevables, après que vous nous avez révélé de si hauts mystéres, & que ne vous doit pas l'Eglise, puisque c'est par vous qu'elle est entrée dans les trésors de la grace suréminente & de la gloire de son divin Epoux !

Mais le témoignage que S. Jean rendit au Fils de Dieu, fut-il aussi convaincant & aussi irréprochable qu'il étoit vrai ? Oui, Chrétiens, il étoit convaincant & irréprochable ; & jamais les Juifs opiniâtres qui sont demeurés dans leur incrédulité, n'auront de légitime excuse, ni même de prétexte pour s'en défendre. Car que pouvoient-ils répondre au reproche que leur faisoit le Sauveur du monde ? Jean-Baptiste est venu, leur disoit-il, vous avez eu de la vénération pour lui, vous l'avez respecté comme un prophéte, comme un homme envoyé de Dieu, & cependant lorsqu'il a rendu témoignage de moi, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'étoit lui-même déclaré votre Roi & votre Messie, vous l'auriez cru ; car vous étiez déterminés à le reconnoî-

tre pour tel ; & maintenant parce qu'il vous a dit que c'eſt moi qui ſuis ce Meſſie promis dans la loi, vous ne le croyez pas. Un homme eſt-il moins digne de créance quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour ſoi-même ? Vous l'auriez cru dans la propre cauſe, & vous ne le croyez pas dans la mienne : comment pouvez-vous ſoutenir une telle contradiction ? Ce reproche, dis-je, fermoit la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il ajoutoit dans une juſte indignation : Au reſte ſçachez que les femmes proſtituées & les Publicains ont été en ceci plus ſages que vous : car malgré la corruption de leurs mœurs, ils ſe ſont ſoumis à la parole de Jean-Baptiſte ; & vous qui cherchez tant à vous parer d'une fauſſe juſtice, vous vous obſtinez à ne pas recevoir ſon témoignage : or c'eſt pour cela que ces pécheurs & ces pécheresſes vous devanceront dans le Royaume de Dieu. Quand il parloit ainſi aux Phariſiens, il les confondoit : pourquoi ? parce qu'il leur opoſoit un témoignage qui les condamnoit par eux-mêmes, ſçavoir le témoignage de S. Jean. En effet ceux des Juifs qui furent fidéles à la grace, & qui crurent en J. C. n'y crurent d'abord que ſur le témoignage de ſon incomparable précurſeur : ce témoignage faiſoit tant d'impreſſion ſur leurs eſprits, qu'ils ne pouvoient y réſiſter. Il eſt vrai, S. Jean leur diſoit de J. C. des choſes prodigieuſes & inouies : il leur diſoit que celui qui paſſoit parmi eux pour le fils d'un artiſan, étoit le Fils de Dieu, & égal à Dieu ; qu'étant Dieu, il s'étoit fait chair, & que ſans ceſſer d'être Dieu, il étoit devenu homme ſujet à la mort,

Tout cela devoit naturellement révolter leur esprit : mais parce que S. Jean s'en faisoit le garant, ils croyoient tout sur sa parole ; & ils aimoient mieux, dit S. Chrysostome, captiver leur entendement, jusqu'à reconnoître qu'un Dieu s'étoit humilié, s'étoit fait esclave, s'étoit anéanti, que de penser en aucune sorte que Jean-Baptiste se fut trompé, estimant l'un plus impossible que l'autre, c'est-à-dire, se tenant plus sûrs que Jean-Baptiste ne se trompoit pas dans le témoignage qu'il rendoit, qu'il ne leur sembloit incroyable qu'un Dieu en fut venu jusqu'à cet excès d'humiliation & d'abaissement. Y eut-il jamais sur la terre un tel don de persuader & de convaincre?

Je vais encore plus loin, Chrétiens. Il faut qu'un témoin ait de l'ardeur & du zéle pour la vérité dont il rend témoignage. Ce zéle a-t'il manqué à S. Jean ? vous le sçavez, & en vain m'étendrois-je sur ce point, puisqu'il est évident que tout le soin du divin précurseur a été de faire connoître J. C. de le faire adorer, de le faire aimer, de lui procurer dans le monde l'honneur & le culte qui lui est dû, & d'aprendre aux hommes à le recevoir d'une manière convenable à sa dignité, mais surtout à sa sainteté. Or pour cela il ne se contentoit pas de montrer aux Juifs cet Agneau de Dieu, comme l'espérance & le salut d'Israël : mais il faisoit retentir sa voix dans tout le désert, pour le prêcher hautement ; mais par un succès merveilleux que Dieu donnoit à sa parole, il attiroit les bourgades, les villes entières, & les convertissoit à J. C. mais quand il trouvoit des esprits rébelles &

indociles, ne pouvant contenir son zéle, & animé d'un saint courroux, il s'élevoit contre eux, il les traitoit de serpens & de races de vipéres, il les menaçoit de la colére du Ciel : *Genimina viperarum.* Quel étoit donc le grand exercice & l'unique occupation de Jean-Baptiste ? de disposer les peuples à la venue de J. C. de les exhorter à la pénitence, parce que la pénitence est la voie qui doit nous conduire à J. C. de leur recommander sur-tout l'humilité, parce que c'est l'humilité qui nous rend capables de participer à la rédemption de J. C. *Parate viam Domini.* Mes Frères, leur répétoit-il sans cesse, préparez les voies du Seigneur. Voici votre Dieu, qui vient à vous dans l'état d'une humilité profonde : ne paroissez pas devant lui comme des collines & des montagnes, c'est-à-dire, comme des hommes superbes & orgueilleux. Pour rendre ces voies du Seigneur droites & unies, soyez petits à vos yeux, soyez humble, & défaites-vous de cette propre estime & de cet amour propre qui vous enflent. Ainsi leur parloit-il, faisant l'office de témoin, mais le faisant en Apôtre. Voilà pourquoi ce grand saint n'eut point de désir plus ardent que de gagner des disciples à J. C. voilà pourquoi non content de lui en former de nouveaux, il lui donnoit même les sens. Allez, leur disoit-il, mes chers Enfans, je ne suis plus votre maître : le grand Maître est venu ; c'est le vôtre, & c'est le mien ; ne pensez plus désormais à moi ; c'est à celui-là qu'il faut vous attacher : il a les paroles de la vie éternelle. Allez le trouver, demandez-lui s'il n'est pas ce désiré de toutes les nations

Luc. c. 3.

Ibidem.

que nous attendons depuis ſi long-tems, & vous verrez comme il vous répondra par ſes miracles. Quel zéle, Chrétiens, pour la gloire de J. C. Voulez-vous un abrégé de toute ſa vie de S. Jean ? en deux mots, le voici : Il eſt venu, dit S. Luc, comme un ſecond Elie ; & avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la converſion des cœurs, il a réuni les pères avec les enfans, il a rapellé les déſobéiſſans & les incrédules à la prudence des juſtes : & pourquoi tout cela ? pour préparer à J. C. un
Luc. 1. peuple parfait : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà ce que j'apelle un témoin zélé.

Enfin ce fut un témoin conſtant, puiſque depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtére. Car ne penſez pas qu'il ait attendu juſqu'au tems de ſa prédication, pour rendre témoignage au Sauveur du monde : dès le ſein de ſa mère il avoit déjà commencé. Ce treſſaillement que reſſentit Eliſabeth trois mois avant la naiſſance de ce Fils ſi cher & donné de Dieu ; cette joie dont il fut ſaiſi, & qu'il fit ſenſiblement paroître, ce furent les premiers témoignages qu'il rendit à ſon Dieu. *Fervens nuntius*,
Chryſol. s'écrie S. Pierre Chryſologue, *qui ante cœpit nuntiare Chriſtum quam vivere* ! ô le fervent témoin, dit ce Père, qui eût l'avantage d'annoncer J. C. avant que de vivre ! Mais ce témoignage précoce, pour ainſi dire, n'étoit qu'un eſſai de tous les autres témoignages que S. Jean-Baptiſte devoit porter en faveur du Fils de Dieu. Ce qu'il avoit commencé miraculeuſement avant ſa naiſſance, il le continua pendant tout le cours de ſa vie, & comme il avoit vécu en témoin de J. C. il voulut

mourir de même : car mourir pour la justice & pour la vérité, mourir en reprochant aux Grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Hérodes de ses devoirs ; mourir en faisant respecter jusques dans la Cour la sainte liberté d'un prophète qui parle pour la cause de Dieu : n'est-ce pas mourir en témoin de J. C. Ainsi Jean-Baptiste a été constant dans son témoignage, puisqu'il l'a rendu dès son entrée au monde, puisqu'il l'a rendu jusqu'au dernier moment de sa vie, puisqu'il l'a rendu par ses paroles, puisqu'il l'a rendu par ses actions, puisqu'il l'a rendu par ses souffrances, puisqu'il l'a rendu par son martyre & par sa mort, & que par-tout il a verifié ce qui étoit écrit de lui : *Hic venit testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modéle que Dieu nous présente aujourdhui, & qui doit faire le sujet de nos plus sérieuses réflexions. Je m'explique. Nous tous qui faisons profession du christianisme, nous devons servir de témoins à J. C. voilà à quoi nous engage notre religion. Qu'est-ce qu'un Chrétien ? un homme député de Dieu, un homme autorisé de Dieu, un homme qui a reçu de Dieu un caractére particulier pour être le témoin de J. C. *Et eritis mihi testes.* De sorte que si nous ne participons à cette glorieuse qualité du précurseur S. Jean, nous pouvons dire avec confusion & avec douleur qu'il n'y a point en nous de christianisme, ni par conséquent de salut pour nous. En effet dit S. Augustin, depuis que J. C. est venu au monde, & qu'il a racheté le monde, Dieu dans le conseil éternel de sa sagesse a tellement disposé les choses qu'il n'y aura jamais *Act. c. 1.*

d'homme ſauvé, que celui qui ſelon la meſure de la grace attachée à ſon état, aura rendu ce témoignage à ce divin Sauveur. Tous les Saints qui ſont dans le Ciel, n'y ſont qu'en vertu de ce titre. Les Apôtres n'y ſont aſſis ſur des trônes de gloire, que parce qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le témoignage de la parole, en prêchant ſon nom. Les Martyrs n'y ſont couronnés, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur ſang en ſouffrant & en mourant pour lui: & les Confeſſeurs n'y portent comme confeſſeurs des palmes en leurs mains, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur ſainte vie, en pratiquant ſon Evangile. Or c'eſt à nous, mes chers Auditeurs, de nous former ſur leur exemple. Il y en a peu parmi vous, qui ſoient deſtinés au miniſtère apoſtolique; nous ne ſommes plus au tems des perſécutions, où la grace du martyre étoit une grace commune: mais il faut qu'avec l'eſprit de la foi nous confeſſions tous Jeſus-Chriſt par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres: car voilà pourquoi il nous a choiſis. Il a aporté du Ciel une loi ſainte & toute divine, & il veut que nous en convainquions le monde: or le monde ne recevra jamais notre témoignage ſur la ſainteté de cette loi, tandis qu'il nous verra dans le déſordre & dans la corruption du vice. Pour être de légitimes témoins de la loi de Jeſus-Chriſt, il faut que nous nous conformions à elle & que nous pratiquions fidélement ce que nous confeſſons de bouche: ſans cela notre

témoignage eſt vain. Que devons-nous donc faire ? Ah, Chrétiens, l'importante inſtruction pour vous & pour moi ! ce que nous devons faire, c'eſt de rentrer ſouvent en nous-mêmes, & de nous examiner de bonne foi devant Dieu, en nous demandant à nous-mêmes : hé bien, la vie que je mene eſt-elle un témoignage recevable en faveur de J. C. & de ſa loi ? Si l'on en jugeoit par mes actions & par ma conduite, quelle idée le monde auroit-il du chriſtianiſme que je profeſſe ? Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce déſir inſatiable d'en avoir, cette crainte exceſſive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté & qui l'a conſacrée dans ſa perſonne ! Cette molleſſe de vie dont je me fais une habitude & même une fauſſe conſcience, ce ſoin extrême de ma ſanté, cette recherche continuelle de tout ce qui flatte mes ſens, quel témoignage pour un Dieu mort ſur la croix ! Cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvemens que je me donne pour me pouſſer, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroiſſement de ma fortune, quel témoignage pour un Dieu qui s'eſt anéanti ! Ah ! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de ſon ame, pour peu qu'il ait encore de foi, je le reconnois : ce ſont-là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous. Car il n'y a point de témoignage plus faux que celui qu'on rend à un Dieu ſouffrant, par une vie toute ſenſuelle, que celui qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à ſatisfaire l'avarice & la cupidité : & voilà ce qui me fait trem-

bler. Si c'eſt un crime de porter faux-témoignage contre un homme, que ſera-ce, ô divin Sauveur, de l'avoir porté mille fois contre vous qui êtes mon Dieu?

Telle eſt, dis-je, Chrétiens, la première leçon que nous devons nous faire à nous-mêmes. Il faut que nous ſervions de témoins à J. C. mais il faut encore qu'à l'exemple de S. Jean, nous ſoyons pour J. C. des témoins fidéles, des témoins zélés, des témoins irréprochables, des témoins conſtans; ne perdez rien de toute cette morale. Des témoins fidéles, qui ne nous cherchions pas nous-mêmes; qui ſous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur; qui ne tendions pas en le glorifiant, aux fins ſécrettes de notre amour propre; qui par un rafinement de piété, je dis de piété mercénaire, n'affections pas en le ſervant, la gloire même de le ſervir; au contraire que nous nous faſſions un devoir de nous renoncer, de nous ſacrifier, de nous immoler pour lui. Car ſi le monde, tout perverti qu'il eſt, produit bien des hommes de ce caractère, c'eſt-à-dire, s'il ſe trouve des miniſtres qui ſe diſtinguent par-là; qui ſont tout à leurs maîtres, & rien à eux-mêmes; ſi nous en voyons des exemples, quels ſentimens la foi ne doit-elle pas là-deſſus nous inſpirer? eſt-ce trop pour le Dieu qui nous a ſauvés & à qui nous apartenons, que nous ſoyons tout à lui? la fidélité dont nous lui ſommes redevables doit-elle être d'une moindre étendue que celle dont on ſe pique envers les Souverains de la terre? faut-il que le monde nous aprenne ſur cela notre devoir? faut-il que Dieu ait en nous

des

des ſujets moins dévoués, que nous ne les voudrions pour nous-mêmes ? Cependant voilà notre déſordre juſques dans le culte que nous rendons à notre Dieu : nous ne regardons ſouvent que nous-mêmes, nous raportons tout à nous-mêmes, nous ne pouvons nous défaire de nous-mêmes & nous n'agiſſons jamais ſur ce grand principe de S. Paul, que nous ne ſommes plus à nous-mêmes, mais à celui qui nous a rachetés. Des témoins zélés pour ſoutenir en mille occaſions qui ſe préſentent, la cauſe de J. C. & la ſoutenir, contre qui ? contre l'impiété, contre le libertinage, contre le vice, qui ſont proprement ces races de vipères, à la malignité deſquelles la force & l'efficace de notre zèle doit s'opoſer ; étant comme nous devons l'être, bien perſuadés que parmi les mauvais chrétiens, cet homme-Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avoit parmi les Juifs, & que c'eſt à nous, comme héritier du zèle de S. Jean-Baptiſte, de combattre ces ennemis, de les réprimer & de les confondre. Que ſi en cela nous ſommes lâches, ſi le reſpect humain nous ferme la bouche, ſi la crainte de déplaire au monde nous rend timides ; ſi à force de vouloir être prudens, nous devenons prévaricateurs ; ſi au lieu de nous élever contre le ſcandale, nous nous contentons d'en gémir ; ſi par nos ménagemens & nos tolérances nous le fomentons, ſi nous nous taiſons où il faudroit parler, & ſi nous diſſimulons où il faudroit agir, dès-là nous ſommes indignes d'être à J. C. & J. C. ne nous reconnoît plus. Des témoins irréprochables, qui ne détruiſions pas d'une part

ce que nous prétendons établir de l'autre ; qui ſoyons à l'épreuve de la cenſure, & qui par certains endroits n'affoibliſſions pas le témoignage que J. C. d'ailleurs reçoit de nous : nous ſouvenant de l'avis de S. Bernard, que le monde eſt trop éclairé, pour que nous puiſſions aiſément lui impoſer ; que quelque ſoin que nous prenions de nous cacher, il découvrira notre foible, & qu'il ne manquera pas de nous l'objecter ; qu'un ſeul point qui le ſcandaliſera dans nous, empêchera à ſon égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires que nous pourrions pratiquer ; & qu'à moins d'être irrépréhenſibles dans le ſens que l'entend S. Paul, nous ſommes incapables d'être les témoins de J. C. Enfin de témoins conſtans pour tenir ferme, & pour ne nous point relâcher dans les perſécutions que l'enfer nous ſuſcitera ; pour ſuporter avec patience les contradictions des hommes, pour réſiſter à nos propres foibleſſes, & pour vivre & mourir ſelon l'exemple de S. Jean, en rendant témoignage à ce Seigneur, qui veut ſpécialement être honoré par notre perſévérance. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons être. Mais c'eſt à vous, ô mon Dieu, de faire par votre grace toute-puiſſante, que nous ſoyons tels ; comme c'eſt à nous de coopérer à cette grace, pour arriver à cette perfection : c'eſt à vous à nous inſpirer ces caractères, & à nous de vous préſenter des cœurs qui en ſoient ſuſceptibles. Vous avez vu, Chrétiens, le témoignage de S. Jean en faveur de J. C. voyez le témoignage de J. C. en faveur de S. Jean. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PART.

C'Eſt une queſtion qui ſe préſente naturellement à l'eſprit, ſçavoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean-Baptiſte, ou de ce qu'il ſervit de témoin au Fils de Dieu, ou de ce que le Fils de Dieu lui ſervit lui-même de témoin. Et je prétends qu'on peut bien apliquer ici ce que diſoit S. Auguſtin, lorſque faiſant le paralléle des deux Apôtres de J. C. Saint Pierre & S. Jean l'Evangéliſte, il demandoit qui des deux avoit eu une deſtinée plus ſouhaitable & plus digne d'envie : ou S. Pierre qui, ſelon le raport de l'Evangile, ſembloit avoir aimé ſon maître plus ardemment ; où S. Jean qui, comme diſciple favori, en avoit été plus tendrement aimé. Car ce ſaint Docteur répondoit qu'à juger de l'un & de l'autre par les règles de la religion, il y avoit eu plus de mérite à aimer comme S. Pierre, mais qu'il y avoit eu plus de bonheur & plus de faveur à être aimé comme S. Jean ; & qu'ainſi la comparaiſon ne pouvoit être qu'à l'avantage des deux, parce que ſi S. Jean avoit eu au-deſſus de S. Pierre la préférence de la tendreſſe & la prédilection de J. C. Saint Pierre l'avoit emporté ſur S. Jean par ſa ferveur & le zéle qu'il avoit témoigné pour J. C. Il m'a paru, dis-je, que cette déciſion de S. Auguſtin convenoit parfaitement à la queſtion que je me ſuis propoſée touchant le divin Précurſeur S. Jean-Baptiſte : car en voici la juſte aplication. Avoir ſervi de témoin au Fils de Dieu, c'eſt ce qui a fait le mérite de ce grand Saint ; mais avoir eu pour témoin le Fils de Dieu même, c'eſt ce qui a fait ſon honneur & ſa gloire. Et

je vais vous montrer que cette gloire a été la récompense & le couronnement de son mérite, comme il est vrai que son mérite a été le fondément & le principe de cette gloire. Ecoutez-moi ; il n'y aura rien en tout ceci qui ne vous instruise & qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, Chrétiens, que le Sauveur du monde par une espèce de reconnoissance ait bien voulu rendre témoignage à S. Jean, & servir de témoin à son témoin même. C'étoit, dit S. Chrysologue, pour vérifier dès-lors, & pour accomplir par avance cette promesse si solemnelle & si authentique : *Qui confitebitur me coràm hominibus, confitebor & ego eum coràm patre meo.* Quiconque me confessera & me reconnoîtra devant les hommes, je le reconnoîtrai devant mon Père & devant les Anges au jour de mon dernier avénement. Ainsi l'assuroit le Fils de Dieu, parlant des justes en général. Mais à l'égard de Jean-Baptiste, il a encore plus fait ; car sans attendre la fin des siécles, il lui a servi de témoin dès cette vie ; il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les manières. Je m'explique. Qu'a fait le Sauveur du monde pour honorer son Précurseur ? Il a rendu témoignage à la grandeur de sa personne ; il a rendu témoignage à la dignité de son ministère ; il a rendu témoignage à l'excellence de sa prédication ; il a rendu témoignage à l'efficace de son baptême ; il a rendu témoignage à la sainteté de sa vie & à l'austérité de sa pénitence. Tout cela, autant d'éloges sortis de la bouche du Fils de Dieu même en faveur de S. Jean. Pesez-les, mes chers Auditeurs, & admirez-les.

Matth. c. 10.

Non, jamais homme ne s'eſt attiré & n'a reçu tout à la fois tant d'honorables témoignages que Saint Jean-Baptiſte. C'eſt ce que nous aprend l'Evangile de ce jour. Car nous y voyons les Anges & les hommes par une eſpèce de concert occupés à l'exalter. Les hommes au premier bruit de ſa naiſſance, en ſont déja dans le raviſſement ; & manquant, ce ſemble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de ſa perſonne, ils ſe demandent les uns aux autres : *Quis putas puer iſte erit* ? Que penſez-vous que ſera un jour cet enfant ? comme s'ils diſoient, voici un enfant en qui la nature & la grace ont déployé tous leurs tréſors, un enfant de bénédiction, un enfant de prodiges & de miracles. Déja tout enfant qu'il eſt, la main du Seigneur, c'eſt-à-dire la puiſſance & la force de Dieu eſt avec lui ; déja il a délié la langue de ſon père Zacharie ; déja il a rendu féconde la ſtérilité de ſa mère Elizabeth. Mais s'il fait en naiſſant tant de merveilles, que fera-t'il dans les progrès de ſa vie ? s'il eſt grand dès ſon berceau, que ſera-ce quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu conſommée ? C'eſt un ſécret, ajoutent-ils, que nous nous contentons de révérer, & qu'il ne nous eſt pas poſſible de pénétrer. *Et poſuerunt omnes qui audierunt, in corde ſuo dicentes : quis putas, puer iſte erit* ? Après avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conſervent dans leur cœur, & ils demeurent dans le ſilence, parce qu'ils ne croient pas pouvoir s'en expliquer aſſez dignement. Mais voici un Ange qui vient ſupléer à leur défaut, un Ange député de Dieu : c'eſt Gabriel qui

Luc. c. 1.

Ibidem.

vient réſoudre leur doute, & leur aprendre clairement & diſtinctement ce qu'ils doivent penſer de la perſonne de Jean. Vous êtes en peine de ſçavoir ce que ſera un jour cet enfant ; & moi, dit l'Ange, je vous déclare
Ibidem. qu'il ſera grand devant le Seigneur. *Erit magnus coram Domino.* Témoignage, Chrétiens, qui ſuffiſoit pour canoniſer le Précurſeur de J. C. Car être grand devant les hommes, ce n'eſt rien ; être grand devant les Princes & les Rois qui ſont les Dieux de la terre, c'eſt peu, puiſque ces Dieux de la terre ſont eux-mêmes très-petits : mais être grand devant le Seigneur, comme Jean-Baptiſte, c'eſt être vraiment grand, c'eſt être ſolidement grand, c'eſt être abſolument grand, parce que c'eſt être grand devant celui qui eſt non-ſeulement la grandeur même, mais la ſource & la meſure de toutes les grandeurs : *Erit magnus coram Domino.* En effet tout eſt petit devant Dieu, & les plus hautes puiſſances de l'univers ne ſont en préſence de cette Ma-
Pſ. 38. jeſté divine que des atomes & des néans : *Et ſubſtantia mea tamquam nihilum ante te.* Mais pour S. Jean, il eſt quelque choſe, & quelque choſe de grand devant Dieu même : *Magnus coram Domino.* Concluez de là quel eſt donc le caractère de ſa perſonne, & le dégré de ſa grandeur. Je me trompe, Chrétiens, ne le concluez pas encore de là : c'eſt d'un autre témoin, c'eſt de J. C. qu'il faut que vous l'apreniez. Car il n'apartenoit qu'à lui de nous donner une juſte idée de la perſonne de Jean-Baptiſte. Les hommes n'en ont pu rien dire ; l'Ange, quoique miniſtre du Seigneur, n'en a pas dit aſſez : mais le Fils

de Dieu couronnera tout par ſon témoignage. Et que dira-t'il? une parole qui renferme, ou plutôt qui ſurpaſſe tous les éloges : *Amen dico vobis, non ſurrexit inter natos mulierum major Joanne-Baptiſta*; oui je vous dis en vérité qu'entre tous les enfans des hommes il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiſte. Voilà, mes chers Auditeurs, le comble de la grandeur. Car être grand, même devant Dieu, c'étoit après tout une louange qui convenoit à pluſieurs autres Saints : mais être ſi grand qu'entre tous les enfans des hommes, il n'y en ait point eu de plus grand, c'eſt la louange particulière & l'avantage de S. Jean. Sur cela les Pères & les Interprétes ſont partagés : les uns veulent que Jean n'ait été le plus grand qu'entre les Saints de l'ancienne loi ; & les autres qu'il n'y en ait point eu de plus grand que lui, même entre les Saints de la loi de grace. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt de lui & de lui ſeul que le Sauveur a dit : *Non ſurrexit inter natos mulierum major.* Voilà l'oracle de la vérité, à quoi ſans rien examiner de plus, nous devons nous en tenir ; & voilà le premier témoignage que le Fils de Dieu rendit à la perſonne de S. Jean. *Matth. c. 11.*

J'ai dit qu'il en avoit rendu un autre à la dignité de ſon miniſtère : comment cela ? le voici. L'office important & le miniſtère eſſentiel de Jean-Baptiſte, fut d'être le précurſeur de J. C. mais cet office de précurſeur étoit ſi relevé au-deſſus de tous les autres miniſtères où les hommes juſques-là avoient été employés, que ſans le témoignage de J.C. nous ne l'aurions jamais compris. Prenez garde, s'il vous plaît. Les Juifs reconnoiſ-

ſoient S. Jean pour un Prophéte ; & ils en jugeoient bien, car il l'étoit : mais, ils le croyoient ſimplement Prophéte, & en cela ils ſe trompoient ; car il étoit quelque choſe de plus. *Etiam dico vobis & pluſquàm Prophetam* : oui, leur diſoit le Fils de Dieu, il eſt Prophéte, & plus que Prophéte. Pourquoi, demande S. Jerôme, plus que Prophéte ? parce que les Prophétes n'avoient annoncé le Meſſie que dans l'avenir, au lieu que Jean-Baptiſte annonçoit qu'il étoit venu ; parce que les Prophétes n'avoient vu les choſes que de loin & dans l'obſcurité, au lieu que S. Jean les voyoit clairement & en elles-mêmes. Sans autre raiſon que celle-là, on avoit droit de le mettre au-deſſus de tous les Prophétes, & de l'apeller plus que Prophéte. Mais la prééminence de ſon miniſtère étoit fondée ſur un titre encore plus digne de nos réflexions.

Matth. 11.

Ibid. Etiam dico vobis pluſquàm Prophetam. Hic eſt enim de quo ſcriptum eſt : Ecce ego mitto Angelum meum, qui preparabit viam tuam ante te. Il eſt plus que Prophéte, ajoutoit le Sauveur du monde, parce que c'eſt celui dont le Père éternel a dit à ſon Fils : Voici mon Ange, que j'enverrai devant vous, pour vous préparer la voie. En effet, préparer la voie à un Dieu, & être le précurſeur d'un Dieu, c'étoit faire l'office d'un Ange ; & les Anges du premier ordre ſe ſeroient tenus honorés de cette commiſſion : mais cette commiſſion eſt réſervée à Jean, & il étoit proprement l'Ange de J. C. Or être l'Ange de J. C. c'étoit quelque choſe ſans doute de plus honorable que d'être un Ange du commun. Car les Anges du commun, quoiqu'Ambaſſadeurs de Dieu, n'ont

point d'autre miniſtère que de veiller à la conduite des hommes : mais le miniſtère de Jean-Baptiſte regardoit immédiatement la perſonne de J. C. puiſqu'il n'étoit envoyé au monde que pour J. C. *Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam.* Ah ! Chrétiens, eſt-il rien de plus ſublime & qui doive nous inſpirer plus de vénération pour ce grand Saint ? C'étoit l'Ange de notre Dieu : il a fait dans le myſtère de l'Incarnation le même office que l'Ange envoyé à Marie de la part de Dieu ; & en vertu de ſa miſſion, il a rendu à J. C. comme précurſeur, des ſervices plus importans & plus néceſſaires que jamais les Anges n'en ont pu rendre à cet homme-Dieu. Encore une fois miniſtère tout angélique, ou plutôt miniſtère tout divin, que J. C. a voulu honorer de ſon témoignage. *Ibid.*

Ajoutez-y ce qui en doit être la conſéquence naturelle, je veux dire, le témoignage que le Sauveur du monde rendit à la prédication de S. Jean. Vous le ſçavez ; toute l'excellence de la prédication conſiſte en deux points, à éclairer & à toucher, à inſtruire & à émouvoir : mais il eſt rare de trouver l'un & l'autre enſemble ; car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui ſont deſtinés & qui ont même reçu des talens du Ciel pour être les diſpenſateurs de la parole de Dieu, les plus fervens & les plus zélés ne ſont pas les mieux pourvus de ſcience & de lumières, & que les plus intelligens & les plus habiles ne ſont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zèle & d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas ; les autres touchent, mais n'inſtruiſent pas : au lieu que Jean-Baptiſte,

selon le témoignage de Jesus-Christ, excelloit également dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens & lucens.* Vous l'avez vu, disoit aux Juifs ce Dieu Sauveur, & vous l'avez admiré : c'étoit un flambeau qui éclairoit toute la Judée : mais c'étoit un flambeau ardent & luisant ; luisant, pour dissiper toutes les ténébres de l'infidélité du siécle ; & ardent, pour embraser tous les cœurs du divin amour. Il a prêché parmi vous avec tout l'esprit & toute la vertu d'Elie ; *In spiritu & virtute Eliæ.* L'esprit sans la vertu ou la vertu sans l'esprit n'auroient pas suffi : mais ayant possédé éminemment l'un & l'autre, ç'a été un prédicateur parfait. Que restoit-il, Chrétiens, après des témoignages si illustres ? encore un moment de votre attention ; je n'en abuserai pas.

Joan. c. 5.

Luc. c. 1.

Il s'agissoit d'autoriser le baptême de Saint Jean ; & c'est ce qu'a fait Jesus-Christ par un quatrième témoignage, qui ne mérite pas moins que les autres d'entrer dans l'éloge de ce glorieux précurseur. Jean baptisoit dans le Jourdain tous ceux qui venoient à lui : mais comme ce baptême étoit nouveau, les Pharisiens & les partisans de la Synagogue en jugeoient diversement. Quelques-uns l'aprouvoient, d'autres le blâmoient ; ceux-ci l'estimoient bon & profitable, ceux-là le rejettoient comme superstitieux & inutile. On demandoit à Saint Jean en vertu de quoi il s'attribuoit la puissance de baptiser, puisqu'il n'étoit pas le Christ ? *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus ?* Mais pour montrer que cette puissance lui convenoit, le Sauveur des hommes rend hautement témoignage de la

Joan. c. 1.

validité & de l'efficace du baptême de Jean. Et quel témoignage ? le plus éclatant, mais auſſi de la part d'un Dieu le plus ſurprenant. Car tout Dieu qu'il eſt, il reçoit ce baptême de la pénitence, qui diſpoſoit alors les hommes à la rémiſſion des péchés & au Baptême de la loi de grace. C'eſt dans ce deſſein qu'il vient de la Galilée au Jourdain, & qu'il ſe préſente à S. Jean pour être baptiſé : c'eſt, dis-je, afin de convaincre par-là tous les eſprits que le baptême de Jean eſt donc un baptême ſalutaire ; qu'il eſt ſaint & qu'il eſt de Dieu, puiſque lui qui eſt Fils de Dieu, en veut bien uſer ! Mais, Seigneur, que faites-vous ! s'écrie Jean-Baptiſte touché & confus d'une humilité ſi profonde, que faites-vous ! & avez-vous oublié ce que vous êtes & ce que je ſuis ? C'eſt moi qui dois être baptiſé par vous & vous venez à moi ! Ne craignez-vous point en vous abaiſſant juſques-là d'obſcurcir votre gloire, & qu'on n'en tire des conſéquences au préjudice de votre ſainteté ? *Sine modò*, lui répond le Fils de Dieu, *ſic enim decet nos implere omnem juſtitiam* : laiſſez-moi faire pour cette heure, car c'eſt ainſi qu'il faut que nous accompliſſions toute juſtice. Vous m'avez rendu témoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; & pour aprendre à tout le monde que votre baptême vient du Ciel, moi qui ſuis deſcendu du Ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma perſonne. Quoique ce ſoit le baptême de la pénitence, moi qui ſuis l'innocence même, je veux bien m'y ſoumettre, & quoiqu'en m'y ſoumettant je paroiſſe inférieur à vous ſans l'être, je ne dédaigne point de le paroître, pourvu *Matth. c. 3.*

que je perſuade aux hommes que la pénitence à laquelle ce baptême les engage, eſt la ſeule voie qui peut les conduire au ſalut & à la véritable rédemption. N'eſt-il pas vrai, mes chers Auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de ſçavoir honorer ſes Saints?

Finiſſons par le dernier, mais le plus eſſentiel de tous les témoignages que Jeſus-Chriſt aît rendu à ſon précurſeur, en publiant la ſainteté de Jean, l'innocence de ſes mœurs, & l'auſtérité de ſa pénitence. Où le trouvons-nous ce témoignage? au chapitre onzième de S. Matthieu. Car c'eſt-là qu'il eſt dit que notre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, & inſtruiſant les Juifs qui l'écoutoient, leur parloit ainſi: Qu'êtes-vous allé voir dans le déſert? *Quid exiſtis in deſertum videre*? Vous y avez vu Jean-Baptiſte: hé bien, qu'en dites-vous? avez-vous cru voir en lui un roſeau agité du vent, c'eſt-à-dire un eſprit léger & ſans conſiſtance, qui ſuit le mouvement de ſes paſſions, qui plie ſous l'adverſité, qui s'évanouit dans la proſpérité, qui ſuccombe à la crainte, que la vûe de plaire ou que l'intérêt ébranle, qui céde à tout & qui ne réſiſte à rien: *Arundinem verò agitatam*? Non, Jean n'eſt point un homme de cette trempe: c'eſt un cœur ferme & inébranlable dans le parti de Dieu; c'eſt une ame ſolide & à l'épreuve de toutes les tentations du monde; c'eſt un eſprit ſupérieur à tout ce que la foibleſſe humaine peut former d'obſtacles dans l'accompliſſement des devoirs les plus difficiles & qui demandent une vertu plus héroïque: en voilà le

Matth. c. 11.

Ibid.

caractère. Mais encore qu'avez-vous vu dans le déſert ? y avez-vous trouvé un homme vêtu avec moleſſe, un homme voluptueux, attaché à ſes commodités, aimant les douceurs de la vie, eſclave de ſon corps & de ſes ſens : *Sed qui exiſtis videre ? hominem mollibus veſtitum* ? Au contraire vous avez vu un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaiſirs du monde, un homme ennemi de ſon corps, un homme épuiſé d'abſtinences & de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice : telle eſt la forme de vie dont Jean-Baptiſte eſt venu ſervir de modéle. Qui parle ainſi, Chrétiens ? le Fils de Dieu, lequel rend témoignage de la ſainteté de ſon précurſeur ; & qui n'allégue pour cela ni les révélations, ni les extaſes, ni le don des miracles & des guériſons, ni l'eſprit de prophétie, ni toutes les autres graces éclatantes dont S. Jean étoit rempli, mais qui fait conſiſter cette ſainteté dans une vie pénitente & mortifiée, dans la haine de ſoi-même, dans le crucifiement de la chair, ſur-tout dans la conſtance & la fermeté.

Arrêtons-nous-là, mes chers Auditeurs ; voilà ce que je vous laiſſe à méditer, & ce qui doit être pour vous & pour moi le fruit de ce diſcours. Je vous l'ai dit, & je vous le dis encore, que ſi J. C. ne nous reconnoît devant ſon Père, & ne rend témoignage en notre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean-Baptiſte, nous ne ſerons jamais du nombre de ſes prédeſtinés & de ſes élus. Il faut pour être juſtes dans cette vie, que nous ayons le témoignage de Dieu en nous, *Qui credit, habet teſtimonium Dei in ſe* : & j'ajoute *Ibidem.*

que pour être glorifiés dans l'autre, il faut que nous ayons le témoignage de J. C. pour nous. Or jamais J. C. ne nous rendra ce témoignage favorable dont dépend notre ſalut éternel, ſi nous ne ſommes fermes comme S. Jean dans l'obſervation de la loi de Dieu, & ſi nous n'entrons dans cette ſainte voie de la pénitence & de la mortification où a marché le S. Précurſeur. Pourquoi cela ? parce que J. C. ne rendra témoignage qu'en faveur de ceux qui auront eu ſoin de ſe conformer à lui. Or nous ne pouvons nous conformer à J. C. que par cet eſprit de pénitence, accompagné & ſoutenu d'une inviolable perſévérance : par conſéquent le témoignage de cet Homme-Dieu nous eſt indiſpenſablement néceſſaire. Il le donne aujourdhui au plus ſaint des hommes, qui eſt Jean-Baptiſte ; mais il ne le donne que fondé ſur ces deux chefs, de l'auſtérité de ſa vie & de la ſolidité de ſa vertu. Il n'eſt pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il y ait pour nous des loix de providence moins ſévéres & plus commodes. Sçavez-vous donc, Chrétiens, ce que nous avons à craindre ? c'eſt que J. C. dans le jugement dernier, au lieu de rendre témoignage pour nous, ne le rende contre nous ; & qu'au lieu que ſon témoignage, s'il nous étoit favorable, mettroit le ſceau à notre juſtification & à notre prédeſtination, il ne faſſe notre condamnation & notre réprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivoit, par où J. C. fortifiera-t'il ſon témoignage contre nous ? par l'exemple de S. Jean, par la pénitence de S. Jean, par la rétraite de S. Jean, en un mot par l'énorme &

monſtrueuſe opoſition qui paroîtra entre la conduite de la plûpart des Chrétiens & celle de S. Jean.

Car comment nous ſauverons-nous de cette contradiction, & qu'aurons-nous à y répondre ? Jean remplit du S. eſprit & ſanctifié même avant ſa naiſſance, n'a pas laiſſé d'embraſſer une vie auſtére & pénitente, & moi qui ſuis pécheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquités, je veux mener une vie aiſée & douce ; Jean dans la plus parfaite innocence n'a pas laiſſé de matter ſa chair par le jeûne & le cilice, & moi j'épargne la mienne qui eſt une chair de péché ; Jean à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laiſſé de fuir le monde, & moi qui ſuis la foibleſſe même, je m'expoſe à tous les dangers du monde. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que S. Jean nous reprochera au tribunal de Dieu : car après avoir été le témoin de J. C. dans le premier avénement de ce Dieu ſauveur, il viendra encore dans le ſecond, & ſera apellé en témoignage contre les lâches Chrétiens ! *Hic venit in teſtimonium.* *Joan. c. 1.* Oui, il viendra, non plus pour ſervir de témoin à la lumiére, mais pour ſervir de témoin contre l'iniquité. Ce ſacré chef que vous conſervez comme un précieux dépôt ; ce chef dont la vûe confondit l'impie Hérode, & le fit trembler juſques ſur le trône ; ce chef, muet maintenant depuis qu'une mort ſanglante lui a ôté l'uſage de la voix, mais alors rapellé à la vie & plus éloquent que jamais, ſera ſortir de ſa bouche ces paroles foudroyantes qui atterroient les pécheurs. Ah ! grand ſaint, parlerez-vous donc contre ce

peuple qui vous eſt ſpécialement dévoué ? il vous honore & il vous invoque comme ſon protecteur ; en deviendrez-vous l'accuſateur & le juge ? Obtenez-lui ces graces de converſion, ces graces de ſanctification qui le remettront dans la voie du ſalut que vous nous avez enſeignée. Sur-tout faites-lui bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le tems où vous avez vécu ſur la terre, le Royaume du Ciel ne s'emporte que par violence : *A diebus Joannis Baptiſtæ, regnum cœlorum vim patitur.*

Matth. c. 11.

Du reſte, Chrétiens, parlant devant un Prélat que je conſidére ici, non-ſeulement comme l'Evêque & le Paſteur de vos ames, mais comme un des maîtres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'eſt diſtingué, j'aurois eu beſoin dans tout ce diſcours des dons excellens qu'il a reçus du Ciel & qu'il a ſçu ſi dignement & ſi ſaintement employer. Du moins, Monſeigneur, ai-je eu l'avantage de trouver en vous de quoi perſuader à votre troupeau les ſaintes vérités que je viens de lui annoncer, & de quoi les lui rendre ſenſibles : car en faiſant l'éloge du précurſeur de J. C. je n'ai pu m'empêcher de bénir le Ciel qui pour ma conſolation me fait voir encore aujourdhui dans votre perſonne un Prélat remplit de l'eſprit de Jean-Baptiſte & imitateur de ſes vertus. Je veux dire, un Prélat auſſi éclairé que zélé, auſſi fervent que vigilant, & ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, auſſi aimable que vénérable ; un Prélat plein de vigueur & de force pour faire obſerver la diſcipline, mais en même tems plein d'onction & de douceur pour la faire aimer ; un Prélat qui,

comme Jean-Baptiſte, a édifié la Cour & que la Cour a reſpecté, que le plus grand des Rois a honoré de ſon eſtime, qui prêchant aux Grands du ſiécle, avec une liberté toute évangélique, mais auſſi avec une égale ſageſſe, les a inſtruits de leurs devoirs, & n'a pas craint de leur reprocher leurs déſordres ; un Prélat dont la ſaine doctrine, la ſolide piété, la vie édifiante lui ont mérité l'auguſte rang qu'il tient, & qui ſans ceſſe occupé de ſes fonctions, n'a en vûe que la gloire de Dieu, que les intérêts de Dieu, que l'accroiſſement du culte de Dieu ; enfin un Prélat qui dévoué aux travaux apoſtoliques, & ſelon l'expreſſion de S. Paul, n'eſtimant pas ſa vie plus précieuſe que lui-même, ſacrifie tous les jours ſa ſanté aux exercices de ſon miniſtére, à conſacrer de dignes ſujets & à les former pour ſervir utilement ſon Egliſe, à viſiter les ouailles que la Providence lui a confiées, à ſanctifier ſon peuple & à le conduire dans le chemin de la perfection chrétienne : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà, Monſeigneur, les exemples que vous donnez : & qui plus efficaces que mes paroles, ſont pour toute cette aſſemblée autant d'exhortations preſſantes & touchantes. Plaiſe au Ciel que vous en ſuiviez, Chrétiens, toute l'impreſſion, & que par-là vous arriviez un jour à la vie éternelle que je vous ſouhaite, &c. *Luc. c. 1.*

SERMON
POUR LA FESTE
DE
SAINT PIERRE.

Reſpondens Simon Petrus dixit: tu es Chriſtus Filius Dei vivi.

Pierre lui répondit: vous êtes le Chriſt, Fils du Dieu vivant. En S. Matthieu, chap. 16.

VOILA, mes chers Auditeurs, toute la ſubſtance de l'Evangile de ce jour & des importantes vérités quiy ſont contenues. Voilà ſur quoi eſt fondée la gloire de S. Pierre, votre illuſtre patron. C'eſt lui qui le premier a confeſſé la divinité de J. C. & voilà pourquoi J. C. lui a donné au deſſus des Apôtres cette primauté qui nous le rend ſi vénérable, & en vertu de laquelle il eſt le chef de toute l'Egliſe. C'eſt lui qui non-ſeulement pour ſa perſonne, mais au nom de tous les autres Apôtres, a le premier rendu témoignage que J. C. eſt le Fils du Dieu vivant, non pas ſeulement par adoption, mais par nature: car il

l'a reconnu Fils du Dieu vivant d'une manière qui ne convenoit ni à Elie, ni à Jean-Baptiſte, ni aux Prophétes. Or Elie, Jean-Baptiſte & les Prophétes étoient, dans les termes de l'Ecriture, enfans de Dieu par adoption. Il eſt donc vrai que S. Pierre qui prétendoit élever J. C. au deſſus d'eux, l'a confeſſé abſolument Fils de Dieu, égal à Dieu, conſubſtantiel à Dieu, en un mot, Dieu lui-même. Et c'eſt pour cela encore une fois que J. C. a établi cet Apôtre comme le fondement ſur lequel il vouloit édifier ſon Egliſe; pour cela qu'il lui a mis en main les clefs du Ciel; pour cela qu'il lui a donné le pouvoir de lier & de délier ſur la terre: enſorte que toutes les prérogatives de S. Pierre ont été les ſuites heureuſes & les fruits de cette confeſſion de foi; *Tu es Chriſtus filius Dei vivi.* Ajoutons-y toutefois, Chrétiens, l'ardent amour de ce glorieux Apôtre pour J. C. Car la foi de S. Pierre ſans ſon amour, n'eût pas ſuffi: il falloit que le chef de l'Egliſe fût non-ſeulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zéle & de charité. Et en effet, ce que J. C. promet aujourdhui à S. Pierre, parce qu'il confeſſe ſa divinité, n'a eu ſon accompliſſement, qu'après que le Fils de Dieu lui eût demandé s'il l'aimoit plus que tous les autres. M'aimez-vous, Simon fils de Jean, lui dit ce Sauveur adorable après ſa réſurrection? Oui, Seigneur, lui répondit Pierre: vous ſçavez que je vous aime, & que je ſuis prêt à donner ma vie pour vous. Paiſſez donc mes agneaux & mes brébis, reprit ſon divin Maître: *Paſce agnos meos, paſce oves meas.* Ainſi, Chrétiens, c'eſt ſur la foi de S. Pierre & ſur l'amour de *Joan.* c. 21.

S. Pierre qu'eſt établie ſa ſainteté & ſa prééminence. Voilà les deux ſources des graces dont il fut comblé. Il a été le Paſteur des peuples & le ſouverain pontife, pourquoi ? parce qu'il a reconnu J. C. pour le Fils du Dieu vivant, & parce qu'il a aimé J. C. juſqu'à verſer pour lui ſon ſang. Arrêtons-nous là ; car il ne s'agit pas aujourdhui de parler des grandeurs de S. Pierre, mais de ſes vertus : il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer, mais de ce que nous devons imiter en lui : il ne s'agit pas de réléver ſon apoſtolat & d'en concevoir de hautes idées, mais de nous édifier de ſes exemples. Attachons-nous donc à ſa foi & à ſon amour. En qualité de chrétiens nous ſommes les pierres vivantes de ce myſtérieux édifice de l'Egliſe, que J. C. eſt venu conſtruire ſur la terre : & comme après J. C. votre ſaint Patron en eſt la pierre fondamentale, il faut que nous ſoyons bâtis ſur cette pierre : *Et ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam.* Or pour cela, il faut que nous participions à la foi & à l'amour de S. Pierre ; pour cela il faut que la foi de S. Pierre ſoit la régle de la nôtre, & que l'amour de S. Pierre ſoit le modéle de notre amour ; il faut que nous croyions de cœur & que nous confeſſions de bouche ce que le Père céleſte, & non pas la chair & le ſang, a révélé à S. Pierre ; & il faut que nous puiſſions dire à J. C. comme S. Pierre : Vous ſçavez, Seigneur, que je vous aime. Ainſi, Chrétiens, comparons notre foi avec la foi de S. Pierre, & notre amour avec l'amour de S. Pierre pour J. C. En deux mots, la foi de S. Pierre opoſée à notre infidélité, c'eſt la premiére partie.

Matth. v. 16.

L'amour de S. Pierre pour J. C. opoſé à notre inſenſibilité, c'eſt la ſeconde. Toutes deux ferons le partage de ce diſcours & le ſujet de votre attention après que nous aurons ſalué Marie. *Ave Maria.*

JE fais l'éloge du Prince des Apôtres, du Chef viſible de l'Egliſe, du Vicaire de J. C. en terre, mais qui par une diſpoſition particulière de la Providence, n'a pas laiſſé avec tout cela d'être pécheur; qui malgré tout cela eſt tombé, a eu beſoin de ſe relever par la pénitence, & qui par la pénitence eſt auſſi rentré dans tous les priviléges & dans tous les droits attachés à ſon Apoſtolat. Je parle d'un ſaint dont J. C. a béatifié la foi & le zéle à cõfeſſer la foi; mais qui par l'abondance même des lumières de ſa foi, avant qu'il eût reçu le S. Eſprit, n'a pas laiſſé d'avoir ſes ténébres, c'eſt-à-dire, ſes erreurs, & qui malgré la ferveur de ſon zéle, a eu ſes imperfections & ſes foibleſſes: or l'un & l'autre dans le deſſein de Dieu doit aujourdhui nous inſtruire & contribuer à notre édification. I. PART.

Il eſt donc du devoir de mon miniſtére que je ne ſépare point ces deux choſes, & qu'en Prédicateur fidéle de la divine parole, conſidérant S. Pierre dans l'état où l'Evangile nous le préſente, je veux dire, dans cet état de béatitude commencée, mais non encore conſommée par la venue du S. Eſprit, *Beatus es Simon Barjona*, je vous parle de ſes erreurs auſſi bien que de ſes lumières, de ſes foibleſſes auſſi bien que de ſes ferveurs, de ſa chute & de ſon péché auſſi bien que de ſes mérites. Il eſt vrai, c'eſt ſur la foi de S. Pier- *Matth. c. 16.*

re que la prééminence de ſa dignité fut dès-lors fondée ; mais après tout la foi de S. Pierre n'étoit pas encore parfaite, quand J. C. lui dit : Vous êtes bienheureux, parce que ce n'eſt point la chair ni le ſang qui vous a révélé ceci, mais mon Père qui eſt dans le Ciel. Il eſt vrai, S. Pierre confeſſa que J. C. étoit le Fils du Dieu vivant, & c'eſt par cette confeſſion qu'il mérita d'entendre ce que J. C. lui répondit ; Vous êtes Pierre, & c'eſt ſur cette pierre que je bâtirai mon Egliſe. Mais après tout en ce moment-là S. Pierre n'étoit pas encore à l'épreuve des tentations où ſa foi devoit être expoſée ; il n'étoit pas encore inébranlable dans cette confeſſion de foi qu'il faiſoit avec tant de zèle. Or c'eſt à nous, comme je l'ai dit, de profiter non-ſeulement de l'exemple de ſa foi, mais des imperfections même de ſa foi : de l'exemple de ſa foi en l'imitant, & des imperfections de ſa foi en les évitant. C'eſt à nous d'aprendre de lui à confeſſer de bouche la foi que nous avons dans le cœur ; & ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confeſſion de notre foi, c'eſt à nous d'aprendre à réparer, comme lui par une fervente pénitence cette honteuſe & ſcandaleuſe lâcheté. Deux points, mes chers Auditeurs, où je renferme toute cette première partie. Ecoutez-moi ; il n'y aura rien là qui ne ſoit proportionné à la capacité de vos eſprits, ni rien que chacun de vous ne puiſſe & ne doive s'apliquer. Commençons.

La foi de S. Pierre étoit grande, ſans doute, & très-grande, quand J. C. lui dit, *Beatus es*, vous êtes bienheureux, Simon fils

de Jean. Car en vertu de cette foi S. Pierre avoit tout quitté pour ſuivre J. C. en vertu de cette foi, il avoit marché ſur les eaux pour aller à J. C. en vertu de cette foi, pluſieurs d'entre les diſciples s'étant retirés du troupeau de J. C. parce qu'ils ſe ſcandaliſoient de ſa doctrine ſur le ſujet de l'Euchariſtie; & J. C. ayant demandé aux Apôtres s'ils vouloient auſſi ſe ſéparer de lui, S. Pierre lui avoit dit: Hé! Seigneur, à qui irions-nous? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela, marques évidentes de la grandeur de ſa foi, qui ne fut pas, dit S. Auguſtin, une foi de ſpéculation & en idée, mais une foi réelle & de pratique; qui ne fut pas une foi morte, mais une foi vive & animée; qui ne fut pas une foi ſtérile & infructueuſe, mais une foi, pour ainſi parler, riche & féconde, puiſqu'elle produiſit en lui de ſi ſurprenans & de ſi merveilleux effets. Tout cela, preuves inconteſtables que dès ſon premier engagement avec J. C. il l'avoit reconnu pour fils du Dieu vivant. Car, comme raiſonne S. Auguſtin, s'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas renoncé pour lui à tout ce qu'il poſſédoit dans le monde; s'il l'avoit cru ſeulement homme, il ne lui auroit pas dit, *Domine, ſi tu es, jube me ad te venire ſuper aquas*; ſi c'eſt vous, Seigneur, commandez, & dès-l'inſtant je marcherai ſans crainte ſur l'eau pour aller à vous; s'il l'avoit cru ſeulement homme, il ſe ſeroit ſcandaliſé auſſi bien que les autres, du commandement que lui fit J. C. de manger ſa chair & de boire ſon ſang; s'il l'avoit cru ſeulement homme, il n'auroit pas pris ce

Matth. c. 14.

que J. C. leur annonçoit de ce myſtère, pour des paroles de vie & d'une vie immortelle :
Joan. 6. *Verba vitæ æternæ habes.* Il eſt donc vrai que ce n'étoit dès-lors ni la chair ni le ſang, mais l'eſprit même de Dieu qui lui avoit donné les hautes & ſublimes connoiſſances dont il ſe trouvoit rempli.

Voilà, mes chers Auditeurs, les qualités de la foi de S. Pierre, & voilà en quoi la foi de S. Pierre doit être le modéle de la nôtre. Prenez garde. Ce fut une foi pratique, une foi efficace & agiſſante que celle de S. Pierre, & telle doit être notre foi ; car une foi oiſive, une foi qui s'en tient à des paroles, une foi qui ne conſiſte qu'en de belles & de ſpécieuſes maximes, une foi qui ſe borne à des ſentimens ſans aller juſques aux œuvres, c'eſt une foi qui ne peut ſervir qu'à notre condamnation ; c'eſt la foi des démons, qui croient, qui tremblent, & qui en demeurent là. Ce fut une foi généreuſe en vertu de laquelle S. Pierre abandonna non-ſeulement tout ce qu'il poſſédoit, mais tout ce qu'il étoit capable de poſſéder, mais tout ce qu'il pouvoit eſpérer, mais tout ce qu'il pouvoit déſirer : tellement qu'il eut bien
Matth. 19. raiſon de dire : *Ecce nos reliquimus omnia* ; voici que nous avons tout quitté. Et c'eſt ainſi que notre foi nous doit détacher de tout, enſorte que nous quittions tout, non pas toujours réellement & en effet, mais au moins de cœur ; c'eſt-à-dire, que nous ſoyons diſpoſés à quitter tout ; que nous ſoyons dégagés de toute affection aux biens que nous poſſédons ; que nous ſoutenions avec patience la perte de ces biens, quand il plaît à Dieu de nous

nous les enlever ; que nous soyons tranquilles & soumis quand la Providence permet que ces biens diminuent ; que nous nous dépouillons avec joie d'une partie de ces biens pour en assister les membres de J. C. & nos frères, qui sont les pauvres : car une foi en conséquence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne se refuse rien & on ne veut rien se refuser, c'est une foi chimérique, qui ne peut être de nul mérite devant Dieu, & que Dieu même réprouve. Ce fut une foi pleine de confiance qui fit marcher S. Pierre sur les eaux, sans craindre le péril où il s'exposoit, ni la tempête dont la mer étoit agitée : & si notre foi est telle que Dieu la demande, il faut qu'elle se soutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des persécutions & des disgraces du monde, au milieu des changemens & des révolutions inévitables dans le cours du monde : car une foi qui doute, une foi qui hésite, n'a plus ce caractère de fermeté qui est essentiel à la vraie foi. Ce fut une foi à l'épreuve du scandale où tomberent ces disciples incrédules, qui ne pouvant comprendre l'adorable mystère de nos autels que J. C. leur annonçoit, en prirent occasion d'abandonner ce Dieu Sauveur : & notre foi comme celle de S. Pierre, doit nous fortifier contre tant de discours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons sans cesse devant les yeux, afin que nous puissions faire à Dieu la même protestation que fit ce Prince des Apôtres : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.* Non, Seigneur, je ne m'éloignerai jamais de vous. Quand tous les hommes *Matt. c. 14.*

vous auroient renoncé, & que de tous les hommes je resterois seul sous l'obéissance de votre loi, je ne m'en départirai jamais. Fallût-il résister à toutes les puissances de la terre, fallût-il donner ma vie, vous me trouverez toujours fidéle : *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo.*

Ibidem.

Tel étoit, dis-je, la foi de Saint Pierre : mais quelque grande que fût sa foi, j'ai ajouté qu'elle n'étoit pas encore parfaite, parce qu'il n'avoit pas encore reçu le Saint-Esprit. Il ne faut que lire l'Evangile pour en être persuadé : car immédiatement après que S. Pierre eut rendu témoignage à la divinité de J. C. le Fils de Dieu ayant déclaré à ses disciples qu'il alloit à Jérusalem, & que là il devoit être livré aux Gentils, moqué, outragé, déchiré de fouets, crucifié, ah ! Seigneur, reprit le saint Apôtre, à Dieu ne plaise que tout cela vous arrive. Parole dont J. C. parut indigné, & qui lui fit dire à ce chef même de son Eglise : Retirez-vous de moi, satan ; vous êtes un scandale pour moi, & vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre : *Vade post me, satana ; scandalum es mihi.* Il s'en falloit donc bien, remarque S. Chrysostome, que la foi de S. Pierre fût dans le dégré de perfection où elle devoit être, puisqu'il se trouvoit prévenu d'une erreur aussi pernicieuse & aussi grossière que celle de croire qu'il ne convenoit pas à J. C. de mourir pour le salut des hommes. Elle n'étoit pas non plus parfaite, cette même foi, lorsque S. Pierre ayant d'abord marché avec confiance sur les eaux, mais voyant ensuite

Matth. c. 6.

les flots de la mer agités, il craignit, & s'écria : Seigneur, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus. Sur quoi le Fils de Dieu lui fit ce reproche : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous eu peur ? *Modicæ fidei, quare dubitasti* ? Enfin sa foi étoit bien imparfaite, quand après avoir été trois ans entiers à l'école de J. C. après avoir entendu si souvent ce divin Maître expliquer les vérités évangéliques, il ne les comprenoit pas. Car, comme l'a formellement observé Saint Luc, ce que cet adorable Sauveur disoit à ses disciples de la nécessité des souffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à soi-même, ils le regardoient comme des mystères cachés & comme autant de paradoxes : *Et erat verbum istud absconditum ab eis.* *Matth.* c. 14. *Luc.* c. 18.

Voilà, Chrétiens, les ténébres de la foi de S. Pierre : mais en même tems voilà les écueils de notre foi, & ce que nous devons éviter. S. Pierre crut J. C. Fils du Dieu vivant, mais il se scandalisa du mystère de sa passion & de sa mort : c'est ce qui nous arrive tous les jours : car nous adorons la personne de J. C. mais nous nous scandalisons de sa croix, nous nous scandalisons de son Evangile ; l'orgueil & l'amour propre qui nous dominent, forment en nous une opposition sécrette à ses maximes & à sa loi. Ce scandale paroît dans nos actions : nous nous disons chrétiens, & nous vivons en païens. Que fit Jesus-Christ, justement offensé du scandale de S. Pierre ? il le reprit avec rigueur, il le traita de satan, il le rejetta. Prenez garde, mes Frères, dit Saint Hilaire : le Fils de Dieu bra[illegible] d'un désir ti[illegible]

ardent de souffrir pour nous, qu'il ne put voir sans indignation que Pierre entreprît de combattre ce dessein. Or ce même Sauveur n'auroit-il pas encore plus droit de nous dire comme à son Apôtre : *Vade post me, Satana* ; allez, hommes lâches & sensuels, amateurs de vous-mêmes & idolâtres de votre corps : vous n'avez jamais connu le prix de ma croix : car ce mystère de la croix est trop relevé pour vous ; & tant que vous serez esclaves de votre plaisir, vous ne comprendrez jamais que ce qui peut flâter la chair & satisfaire la cupidité. Dès que S. Pierre fut assailli de l'orage, il trembla malgré la confiance qu'il avoit d'abord marquée : & tandis que nous sommes dans la prospérité, que les choses du monde vont selon nos souhaits & que rien ne nous trouble, nous nous confions en Dieu, nous nous soumettons à Dieu, nous bénissons Dieu : mais sommes-nous dans la peine & dans l'affliction, une disgrace imprévûe nous arrive-t'elle, les affaires du siécle prennent-elles pour nous un mauvais tour, c'est-là que notre courage nous abandonne : nous commençons à douter de la providence du Seigneur, nous nous élevons contre elle, nous manquons de foi, ou nous n'avons qu'une foi timide & chancelante : *Modicæ fidei, quare dubitasti* ? Mais avançons.

Saint Pierre ne se contenta pas de croire la divinité de Jesus-Christ, il la confessa hautement, il la confessa avec zèle, il la confessa au nom de tous les Apôtres ; & c'est particuliérement en vûe de cette confession de foi, que J. C. le choisit pour être la pierre fondamentale de son Eglise : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo*

Matth.

Ecclesiam meam. Autre exemple que Dieu nous propose en ce saint jour ; autre règle qu'il nous ordonne de suivre, & à laquelle nous devons nous conformer, si nous voulons solidement établir notre salut : car pour être sauvés, Chrétiens, il ne suffit pas, selon S. Paul, que nous croyions de cœur, mais il faut encore que nous confessions de bouche : il ne suffit pas qu'intérieurement & dans l'ame nous adorions J. C. comme notre Dieu, mais il faut qu'au dehors & devant les hommes nous lui rendions le témoignage qui lui est dû : & comme toute l'Eglise est fondée sur la confession que fit S. Pierre de la divinité du Fils de Dieu, j'ajoute que le salut de chaque fidéle doit être fondé sur la confession qu'il fera de sa foi. Confession, prenez garde, s'il vous plaît, confession de foi dont l'obligation rigoureuse est également, & de droit naturel, & de droit divin : confession qui renferme deux préceptes, l'un négatif, permettez-moi de m'exprimer de la sorte après les théologiens, l'autre positif ; l'un qui nous défend de rien faire, de rien dire qui soit, seulement même en aparence, contraire à la foi que nous professons ; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foi, selon que les sujets & les occasions le demandent pour l'honneur de Dieu & pour l'édification de l'Eglise : deux devoirs absolument indispensables, s'agît-il de tous les biens du monde & de sacrifier jusqu'à notre vie. Confession selon laquelle au jugement de Dieu, nous serons ou reconnus ou réprouvés de Jesus-Christ : Car quiconque me reconnoîtra devant les hommes disoit cet

admirable Sauveur, je le reconnoîtrai devant
Matth. c. 10. mon Père : *Qui confitebitur me coràm hominibus, confitebor & ego eum coràm Patre meo.* Et par une règle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le re-
Ibidem. noncerai en préſence de mon Père : *Qui negaverit me coràm hominibus, negabo & ego eum coràm Patre meo.* C'eſt donc à nous d'imiter S. Pierre dans cette confeſſion ſi néceſſaire : c'eſt ce qu'ont fait les Martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, & qu'ils ont verſé leur ſang pour la cauſe de Jeſus-Chriſt : c'eſt ce qu'ont fait tant d'hommes apoſtoliques, quand ils ont paſſé les mers, & qu'ils ont pénétré juſqu'aux extrémités du monde pour y annoncer le nom de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt ce que nous devons faire nous-mêmes, chacun dans notre condition & autant que le demande l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Cependant, ô profondeur, ô abîme des conſeils de Dieu ! Pierre tout éclairé qu'il étoit d'en-haut, n'étoit pas encore inébranlable : c'étoit la pierre ſur laquelle l'Egliſe devoit être bâtie ; mais cette pierre n'avoit pas encore toute la ſtabilité néceſſaire pour l'affermiſſement de l'Egliſe. En un mot, S. Pierre après avoir confeſſé Jeſus-Chriſt, le renonça, après avoir dit à cet homme-Dieu, vous êtes le Chriſt, Fils du Dieu vivant, il fut aſſez foible & aſſez lâche pour dire, parlant de ce même Sauveur, je ne le connois point. Dieu le permit ainſi, Chrétiens, & la Providence eut en cela ſes deſſeins particuliers que nous devons adorer. Mais dans cet exemple reconnoiſſons-nous nous-mêmes :

car voilà ce que nous faiſons en mille rencontres. Nous confeſſons J. C. de bouche, mais combien de fois dans la pratique l'avons-nous renoncé plus indignement & plus honteuſement que S. Pierre ? combien de fois & en combien d'occaſions n'avons-nous pas rougi d'être chrétiens ? combien de fois avons-nous paru devant les autels du Seigneur, comme ſi jamais nous ne l'avions connu ; & cela tantôt par un reſpect humain, tantôt par une fauſſe politique, tantôt par un libertinage affecté, tantôt par un ſcandale qui nous a entraînés & à quoi nous n'avons pas eu la force de réſiſter : d'autant plus coupables en trahiſſant notre foi, qu'il ne s'agiſſoit pas pour nous, comme pour S. Pierre, de perdre la vie ? Chûte de S. Pierre qui doit toujours nous faire trembler, qui que nous ſoyons, & quelque fermes juſqu'à préſent que nous ayons pu être : car ſi cet Apôtre & ce Prince même des Apôtres a eu un ſort ſi déplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous ? ſi ce fondément de l'Egliſe de J. C. a été ébranlé, & s'il eſt tombé en ruine, nous qui ſommes la foibleſſe même, la fragilité même, la puſillanimité même, avec quelle défiance de nous-mêmes & quelle frayeur des jugemens de Dieu ne devons-nous pas nous conduire ? Chûte de S. Pierre qui procéda de trois cauſes, de ſa préſomption, de ſon orgueil & de ſon imprudence. De ſa préſomption qui lui fit dire à J. C. avant que de s'être bien éprouvé lui-même, je ſuis prêt à vous ſuivre juſqu'à la mort ; quoique J. C. lui eût dit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois ; de ſon orgueil, car il

ſe préféra à tous les autres Apôtres, enſorte que le Fils de Dieu leur ayant dit, vous m'abandonnerez tous aujourdhui, Pierre rempli d'une vaine opinion de lui-même, lui répondit hautement; Quand tous les autres vous abandonneroient, pour moi je ne vous abandonnerai pas: de ſon imprudence, tout foible qu'il étoit, il ne laiſſa pas de s'expoſer à l'occaſion, en entrant dans la maiſon du Pontife & en demeurant au milieu des ennemis de J. C. Trois cauſes, mes chers Auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le même déſordre que S. Pierre: nous ſommes préſomptueux comme lui, vains comme lui, imprudens & téméraires comme lui. Chûte de S. Pierre qui doit après tout nous conſoler, puiſque le deſſein de Dieu en la permettant, a été de nous faire voir dans la perſonne de cet Apôtre, un pécheur prédeſtiné pour être un vaſe de miſéricorde.

Et par quelle pénitence en effet ſe releva-t'il d'une telle chûte, & la répara-t'il? Pénitence la plus prompte, il ne falut pour le toucher & le convertir, qu'un regard du Fils de Dieu; pénitence la plus fervente, il pleura, & il pleura amérement; pénitence la plus conſtante, durant tout le reſte de ſa vie oublia-t'il jamais ſon péché, & ne l'eut-il pas toujours devant les yeux, pour pleurer toujours avec la même amertume; pénitence qui non-ſeulement rétablit ſa foi, mais qui le mit en état de rétablir la foi de tous les autres: car c'eſt à lui que le Sauveur du monde avoit dit: *Et tu aliquandò converſus, confirma fratres tuos*; quand vous ſerez converti & que vous ſerez revenu de votre égarement,

Jan. c. 21.

travaillez à rapeller vos frères diſperſés, à les raſſembler & à les confirmer. Or n'eſt-ce pas ce qu'il a fait, & n'eut-il pas une grace particulière pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les eſprits les plus opiniâtres & pour leur inſpirer le don de la foi ? Dès les premières prédications qu'il fit aux Juifs, ne ſoumit-il pas à l'Evangile, tantôt juſqu'à trois mille ames, & tantôt juſqu'à cinq mille ? Et dans le cours de ſon apoſtolat, combien de provinces a-t'il éclairées, combien d'Egliſes a-t'il fondées ? Ah ! mes chers Auditeurs, il parloit à des Juifs déclarés contre la loi qu'il leur annonçoit ; il parloit à des païens, élevés dans les ſuperſtitions & les ténébres de la plus groſſière idolâtrie ; & cependant il les perſuadoit, il les ſanctifioit, il en faiſoit de parfaits Chrétiens. Nous vous prêchons la même loi que lui, nous vous annonçons les mêmes vérités : par quel monſtrueux renverſement ne ſeroient-elles pas auſſi efficaces dans le centre du chriſtianiſme, qu'elles l'ont été au milieu du judaïſme & du paganiſme ? Quoiqu'il en ſoit, attachons-nous à la foi de S. Pierre ; & ſi nous ſommes tombés comme lui, faiſons pénitence comme lui. Diſons à Jeſus-Chriſt : *Tu es Chriſtus, filius Dei vivi.* Oui, Seigneur, *Matth.* je veux vivre & mourir dans cette ſainte foi, *c.* 16. qui vous reconnoît pour l'envoyé de Dieu, pour le Chriſt & le Fils de Dieu. Si le libertinage de mon cœur m'a ſéduit en certaines rencontres & en certains tems de ma vie, maintenant que votre grace répand dans mon eſprit une lumière toute nouvelle, je renonce à mes erreurs, & je vous rend l'hom-

mage d'une foi soumise & docile. Jamais S. Pierre ne se dévoua plus ardemment à votre service qu'après son péché, & mes égaremens passés ne serviront qu'à redoubler mon zèle pour vous. Ainsi, Chrétiens, devons-nous imiter la foi de ce saint Apôtre, pour imiter encore son amour, dont j'ai à vous parler dans la seconde partie.

II. PART. SELON l'ordre que nous a marqué S. Paul, le fondément de toutes les vertus, c'est la foi; mais la charité en est le comble & la perfection: *Major autem horum est charitas.* 1. Cor. c. 13. Aussi le Sauveur ne donna-t'il à S. Pierre, préférablement à tous les autres Apôtres, le gouvernement de son Eglise, que parce qu'entre tous les autres, ce fut S. Pierre qui lui témoigna plus d'amour. En conséquence de sa foi, ou plutôt de sa confession de foi, J. C. lui avoit promis les clefs du Ciel, la puissance de lier & de délier, la juridiction spirituelle & universelle sur tout le monde chrétien: mais comment fut-il mis en possession de ces clefs, de cette puissance & de cette autorité souveraine? par son amour & à cause de son amour. L'amour donc, dit S. Augustin, acheva ce que la foi avoit commencé. Saint Pierre en confessant la divinité de J. C. avoit mérité que J. C. lui fît cette promesse solemnelle & authentique, c'est sur vous que je bâtirai mon Eglise, & par vous que je la gouvernerai; & S. Pierre par son amour pour J. C. mérita que J. C. ratifiât dans la suite & accomplît cette promesse. Apliquons-nous encore ceci, mes chers Auditeurs, & après en avoir tiré une nouvelle

matière d'éloge pour notre glorieux Apôtre, tirons-en pour nous-mêmes une nouvelle instruction.

Le Sauveur du monde, comme il s'y étoit engagé, veut établir S. Pierre pasteur de son troupeau & chef de son Eglise : mais pour cela que fait-il ? Il ne demande plus à cet Apôtre, que disent de moi les hommes ? mais il lui demande, m'aimez-vous ? *Simon Joannis, amas me ?* Et sans se contenter d'un amour ordinaire, il ajoute : Avez-vous plus d'amour pour moi, que tous ceux-ci ? c'étoit des autres Apôtres qu'il parloit : *Simon Joannis, diligis me plus his ?* Non pas, dit Saint Chrysostome, que cet homme-Dieu eût besoin d'interroger de la sorte S. Pierre, pour être instruit de ses sentimens, puisqu'il n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit dans son cœur : mais il l'interroge pour donner lieu à S. Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois réitérées, le crime qu'il avoit commis en renonçant trois fois ce divin maître. Il l'interroge pour faire voir quel doit être celui à qui cet adorable Pasteur veut confier ses ouailles, puisque ce n'est qu'à celui qui aime J. C. & qu'on ne mérite de conduire ce troupeau fidèle, qu'autant qu'on aime J. C. Il l'interroge pour montrer par-là combien J. C. aime lui-même son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celui qui lui témoigne plus d'amour. Mais que répond S. Pierre ? vous sçavez, Seigneur, que je vous aime : *Etiam, Domine ; tu scis quia amo te.* Hé bien, répond le Fils de Dieu, paissez donc mes agneaux, c'est-à-dire, mes fidèles, *Pasce agnos meos ;* *Joan. c. 21.* *Ibid.* *Ibidem.* *Ibidem.*

car ce ſont les miens, & non pas les vôtres, & je veux que vous les gouverniez comme étant à moi & non point à vous ; & qu'en les conduiſant, vous n'y cherchiez point votre intérêt, mais leur utilité & ma gloire. Ce n'eſt pas aſſez : le Fils de Dieu lui demande une ſeconde fois, m'aimez-vous ? pourquoi ? afin qu'il paroiſſe davantage que l'amour de S. Pierre eſt un amour éprouvé & ſolide : & pour une troiſième fois il lui demande ; m'aimez-vous plus que tous les autres ? afin de tirer de lui cette parole ſi vive & ſi animée : Vous ſçavez toutes choſes, Seigneur, & par-là même vous ſçavez que je vous aime, & que je ſuis prêt à donner ma vie pour la vôtre. Sur quoi J. C. ne lui dit plus ſeulement, paiſſez mes agneaux, *Ibidem.* *Paſce agnos meos* ; mais paiſſez mes brébis, *Paſce oves meas* : voulant ainſi lui faire entendre qu'il ne lui donnoit pas ſeulement le ſoin de ſon troupeau, mais des paſteurs de ſon troupeau, marqués ſous la figure des brébis qui nourriſſent les agneaux.

C'eſt donc ſur l'amour de S. Pierre pour Jeſus-Chriſt, qu'eſt fondée la prééminence de ſa dignité & de la juriſdiction qu'il a eue ſur toute l'Egliſe : mais quelles furent les qualités de cet amour ? c'eſt ce que nous devons conſidérer, & ce qui doit ſervir à votre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, & ce fut un amour généreux. Amour humble, & par-là opoſé au zèle préſomptueux de cet Apôtre pour J. C. dans le tems de ſa paſſion. Amour généreux, & par-là opoſé à la foibleſſe & à la lâcheté de cet Apôtre lorſqu'il renonça J. C. Or dans l'une

& dans l'autre de ces deux qualités, l'amour de S. Pierre doit être le modéle du nôtre. Apliquez-vous.

Ce fut un amour humble : car J. C. demandant à S. Pierre, m'aimez-vous plus que tous vos frères? Pierre ne lui répondit pas, oui, Seigneur, je vous aime plus qu'eux, mais il se contenta de lui dire simplement, je vous aime, n'osant pas se préférer, ni même se comparer à eux; il ne dit pas même absolument à J. C. je vous aime, mais vous sçavez, Seigneur, que je vous aime : comme s'il eût voulu lui dire, c'est à vous, Seigneur, d'en juger, car vous êtes le scrutateur des cœurs : peut-être me tromperois-je dans le jugement que je porterois du mien, peut-être me flatterois-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ai, peut-être présumerois-je de moi-même, mais vous en êtes le juge, & vous connoissez mes véritables sentimens. Aussi quand le Fils de Dieu l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour par comparaison avec le autres Apôtres, que pour éprouver son humilité : car il n'ignoroit pas que S. Pierre ne pouvoit sçavoir quelles étoient les dispositions intérieures des Apôtres, & par conséquent qu'il ne pouvoit pas dire, je vous aime plus qu'eux; mais ce divin Maître voulut que Pierre fit voir son humilité, & qu'au lieu de dire comme autrefois, quand tous les autres ne vous aimeroient pas, je vous aimerois, il dit seulement, je vous aime. Ah! Chrétiens, sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de vraie charité, & si l'amour de Dieu étoit mêlé d'orgueil, il cesseroit d'être amour de Dieu,

& dégénéreroit dans un amour criminel de soi-même. C'est sur cette humilité que J. C. a établi la première de toutes les dignités, & c'est sur ce fondement que doivent être établies toutes les vertus.

Cependant notre saint Apôtre s'attrista & il s'affligea, voyant que J. C. lui demandoit jusqu'à trois fois, m'aimez-vous ? & pourquoi s'affligea-t'il ? c'est, répond S. Chrysostome, qu'il commença à se défier de soi-même ; c'est qu'il commença à douter si en effet il aimoit autant J. C. qu'il prétendoit l'aimer ; c'est qu'il commença à craindre que J. C. ne vît dans le fond de son cœur quelque disposition contraire à l'amour sincère qu'il se flattoit d'avoir pour cet Homme-Dieu. Il se souvint de la prédiction que le Sauveur du monde lui avoit faite dans une autre rencontre, en lui disant, vous me renoncerez jusqu'à trois fois, ce qui étoit arrivé malgré ses protestations & ses résolutions ; & il craignit qu'il n'en arrivât ici de même, & que la demande du Fils de Dieu ne lui annonçât dans l'avenir une chûte nouvelle & aussi funeste que la première. Voilà ce qui l'attrista & ce qui l'affligea. Car touché qu'il étoit de l'amour le plus solide pour Jesus-Christ, rien ne lui parut plus douloureux & plus affligeant, que de n'être pas assuré de cet amour. N'aimer pas Jesus-Christ, c'est ce qu'il regarda comme le souverain mal & le comble de tous les maux ; & d'être seulement soupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour lui un sujet de tristesse dont il se sentit presque accablé : *Contristatus Petrus.* Ah ! Seigneur, lui dit-il ne m'affligez *Ibid.*

pas juſques à ce point que de me laiſſer dans un tel doute : je crois vous aimer ; mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus ſenſible témoignage de l'amour, c'eſt d'être prêt à mourir pour celui qu'on aime : je veux bien paſſer pour cette épreuve, & déjà dans la préparation de mon cœur, je donne ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam.* *Joan. c. 13.* Tirez-moi ſeulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je ſuis & du trouble où vous me jettez en me demandant ſi je vous aime. La mort me ſeroit mille fois plus douce, & je mourrois tranquille, ſi je pouvois compter que je vous aime & que vous m'aimez.

Il n'étoit pas poſſible que J. C. qui avoit admiré l'humilité du Centenier & celle de la femme Cananéenne, ne fût touché de l'humilité de ſon Apôtre. Il exauça ſes vœux ; & pour lui marquer combien il ſe tenoit ſûr de ſon amour, il le mit à la tête de tous les Apôtres, il l'éleva au deſſus d'eux, il le diſtingua : tant il eſt vrai, Chrétiens, que comme celui qui s'exalte lui-même ſera abaiſſé ; celui au contraire qui s'abaiſſe ſera exalté. Quand S. Pierre préſuma de lui-même, & qu'il ſe crut aſſez fort pour réſiſter à la tentation, Dieu permit qu'il ſuccomba, afin de lui faire connoître ſa foibleſſe ; mais quand il s'humilia, & que dans une ſainte défiance de ſes propres ſentimens, il n'oſa faire fond ſur ſon cœur, c'eſt alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, & que J. C. par la plus éclatante diſtinction & ſans nulle réſerve le fit dépoſitaire de ſes droits & de ſa puiſſance. Amour de S. Pierre, amour humble,

& de plus amour généreux, autre qualité bien remarquable.

Amour généreux, c'eſt-à-dire, amour fervent, amour patient, amour héroïque, opoſé à l'amour lâche, à l'amour timide, à l'amour foible, & languiſſant que cet Apôtre avoit fait paroître. Amour fervent: de quel feu & de quelle ardeur étoit animé cet Apôtre, quand il prêchoit J. C. quand il rendoit hautement témoignage à J. C. quand il formoit & qu'il exécutoit tant de ſaintes entrepriſes pour J. C Amour patient: que ne dut point ſouffrir cet Apôtre au milieu de tant d'ennemis qu'il eut à combattre, & tant d'obſtacles qu'il eut à ſurmonter pour la propagation de l'Evangile de J. C. & pour l'affermiſſement de ſon Egliſe? Ni les courſes fréquentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les miſéres, ni les perſécutions, ni les priſons, jamais rien put-il laſſer ſon zéle & le rebuter? Amour héroïque, en vertu duquel cet Apôtre eut le courage & la force de s'expoſer à la plus cruelle & à la plus honteuſe mort. Vous me direz qu'il fut crucifié, & que la croix n'étoit plus un ſuplice ignominieux, puiſque dans la perſonne de J. C. elle étoit plutôt devenue un ſujet de gloire: vous me direz que J. C. ayant ſubi lui-même ce genre de mort, les vrais diſciples ne devoient plus le regarder comme un oprobre, mais comme un triomphe, j'en conviens, mais c'eſt de là même que je tire une preuve inconteſtable de ma propoſition: car S. Pierre ne put enviſager la croix comme le ſujet de ſa gloire, que parce qu'il aimoit J. C. de l'amour le plus héroïque. S. Pierre ne put deſirer la

croix, ne put ſoupirer après la croix, ne put aller chercher la croix, que parce qu'il fut tranſporté pour J. C. d'un amour ſans bornes, & qu'il voulut lui en donner une marque en lui rendant amour pour amour, ſacrifice pour ſacrifice. S. Pierre ne put s'eſtimer heureux de mourir ſur la croix comme J. C. que parce que l'excès de ſon amour lui fit ſouhaiter d'être en tout ſemblable à cet Homme Dieu, & même juſques à la mort & à la mort de la croix.

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, c'eſt ſur le modéle du Prince des Apôtres que nous devons tous nous former; car nous avons tous la même obligation d'aimer Dieu, & J. C. Fils unique de Dieu & Dieu lui-même. Or notre amour pour Dieu & pour le Fils de Dieu, eſt-ce un amour généreux comme celui de S. Pierre; c'eſt-à-dire, eſt-ce un amour fervent? eſt-ce un amour patient? eſt-ce un amour héroïque? Prenez garde, eſt-ce un amour fervent? mais qu'avons-nous fait juſqu'à préſent pour Dieu, & que faiſons-nous? Peut-être apellons-nous amour de Dieu certains diſcours vagues & ſans fruit: car telle eſt l'illuſion ordinaire, de s'en tenir à de ſpécieuſes paroles qui ne coûtent rien & qui dans la pratique ne vont à rien. Peut-être prenons-nous pour amour de Dieu, certains ſentimens dont le cœur eſt quelquefois touché, mais ſans effet. Autre erreur encore plus ſubtile & plus dangereuſe: on compte pour beaucoup quelques mouvemens affectueux, dont l'ame ſe ſent remuée & attendrie: mais ſi les œuvres manquent, & ſi l'on mene une vie tranquille & oiſive; ſi dès qu'il faut agir,

qu'il faut prier, qu'il faut ſoulager les pauvres, qu'il faut viſiter les hôpitaux, les priſons, qu'il faut vaquer aux exercices de la religion, on devient lâche & pareſſeux, que ſervent alors les plus beaux ſentimens, & de quel prix peuvent-ils être devant Dieu? Eſt-ce un amour patient? mais qu'avons-nous ſouffert juſqu'à préſent pour Dieu, & que voulons-nous ſouffrir? une foible violence qu'il y a à ſe faire, une légere contradiction qu'il y a à ſoutenir, n'eſt-ce pas aſſez pour déconcerter toute notre piété, & pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu qui paroiſſoit à certaines heures ſi vif & ſi animé? On ſuit J. C. juſqu'à la Céne, mais on l'abandonne au Calvaire; on aime Dieu, ou l'on croit l'aimer, & cependant on ne voudroit pas ſe gêner pour lui dans la moindre rencontre, ſe refuſer pour lui le moindre plaiſir, ſacrifier pour lui le moindre intérêt. Eſt-ce un amour héroïque? car il doit être tel pour être un véritable amour de Dieu, & s'il n'eſt pas aſſez fort, aſſez efficace pour me diſpoſer à verſer mon ſang en certaines occaſions, & à donner ma vie pour Dieu; ce n'eſt plus amour de Dieu. Or de bonne foi, mes chers Auditeurs, peut-on penſer que nous ſoyons dans une pareille diſpoſition, quand on nous voit céder ſi aiſément aux premiers obſtacles qui ſe préſentent, & nous rendre, lorſqu'il eſt queſtion du ſervice de notre Dieu, à des difficultés que nous ſurmontons tous les jours pour le monde? Si donc J. C. nous faiſoit aujourdhui la même demande qu'il fit à S. Pierre, *Amas me*? m'aimez-vous? pourrions-nous lui répondre: oui,

Seigneur, je vous aime, & vous le ſçavez : *Domine tu ſcis quia amo te.* Si nous oſions le dire, nos œuvres ne nous démentiroient-elles pas. Cependant ſans l'amour de Dieu, & de J. C. homme-Dieu & notre eſpérance, que pouvons-nous être autre choſe devant Dieu que des anathêmes & des ſujets de malédiction ? Ah ! Chrétiens, ranimons dans nos cœurs ce ſaint amour ; & ſi nous ne l'avons pas, ne ceſſons point de le demander à Dieu. Servons-nous de notre foi pour l'exciter davantage, & pour le rendre plus ardent ; & par un heureux retour, cette charité divine ſervira à vivifier notre foi & la rendre plus agiſſante. Pour l'un & pour l'autre employons auprès de Dieu l'interceſſion du glorieux Apôtre dont nous ſolemniſons la fête : c'eſt le patron de tous les fidéles, puiſqu'il eſt le chef de toute l'Egliſe ; & c'eſt en particulier le vôtre dans cette Egliſe où il eſt ſpécialement honoré. En lui adreſſant nos prieres, travaillons à imiter ſes vertus, pour avoir part à ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.

Joan. c. 21.

AUTRE SERMON POUR LA FESTE DE SAINT PIERRE.

Sur l'Obéiſſance à l'Egliſe.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.

Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, & que ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En S. Matthieu, chap. 16.

CE ſont en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcés par la bouche de J. C. l'un en faveur de S. Pierre le Prince des Apôtres, dont nous célébrons aujourdhui la fête, & l'autre en faveur de

l'Egliſe. S. Pierre eſt le fondement ſur qui l'Egliſe a été bâtie, & ſur qui elle ſubſiſte : voilà l'abrégé de toutes ſes grandeurs. L'Egliſe eſt un édifice ſpirituel, dont la ſolidité & la fermeté eſt à l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui ſe peut dire de plus avantageux & de plus glorieux pour elle. J. C. ne ſépare point ces deux choſes, parce que ces deux choſes ſont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de S. Pierre vient de ce que l'Egliſe eſt fondée ſur lui, & la force de l'Egliſe vient de ce qu'elle eſt fondée ſur S. Pierre : c'eſt l'Egliſe qui honore S. Pierre, & c'eſt S. Pierre qui ſoutient l'Egliſe : car encore une fois, Chrétiens, voilà proprement le myſtére de ces paroles du Fils de Dieu que j'ai priſes pour mon texte : *Tu es Petrus & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam.* Ce ſeroit trop entreprendre que d'embraſſer ces deux ſujets dans un ſeul diſcours ; ainſi je me borne à vous parler de l'Egliſe, & en particulier de l'obéiſſance que nous lui devons : matière d'une extrême conſéquence, & l'une des plus importantes qu'un prédicateur puiſſe traiter dans la chaire. Car l'Egliſe, Chrétiens, eſt l'épouſe de J. C. & J. C. veut que ſon épouſe ſoit écoutée, qu'elle ſoit obéie, & qu'on ait recours à elle comme à l'oracle : c'eſt cette Sion d'où ſort la loi, & cette Jéruſalem d'où la parole de Dieu eſt annoncée. Marie même, toute mère de Dieu qu'elle étoit, s'eſt glorifiée de ce titre de fille de l'Egliſe. Avant que d'expliquer mon deſſein, adreſſons-nous à cette Vierge ſi fidéle, & diſons-lui, *Ave Maria.*

POUR entrer dans le deſſein de ce diſcours, je trouve que l'Egliſe exerce envers les fidéles deux fonctions différentes. Elle les inſtruit, & elle les gouverne ; elle les inſtruit par les vérités qu'elle leur propoſe, & elle les gouverne par les commandemens qu'elle leur fait ; elle les inſtruit en leur aprenant ce qu'elle a apris elle-même du Fils de Dieu ſon époux, & elle les gouverne en leur preſcrivant des loix. Le Sauveur des hommes lui a donc donné deux ſortes de pouvoirs ; l'un d'enſeigner de ſa part, & l'autre de commander ; l'un pour nous dire, croyez ceci, & l'autre pour nous dire, faites cela. Or ſur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'Egliſe, je fonde l'obligation de deux ſortes d'obéiſſances qui lui ſont dûes, dont la premiére eſt une obéiſſance d'eſprit, & la ſeconde une obéiſſance de cœur. Nous lui devons l'obéiſſance d'eſprit, parce qu'elle nous propoſe les vérités de la foi, c'eſt le premier point ; & nous lui devons l'obéiſſance du cœur, parce qu'elle nous impoſe des loix & des préceptes pour le réglement de notre vie, c'eſt le ſecond point. Parce qu'elle a droit de nous dire, croyez ceci, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite ſoumiſſion d'eſprit ; & parce qu'elle a droit de nous dire faites cela, Dieu veut que nous lui obéiſſons avec une entiere ſoumiſſion de cœur. Plut au ciel, mes chers Auditeurs, que nous fuſſions bien perſuadés de ces deux devoirs ! Je dis perſuadés dans la pratique : car dans la ſpéculation nous n'en doutons pas, & nous ſommes trop catholiques pour former là-deſſus quelque difficulté : mais je voudrois ſur cela

même, que nous eussions dans toute notre conduite un zéle proportionné aux lumières que Dieu nous a données : car voici en deux mots toute la perfection d'un homme chrétien, en qualité d'enfant de l'Eglise, d'avoir un esprit docile & soumis pour tout ce que l'Eglise nous enseigne, & d'avoir une volonté prompte & agissante pour tout ce que l'Eglise nous ordonne. C'est à quoi je vais vous exciter, & ce qui fera tout le sujet de votre attention.

TEL est, Chrétiens, l'ordre de la providence, & il faut que nous convenions que la raison même le demandoit ainsi : c'est à l'Eglise de nous proposer les vérités de la foi, & c'est à nous de les recevoir & de nous y soumettre. Pourquoi cette dépendance où nous sommes de l'Eglise, quand il s'agit de la foi divine ? parce que Dieu, dit S. Cyprien, a établi l'Eglise, pour être la dépositaire, l'organe, & s'il est besoin, l'interpréte des vérités qu'il nous a révélées : la dépositaire pour nous les conserver, l'organe pour nous les annoncer ; & quand il est nécessaire, l'interpréte pour nous les expliquer. Or reconnoître dans l'Eglise ces trois qualités, comme nous les reconnoissons, & acquiescer ensuite avec docilité & soumission d'esprit, à ce qu'elle nous propose comme révélé de Dieu, c'est ce que j'apelle rendre à l'Eglise l'obéissance la plus parfaite dont nous soyons capables, qui est l'obéissance de l'entendement. I. PART.

Je sçais, mes chers Auditeurs, (ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque) je sçais qu'à parler proprement & exactement,

la parole de l'Eglise n'est pas la parole de Dieu : mais je dis que c'est à l'Eglise de nous mettre en main ce précieux dépôt de la parole de Dieu ; Je dis que c'est à l'Eglise de nous déterminer en quel sens il faut entendre cette parole de Dieu, parce qu'il n'est pas juste qu'un particulier s'en fasse l'arbitre, beaucoup moins que des choses aussi importantes & aussi essentielles que celles-là, dépendant, sans distinction, du discernement d'un chacun & de son jugement. N'entrez-vous pas déjà dans ma pensée ? & parce que nous n'avons que deux sources de la parole de Dieu ou de la révélation de Dieu, l'une qui est l'Ecriture, & l'autre la Tradition, je dis que c'est à l'Eglise de nous garantir premièrement, & puis de nous expliquer l'Ecriture ; je dis que c'est à l'Eglise de nous rendre témoignage, & de nous assurer la Tradition ; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir & une autorité qu'elle a reçus du Fils de Dieu, & que ce pouvoir n'a été donné qu'à elle. Or l'Eglise ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de lui obéir ; & puisque ce pouvoir n'a été donné qu'à elle, c'est à elle & non point à d'autre, que nous devons nous attacher, à elle singuliérement & uniquement que nous devons nous soumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'est-à-dire, dans les contestations qui peuvent naître sur les matières de la foi ; dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois, & dont notre raison est troublée, sur certains points de religion ; dans les difficultés qui se présentent, & qui sont même inévitables, ou sur l'obscurité

de

de la Tradition, ou sur l'intelligence de l'Ecriture : de sorte qu'en tout cela l'Eglise soit notre oracle & que sa décision nous serve de règle, mais de règle absolue & souveraine, parce que c'est elle, selon l'Apôtre, qui est la colomne & le soutien de la vérité : *Columna & firmamentum veritatis.* Voilà ce que je dis, Chrétiens, & ce que je prétends avec S. Jérôme, être le grand principe de sagesse pour tout homme qui veut vivre dans la profession d'une foi tranquille & paisible, disons mieux, d'une foi solide & prudente, puisque c'est ainsi que les premiers hommes du christianisme l'ont toujours entendu & l'ont toujours pratiqué. 1. Tim. c. 3.

De-là vient que S. Augustin, qui sans contredit fut l'esprit du monde le plus éclairé, & qui eût pu avec plus de droit juger des choses par ses propres lumières, protestoit hautement, qu'il n'auroit pas même cru à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y eût engagé : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.* Parole qui mille fois a confondu l'orgueil de l'hérésie, & qui de nos jours a servi de puissant motif à la conversion d'une infinité d'ames élues que Dieu a tirées du schisme & de l'erreur, pour faire paroître en elles les richesses de sa miséricorde & de sa grace. Non pas, dit le sçavant Guillaume de Paris, que S. Augustin n'eût pour l'Evangile tout le respect & toute la vénération nécessaire ; mais parce que cet incomparable Docteur étoit convaincu qu'il n'y avoit point d'autre Evangile dans l'Eglise de Dieu, que celui dont l'Eglise de Dieu nous répondoit, & dont nous pouvions être *Auguſt.*

sûrs, comment l'ayant reçu par elle. C'eſt pour cela qu'il ne déféroit à l'Evangile, qu'à proportion de ſa déférence pour l'Egliſe même : *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret authoritas.* Et il avoit raiſon. Car ſans ce témoignage de l'Egliſe, qui m'a dit que ce livre que je reconnois & que j'apelle l'Evangile, eſt en effet l'Evangile de Jeſus-Chriſt ? qui m'a dit que la verſion que je lis, & qui ſous le nom de Vulgate paſſe aujourd'hui pour authentique, eſt une verſion pure & conforme au texte original ? qui m'a dit qu'en mille endroits, où le ſens en paroît obſcur, il doit être entendu d'une façon, & non pas d'une autre ? Combien de libertins & de mondains ont abuſé de l'Evangile, le prenant, tout divin qu'il eſt, dans des ſens erronés & extravagans ? combien d'héréſiarques & de novateurs l'ont corrompu, juſqu'à s'en faire à eux-mêmes un ſujet de ruine, après en avoir fait aux autres un ſujet de diviſion & de ſcandale ? combien d'impoſteurs & de fourbes, dès la naiſſance même du chriſtianiſme, ont débité de faux Evangiles, qu'ils ont ſupoſés pour vrais ; & combien de verſions du vrai non-ſeulement infidéles, mais empoiſonnées, le ſiécle de Luther & de Calvin a-t'il répandues dans le monde ? N'eſt-ce pas l'Evangile mal interprété, mal exprimé, mal traduit, qui a engendré toutes les ſectes ? S'eſt-il jamais élevé une héréſie, qui n'ait prétendu avoir l'Evangile pour ſoi ? Moi donc qui n'ai été contemporain ni de Jeſus-Chriſt ni des Evangéliſtes, & à qui cet Homme-Dieu n'a pas immédiatement parlé, enſorte que j'en puiſſe juger par ce que j'ai

oui ou par ce que j'ai vu, comment me conduirai-je ? M'en raporterai-je à mes lumières, à mes conjectures ? j'aurai donc plus de préſomption que S. Auguſtin, qui n'a pas voulu s'en raporter aux ſiennes ? En conſulterai-je un plus habile & plus intelligent que moi ? il faudra donc qu'il le ſoit plus que S. Auguſtin même, & c'eſt ce que je ne trouverai pas. M'en tiendrai-je à l'incertitude ? il n'y aura donc plus pour moi d'Evangile, puiſqu'en fait d'Evangile même, je n'aurai plus rien d'aſſuré ſur quoi je puiſſe faire fonds. Le ſeul parti qui me reſte, mais qui ſeul me met à couvert de tous ces inconvéniens, c'eſt que je m'adreſſe à l'Egliſe, à qui ce tréſor de l'Evangile fut confié par J. C. & pour laquelle le Fils unique de Dieu a demandé que ſa foi ne manquât jamais ; que j'aie, dis-je, recours à elle, & qu'à l'exemple de S. Auguſtin, je l'écoute, parce qu'elle eſt ſpécialement inſpirée du Saint-Eſprit, & qu'elle a un don d'infaillibilité que Dieu lui a promis, & qu'il n'a promis à nulle autre. Or cette néceſſité où je ſuis réduit, de recourir à l'Egliſe & de l'écouter, eſt la preuve invincible de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion d'eſprit que je lui dois, & c'eſt ce que S. Auguſtin m'a fait comprendre par cette maxime : *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret auctoritas.*

Maxime de S. Auguſtin, ſans laquelle on ne peut conſerver dans l'Egliſe de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'eſprit. La paix, puiſque ſans cela les conteſtations y ſeroient éternelles : je dis les conteſtations ſur l'Ecriture &

ſur le ſens de l'Ecriture ; l'Ecriture toute ſeule ne les finiſſant pas, au contraire en étant elle-même le ſujet ; & n'y ayant plus d'ailleurs d'autorité à laquelle on fût obligé de ſe ſoumettre, plus de tribunal dont on n'apellât, plus de jugement qu'on ne fût en droit de rejetter, plus de réſolution à laquelle on dût s'arrêter. L'unité de la doctrine, puiſque l'Ecriture expliquée, non plus par l'Egliſe, mais ſelon l'eſprit intérieur & particulier d'un chacun, pourroit produire autant de ſectes & autant de religions qu'il y auroit d'hommes dans le monde. Car vous ſçavez, mes Frères, ſi ce que je dis n'eſt pas ce que l'expérience nous aprend ; & vous n'avez qu'à voir l'état où en eſt aujourdhui le chriſtianſme par la multiplicité des ſociétés qui le partagent, ou pour mieux dire, qui le déchirent & qui le défigurent, pour juger ſi l'Ecriture expliquée ſelon cet eſprit particulier eſt un moyen propre à conſerver l'unité de la foi, & ſi pour maintenir cette unité ou pour la rétablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'Ecriture expliquée par l'Egliſe. L'humilité de l'eſprit, puiſqu'il n'y auroit point de chrétien, quelque ſimple & quelque ignorant qu'il fût, qui n'eût droit de croire que l'Ecriture expliquée par lui, ſeroit une règle plus infaillible que l'Ecriture expliquée par l'Egliſe, & qu'il pourroit ſeul mieux entendre l'Ecriture que ne l'entend toute l'Egliſe : propoſition qui vous ſurprend & qui vous fait peut-être horreur ; mais que les proteſtans les plus habiles ont ſoutenue & ſoutiennent encore conſéquemment à leurs principes. L'ordre, puiſqu'il n'y auroit plus dans le monde

chrétien ni subordination ni dépendance ; que le dépôt de la science de l'Ecriture n'appartiendroit plus aux pasteurs ; que ce ne seroit plus de leur bouche, comme disoit le Seigneur, qu'il faudroit recevoir la connoissance de la loi ; & que chacun sans caractère, sans titre, sans distinction, s'en faisant le juge, l'Eglise de Dieu ne seroit plus qu'une Babylone.

Maxime de S. Augustin si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a enfin reconnu la nécessité, & que par une providence singulière, oubliant ou abandonnant ses propres principes, elle s'est vûe obligée & comme forcée de pratiquer ce qu'elle avoit condamné. Car, qu'ont fait les ministres & les pasteurs de l'Eglise protestante, quand il s'est élevé parmi eux des contestations dangereuses & des divisions sur le sujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute personne de s'en tenir à la parole de Dieu expliquée indépendamment de leur Eglise ; & n'ont-ils pas exigé de leurs disciples, que renonçant à tout esprit particulier, ils reçussent cette parole de Dieu expliquée dans le sens & de la manière que leur Eglise leur proposoit ? Persuadés que pour maintenir leur Eglise, il falloit un jugement définitif, ne se sont-ils pas soumis à celui du synode national ? n'ont-ils pas fait pour cela ce serment si solemnel, par lequel ils s'y engageoient devant Dieu ? & n'ont-ils pas ensuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuseroient de se conformer à cette règle ? Quand ils en ont trouvé d'opiniâtres & de résolus à suivre la parole de Dieu expliquée par eux-

mêmes, plutôt que la même parole expliquée par leur Eglise, ne les ont-ils pas traités de schismatiques ? ne leur ont-ils pas dit anathême ? & ne les ont-ils pas retranchés de leur société qu'ils soutenoient être l'Eglise de Dieu ? Conduite, que je défie l'Eglise protestante de concilier jamais avec sa confession de foi. Car si, comme elle le prétendoit, la règle de la foi étoit la parole de Dieu toute seule, expliquée selon l'esprit intérieur & sans aucune dépendance du jugement de l'Eglise, en quoi avoient manqué ces malheureux qu'elle punissoit si rigoureusement ? de quoi les accusoit-on, & quel crime leur imputoit-on ? qu'avoient-ils fait que ce que leur confession de foi, non-seulement leur permettoit de faire, mais les obligeoit à faire ? par où s'étoient-ils attirés l'excommunication & la censure ? & que pouvoit-on leur reprocher, sinon de s'en être tenus précisément à ce qu'on leur avoit enseigné ?

Maxime de S. Augustin, qui présupose l'infaillibilité de l'Eglise ; & a-t'on pu jamais douter que l'Eglise de J. C. ne fût & ne dût être infaillible ? Oui, mes Frères, on en a douté ; & qui ? l'Eglise protestante. Non-seulement elle en a douté, mais elle a cru positivement, jusqu'à en faire un article de sa confession de foi, que la vraie Eglise de J. C. n'avoit point ce don d'infaillibilité ; qu'elle étoit sujette à l'erreur, qu'elle pouvoit tomber en ruine, qu'elle y étoit en effet tombée ; que n'étant qu'une assemblée d'hommes, quoique vraie Eglise d'ailleurs, elle pouvoit errer dans la foi. Ainsi l'Eglise protestante le tient encore aujourdhui : or par-

là, mes Frères, permettez-moi de vous le dire pour votre instruction & pour votre consolation, par-là elle reconnoît deux choses, l'une qu'elle pouvoit donc vous tromper, & se tromper elle-même, quand elle vous séparoit de nous, (car je parle à vous qui en avez été séparés ;) l'autre qu'il est donc évident qu'elle n'est point cette vraie Eglise, dont S. Augustin disoit ; *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.* Car toute Eglise qui avoue qu'elle s'est pu tromper & qu'elle a pu tromper les autres ; toute Eglise qui dit à ses enfans, ne vous fiez pas absolument à moi, j'ai pu vous séduire, en vous donnant pour l'Ecriture ce qui ne l'est pas, & pour vrai sens de l'Ecriture ce qui est le faux ; toute Eglise qui tient ce langage, n'est point celle dont l'Ecriture nous donne l'idée, n'est point celle que S. Augustin avoit en vûe, & sans l'autorité de laquelle il n'auroit pas cru à l'Evangile même. Toute Eglise qui confesse qu'elle peut être le soutien de l'erreur, confesse qu'elle n'est plus le soutien de la vérité. Or l'Eglise protestante avoue tout cela ; & elle ne peut pas se plaindre de la peinture que je fais ici d'elle, puisque c'est d'elle-même que je la tire, & que tout cela en termes exprès, est le fond de sa doctrine & de sa créance. Ceux qui en sont instruits, sçavent que je n'y ajoute rien ; & Dieu témoin de ma sincérité, sçait combien j'aurois en horreur le moindre déguisement, sur-tout dans un point de cette importance. Si j'ai altéré les choses, en les raportant, confondez-moi ; mais si j'ai dit la vérité, bénissez Dieu de vous avoir

fait comprendre ce que peut-être vous n'aviez jamais compris ; & dites désormais comme nous après S. Augustin : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.*

Aussi S. Grégoire Pape parlant des quatre premiers Conciles, qui avoient représenté l'Eglise universelle, disoit sans craindre d'exagérer, qu'il les révéroit comme les quatre livres de l'Evangile ; c'est l'expression dont il se servoit : *Sicut sancti Evangelii quatuor libros, sic quatuor Concilia suscipere ac venerari me fateor.* Non pas qu'il crût que les décisions de ces quatre premiers Conciles fussent de nouvelles révélations que Dieu eût faites à son Eglise ; il étoit trop instruit pour l'entendre de la sorte : mais parce qu'il étoit persuadé que l'Eglise dans ces premiers Conciles reconnus & tenus pour œcuméniques, avoit éclairci & dévelopé aux fidéles des révélations de Dieu qui jusques alors ne leur avoient pas été à tous si distinctement connues, bien qu'elles fussent en substance compriſes dans l'Evangile & dans les livres sacrés. Quoiqu'il en soit, Chrétiens, je dis de cette obéissance & de cette soumission d'esprit dont nous sommes redevables à l'Evangile, quatre choses capables, ce me semble, de nous toucher, pour peu que nous ayons d'attachement à la vraie religion. Ceci mérite vos réflexions.

Greg.

Car premièrement nous devons faire état que cette obéissance à l'Eglise, quand il s'agit des vérités de la foi, est proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de son corps, ce qui nous anime de son esprit, & en vertu de quoi nous pouvons nous glorifier d'être ses légitimes enfans ; & voici la

preuve qu'en aporte le Docteur angélique S. Thomas : parce qu'il eſt certain, dit-il, que nous ne ſommes incorporés à l'Egliſe que par la foi. Or il ne peut y avoir de foi, ſans cette obéiſſance dont il eſt ici queſtion. Et en effet pour croire, il faut ſe ſoumettre non-ſeulement à la parole & à la révélation de Dieu ; prenez garde, s'il vous plaît, mais à toutes les règles par où cette parole & cette révélation de Dieu nous eſt apliquée. Or quelle eſt la règle vivante qui nous l'aplique ? c'eſt l'Egliſe. Otez donc cette obéiſſance à l'Egliſe dans les points de la foi, dès-là nous faiſons avec elle comme une eſpèce de divorce, dès-là elle ceſſe d'être notre mère, & dès-là nous ceſſons d'être ſes enfans. Quelque mérite que nous euſſions d'ailleurs, quelque ſainteté qui parût en nous, quelque abondance de lumières que Dieu nous eût communiquée, fuſſions-nous inſpirés comme les Prophétes & éclairés comme les Anges, dès que nous n'avons pas cette ſoumiſſion de l'eſprit que requiert l'Egliſe dans ceux qui lui apartiennent, nous ceſſons de lui apartenir. Et c'eſt, chrétienne Compagnie, le ſort malheureux que les Pères ont ſi ſouvent déploré dans des grands hommes qui s'étoient là-deſſus oubliés eux-mêmes, & dont les chûtes, comme nous ſçavons, ont été auſſi terribles qu'éclatantes. C'eſt ce que S. Jérôme déploroit dans Tertullien, l'un des plus rares génies qu'il y ait eu jamais, mais dont la mémoire ſera éternellement flétrie, pour n'avoir pas ſçu captiver ſon eſprit & le réduire en ſervitude. Vous m'opoſez, diſoit Saint Jérôme, le ſentiment de Tertullien,

contraire à ce que nous croyons ; & moi je vous réponds avec douleur, que Tertullien pour n'avoir pas soumis ses sentimens aux sentimens de l'Eglise, n'est pas un homme de l'Eglise, & que l'Eglise ne le compte point au nombre des siens : *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Hieron. Censure plus rigoureuse mille fois & plus infamante que je ne puis vous l'exprimer : n'être plus sujet, n'être plus enfant, n'être plus membre de l'Eglise : or c'est à quoi l'esprit d'orgueil & son ostentation l'avoient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, passoit pour être l'oracle de son siécle ; c'étoit un prodige de science, & quand S. Cyprien parloit de lui, il ne dédaignoit pas l'apeller son maître & son Docteur : *Da Magistrum.* Cypr. Il est vrai, Chrétiens ; mais avec cela Tertullien n'étoit plus censé de l'Eglise, & il auroit mieux valu pour lui, qu'il eût été un humble disciple de l'Eglise, que d'être le maître de S. Cyprien, & le maître de tous les maîtres de la terre : *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Mais il avoit un zèle extrême pour la réformation des mœurs ; il étoit austére dans sa vie, ennemi déclaré des relâchemens, & jamais personne ne porta plus hautement que lui la sévérité de l'Evangile. J'en conviens avec S. Jérôme ; mais malgré tout cela il étoit réprouvé de l'Eglise. Car on peut être réprouvé de l'Eglise, & être tout cela ; & tout cela même par l'abus que l'on en peut faire, peut contribuer à cette réprobation : & c'est ce qui est arrivé à Tertullien, puisqu'il est évident que l'austérité de sa morale poussée jus-

qu'à l'erreur & soutenue au préjudice de l'obéissance qu'il devoit à l'Eglise, est ce qui l'en a séparé & qui l'a fait tomber dans l'hérésie: *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Or quel égarement, Chrétiens, ou plutôt quel abandon de Dieu, de s'exposer à perdre cette glorieuse qualité d'enfant de l'Eglise, pour ne vouloir pas s'assujettir à cet aimable joug qu'elle nous impose, & que notre propre intérêt nous engage à embrasser? Cependant voilà le désordre de l'esprit humain, toujours contraire à son bonheur, aussi bien qu'à ses devoirs; & c'est la tentation dangereuse dont l'humilité seule de la foi peut nous garantir.

Secondement, il nous serviroit de peu que nous fussions extérieurement dans le corps de l'Eglise, & que nous eussions en aparence toutes les marques de sa communion, si cet esprit d'obéissance & de docilité venoit à nous manquer: pourquoi? parce que l'extérieur de la profession & du culte n'est point dans le fond ce qui nous lie à l'Eglise, ni ce qui nous fait enfans de l'Eglise. Ce qui nous lie à l'Eglise, c'est l'intérieure disposition d'un esprit soumis à tout ce qu'elle nous enseigne & à tout ce que l'esprit de Dieu veut nous enseigner par elle. J'aurois donc beau faire au dehors ce que font les enfans de l'Eglise, c'est-à-dire, participer aux Sacremens de l'Eglise, assister au Sacrifice de la Messe, entrer dans tous les exercices de piété qui se pratiquent dans l'Eglise, si je n'avois cette soumission intérieure, qui est la partie principale & substantielle de ma religion, il est toujours hors de doute que je

ſerois, au moins devant Dieu, retranché du corps de l'Egliſe, & que je n'aurois plus la foi. Et c'eſt ce que S. Auguſtin obſervoit ſi bien dans la conduite de certains Donatiſtes déguiſés, qui ſages & prudens ſelon le monde, mais ſchiſmatiques dans le cœur, affectoient de paroître unis à la ſociété des fidéles, tandis que les autres, plus violens & plus paſſionnés, s'en tenoient ſéparés ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes Frères, diſoit S. Auguſtin; ſoit que ces ennemis de la charité & de la paix aient levé le maſque, ſoit qu'ils ſoient cachés parmi nous, ce ſont également de faux chrétiens & même des antéchriſts. C'eſt ainſi qu'il les apelloit, n'eſtimant pas que ce terme fût trop fort pour des hommes qui troubloient l'unité & qui jettoient dans la confuſion l'Egliſe de J. C. *Hujus charitatis inimici, ſive apertè foris ſunt, ſive intus eſſe videntur, pſeudo-chriſtiani ſunt & antichriſti.* Mais ce n'eſt pas tout: un chrétien de ce caractère étoit-il alors du corps de l'Egliſe? Il en étoit, répond S. Auguſtin, & il n'en étoit pas. Il en étoit en apparence & aux yeux des hommes, & il n'en étoit pas devant Dieu ni en vérité: il en étoit à l'extérieur, parce qu'il ſembloit ſe conformer à la créance de l'Egliſe; mais il n'en étoit pas réellement, parce qu'il ne s'y conformoit pas ſelon l'eſprit. Il ſuffiroit donc pour n'être plus ſelon Dieu du corps de l'Egliſe d'avoir cette opoſition volontaire, quoique ſécrette, aux vérités qu'elle nous propoſe? Oui, mes chers Auditeurs, & c'eſt ce qui me fait trembler pour je ne ſçais combien d'eſprits prétendus forts, qui ſans y penſer,

Auguſt.

& même ſans en être touchés, ſont aujourdhui dans ce déſordre. S'ils ſçavoient que cela ſeul peut aller juſqu'à détruire en eux l'habitude de la foi, & qu'étant tels, ils ne ſont plus les membres vivans de l'Egliſe, peut-être gémiroient-ils, & peut-être auroient-ils horreur de leur état. N'étoit-il donc pas du zèle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, de leur en faire voir la conſéquence ?

En troiſième lieu, c'eſt cet attachement à l'Egliſe en matière de foi, qui de tout tems a été la pierre de touche, par où l'on a éprouvé les vrais fidéles, & la marque eſſentielle & infaillible qui les a diſtingués. Car voilà le ſens de cette parole ſi étonnante de l'Apôtre, qu'il falloit qu'il y eût des héréſies, *Oportet hæreſes eſſe* ; pourquoi ? afin qu'on découvrit par-là ceux qui étoient ſolidement à Dieu; comme dans un Royaume (c'eſt l'excellente comparaiſon qu'ajoute S. Jérôme ſur ce paſſage) les factions & les guerres civiles ſervent à éprouver & à faire diſcerner les vrais ſujets : *Oportet hæreſes eſſe, ut qui probati ſunt, manifeſti fiant in vobis.* Mais n'étoit-ce pas aſſez que les vrais fidéles fuſſent reconnus de Dieu ; & ce diſcernement qui s'en fait par l'héréſie, étoit-ce une choſe ſi importante que pour cela même l'héréſie fût néceſſaire ? Oui, mes Frères, dit S. Paul, elle étoit néceſſaire pour cela ; c'eſt-à-dire, que Dieu ne ſe contente pas d'être sûr de votre foi, mais qu'il veut que l'Egliſe en reçoive des témoignages. Or elle ne reçoit jamais un témoignage plus authentique de notre foi, que lorſque déteſtant toute erreur nous nous attachons à elle, & qu'au lieu de nous laiſſer corrompre par la

1. Cor. c. 11.

vanité, par la curioſité, par la nouveauté, nous tenons ferme pour la vérité, dont elle nous a mis en poſſeſſion. C'eſt de là que ces grands ſaints que nous apellons les Pères de l'Egliſe, mais qui n'ont mérité d'en être les pères, que parce qu'ils en ont été les humbles enfans, ſe faiſoient un point de conſcience & de religion, un point de ſageſſe chrétienne, de s'attacher à l'Egliſe dans toutes les révolutions & tous les troubles que la diverſité des ſectes produiſoit. Et parce qu'ils conſidéroient l'Egliſe Romaine comme le chef de toutes les Egliſes du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il falloit que les brêches de la foi fuſſent réparées ſelon les termes de S. Cyprien, auſſi avoient-ils pour elle des ſentimens ſi reſpectueux & un dévouement parfait. Je vois, diſoit S. Jérôme, les agitations & les mouvemens de l'Arianiſme, quoique foudroyé; & malgré les anathêmes de Nicée, je vois encore l'Egliſe d'Orient diviſée en trois partis contraires, celui de Mélece, celui de Paulin, & celui de Vital. Chacun d'eux me ſollicite & voudroit m'attirer à ſoi; & moi je leur dis, ſi quelqu'un de vous eſt uni à la Chaire de S. Pierre, je m'unis à lui: *Hic in tres partes ſciſſa Eccleſia; rapere me quiſque ad ſe feſtinat; & ego interim clamito, cui ſocia Cathedræ Petri jungitur, meus eſt.* Puis s'adreſſant au Pape Damaſe, à qui il écrivoit, c'eſt à vous, lui diſoit-il, ſaint Père, & c'eſt à cette Chaire de Pierre où vous êtes aſſis que je veux m'aſſocier dans ce différent: *Ego beatitudini tuæ, id eſt, Cathedræ Petri conſocior.* Car je ſçais que c'eſt ſur cette pierre qu'eſt bâtie l'Egliſe de Dieu: je

Hier.

Ibid.

ſçais que celui qui mange l'agneau hors de cette maiſon, eſt un profane : je ſçais que celui qui ne demeure pas dans cette arche, doit néceſſairement périr au tems du déluge. Or ſçachant cela, je ſerois prévaricateur, ſi je me ſéparois de vous. Je ne connois point Mélece, je ne ſçais ce que c'eſt que Vital, je n'ai que faire de Paulin : *Non novi Vitalem, Meletium reſpuo, ignoro Paulinum.* Quiconque ne moiſſonne pas avec vous, diſſipe au lieu de ramaſſer ; & quiconque en matière de créance & de foi, ſe détache de vous, n'eſt plus à J. C. *Qui non colligit tecum, diſpergit, & qui tuus non eſt, Chriſti non eſt.* C'eſt ainſi que parloit S. Jérôme, & c'eſt ainſi que doit parler tout homme chrétien qui eſt enfant de l'Egliſe. Je n'ai que faire de celui-ci ni de celui-là ; je ne connois ni ceux-ci ni ceux-là ; je m'attache à l'Egliſe, qui eſt ma régle, pour ne m'en départir jamais. *Ibid.* *Idem.*

Il ne ſuffit pas encore de parler ainſi, mais en quatrième & dernier lieu il faut que notre conduite réponde à nos paroles, & qu'elle les ſoutienne. Car comme remarque S. Bernard, il n'y a perſonne dans l'Egliſe, quelque mal diſpoſé qu'il ſoit à ſon égard, qui ne ſe flatte d'une prétendue ſoumiſſion ; de même qu'il n'y a point de factieux & de rébelle dans un Etat, qui ne prétende avoir des intentions droites & défendre la bonne cauſe. Langage ſpécieux, mais trompeur & faux. En effet, de dire qu'on eſt attaché à l'Egliſe, & de ſe comporter comme les plus grands ennemis de l'Egliſe ; de s'apeller enfans de l'Egliſe, & de vouloir en même tems ſe faire les juges de l'Egliſe, de s'élever contre ſes arrêts, de rejetter ſes cenſures, de louer ce

qu'elle réprouve, de ſoutenir avec opiniâtreté ce qu'elle condamne ; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proſcrit & frapé de ſes anathêmes, de les lire impunément & ſans ſcrupule; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'apuyer, de la répandre, & d'y employer l'autorité, le crédit, les promeſſes, les menaces, tous les artifices que l'eſprit d'erreur inſpire: en vérité, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas ſe démentir ſoi-même ; & concevez-vous une contradiction plus ſenſible & plus évidente ? Pourquoi des diſcours ſi ſoumis, quand toutes les œuvres tendent à la ſédition ? & pourquoi ſe parer d'une obéiſſance imaginaire, quand on ſécoue réellement le joug & qu'on vit dans la révolte ?

Cependant ne nous y trompons pas : c'eſt par notre obéiſſance à l'Egliſe en ce qui regarde la foi, que Dieu commencera le jugement d'un Chrétien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra ſubir, c'eſt celui-là. On nous demandera compte de notre foi, & parce que la foi eſt inſéparable de l'obéiſſance à l'Egliſe, avant que d'entrer dans la diſcuſſion du reſte, on nous obligera de répondre ſur le devoir de cette obéiſſance. Si nous n'en avons pas eu la juſte meſure, Dieu conclura dès-lors contre nous, & notre ſort ſera déjà décidé. Après cela nous aurons beau proteſter à Dieu, que nous avons fait en ſon nom des œuvres édifiantes & ſaintes, des actions de piété, de charité, de miſéricorde envers les pauvres : *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus* ? Retirez-vous de moi, nous dira-t'il, je ne vous connois point : tout cela pour être ſolide,

Matth. c. 7.

devoit être édifié sur le fondement de mon Eglise, & vous avez bâti sur le fondement du schisme & de l'erreur; tout cela donc est perdu pour vous. Et en effet, Chrétiens, hors de l'Eglise, je dis de l'Eglise dans le sens que je viens de vous l'expliquer & selon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de salut, il n'y a point de bonnes œuvres. C'est pourquoi David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter & de le louer, ajoutoit toujours que ce seroit dans l'Eglise, parce qu'il sçavoit bien que hors de l'Eglise, Dieu ne se tient point honoré de nos louanges. Je vous rendrai, ô mon Dieu, des actions de graces, mais ce sera dans votre Eglise: *Confiteor tibi in Ecclesiâ magnâ*: j'ai annoncé votre justice, mais je l'ai annoncée dans votre Eglise; *Annuntiavi justitiam tuam in Ecclesiâ magnâ*: tout mon mérite, si j'en ai devant vous, ne peut être que dans votre Eglise; *Apud te laus mea in Ecclesiâ magnâ*: & il ne disoit pas simplement *in Ecclesiâ*, mais, comme remarque S. Augustin, *in Ecclesiâ magnâ*, c'est-à-dire, selon l'interprétation de ce Père, dans l'Eglise Catholique, qui est l'Eglise universelle, & la seule où Dieu agrée nos services. *Ps.* 34. *Ps.* 39. *Ps.* 21.

Voilà, dis-je, par où nous serons jugés, & par où nous devons commencer à nous juger nous-mêmes; persuadés que c'est-là le point de conduite sur lequel il est plus dangereux de nous aveugler & de nous licencier. Car telle est notre erreur, Chrétiens, nous nous condamnons tous les jours sur je ne sçais combien de chefs, résolus d'y aporter le remède & d'y mettre ordre; & nous laissons

celui-ci, qui ſans contredit eſt le plus eſſentiel. Nous nous piquons en d'autres choſes d'être reguliers & ſéveres, & nous ne comptons pour rien de l'être en celle où Dieu veut que nous le ſoyons davantage, qui eſt l'humilité de la foi & la ſoumiſſion à l'Egliſe. Nous louons la voie étroite de l'Evangile, par raport aux mœurs; mais par raport à la créance, la voie la plus large & la plus ſpacieuſe ne vous fait point de peur, & cela, pourquoi? par la raiſon qu'en donne S. Auguſtin: parce que nous faiſons conſiſter la voie étroite de l'Evangile en ce qui nous plaît, & plus ſouvent dans les choſes qui ſe trouvent conformes à notre idée & à notre inclination, qu'en celles d'où dépend notre perfection. Tel en tout autre point où il s'agiroit de former ſa conſcience, ne voudroit pas ſe riſquer ſur un ſentiment probable, qui en matière de religion & d'obéiſſance à l'Egliſe va hardiment au délà de toute probabilité. Toutefois, mes Frères, dit S. Leon Pape, le premier pas de la voie étroite du Chriſtianiſme, eſt d'aſſujettir notre eſprit, & de lui ôter cette préſomptueuſe liberté qu'il ſe donne de ne croire que ce qu'il veut & de vouloir juger de tout. C'eſt de le faire renoncer à ſes ſentimens quand ils ſont, en quelque ſorte que ce ſoit, oposés à ceux de l'Egliſe. Gagner cela ſur ſoi, c'eſt ce que j'apelle la voie étroite pour deux ſortes de perſonnes, pour les eſprits éclairés, & pour ceux qui ne l'étant pas, ſe flattent de l'être. Je ne dis pas que la voie étroite conſiſte en celaſeul; à Dieu ne plaiſe; mais je ſoutiens qu'elle doit commencer par-là, & que ſans cela elle man-

que dans le principe. Je ne dis pas même qu'elle consiste en cela pour tout le monde, mais pour ceux qui abondent dans leur sens, & qui ont de la répugnance à se soumettre. Si Tertullien avoit eu pour l'Eglise cette soumission, je dis qu'eu égard à lui, il eût pratiqué une morale plus sévere qu'en observant tous les jeûnes des Montanistes & tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux dans la discipline des novateurs. Car étant par lui-même un esprit austére, toutes ces pénitences lui coûtoient peu; au lieu que cette soumission étoit le grand & l'héroïque sacrifice qu'il eût fait à Dieu de sa raison. Ah, mes chers Auditeurs, combien de Chrétiens seront réprouvés de Dieu par le seul défaut de la foi, & combien de réprouvés en qui la foi n'aura manqué que par le défaut de docilité & d'obéissance à l'Eglise? Je sçais ce qu'on dit quelquefois, que l'Eglise est gouvernée par des hommes, & que ces hommes qui la gouvernent, peuvent avoir leurs passions & les ont en effet. Prétexte le plus frivole & le plus vain: car je considére l'Eglise, ou sans l'assistance du S. esprit, ou avec cette assistance qui lui a été promise. Si c'est sans l'assistance de l'esprit de Dieu que je me la figure, quelque exempte qu'elle fût alors de tout intérêt & de toute passion, je ne serois pas obligé de me soumettre à elle, de cette espèce de soumission intérieure & absolue qu'exige la foi: mais si je la prends telle que je la dois toujours prendre, & telle qu'elle est toujours, je veux dire comme assistée & inspirée de l'esprit de vérité, toutes les passions & tous les intérêts des hommes n'empêchent pas que je

ne lui doive une ſoumiſſion entière de mon eſprit : pourquoi ? parce qu'indépendamment des intérêts & des paſſions des hommes, Dieu qui eſt l'infaillibilité même, la conduit, & qu'en mille rencontres il fait ſervir nos paſſions & nos intérêts à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Dès les premiers ſiécles du Chriſtianiſme les paſſions des hommes ont paru juſques dans l'Egliſe ; & cependant les jugemens de l'Egliſe ont été reçus de tous les fidéles avec reſpect, toutes les erreurs ont été confondues, toutes les héréſies ont échoué. Les incrédules & les opiniâtres ont attribué ce ſuccès à des cauſes humaines, mais les ſages & les vrais Chrétiens ont en cela reconnu l'effet viſible de cette fameuſe prédiction de J. C. que toutes les portes de l'enfer, & à plus forte raiſon toutes les paſſions des hommes ne prévaudront jamais contre ſon Egliſe : *Portæ inferi non prevalebunt adversùs eam.* Tel eſt donc notre bonheur, de voguer, pour ainſi dire, dans un vaiſſeau, où nous ſommes aſſurés de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons être aſſaillis des vents & expoſés aux tempêtes, mais il y a un guide qui dirige la barque de S. Pierre, & qui la préſerve de tous les écueils. Confions-nous à ce divin Conducteur ; il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'Egliſe qu'il anime, elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, & rendons-lui non-ſeulement l'obéiſſance de l'eſprit en croyant ce qu'elle nous enſeigne, mais l'obéiſſance du cœur, en pratiquant ce qu'elle nous ordonne : c'eſt la ſeconde partie.

Matth. 6. 16.

POur bien comprendre cet autre devoir à l'égard de l'Egliſe, qui conſiſte dans l'obéiſſance du cœur & dans l'obſervation des loix qu'elle nous impoſe, écoutez, Chrétiens, quatre propoſitions, dont la liaiſon m'a paru une eſpèce de preuve, à laquelle ni l'erreur ni l'eſprit de licence & d'indépendance qui régnent dans le monde corrompu, n'opoſeront jamais rien de ſolide. C'eſt aſſez que l'Egliſe ſoit notre mère, pour conclure qu'elle a droit de nous commander, première propoſition : & c'eſt aſſez que nous ſoyons ſes enfans pour devoir être perſuadés que ce qu'elle nous commande n'eſt pas ſeulement d'une police extérieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos conſciences, & qui nous engage ſous peine de péché ; ſeconde propoſition. Du moment que nous reconnoiſſons l'Egliſe pour notre mère, nous ne pouvons plus violer les commandemens qu'elle nous fait, ſans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu ; troiſième propoſition : & la liberté, ou plutôt la témérité avec laquelle nous tranſgreſſons les préceptes de l'Egliſe, onbliant qu'elle eſt notre mère, ne procéde ſouvent que d'un fonds de libertinage & d'un principe d'irreligion, peut-être plus dangereux pour nous que les péchés même qui en naiſſent. Libertinage où nous nous flattons nous-mêmes, & que nous couvrons de mille prétextes ; mais prétexte que l'Egliſe, quoique notre mère, ne favoriſera jamais ; au contraire, qu'elle déſavouera toujours, & autant qu'ils auront été la cauſe de nos relâchemens & de nos déſordres, qu'elle condamnera & II. PART.

qu'elle déteſtera : quatrième & dernière propoſition. Apliquez-vous, Chrétiens, je n'abuſerai pas de votre patience.

Puiſque l'Egliſe eſt notre mère, elle a droit de nous commander ; cette conſéquence eſt ſi naturelle, que le ſeul bon ſens ſuffit pour y ſouſcrire. Quand on diſoit aux héréſiarques du ſiécle paſſé, que l'Egliſe en qualité d'épouſe du Fils de Dieu, étoit reine & ſouveraine ; que comme ſouveraine, elle avoit le pouvoir de faire des loix, & que tout homme chrétien devoit ſans exception & ſans diſtinction y être ſoumis, cette idée de ſouveraineté les choquoit, & leur inſpiroit du chagrin, qui peu à peu dégénéra dans un eſprit de révolte. Ils vouloient une Egliſe, mais une Egliſe ſujette, une Egliſe ſans autorité, une Egliſe foible & impuiſſante ; & ils n'en pouvoient ſouffrir une qui eût un empire, je dis un empire ſpirituel, ſi étendu & ſi abſolu. Ainſi Wiclef & Luther prétendent-ils qu'il n'apartenoit point à l'Egliſe d'impoſer des loix aux fidéles, & que le pouvoir qu'elle s'en attribuoit, étoit un pouvoir uſurpé : par où ils faiſoient bien voir qu'ils étoient de la ſecte & du caractère de ces eſprits pervertis dont parloit l'Apôtre ſaint Jude, c'eſt-à-dire, de ces eſprits déterminés à blaſphémer & à maudire la domination même la plus légitime & la plus ſainte : *Similiter & hi dominationem ſpernunt ; majeſtatem autem blaſphemant.* Mais enfin, tout ennemis qu'ils étoient de la domination de l'Egliſe, ou pour mieux dire, de ſa puiſſance & de ſa juriſdiction, quand on leur repréſentoit que l'Egliſe eſt la mère de tous les Chrétiens & qu'une mère a droit de

Jud. v. 8.

commander à ſes enfans, comme elle eſt obligée de les gouverner, ne pouvant nier le principe, ils ſe trouvoient embarraſſés ſur la conſéquence & preſſés de ce raiſonnement qu'ils vouloient éluder, ils avoient recours à l'invective, déclamant contre les abus des paſteurs de l'Egliſe & de ſes miniſtres, comme ſi les déſordres prétendus des miniſtres de l'Egliſe euſſent pu ôter à l'Egliſe même l'autorité que J. C. lui a donnée; comme ſi ce divin maître, malgré les plus viſibles déréglemens des Scribes & des Phariſiens, n'avoit pas autoriſé leur miniſtére par la loi qu'il établiſſoit, de faire ce qu'ils ordonneroient, ſans imiter leurs exemples; comme ſi l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiére n'étoit pas de faire dépendre la puiſſance d'ordonner & de commander, des qualités perſonnelles de ceux qui en ſont revêtus; comme ſi l'abus que peuvent faire les hommes de cette puiſſance, en détruiſoit le fonds, qui eſt l'œuvre de Dieu & de l'ordre de Dieu.

C'eſt néanmoins ce qu'ont avancé les partiſans de l'héréſie. Mais permettez-moi de douter ſi la conduite de certains Catholiques relâchés n'eſt pas en quelque ſorte auſſi injuſte, & ne marque pas un auſſi déplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puiſſance ſpirituelle de l'Egliſe, mais ils comptent pour rien d'en ſécouer le joug; ils laiſſent l'Egliſe en poſſeſſion de ſon ſacerdoce royal, mais ils ſe rendent dans la pratique auſſi indépendans d'elle, que ceux qui oſent le lui diſputer: ils ne conteſtent pas que ces préceptes ne ſoient juſtes & légitimes, mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir, pour peu qu'ils

leur ſoient incommodes. Or lequel des deux eſt le plus injurieux à l'Egliſe, ou de ne pas reconnoître ſon pouvoir, par une prévention d'eſprit; ou le reconnoiſſant, de ne s'y pas ſoumettre, par une dépravation de cœur? Il eſt donc vrai que l'Egliſe peut nous preſcrire des loix & nous faire des commandemens. Mais de quelle nature ou de quelle force ſont ces commandemens de l'Egliſe? Je dis que ce ſont des loix d'un obligation étroite & rigoureuſe, ſeconde propoſition. Calvin ne pouvoit convenir qu'elles obligeaſſent ſous peine de péché: il ne comprenoit pas, diſoit-il, qu'une loi humaine pût être la matière d'un crime devant Dieu; & plaiſe au Ciel que parmi nous il n'y ait point d'ames libertines infectées de la même erreur. Mais c'eſt ce qui doit nous étonner, qu'un homme auſſi pénétrant que Calvin, pût bien comprendre comment la déſobéiſſance d'un fils envers ſon père le rend criminel aux yeux de Dieu, & qu'il ne pût concevoir comment la déſobéiſſance d'un Chrétien envers l'Egliſe qui eſt ſa mère, le rend au jugement de Dieu même prévaricateur. Car pourquoi l'Egliſe qui nous a engendrés ſelon l'eſprit, ne peut-elle pas ſur nous ce que peuvent nos pères ſelon la chair? Lui ſommes-nous moins redevables? nous a-t'elle donné une naiſſance, une vie, une éducation moins eſtimable & moins précieuſe? Quand il n'y auroit point d'autre fondement, que celui-là, pour juſtifier ce qui a paſſé de tout tems pour inconteſtable dans notre religion, ſçavoir que les préceptes de l'Egliſe ſont des liens de conſcience, qu'on ne peut rompre ſans encourir

l'indignation

l'indignation & la disgrace de Dieu, ne seroit-ce pas assez ? Oui, mes chers Auditeurs, ces préceptes, quoiqu'en eux-mêmes de droit humain & positif, vont jusqu'à l'offense divine & jusqu'à intéresser le salut. Ce sont pour nous des sources de grace, quand nous les accomplissons ; mais par un juste jugement & contre l'intention de l'Eglise même, ils se tournent pour nous en malédiction, quand nous y contrevenons : il faut bien que cela soit ainsi, puisque J. C. dans l'Evangile veut qu'on tienne pour païen & pour publicain celui qui n'obéit pas à l'Eglise : *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus & publicanus* : car ce qui mérite qu'on nous regarde comme un païen, doit être au moins un péché, de la nature de ceux qui causent la mort à notre ame ; & ce qui nous met au rang des publicains, c'est-à-dire, des pécheurs publics, n'est point la simple transgression d'une loi civile & pénale. Il faut bien encore que cela soit ainsi, puisque le même Sauveur a donné le pouvoir à son Eglise de nous excommunier & de nous retrancher de son corps, lorsqu'avec opiniâtreté & par un esprit d'orgueil nous persistons à son égard dans la désobéissance, en violant ses préceptes impunément : car une punition aussi terrible que celle-là, ne supose pas une faute légère ; & ce retranchement du corps mystique de J. C. ne peut être pour le salut quelque chose d'indifférent.

En voulez-vous un témoignage, mais décisif ? écoutez S. Augustin. Quand ce grand Docteur parloit du jeûne commandé & déterminé par l'Eglise, comment s'en expli-

quoit-il ? en parloit-il comme d'une œuvre de surérogation pour les justes, ou comme d'un exercice volontaire de pénitence pour les pécheurs ? Non : il en parloit comme d'une loi à laquelle & les pécheurs & les justes, sous peine d'être condamnés de Dieu, doivent également s'assujettir. Il disoit qu'autant qu'il étoit louable de jeûner dans les autres tems de l'année, autant étoit-il punissable de ne pas jeûner dans les tems consacrés à la pénitence publique de l'Eglise, & particulièrement dans celui qu'elle nous a ordonné de sanctifier par le jeûne solemnel du carême : que d'observer d'autres jeûnes, ce pouvoit être un reméde & une vertu ; mais que de manquer à celui-là, c'étoit un crime & un
Augusſt. péché : ce sont les termes dont il use : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium est aut præmium ; in quadragesima non jejunare, scelus est ac peccatum.* La tradition du siécle de S. Augustin étoit donc que la loi du jeûne imposoit aux chrétiens une obligation non-seulement de police, mais de conscience ; & que c'étoit aussi bien que la loi écrite, une matière de transgression & de péché.

Cependant, Chrétiens, sans recourir à la tradition ni à l'Ecriture, je dois m'en tenir à cette supériorité naturelle que l'Eglise a sur moi. Elle est ma mère ; donc je suis réprouvé de Dieu, si je ne lui obéis pas quand elle exige de moi un culte raisonnable : or en exige-t'elle jamais un autre ? & dans les commandemens qu'elle me fait, pour peu que j'aie le cœur docile, est-il rien que ma raison même ne doive hautement aprouver ? Elle m'oblige à assister aux divins mystères & au

ſacrifice de ma religion, à recevoir chaque année le ſacrement inſtitué pour être la nourriture de mon ame & le gage de mon ſalut, à ne m'en aprocher qu'après m'y être diſpoſé par une ſolide épreuve de moi-même, & par une confeſſion exacte des déſordres de ma vie, à garder des abſtinences & des jeûnes qui peuvent me tenir lieu de ſatisfactions. Or ſont-ce là des choſes où je puiſſe me plaindre que l'Egliſe ait excédé la meſure de ce culte dont parloit S. Paul en l'apellant *Rationabile obſequium*; qu'elle n'ait pas eu égard à ma foibleſſe, qu'elle n'ait pas même conſulté mes beſoins & mon intérêt, en un mot qu'elle n'ait pas agi en mère prudente & zélée, conduite par l'eſprit de Dieu? Quand elle ne m'auroit pas fait des loix de tout cela, ne devrois-je pas me les faire moi-même; & ces loix, quand je les obſerve, m'étant auſſi utiles & auſſi ſalutaires que l'expérience me l'aprend, Dieu n'aura-t'il pas droit de me punir, ſi par impiété ou par lâcheté je ne les obſerve pas? Rom. 12.

Mais enfin, me direz-vous, tout cela ne nous eſt commandé que par l'Egliſe, je l'avoue, Chrétiens; mais prenez garde à ce que j'ai ajouté, & c'eſt la troiſième propoſition: ſçavoir, qu'il eſt impoſſible de violer alors le commandement de l'Egliſe, ſans violer l'un des commandemens le plus authentique de la loi de Dieu: pourquoi? parce que le commandement de l'Egliſe eſt toujours accompagné, ou pour mieux dire, ſoutenu & autoriſé du commandement de Dieu. Et je ne dis pas ſeulement ceci de certains préceptes, qui, ſelon la remarque de S. Thomas,

ſont tout enſemble de droit eccléſiaſtique & de droit divin, tel qu'eſt entr'autres le précepte de la communion. Car il eſt bien évident que J. C. ayant établi la communion comme un moyen eſſentiellement néceſſaire pour entretenir dans nous la vie de la grace, & pour cela s'étant déclaré que quiconque ne mangeroit pas la chair du Fils de l'homme, ſeroit privé de cette vie qui fait les ſaints & les élus de Dieu : *Niſi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis* ; quand je participe au corps de J. C. & que j'accomplis le devoir chrétien par la communion paſchale, je ſatisfais à deux préceptes, l'un de l'Egliſe, l'autre du Sauveur ; & au contraire ſi je manquois à ce devoir, je ſerois coupable d'une double prévarication & d'une double iniquité : prévarication, en ne donnant pas à l'Egliſe cette marque de mon obéiſſance ; mais prévarication encore plus grande, en négligeant auſſi-bien que les conviés de l'Evangile, de me mettre en état d'aſſiſter à ce divin banquet où J. C. lui-même m'invite, pour me nourrir de ſa chair & de ſon ſang. Sans parler, dis-je, de ces commandemens qui ne ſont, à le bien prendre, des commandemens de l'Egliſe que par la circonſtance du tems, mais qui dans le fond ſont de l'inſtitution divine, j'ai dit abſolument, & il eſt vrai, que la déſobéiſſance aux loix de l'Egliſe eſt toujours accompagnée d'une déſobéiſſance à la loi de Dieu : comment ? parce qu'en même tems, pour uſer de cet exemple, que l'Egliſe par une loi particulière me commande le jeûne, Dieu par une autre loi, qui eſt générale, me commande

Joan. c. 6.

d'obéir à l'Egliſe ; & je ne puis mépriſer l'un de ces deux commandemens, ſans mépriſer l'autre, puiſque l'un, dit le ſçavant Chancelier Gerſon, ſert de ſoutien & d'apui à l'autre. Je me trompe donc, ſi je crois alors n'être reſponſable qu'à l'Egliſe, & n'avoir péché que contre l'Egliſe ; car j'ai péché contre Dieu même, & il faudra que je ſubiſſe la rigueur de ſon jugement auſſi bien pour le jeûne violé, que pour les autres déſordres de ma vie. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce que les Théologiens concluent des paroles du Fils de Dieu, quand il diſoit à ſes Apôtres, qui furent les paſteurs de ſon Egliſe : *Qui vos audit, me audit ; & qui vos ſpernit, me ſpernit* ; qui vous écoute, m'écoute ; & qui vous mépriſe, me mépriſe : paroles, ajoute le Chancelier Gerſon, qui montrent bien que J. C. eſt perſonnellement intéreſſé dans le mépris que nous faiſons des loix de ſon Egliſe ; & qu'en qualité de chef & d'époux de cette Egliſe, le mépris qu'on fait d'elle retombant ſur lui, il ne peut ſe diſpenſer, tant pour lui-même que pour elle, de nous en punir. *Luc. c. 10.*

Le point de morale par où je finis & qui eſt ma dernière propoſition, c'eſt que la plûpart des péchés qui ſe commettent contre l'Egliſe, en violant ſes loix, ſont des péchés de libertinage, qui ne procédent communément que d'un ſécret principe d'irréligion ; mais qui par là changeant d'eſpèce, deviennent encore devant Dieu plus puniſſables & plus griefs ; car pour les préceptes de la loi de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raiſons, que l'on peut

apeller des tentations humaines. Un intérêt puiſſant, une paſſion forte, un mouvement ſubit, une occaſion preſſante & imprévûe, voilà les ſources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle : c'eſt-à-dire, on péche contre la loi de Dieu, parce qu'on eſt emporté & dominé par la concupiſcence ; on eſt impudique par foibleſſe, médiſant par légéreté, injuſte par cupidité : mais quand il s'agit des préceptes de l'Egliſe, la plûpart faciles en eux-mêmes & dont la matière n'eſt preſque jamais le ſujet d'une violente paſſion qu'il faille vaincre pour les accomplir, par quel eſprit & par quel principe peut-on les tranſgreſſer, ſi ce n'eſt par un principe de licence, par un eſprit indépendant & libertin, par l'habitude malheureuſe qu'on s'eſt faite de ſe ſoucier peu des obſervances & des devoirs de ſa religion ? Principe plus funeſte que les péchés même qui en ſont les ſuites ; mais principes d'où tirent les péchés qui en naiſſent, un ſurcroît de malice dont je voudrois aujourdhui vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes Frères, qui par le malheur de votre naiſſance ayant été envelopés dans l'héréſie & dans le ſchiſme, avez fait une profeſſion ouverte de ne point obéir à l'Egliſe qui étoit votre mère, juſqu'à ce qu'il ait plu enfin au Seigneur de vous rapeller à ſon unité. Quoique pendant cette ſéparation vous ayez violé ſes loix, je ſçais que vous l'avez fait par ignorance, auſſi bien que vos péres ; & Dieu veuille que cette ignorance ait pu vous ſervir de quelque excuſe auprès de Dieu. Je pourrois donc vous dire avec autant de raiſon que S. Pierre en

parlant aux Juifs ; *Et nunc scio, fratres, quia per ignorantiam feciſtis.* Je ne vous reproche point les déſobéiſſances que vous commettiez alors contre l'Egliſe, comme ſi elles avoient été des marques de votre irréligion ; & je déplore bien plutôt l'aveuglement où vous étiez, en les commettant, peut-être par le faux-zèle d'une prétendue religion. Dieu par ſon infinie bonté vous a ouvert les yeux, & il me ſuffit d'ajouter ce que le Prince des Apôtres diſoit aux Iſraélites, au même chapitre des Actes que je viens de citer : *Pœnitemini igitur & convertimini, ut deleantur peccata veſtra* : faites donc pénitence, mes frères ; & éclairés des lumières de la vérité, perſéverez, croiſſez, affermiſſez-vous dans la grace de votre converſion, afin que ces péchés d'ignorance que vous faiſiez ſans les connoître, & que vous n'aviez garde de pleurer, puiſque vous n'en conveniez pas, ſoient maintenant effacés par la ferveur de votre vie, mais ſur-tout par la ſoumiſſion & l'inviolable régularité avec laquelle je me promets que vous obſerverez ces mêmes loix qui ſi long-tems ont été le ſujet de votre tranſgreſſion. Ce n'eſt point, dis-je, à vous, Chrétiens, nouvellement reconciliés à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, que j'ai prétendu adreſſer la plainte que je fais : c'eſt à vous, anciens Catholiques, c'eſt à vous que je veux parler. Quel autre eſprit, je le repéte, qu'un eſprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandemens dont la pratique demande ſi peu d'efforts, & que l'Egliſe uſant d'une condeſcendance maternelle a ſçu proportionner à votre foibleſſe par tant de tem-

Act. c. 3.

Ibid.

péramens, pour ne pas dire de ménagemens & d'adouciſſemens ? Car de quoi s'agit-il ? d'une Meſſe qu'il faut entendre, d'une confeſſion qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques fêtes qu'il faut ſanctifier, de quelques abſtinences & de quelques jeûnes qu'il faut obſerver. Un chrétien qui ſans néceſſité, ſans raiſon, ſans excuſe ; un chrétien qui ſans ſcrupule & ſans remords fait une profeſſion ouverte de n'avoir ſur cela pour l'Egliſe aucun reſpect, ou qui n'a là-deſſus pour elle qu'un faux reſpect, un reſpect de bienſéance & de cérémonie, que donne-t'il à penſer de lui, ſinon qu'il a peu de religion, & que dans le fond il eſt impie & libertin ?

Ah ! mes Frères, honorons notre religion par l'obéiſſance que nous rendons à J. C. & à ſon Egliſe. Autrefois on nous diſoit : édifions les hérétiques qui nous voient, qui nous obſervent, & tout retranchés qu'ils ſont de l'Egliſe, ils ne laiſſent pas d'être ſcandaliſés quand ils ſont témoins du mépris que nous en faiſons en mépriſant ſes loix : l'exemple de notre fidélité & de notre ſoumiſſion ſera mille fois plus efficace pour les perſuader & les toucher, que les plus ſçavantes diſputes & les diſcours les plus pathétiques ; & ſi quelque choſe eſt capable d'achever leur converſion, c'eſt la bonne odeur de notre vie & la régularité de notre conduite. C'eſt ainſi qu'on nous parloit. Mais aujourd'hui je vous dis quelque choſe de plus preſſant : Edifions non plus des hérétiques obſtinés, mais des catholiques nouvellement ſortis du ſein de l'héréſie & reçus dans le ſein de

ils ſont encore foibles, ne les affoi-
davantage par le ſcandale de nos
mand ils ne voyoient nos déſordres
in, ils en étoient ſurpris, ils en
pés, ils en étoient indignés; que
nd ils les verront de près, & que
ils les auront devant les yeux? Ne
ons pas lieu de regretter ce qu'ils
, & peut-être d'y retourner; ne
pas dans eux l'ouvrage de la grace,
illons à l'affermir & à le perfection-
ſons à nous-mêmes, & ſouvenons-
il y va de notre ſalut éternel. Grand
us que nous invoquons ſpécialement
ur, vous à qui J. C. confia ſon Egli-
ui en êtes après lui la pierre fonda-
vous qui en fûtes ſur la terre le chef,
, le martyr, ayez encore les yeux
ſur elle. Protégez-là, défendez-là,
lui ces ſecours puiſſans qu'elle de-
par votre interceſſion, pour confondre
mis, pour ſanctifier ſes enfans, &
ous faire tous arriver à la gloire, où
nduiſe le Père, &c.

SERMON
POUR LA FESTE
DE
SAINT PAUL.

Paulus ſervus Jeſu Chriſti, vocatus Apoſtolus.

Paul ſerviteur de Jeſus-Chriſt, appellé à l'Apoſtolat. Dans l'Epître aux Romains, chap. 1.

C'Eſt, Chrétiens, tout l'éloge du grand Apôtre que vous honorez entre tous les Saints, ſous le titre de votre glorieux patron. Ce fut l'Apôtre par excellence; & en cette qualité, il a été le maître du monde, l'oracle de l'Egliſe univerſelle, l'un des fondateurs, ou pour mieux dire, l'un des fondemens de notre religion; un homme de miracles, & dont la perſonne fut le plus grand de tous les miracles; un autre Moïſe par les viſions & les révélations divines; un ſecond Elie par les tranſports & les raviſſemens; un Ange de la terre, qui n'eut de converſation que dans le Ciel; un diſciple, non plus de J. C. mortel, mais de J. C. glorieux; un vaiſſeau d'élection,

rempli, comme dit S. Chryſoſtome, de toutes les richeſſes de la grace ; le dépoſitaire de l'Evangile, l'ambaſſadeur de Dieu. Mais il ſuprime tout cela, ou plutôt il comprend & il abrége tout cela, en diſant qu'il eſt le ſerviteur de J. C. *Paulus ſervus Jeſu Chriſti.* Arrêtons-nous donc à cette parole, qui exprime les plus nobles ſentimens de ſon cœur, & puiſque la ſolemnité de ce jour nous engage à le louer, louons-le ſelon ſes inclinations. Ne diſons point avec S. Jerôme, que le nom de Paul eſt un nom de victoire, & que ce grand Saint commença à le porter après la première de ſes conquêtes apoſtoliques, qui fut le Proconſul Paul gagné à J. C. comme les Scipions dans Rome prenoient le nom d'Afriquains après avoir dompté l'Afrique ; laiſſons tout ce que les Pères de l'Egliſe ont dit de plus avantageux & de plus magnifique à la gloire de cet Apôtre, & diſons ſeulement qu'il a été le ſerviteur de J. C. *Paulus ſervus Jeſu Chriſti.* Ce qui rend un ſerviteur recommandable, c'eſt le zèle pour les intérêts de ſon maître : voyons juſqu'à quel point il a eu ce zèle, & tâchons de l'exciter en nous. Je prêche S. Paul, Chrétiens ; mais mon deſſein eſt de le prêcher par lui-même. C'eſt de lui-même que j'emprunterai toutes les preuves ; lui-même parlera pour ſoi, lui-même rendra témoignage de ſes actions & de ſa vie, & nous recevrons ce témoignage avec reſpect ; car nous ſçavons qu'il eſt véritable, & nous pouvons dire de lui, auſſi bien que du diſciple bien-aimé : *Et ſcimus quia verum eſt teſtimonium ejus.* J'ai beſoin d'un ſecours extraordinaire : il s'agit de parler du Servi- *Joan. c. 21.*

teur de Jesus-Christ ; adressons-nous à celle qui s'apella servante du Seigneur, lorsqu'elle fut déclarée mère de Dieu. *Ave Maria.*

IL n'y a point de vertu qui n'ait ses dégrés de perfection, selon lesquels elle doit être mesurée, & qui dans les sujets où elle se trouve ne soit capable de certains accroissemens par où l'on peut juger de son mérite. Comme nous parlons d'une vertu peu connue dans le monde & encore moins pratiquée, qui est le zèle, je dis le zèle chrétien que nous devons tous avoir dans l'exercice de notre ministère, il est important d'en distinguer d'abord les différentes obligations, & pour en avoir une idée plus juste, de les reconnoître dans un grand exemple. Tel est celui de S. Paul, qui nous les rendra même sensibles. J'en trouve trois marqués par S. Grégoire Pape dans ses instructions pastorales. Car tout homme, dit ce saint Docteur, qui veut être un serviteur & un ministre fidéle, & qui aspire à la perfection de cette qualité, est obligé à trois choses : Il doit accomplir son ministère, il doit honorer son ministère ; & quand la nécessité l'exige, il doit même se sacrifier pour son ministère. Trois devoirs qui se surpassent par dégrés, & dont le second ajoute autant au premier, que le troisième enchérit sur le second. Car honorer son ministère, c'est quelque chose de plus que l'accomplir ; & se sacrifier pour son ministère, c'est encore plus que l'honorer : mais quand tout cela se joint ensemble, on peut dire que le zèle est au plus haut point d'excellence qu'il puisse avoir. Or c'est ce que je découvre dans Saint

Paul, & ce qu'il me ſera aiſé de vous faire voir. S. Paul a été le fidéle ſerviteur de J. C. *Paulus ſervus Jeſu-Chriſti*, pourquoi? parce qu'il a pleinement accompli le miniſtère de l'Apoſtolat, parce qu'il a parfaitement honoré le miniſtère de l'Apoſtolat, & parce qu'il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtère de l'Apoſtolat. Comprenez ceci, s'il vous plaît, il a pleinement accompli le miniſtère de l'Apoſtolat, par la prédication de l'Evangile: il a parfaitement honoré le miniſtère de l'Apoſtolat, par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile; & il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtère de l'Apoſtolat, par les perſécutions qu'il a ſoutenues & par ſes ſouffrances dans la prédication de l'Evangile: voilà tout mon deſſein. Encore une fois, Chrétiens, ne conſidérez pas ce diſcours comme un ſimple éloge, qui ſe termine à vous donner une haute eſtime de S. Paul: je vous l'ai dit, c'eſt un diſcours de religion, c'eſt une règle pour former nos mœurs, c'eſt un exemple que Dieu nous propoſe & qu'il veut que nous nous apliquions.

QUand je dis que S. Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de ſon miniſtère, ne penſez pas, Chrétiens, que ce ſoit là une louange commune. La grace même de l'Apoſtolat l'a tellement diſtingué, & a eu dans lui des effets ſi ſinguliers, que quand il ſe glorifioit d'être Apôtre de J. C. *Paulus ſervus Jeſu Chriſti, vocatus Apoſtolus*, il ajoutoit qu'en vertu de ce titre ou de cette grace, il avoit été ſéparé pour prêcher l'Evangile de Dieu, *Segregatus in Evangelium Dei*: *Ibidem.* PART.

comme si l'un des principaux caractères de sa vocation, eût été la distinction de sa personne, & qu'il n'eût pas suffi pour lui d'être Apôtre, s'il ne l'eût été d'une façon toute particulière. En effet, Dieu avoit choisi S. Paul pour trois grands desseins qui devoient occuper son zèle apostolique : pour confondre le judaïsme, pour convertir la gentilité, & pour former le christianisme dès sa naissance. Voilà ce que la providence prétendoit de lui, à quoi il étoit destiné. Or S. Paul par une pleine correspondance à la grace de son ministère, a accompli ces trois choses avec un succès dont il étoit seul capable, ou du moins qui lui étoit uniquement réservé. Apliquez-vous, s'il vous plait, à ma pensée.

Il falloit pour l'établissement solide de la loi chrétienne, que l'Evangile fût prêché par un Apôtre, dont le témoignage en faveur de J. C. fût un témoignage absolument irréprochable, exemt de tout soupçon, & propre non-seulement à convaincre, mais à confondre l'incrédulité des Juifs. Or cet Apôtre, par une disposition spéciale, a été S. Paul. Je m'explique. Quand les autres Apôtres prêchoient Jesus-Christ, qu'ils protestoient dans les Synagogues que J. C. étoit le Messie envoyé de Dieu & promis par les Prophétes, quelques preuves qu'ils en donnassent, & quelques miracles qu'ils fissent pour le confirmer, on avoit toujours quelque prétexte de les tenir pour suspects ; on pouvoit dire qu'ils étoient gagnés, & qu'ayant été les sectateurs & les disciples de ce prétendu Messie, il ne falloit pas s'étonner s'ils se déclaroient pour lui : & quoique mille raisons

puſſent détruire ce prétexte, ce prétexte ne laiſſoit pas d'avoir je ne ſçais quelle aparence qui préoccupoit d'abord l'ignorance des uns, & qui entretenoit l'opiniâtreté des autres. Mais quand S. Paul paroiſſoit confeſſant le nom de cét Homme-Dieu, lui qui venoit d'en être le perſécuteur, lui qui étoit connu dans Jéruſalem pour avoir entrepris d'en exterminer la ſecte, lui qui avoit reçu pour cela & demandé même des commiſſions & des ordres; & que par un changement auſſi ſubit que prodigieux, il publioit par-tout que ce crucifié à qui il avoit fait ſi cruellement la guerre, c'étoit le Seigneur & le Dieu d'Iſraël, qu'il étoit forcé de l'avouer, & qu'après ce qu'il avoit vu & entendu, il ne refuſoit point de mourir pour ſigner de ſon ſang une vérité ſi importante; quand il parloit ainſi, que pouvoit-on oposer à la force de ce témoignage? Etoit-ce préoccupation, étoit-ce intérêts, étoit-ce renverſement d'eſprit, étoit-ce indifférence ou mépris pour la loi de Moïſe? Tout le contraire ne ſe trouvoit-il pas dans S. Paul? Ce changement dans un homme auſſi éclairé que lui, auſſi zélé pour les traditions de ſes pères, n'étoit-ce pas une juſtification authentique de tout ce qu'il diſoit à l'avantage & à la gloire de J. C.?

De là vient que cet grand Apôtre ne faiſoit preſque jamais de diſcours dans les aſſemblées des Juifs, qu'il ne proposât lui-même comme un argument & comme une démonſtration ſenſible de l'Evangile qu'il annonçoit. C'eſt moi, leur diſoit-il, mes Frères, qui me ſuis ſignalé dans le Judaiſme, au deſſus de tous ceux de ma profeſſion & de mon

âge : vous ſçavez de quelle manière j'ai vécu parmi vous, & avec quel excès de fureur je ravageois cette nouvelle Egliſe, que je reconnois aujourdhui pour l'Egliſe de Dieu. Il eſt vrai, j'étois plus infidéle que vous ne l'êtes, & plus rebelle aux lumières de la grace : mais c'eſt pour cette raiſon même que Dieu a jetté les yeux ſur moi, & que J. C. a voulu faire éclater en moi ſon extrême patience, afin que je devinſſe un exemple & un modèle pour vous porter à croire en lui. Oui, c'eſt lui-même qui m'a parlé, & qui par des ſignes & des prodiges, dont tous ceux qui m'accompagnoient ont été les témoins, m'a réduit à l'état où vous me voyez ; qui m'a terraſſé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer ; qui de blaſphémateur que j'étois, m'a fait Apôtre, & qui pour réparation de tous les outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui ſerve d'ambaſſadeur & de miniſtre auprès de vous. Ces paroles, dis-je, avoient une grace toute divine dans la bouche de S. Paul, pour perſuader les Juifs. Et S. Luc remarque que c'étoit aſſez qu'il parlât & qu'il aſſurât que J. C. étoit le Chriſt, pour confondre tous les ennemis du nom chrétien : *Act. c. 9.* *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic eſt Chriſtus.* Au lieu qu'il falloit que les autres Apôtres fiſſent de grands efforts, celui-ci n'avoit qu'à ſe produire ; ſa perſonne ſeule prêchoit ; S. Paul converti étoit pour tous ceux de ſa nation, non pas un attrait, mais une détermination invincible à embraſſer la foi. Et en effet, à bien méditer les circonſtances de cette converſion, à peine avons-nous un motif de créance en J. C. plus convaincant

& plus touchant que celui-là. De là vient que les chefs de la Synagogue, qui avoient conjuré contre le Sauveur, se montrerent toujours si passionnés contre S. Paul : de là vient qu'ils userent de tant de stratagêmes pour le perdre & pour lui ôter la vie, & qu'entre les autres disciples, ce fut celui qu'ils persécuterent plus cruellement : pourquoi ? parce qu'ils sçavoient que c'étoit celui dont le témoignage devoit faire plus d'impression sur les esprits, & qu'il étoit impossible que J. C. ne fût reconnu dans la Judée pendant que S. Paul y seroit écouté. Il avoit donc une grace particulière pour faire l'office d'Apôtre à l'égard des Juifs.

Mais son ministère ne se bornoit pas là ; Dieu l'apelloit à quelque chose de plus grand: & cette séparation mystérieuse que le Saint Esprit commanda qu'on fît de sa personne, comme il est dit au livre des actes, étoit encore pour une entreprise plus haute. Prêcher J. C. aux Juifs, c'est-à-dire, à un peuple que J. C. avoit instruit lui-même, à un peuple déjà prévenu de la foi du Messie, déjà éclairé des lumières de la vraie religion, c'étoit proprement le partage des autres Apôtres, même de ceux qui paroissoient comme les colomnes de l'Eglise, sans en excepter S. Pierre ; mais répandre la grace de l'Evangile sur toutes les nations de l'univers, prêcher J. C. à des païens & à des idolâtres, porter son nom devant les monarques & les souverains, persuader sa religion aux philosophes & aux sages du monde, leur faire goûter la foi d'un Dieu-homme, leur en inspirer le culte & la vénération, les détacher de leurs fausses di-

vinités ; & ce qui étoit bien plus difficile, des fauſſes maximes du ſiécle, pour les ſoumettre au joug de la croix ; faire adorer la ſageſſe de Dieu dans un myſtère qui n'avoit pour eux que des aparences de folie : ah ! chrétiens, c'eſt pour cela qu'il falloit un S. Paul, & c'eſt pour cela que S. Paul étoit prédeſtiné. Quelque pouvoir général qu'eût reçu S. Pierre au deſſus des autres Apôtres, ſa miſſion ſpéciale n'alloit pas à convertir les gentils. Le dirai-je ? J. C. même ne l'avoit pas voulu entreprendre, puiſque tout Sauveur & tout Dieu qu'il étoit, il s'étoit réduit aux brebis perdues de la maiſon d'Iſraël : *Non ſum miſſus niſi ad oves quæ perierunt domûs Iſraël.* Mais, comme remarque S. Auguſtin, ce que J. C. n'a pas fait par lui-même, il l'a fait pour S. Paul. Il n'étoit venu par lui-même que pour les Iſraélites ; mais dans la perſonne & par le miniſtère de S. Paul il étoit venu pour tous les hommes : de ſorte que S. Paul devoit être le ſuplément de la miſſion adorable de cet homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour lequel le Saint-Eſprit avoit ordonné qu'on lui ſéparât cet Apôtre : *Segregate mihi Saulum.* Or comment y a-t'il réuſſi ? Ah ! Chrétiens, à peine lui-même oſoit-il le dire, tant la choſe lui ſembloit ſurprenante ; à peine en croyoit-il à ſes yeux, voyant non pas les fruits, mais les prodiges que ſes prédications opéroient. Imaginez-vous dit S. Chryſoſtome, & il nous eſt aiſé de l'imaginer, un conquérant qui entre à main armée dans un païs, qui méſure ſes pas par ſes victoires, à qui rien ne réſiſte, & de qui tous les peuples reçoivent la loi. Voilà une image de S. Paul convertiſſant la

Matth. c. 15.

Act. c. 13.

gentilité. Il entre dans des païs où le démon de l'idolâtrie étoit en poſſeſſion de régner ; & il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Aſie juſques aux extrémités de l'Europe, il établit l'empire de la foi ; dans la Gréce, qui étoit le ſéjour des ſciences, & par conſéquent de la ſageſſe mondaine ; dans Athénes & dans l'Aréopage, où l'on ſacrifioit à un Dieu inconnu ; dans Ephéſe, où la ſuperſtition avoit placé ſon trône ; dans Rome, où l'ambition dominoit ſouverainement ; dans la Cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices : il publie là, dis-je, l'Evangile de l'humilité, de l'auſtérité, de la pureté, & cet Evangile y eſt reçu. Ce ne ſont pas ſeulement des barbares & des ignorans qu'il perſuade ; mais ce ſont des riches, des nobles, des puiſſans du monde, des juges & des proconſuls, des hommes éclairés qu'il fait renoncer à toutes leurs lumières, en leur propoſant un Dieu crucifié ; ce ſont des femmes vaines & ſenſuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes, pour leur faire embraſſer la pénitence. Il annonce J. C. dans des lieux où ce nom auguſte & vénérable n'avoit jamais été entendu : *Non ubi nominatus eſt Chriſtus.* Il voit naître des Egliſes nombreuſes, ferventes, floriſſantes, qui rempliſſent toute la terre de l'admiration & de l'odeur de leur ſainteté. Que penſeriez-vous, Chrétiens ? ſi la tradition, ou plutôt ſi l'expérience même n'autoriſoit ce que je dis, peut-être le prendrions-nous, vous & moi, pour une fable. Mais tout l'univers témoigne encore aujourdhui que c'eſt une vérité : le chriſtianiſme que nous voyons, la vaſte étendue du royaume de l'Egli-

Rom. c. 15.

ſe, tant de nations devennes fidéles par la prédication de ce grand ſaint; tant de peuples qu'il a engendrés par l'Evangile, & qui le reconnoiſſent encore pour leur père; nous-mêmes qui en ſommes ſortis & qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela, ce ſont autant de monumens & des preuves ſuffiſantes des conquêtes de S. Paul ſur la gentilité.

Cependant ſon miniſtère, pour un entier accompliſſement, demandoit qu'il travaillât à former les Chrétiens: c'étoit ſon principal & dernier ouvrage, & c'eſt ce qu'il a fait d'une manière qui lui eſt ſi propre, que ſans rien ôter aux autres Apôtres, on peut l'apeller par excellence le Docteur de l'Egliſe. En effet, mes chers Auditeurs, ſans parler du premier chriſtianiſme qu'il a planté, qu'il a arroſé, qu'il a cultivé par ſes ſoins, c'eſt lui qui nous a inſtruits à être ce que nous ſommes ou ce que nous devons être, c'eſt-à-dire, Chrétiens, par la doctrine toute céleſte qu'il nous a enſeignée. Pourquoi penſez-vous qu'il ait été ravi au troiſiéme ciel? & pourquoi J. C. dans l'état même de ſon immortalité, a-t'il voulu ſe faire le maître de cet Apôtre? afin de nous dire par la bouche de cet Apôtre ce qu'il ne nous avoit pas dit par la ſienne:

1. Cor. v. 11. *Ego enim accepi à Domino, quod & tradidi vobis.* Il y avoit cent choſes que le Fils de Dieu n'avoit pas révélées aux hommes étant avec eux, parce qu'ils ne pouvoient pas les porter, & c'eſt S. Paul qui devoit les en rendre capables.

C'eſt lui qui nous a découvert les tréſors cachés dans ce myſtère incompréhenſible de

l'incarnation du Verbe, qui nous a expliqué l'économie de la grace, qui nous a fait concevoir la dépendance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir en vain; qui nous a éclairci ce profond abîme de la prédestination de Dieu, pour nous aprendre à l'adorer, & non pas à le pénétrer, à nous en faire un motif de zèle pour le salut & non pas de libertinage & de déſeſpoir; qui nous a donné ces hautes idées de l'Egliſe de J. C. qui nous a fait le plan de ſa hiérarchie, qui nous a intimé ſes loix, qui nous a dévelopé ſes Sacremens. Sans tout cela nous ne pouvions pas être chrétiens, & à peine l'Evangile nous déclaroit-il rien de tout cela: mais cette bouche encore une fois, par laquelle, comme dit S. Chryſoſtome, J. C. a prononcé de plus grands oracles que par lui-même. *Os illud per quod Chriſtus majora quàm per ſeipſum locutus eſt*; S. Paul nous en a pleinement informés. C'eſt lui qui par ſes divins préceptes de ſa morale, a ſanctifié tous les états & qui en a réglé tous les devoirs; lui qui aprend aux Evêques à être parfaits, aux Prêtres à êtres réguliers & fervens, aux vierges à être modeſtes & humbles, aux veuves à être retirées & détachées du monde, aux Grands à vivre ſans faſte & ſans orgueil, aux riches à ne ſe point enfler de leurs richeſſes & à n'y point mettre leur apui, aux maîtres à veiller ſur leurs domeſtiques, aux domeſtiques à reſpecter leurs maîtres, aux pères & aux mères à conduire leurs familles, aux enfans à honorer leurs pères & leurs mères: ainſi de toutes les autres conditions que le Chriſ.

tems ne me permet pas de parcourir.

C'eſt pour cela que S. Chryſoſtome appelloit S. Paul, le grand livre des chrétiens, & c'eſt pour cela qu'il exhortoit tant les fidéles à la lecture des divines Epîtres de cet Apôtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la converſion de S. Auguſtin. Vous ſçavez en quelles perplexités il ſe trouvoit : Dieu l'attiroit fortement, & le monde le retenoit ; la grace le preſſoit & ne lui donnoit aucun repos, mais la paſſion d'ailleurs livroit à ſon cœur les plus rudes combats, & l'habitude faiſoit évanouir ſes plus belles réſolutions. Que falloit-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la paſſion, pour l'arracher au monde & à tous ſes engagemens ? Rien autre choſe que ce que lui marque cette voix qu'il entendit, & c'étoit d'ouvrir & de lire les Epîtres de S. Paul : *Tolle, lege* ; prenez & liſez. Il obéit, & tout à coup ſes fers furent rompus ; quelques paroles de ces ſaintes lettres diſſipérent tous les nuages de ſon eſprit, & d'impudique qu'il étoit, en firent un homme chaſte & un ſaint. A quoi tient-il que nous n'en retirions le même fruit ? L'eſprit de Dieu dont ces excellentes Epîtres ſont remplies, n'eſt pas moins puiſſant pour nous qu'il le fut pour S. Auguſtin.

Auguſt.

Ah ! Chrétiens, pourquoi penſez-vous que le chriſtianiſme ait de nos jours dégénéré dans cette corruption de mœurs & dans ce déſordre où nous le voyons ? Diſons-le à notre confuſion. Après tout ce qu'a fait S. Paul pour l'accompliſſement de ſon miniſtère, pourquoi avons-nous encore la douleur de voir au milieu du chriſtianiſme un certain

levain de judaïſme & de paganiſme ? Car j'apelle levain de judaïſme, cette opoſition ſécrette à J. C. qui eſt dans le cœur de tant de chrétiens : opoſition, dis-je, à la croix de J. C. à l'humilité de J. C. aux maximes & aux exemples de J. C. J'apelle levain de paganiſme, cette malheureuſe coutume qu'on ſe fait, de n'agir que par les vûes du monde ſans prendre jamais les vûes de la foi ; de ne ſe conduire en toutes choſes que par politique, que par raiſon, que par des conſidérations & des reſpects humains, ſans conſulter jamais la religion. Eſt-il rien aujourdhui de plus commun que ce ſcandale ? & d'où vient cela ? c'eſt, mes Frères, que nous n'écoutons pas S. Paul, & que nous ne profitons pas des ſalutaires enſeignemens qu'il nous donne : tout mort qu'il eſt, il nous prêche encore, diſons mieux, il eſt encore vivant dans ſes incomparables écrits. Voulez-vous réformer le chriſtianiſme, ou plutôt voulez-vous vous réformer vous-même ? *Tolle, lege*, prenez & liſez. Il ne vous faut point d'autre maître, point d'autre Prédicateur, point d'autre guide & d'autre directeur que S. Paul, tel que l'Égliſe vous le propoſe, & tel qu'elle nous le fait entendre. Je dis plus, voulez-vous avoir part au miniſtère de ce grand Apôtre ? voulez-vous, pères & mères, faire de vos familles des familles chrétiennes ? ſervez-vous de la morale de S. Paul, ayez ſoin de vous en inſtruire & d'en inſtruire les autres. Au lieu de tant de livres ſcandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres médiſans & inſolens, attachez-vous à celui-là, & dans peu vous en connoîtrez le mérite

& en reſſentirez l'efficace : ce ſera votre ſanctification particulière, & la ſanctification de vos maiſons. Quoiqu'il en ſoit, comme S. Paul a pleinement accompli le miniſtère de l'Apoſtolat par la prédication de l'Evangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile : c'eſt la ſeconde Partie.

II. PART. TIrer de l'honneur de ſon miniſtère parce qu'on l'exerce dignement, c'eſt la récompenſe du mérite ; affecter l'honneur qui eſt attaché à ſon miniſtère & s'en prévaloir, c'eſt l'effet de l'ambition humaine ; ſe faire honneur aux dépens de ſon miniſtère, c'eſt une criminelle prévarication : mais faire honneur à ſon miniſtère aux dépens même de ſa perſonne, c'eſt le caractère des grandes ames & en particulier celui de S. Paul. Il ne ſe vit pas plutôt engagé dans ce glorieux emploi de prêcher l'Evangile aux Gentils, qu'il s'en expliqua hautement. *Vobis enim dico gentibus, quandiu quidem ego ſum gentium Apoſtolus, miniſterium meum honorificabo.* Oui, mes Frères, leur dit-il, je vous le déclare, puiſqu'il a plu à Dieu de me choiſir pour être le miniſtre de ſa parole, & qu'il m'a établi votre Apôtre, tant que j'en porterai le titre & le nom, je travaillerai à le ſoutenir honorablement. C'eſt ainſi qu'il parloit aux Romains, & il n'en faudroit pas davantage pour vérifier ma propoſition : mais il eſt néceſſaire pour notre inſtruction de la développer, & d'entrer dans le détail, afin d'aprendre l'uſage d'une maxime auſſi eſſentielle au Chriſtianiſme que celle-ci, qui eſt d'honorer les miniſtères que

Rom. c. 11.

Dieu

Dieu nous confie. Voici donc, Chrétiens, de quelle manière y procéda S. Paul. Apliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde, de vous faire admirer cet Apôtre.

Première règle. Il conſidéra que ſi quelque choſe pouvoit jamais déshonorer le miniſtère apoſtolique, & l'expoſer à la cenſure des hommes, c'étoit ſur-tout l'eſprit d'intérêt : eſprit bas & ſordide dans quelque condition qu'il ſe trouve, mais honteux & infame quand il entre dans le commerce des choſes ſaintes. Il prévit dès-lors, que ce qui obſcurciroit dans la ſuite des tems l'éclat & la gloire de l'Evangile de J. C. ce ſeroit la cupidité de certaines ames mercénaires, qui y chercheroient des avantages temporels, & qui ſous des aparences ſpécieuſes feroient trafic du don de Dieu : *Exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem* ; que cela ſeul ruineroit de réputation & de crédit, non-ſeulement les prédicateurs de la vérité & les diſpenſateurs des ſacrés myſtères, mais la vérité & les myſtères même ; que cela ſeul feroit perdre aux peuples tout le reſpect qu'ils devoient avoir pour eux, & ſeroit un prétexte éternel pour les rendre odieux & mépriſables aux ennemis de l'Egliſe : au contraire, qu'un déſintéreſſement parfait ſeroit toujours l'ornément de leur état & de leur fonction, & qu'ils n'annonceroient jamais J. C. avec plus d'honneur que quand ils paroîtroient plus libres & plus dégagés des prétentions de la terre. Voilà le principe qu'il établit ; & que conclut-il de-là ? Ah ! Chrétiens, ce qu'il conclut ? il fit une loi, mais une loi inviolable, & qu'il obſerva 1. *Tim.* c. 6.

dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le miniſtère dont Dieu l'avoit chargé; & dans cette vûe, ne perdez pas, s'il vous plaît, ceci, de renoncer à tous les droits même les plus légitimes & les plus acquis, bien-loin d'en exiger de douteux; ne demandant rien, n'acceptant rien, ſe paſſant de toutes choſes, ſe retranchant mille commodités de la vie, dont la dépendance & la recherche eſt ce qui rend les hommes intéreſſés; ne ſe fondant même pour le néceſſaire que ſur Dieu & ſur ſoi, vivant du travail de ſes mains, ſe faiſant ſerviteur de tous, & pour l'honneur de l'Apoſtolat ne tirant ſervice de perſonne, afin qu'on ne lui reprochât jamais qu'en nourriſſant le troupeau, il s'étoit enrichi de ſa dépouille, & qu'en ſemant d'une main il avoit moiſſonné de l'autre: car voilà proprement l'eſprit de S. Paul. Vous le ſçavez, mes Frères, diſoit-il aux Miléſiens en ſe ſéparant d'eux, ſi j'ai jamais déſiré votre or ni votre argent, & ſi d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma ſubſiſtance. Vous m'êtes témoins ſi j'ai été à charge à aucun de vous, & ſi dans mes fatigues les plus laborieuſes je me ſuis permis ou accordé le moindre ſoulagement qui vous pût être onéreux; m'étant toujours ſouvenu de la parole de notre maître, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les faiſoit fondre en pleurs, dit le texte ſacré; ils ſe jettoient tous avec reſpect aux pieds de l'Apôtre, & en l'embraſſant avec tendreſſe ils s'affligeoient de ce qu'ils ne le verroient plus. S'il étoit ſorti de leur ville, bien pourvu de tout, c'eſt-à-dire chargé de leurs biens

& de leurs préſens, l'auroient-ils pleuré de la ſorte ? Ils l'honoroient, dit S. Chryſoſtome, ou pour mieux dire, ils honoroient l'Evangile en lui, parce que dans lui l'Evangile n'étoit point avili ni dégradé par cette ſervitude de l'intérêt, qui avilit & dégrade les choſes les plus nobles. Ce n'eſt pas, ajoutoit ailleurs ce grand Apôtre, écrivant à ceux de Corinthe, que je ſois obligé d'en uſer ainſi ; car ne ſuis-je pas libre, & ne m'employant que pour vous, ne m'êtes-vous pas redevables de tout ce qui me manque ? n'ai-je pas le même droit que les autres, de vivre de vos aumônes & de recevoir ce tribut & cette reconnoiſſance de votre foi ? n'eſt-il pas juſte que celui qui plante la vigne, en mange des fruits, & que celui qui ſert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel ? mais pour moi je n'ai point voulu me ſervir de ce pouvoir, ayant mieux aimé ſouffrir des incommodités extérieures, que d'aporter tant ſoit peu d'obſtacle à l'Evangile de J. C. Tout ceci, ce ſont ſes paroles. Car c'eſt en quoi, pourſuivoit-il, conſiſte ma gloire, & malheur à moi ſi je la perds jamais. Encore une fois, Chrétiens, ce renoncement ſi généreux & ſi abſolu, c'eſt ce qui rendoit ſi vénérable le miniſtère de S. Paul : avec cela il parloit hardiment & ſans crainte, il reprochoit, il menaçoit, il faiſoit trembler le vice, ne l'épargnant & ne le reſpectant dans quelque condition que ce fût. Car que ne peut un homme qui ne prétend rien, & qui eſt détaché de tout intérêt, quand il porte la parole & les ordres de Dieu ? S'il eût été d'humeur à faire valoir ſes droits & à les diſputer ſans en rien rabattre, on n'eût eu que

du mépris pour ſon zèle : & s'il ſe fût propoſé une fortune & un établiſſement, il eût lui-même ménagé ſon zèle, c'eſt-à-dire qu'il l'eût corrompu par de lâches complaiſances. Car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu, timide, foible, eſclave des reſpects humains, n'eſt-ce pas l'intérêt ? ce qui fait qu'on la déguiſe, & qu'on trouve le ſécret de l'accommoder aux paſſions des hommes, n'eſt-ce pas l'intérêt ? ce qui la retient captive dans l'injuſtice, & ce qui empêche que la vérité ne ſoit écoutée dans le monde, n'eſt-ce pas l'intérêt ? Mais parce que S. Paul avoit triomphé de cet intérêt, & la parole de Dieu & la vérité remportoient dans ſa perſonne de continuelles victoires.

Je dis plus, & c'eſt une ſeconde règle : Ce grand Saint conçut qu'il y avoit encore un autre intérêt ſécret, d'autant plus dangereux qu'il étoit plus ſubtil & plus délicat. Car Dieu lui fit voir en eſprit un certain genre d'Apôtres, qui par le plus funeſte de tous les abus, au lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profeſſion, ſe ſerviroient de leur profeſſion pour s'honorer eux-mêmes ; qui au lieu de prêcher J. C. ſe prêcheroient eux-mêmes ; qui au lieu d'attirer les ames à Dieu, ſe les attireroient à eux-mêmes : c'eſt-à-dire qui au lieu de faire que Dieu régnât en elles, entreprendroient eux-mêmes de régner ſur elles ; qui ſe propoſeroient en elles un fonds de domination, de juriſdiction, d'empire, & bien d'autres avantages, dont, comme parle S. Grégoire Pape, le miniſtre ſeroit glorifié, mais le miniſtère détruit. Que fit S. Paul ? Il eut horreur de tout cela, & par

un effet de cette fidélité qui fut en lui ſans exemple, il ſépara l'honneur de l'Evangile du ſien ; il ne confondit point l'un avec l'autre ; il conſidéra le ſien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus déſormais en vûe que celui de l'Evangile. Comme il avoit déclaré aux fidéles, qu'il ne cherchoit point leurs biens, mais leurs perſonnes, *Non quæro quæ veſtra ſunt, ſed vos* ; auſſi proteſta-t'il qu'il ne ſe prêchoit point ſoi-même, mais uniquement Jeſus-Chriſt : *Non noſmetipſos prædicamus, ſed Jeſum Chriſtum.* Et parce qu'il eſt aiſé de le dire, & que la difficulté eſt de ſe défendre de ſoi-même dans une matière auſſi ſujette aux illuſions de la vanité que celle-là, il le dit enſorte qu'il en donna les preuves les plus ſenſibles. Car, prenez garde, Chrétiens, s'il vous plaît : pour cela, lui qui étoit naturellement éloquent, il n'uſa jamais dans le miniſtère de la prédication, ni de diſcours élevés, ni d'aucun ornément des ſciences humaines, comme il l'auroit pu faire avec ſuccès, pourquoi ? de peur que l'Evangile de la croix n'en fût affoibli, *Ut non evacuetur crux Chriſti.* Un autre que lui ſe ſeroit prévalu de ſon talent ; & au hazard du véritable & ſolide bien de la converſion des cœurs, auroit fait valoir ce qu'il ſçavoit & ce qu'il pouvoit : mais ç'auroit été au détriment de la parole de Dieu & de ſa grace, & c'eſt de quoi S. Paul étoit incapable. Pour cela il eut toujours une averſion ſincére pour tous les vains aplaudiſſemens des hommes, dont les emplois éclatans, comme étoit le ſien, ſont ordinairement ſuivis. Hé ! que faites-vous, diſoit-il aux Lycaoniens, qui

2. Cor. c. 2.
2. Cor. c. 4.
1. Cor. c. 1.

étoient idolâtres de lui, & qui ſe préparoient à lui rendre des honneurs extraordinaires; que faites-vous ? ne ſçavez-vous pas que nous ſommes comme vous des hommes mortels, pécheurs, ſujets aux mêmes infirmités ? Si Dieu a voulu ſe ſervir de nous pour vous enſeigner la voie du ciel, & s'il a voulu autoriſer ſa parole par des prodiges & des miracles, eſt-il juſte que la gloire nous en revienne ? faut-il que par une fauſſe bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les uſurpateurs d'une gloire qui ne nous eſt point dûe ? Pour cela il ne ſouffrit jamais que ſous ombre d'eſtime & de confiance, on s'attachât à lui perſonnellement; choſe d'ailleurs ſi engageante, & à laquelle les hommes les plus ſpirituels à peine peuvent-ils s'empêcher d'être ſenſibles : & parce qu'il s'étoit formé dans Corinthe un parti de Chrétiens, qui ſe déclaroient pour lui, qui reconnoiſſoient ne devoir qu'à lui tout ce qu'ils étoient ſelon Dieu, & qui ſe détachant en quelque ſorte des autres Apôtres, diſoient, nous ſommes
1. Cor. 1. 1. les diſciples de Paul, *Ego ſum Pauli*; il les en reprit. Hé quoi, mes Frères, leur remontroit-il, eſt-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? eſt-ce au nom de Paul que vous avez reçu le baptême ? qu'eſt-ce que ce Paul que vous vantez tant ? c'eſt un inſtrument foible & inutile de celui en qui vous avez cru. Pourquoi donc me regarder autrement, & pourquoi vous partager, en diſant que vous êtes à moi, au lieu de penſer à vous réunir tous comme apartenans tous à Dieu; O merveille, s'écrie S. Chryſoſtome ! un homme ému d'une véritable indignation, parce qu'on a du zèle

pour ſa perſonne ; un homme affligé de ce que l'on eſt trop à lui, parce qu'il craint que l'on en ſoit moins à Jeſus-Chriſt ! Ah, grand Saint, c'eſt ce qui s'apelle travailler pour la gloire de ſon miniſtère : c'eſt ainſi que vous avez donné crédit à l'Evangile, & c'eſt pour cela que la grace que vous diſpenſiez n'a rien perdu entre vos mains de ſon efficace. Dans les nôtres elle la perd tous les jours. Parce que nous nous cherchons nous-mêmes, nous nous trouvons miſérablement nous-mêmes, & en nous trouvant, nous devenons la honte & l'opprobre de cette grace. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opére rien par nous ; le monde nous aplaudit, mais le monde ne ſe convertit pas ; nous établiſſons notre réputation, mais nous n'établiſſons pas l'empire de Dieu : pourquoi ? parce que nous n'avons rien moins que ce zèle d'honorer le miniſtère que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, Chrétiens, une preuve encore plus ſolide & plus convaincante de celui qu'avoit S. Paul ? oubliez le reſte, & apliquez-vous à ceci. C'eſt qu'il étoit auſſi zélé pour ſon miniſtère exercé par d'autres, que par lui-même ; troiſième régle : c'eſt que le bien des ames & l'avancement de chriſtianiſme lui étoit également cher, ſoit qu'il le vît procuré par d'autres, ſoit qu'il le procurât lui-même : c'eſt qu'il ſe ſoucioit peu par qui J. C. fût annoncé, pourvu qu'il fût annoncé : juſques-là, ô admirable & divine leçon, ſi elle étoit bien entendue, juſques-là que quelques-uns prêchant par un eſprit d'émulation & de jalouſie contre lui (car dès-lors, Chrétiens, on voyoit des conten-

tions entre les miniſtres de l'Evangile ; & c'eſt une ſimplicité & une erreur de regarder ce ſcandale comme un ſcandale de notre ſiécle, puiſqu'il eſt auſſi ancien que l'Egliſe, & que Dieu pour notre inſtruction l'a permis dans tous les tems) juſques-là, dis-je, que quelques-uns prêchant J. C. par jalouſie contre lui, & dans le deſſein, comme il parle lui-même, d'ajouter de nouvelles traverſes à celles qu'il avoit déja éprouvées, *Exiſtimantes preſſuram ſe ſuſcitare vinculis meis*, il ne laiſſoit pas de s'en réjouir, *in hoc gaudeo, ſed & gaudebo* ; touché d'une part de la malignité de leur intention, & ravi de l'autre de ce que l'Evangile profitoit de cette malignité : car que m'importe, diſoit-il, qu'il ſoit publié par ceux-ci ou par ceux-là, qu'il le ſoit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le ſoit à ma confuſion ou à ma gloire, pourvu qu'il le ſoit véritablement ? Or parler ainſi & être diſpoſé de même, c'eſt faire honneur à ſon miniſtère, & non pas à ſoi : car de n'eſtimer le bien que quand il ſe fait par nous, de ne le goûter qu'autant qu'il a de raport à nous, de ne pouvoir ſuporter que les autres ſoient plus employés que nous dans les intérêts de Dieu, d'avoir peine à ſouffrir qu'ils le ſoient autant, de ſouhaiter peut-être qu'ils ne le fuſſent point du tout ; & enſuite diminuer leurs ſuccès ſans prendre garde que ce ſont les ſuccès de l'Evangile, & amplifier les nôtres comme s'ils étoient les fruits de notre induſtrie : qu'eſt-ce que tout cela, Chrétiens, ſinon uſurper l'honneur de ſon miniſtère, & le dérober à Dieu ?

Philip. 1. 18.

Je ſerois infini ſi je m'étendois ſur les autres

régles que S. Paul ſe propoſa & qu'il obſerva. Ah ! mes Frères, dit S. Grégoire Pape, que ce grand Apôtre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui croient ne pouvoir ſoutenir leur miniſtère que par le faſte du monde, que par l'affectation de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une ſomptuoſité ſuperflue, que par les diſputes éternelles ſur les preſſéances, ſur les prérogatives, ſur la dignité : en un mot, que par toutes les choſes dont l'ambition des hommes s'entête & s'occupe. Non, non, S. Paul n'en jugea pas ainſi : il prit pour maxime ce que l'eſprit de Dieu, qui eſt l'eſprit de la vraie ſageſſe, lui avoit enſeigné, que ni ſon miniſtère ni tout autre ne ſeroient jamais moins honorés que par-là ; & que s'ils le devoient être, c'étoit par une conduite irréprochable & exemte de blâme, par une vie qui ne fût point ſujette à rougir, qui ne craignît point la lumière du jour, qui fût à l'épreuve de toutes les cenſures ; par une réputation qui n'eût rien de ſuſpect ni d'équivoque, & que le libertinage même reſpectât. Maxime qu'il avoit à cœur par-deſſus tout, & qu'il inſpiroit à ſes diſciples, leur diſant ſans ceſſe : mes Frères, comportons-nous comme des miniſtres de Dieu ; rendons-nous recommandables par la pureté de notre doctrine, par l'intégrité de nos mœurs, par la douceur de notre charité, par les armes de la juſtice ; que nos entretiens ſoient religieux & nos actions exemplaires, & pourquoi ? ah, mes chers diſciples, ajoûtoit-il, afin que la parole de notre Dieu ne ſoit point expoſée aux blaſphêmes des hommes, & afin que notre miniſ-

a Cor. c. 6. tère ne ſoit point déshonoré, *Ut non vituperetur miniſterium noſtrum.* Cela ſeul le faiſoit agir; cela ſeul étoit en lui comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquoit. Cette ferveur ſans indiſcrétion, & cette prudence ſans ménagement; cette humilité de cœur ſans baſſeſſe, & cette grandeur d'ame ſans orgueil; ce mépris du monde ſans arrogance, & ce zèle pour le monde ſans attache; cette tendreſſe envers les pécheurs, jointe à cette ſévérité envers le péché; cette exactitude de diſcipline, accompagnée de cette ſage condeſcendance; cette ſcience de ſe modérer dans la proſpérité, & de ſe ſoutenir dans l'adverſité: voilà ce qui faiſoit S. Paul un homme reſpectable, & ce qui combloit d'honneur ſon miniſtère.

Arrêtons-nous-là, Chrétiens; car voilà au même-tems notre modéle & notre exemple: c'eſt ainſi que nous devons, chacun dans notre condition, honorer le miniſtère où il a plu à Dieu de nous apeller. Ayons-y le même déſintéreſſement que S. Paul. Dès que nous ne penſerons point à nous-mêmes, nous nous préſerverons de mille fautes, qui aviliſſent les plus ſaints emplois, en aviliſſant les miniſtres qui en ſont chargés; nous ſerons exacts, réguliers, droits, équitables, vigilans, & l'on en ſera édifié: mais au contraire, dès que nous aurons des vûes intéreſſées, toute notre conduite s'en reſſentira: nous aurons beau vouloir cacher cet intérêt, le monde le remarquera bientôt, & nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croira pas. Travaillons à faire le bien pour le bien même, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du

prochain, ſelon l'eſprit & la fin de notre état. Car ſouvent on fait le bien pour ſoi-même : on le fait, parce qu'on ſe met par-là dans une certaine eſtime ; on le fait, parce qu'on s'acquiert par-là un certain crédit ; on le fait, parce que le monde le verra & qu'il en parlera. De là tant de foibleſſes humiliantes que nous découvrons dans des gens que leur âge, leur expérience, leur mérite en devroient pleinement dégager. S'ils en portoient toute la honte, & qu'elle ne retombât point ſur leur miniſtère, le mal ſeroit moins à craindre ; mais de ces exemples, quelles conſéquences ne tire-t'on pas contre les plus ſaintes profeſſions & les dignités les plus ſacrées ? Je ſçais que pour ce déſintéreſſement parfait que demande le vrai zèle, il faut beaucoup prendre ſur ſoi : mais quand il faudroit même s'immoler pour ſon miniſtère, n'eſt-ce pas le devoir d'un ſerviteur fidèle ? c'eſt ce que S. Paul a fait, comme je vais vous le montrer dans la troiſième Partie.

III. PART.

C'Eſt une belle idée qu'a eu Tertullien, en parlant du Sauveur du monde, quand il dit que cet Homme-Dieu n'a pas ſeulement été immolé ſur la croix, mais qu'il a commencé à être victime dès le moment qu'il s'eſt fait homme. Une hoſtie deſtinée pour expier le péché, mais une hoſtie vivante & mourante, dont le ſacrifice n'a jamais été interrompu, voilà ce que c'eſt que Jeſus-Chriſt. Permettez-moi, Chrétiens, en gardant les proportions requiſes, d'apliquer ceci à l'Apôtre S. Paul : il s'eſt ſacrifié pour ſon miniſtère, c'eſt-à-dire pour le ſalut de ſes frères

& pour la gloire de l'Evangile ; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'arrêt de Néron, & qu'il n'ait offert à Dieu ce ſacrifice de lui-même, que quand il verſa ſon ſang dans Rome pour la confeſſion de ſa foi ; ce n'eſt point là de quoi je prétends parler. Dès l'inſtant de ſa vocation à l'Apoſtolat, il ſe regarda comme la victime de ſon Apoſtolat même, & il le fut en effet : car je trouve qu'il commença dès-lors deux grands ſacrifices, qui ont duré autant que ſa vie ; l'un de patience, & l'autre de pénitence : l'un de patience, par lequel il ſe dévoua aux perſécutions des hommes pour le nom de ſon Dieu ; & l'autre de pénitence, par lequel lui-même touché du zèle que la charité lui inſpiroit de ſatisfaire pour les hommes, il devint ſon propre perſécuteur : l'un & l'autre conſommé par un troiſième & dernier ſacrifice, qui a été celui de ſon bienheureux martyre & de ſa glorieuſe mort. De ſorte que l'on peut dire de lui pour couronnement de ſon éloge, qu'il a été immolé auſſi-tôt qu'appellé ; & qu'au moment qu'il s'eſt vu Apôtre, il a paru devant Dieu en qualité d'hoſtie : voilà la véritable idée de S. Paul.

Non, Chrétiens, jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un ſacrifice de patience ſi continuel & ſi héroïque que ce grand Saint. A peine, s'il m'eſt permis de parler ainſi, eut-il levé l'étendart de l'Evangile, que tout l'univers ſembla conſpirer contre lui. Dès-là il n'y eut plus pour lui que des trahiſons ſur la terre, que des naufrages ſur la mer, que des empriſonnemens dans les villes, que des embûches dans les lieux écartés. Tout ce

que la malice de l'envie, & tout ce que l'animosité de la haine peuvent susciter d'adversités & de misères, il l'éprouva dans sa personne. Ceux de sa nation se firent un point de religion d'être ses ennemis les plus cruels : les Gentils l'accablerent d'outrages ; parmi les Chrétiens même, qu'il avoit engendrés en J. C. il trouva de faux frères & de faux Apôtres : tous les jours exposé aux insultes des séditions populaires, tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantôt fouetté comme un esclave, tantôt lapidé comme un sacrilége & comme un blasphémateur. Combien de travaux ! combien de voyages ! combien de bannissemens ! Si c'étoit un autre que lui-même qui en fît le détail, nous croirions qu'il y a de l'exagération ; mais nous sçavons, dit l'abbé Rupert, que le S. esprit dont S. Paul a été l'organe, est éloquent sans rien amplifier : c'est S. Paul lui-même qui malgré toutes les resistances de son humilité, a été obligé de rendre compte à l'Eglise de ce qu'il avoit souffert : il en a fait excuse aux fidéles, il les a priés de suporter en cela son imprudence, il a semblé même s'accuser tout le premier de vaine gloire & d'ostentation ; & par-là, dit S. Jérôme, il a bien montré qu'il n'avoit pas besoin de s'en justifier. Mais enfin il l'a reconnu ; & forcé par l'esprit de Dieu qui le faisoit parler, il en a pris le ciel à temoin, qu'aucun des Apôtres n'avoit été si persécuté ni si maltraité que lui ; ils sont plus grands que moi, disoit-il aux Corinthiens ; mais ce Dieu de gloire qui est l'auteur de ma destinée, a voulu que j'eusse plus à endurer qu'eux, que je fusse plus souvent dans les chaînes, que je

couruſſe & que j'eſſuyaſſe plus de dangers de mort, que je me trouvaſſe réduit plus communément aux rigueurs extrêmes de la faim & de la ſoif, & pourquoi tout cela ? Ah ! Chrétiens, ne vous l'ai-je pas dit, & cet homme apoſtolique n'avoue-t'il pas que c'étoit uniquement pour les intérêts de ſon maître ? Il avoit fait la guerre à J. C. & J. C. dit S. Auguſtin, lui faiſoit la guerre à ſon tour, ou plutôt il faiſoit à J. C. une eſpèce de réparation, acceptant de lui perſécution pour perſécution, captivité pour captivité, ſuplice pour ſuplice : car il ſe ſouvenoit toujours d'être ce Saül qui avoit été le fléau de l'Egliſe ; & voilà pourquoi il ſe croyoit obligé par un devoir indiſpenſable, de ſouffrir pour ſon Dieu les mêmes choſes qu'il avoit fait ſouffrir à ſon Dieu : il étoit reſponſable à ſon Dieu de la converſion d'une infinité de peuples, & il ne pouvoit pas retirer ces peuples de l'infidélité, qu'il ne lui en coûtât des afflictions & des croix : c'eſt pour cela que les croix lui étoient ſi chéres & ſi précieuſes, parce qu'elles lui gagnoient des ames, & des ames prédeſtinées pour leſquelles il s'eſtimoit heureux de pouvoir endurer tout : *Ideo omnia ſuſtineo propter electos.* Remarquez ce mot, Chrétiens ; *propter electos* : car pour lui-même, reprend admirablement S. Chryſoſtome, il auroit été chéri, honoré, reſpecté de tout le monde ; mais pour les élus, il devoit être haï, mépriſé, calomnié, puiſqu'il ne pouvoit pas autrement être le coopérateur de leur ſalut, & c'eſt ce qui ſoutenoit l'ardeur de ſon courage. Je m'en vais à Jéruſalem, diſoit-il, & je ne ſçais ce qui m'y doit arriver, ſinon que dans toutes les villes où je paſſe, l'eſprit de

Tim. c. 2.

Dieu me fait connoître que des tribulations & des chaînes m'y ſont préparées ? mais je ne crains rien de toutes ces choſes, & ma vie ne m'eſt pas plus conſidérable que moi-même, pourvu que j'acheve ma courſe, & que je m'acquitte du miniſtère que j'ai reçu du Seigneur : *Dùmmodò conſummem curſum meum, & miniſterium verbi quod accepi à Domino Jeſu.* Act. c. 20.

Que répondez-vous à cela, homme du ſiécle, eſprits lâches & mondains, qui dans les emplois dont la Providence vous a chargés, & même dans ceux qui vous attachent auſſi-bien que S. Paul au ſervice des autels, cherchez vos aiſes & votre repos ? Venez, venez vous confronter aujourdhui avec cet Apôtre ; & dans l'oppoſition que vous découvrirez entre vous & lui, aprenez ce que vous devez être, & confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. S. Paul s'eſt immolé pour ſon miniſtère, & vous vous épargnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous avez à ſoutenir devant Dieu. Conſultez-vous un peu ſur ce point : je ſçais que l'amour-propre ne manque pas de vous impoſer & de vous faire croire par ſes artifices, que l'on doit être content de vous, comme vous l'êtes de vous-mêmes : mais entrons dans le détail, & dites-moi : ces ménagemens de votre perſonne ſi étudiés & ſi affectés, ce refus d'un travail néceſſaire & que vous devez au public ; cette horreur de l'aſſiduité que vous traitez d'eſclave & de ſervitude ; cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup & de vous apliquer peu, au lieu de ſuivre l'ordre de Dieu, qui ſeroit de vous divertir peu pour vous

apliquer beaucoup ; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger ſur autrui des ſoins les plus perſonnels, & dont vous devez uniquement répondre ; cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuſes, même les plus indiſpenſables, qui ſont attachées à votre état ; cette peine à être où il faut que vous ſoyez ; & cette diſpoſition à être volontiers où il faut que vous ne ſoyez pas ; cette ſuite des affaires qui vous ſont importunes & incommodes, quoique Dieu ne vous ai fait, ce que vous êtes, que pour en être incommodés & importunés ; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la vérité, ni pour la juſtice ; cette crainte de vous expoſer & de vous perdre dans des occaſions où Dieu demande que vous vous expoſiez & que vous vous perdiez ; en un mot, ce ſécret que le monde vous a apris & que vous pratiquez ſi bien, de ne prendre de votre condition que le doux & l'honorable, & d'en laiſſer le pénible & le rigoureux : ce n'eſt pas tout ; cette indifférence pour cent choſes, où il faudroit que vous euſſiez de ſaintes inquiétudes ; cette froideur à la vûe des ſcandales qui devroient enflammer votre zéle, & au contraire cette impatience & cette chaleur ſur les moindres défauts dont votre délicateſſe ſe trouve bleſſée ; cette ſenſibilité à vous offenſer de tout, & à ne pouvoir rien ſuporter dans une place qui vous oblige à tout ſuporter & à ne vous offenſer de rien ; ces plaintes & ces éclats dans les traverſes & dans les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié & incirconcis ; tout cela convient-il à un hom-

me qui, dans quelque genre de vie que ce ſoit, veut être, à l'exemple de S. Paul, un miniſtre fidéle ? & puiſque pour être tel, il faut ſe réſoudre à être une victime, tout cela s'accorde-t'il avec l'état d'une victime ! Si S. Paul en avoit uſé de la ſorte, auroit-il été Apôtre de J. C. auroit-il glorifié Dieu au point qu'il a fait ? auroit-il ſauvé ce grand nombre d'ames ? ſe ſeroit-il fait tout à tous, pour avoir part à la rédemption de tous ? Nous nous flattons qu'il ne faut pas nous prodiguer, & que l'intérêt même de nos miniſtères demande que nous nous conſervions ; & parce que nous ſommes en ceci les juges du plus ou du moins, nous abuſons de ce prétexte, pour porter les choſes juſques à un excès d'amour & d'indulgences envers nous-mêmes. Mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous oposera l'exemple de S. Paul ? ſa conſervation n'étoit-elle pas auſſi importante que la nôtre ? ſommes-nous plus dignes d'être épargnés que lui ? étoit-il moins néceſſaire à Dieu que nous ? Ah ! grand Saint, que vous ſerez un témoin rédoutable pour nous dans le jugement de Dieu.

Mais concluons : une vie auſſi perſécutée & auſſi accablée de fatigues que celle-là, n'étoit-ce pas une aſſez grande pénitence ? S'il reſtoit des forces à S. Paul, devoit-il les épuiſer par des mortifications volontaires ? pouvoit-il conſpirer lui-même à ruiner une ſanté ſi précieuſe à l'Evangile ? & quelque amour qu'il eût pour la croix, ne devoit-il pas ſe contenter de celles que Dieu lui envoyoit, puiſqu'elles ſuffiſoient déjà pour le faire vivre dans un état continuel de mort ?

C'eſt ainſi, Chrétiens, que raiſonne l'eſprit du monde, & c'eſt ainſi que nous nous aveuglons encore tous les jours: ne ſouffrir que ce que nous ne pouvons éviter, & n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette ſévérité que l'Evangile nous recommande, ſous ombre que la Providence nous envoie aſſez elle-même de ſouffrances & de croix, voilà notre maxime. Mais S. Paul n'en jugeoit pas de la ſorte? non, ce n'étoit point aſſez pour lui que d'être perſécuté, s'il ne ſe perſécutoit lui-même; ce n'étoit point aſſez d'être haï, s'il ne ſe haiſſoit lui-même; ce n'étoit point aſſez d'être mortifié, s'il ne ſe mortifioit lui-même: il voudroit avoir part à la gloire du Sacerdoce de J. C. & être tout enſemble le prêtre & la victime de ſon holocauſte. Que fait-il donc? à ce ſacrifice héroïque de patience, il en joint un autre de pénitence: châtiant tous les jours ſon corps, le réduiſant en ſervitude, lui faiſant porter continuellement la mortification de J. C. accompliſſant dans ſa chair ce qui manquoit aux ſouffrances de Jeſus; & pourquoi? Ah! Chrétiens, je finis, mais en finiſſant je tremble, & pour moi qui vous parle, & pour vous qui m'écoutez. S. Paul châtie ſon corps, parce qu'il craint qu'étant Apôtre & prêchant aux autres, il ne devienne un réprouvé; & il accomplit dans ſa chair ce qui manquoit aux ſouffrances de J. C. non point ſeulement pour ſoi, mais pour tout le corps de l'Egliſe: *Pro corpore ejus quod eſt Eccleſia*, c'eſt-à-dire, pour ſon miniſtére qui l'engage à procurer auprès de Dieu le ſalut de tous les hommes. Penſées terribles, qui devroient être le ſujet éter-

Coloſſ. c. 1.

nel de nos conſidérations : car qu'eſt-ce que ceci, devons-nous nous dire à nous-mêmes ? S. Paul a fait de ſon corps une victime de pénitence, de peur d'être réprouvé ; cet homme confirmé en grace, cet homme à qui ſa conſcience ne reprochoit rien, cet homme ravi juſqu'au troiſième ciel, cet homme ſi parfaitement attaché à Dieu, croyoit qu'il lui étoit néceſſaire pour ne pas tomber dans le malheur de la réprobation, de traiter durement ſon corps : & moi qui ſuis un pécheur, moi ſujet à toutes ſortes de paſſions, je ménagerai le mien, je le ferai vivre dans les délices, je lui accorderai tout ; bien-loin de le réduire en ſervitude, je me ferai ſon eſclave ; je ne penſerai qu'à le bien nourrir, qu'à le vêtir mollement, qu'à lui donner toutes ſes aiſes ? Et avec cela je vivrai ſans aucune crainte pour mon ſalut, ſans remords & ſans ſcrupule? & avec cela je me perſuaderai que je puis aimer Dieu, & que je l'aime en effet ? & avec cela je croirai pouvoir être reçu au nombre des enfans & des élus de Dieu? Non, non, mon Dieu, c'eſt une erreur & une erreur auſſi pernicieuſe qu'injuſte, dans laquelle j'ai vécu juſques à préſent, mais dont je me détrompe aujourdhui. Quand mille autres raiſons ne m'en feroient pas connoître la fauſſeté, il ne faudroit que l'exemple de S. Paul. Car enfin, Chrétiens, S. Paul n'étoit pas un eſprit foible ; il étoit auſſi bien inſtruit que nous des jugemens de Dieu, il ſçavoit auſſi bien que nous quel eſt le tempérament de l'homme : je n'aurai donc plus de confiance, qu'autant que je pratiquerai comme lui la pénitence.

Ce n'eſt pas tout : S. Paul a châtié ſon corps & l'a ſacrifié, non pas ſeulement pour ſoi-même, mais pour l'Egliſe & pour les fidéles, parce que ſon miniſtère l'engageoit à procurer par ſes ſouffrances le ſalut de ſes frères : il eſt donc juſte que dans mon emploi, dans ma charge, dans ma profeſſion, je ſacrifie moi-même mes forces, ma ſanté, ma vie, pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes ſoins & dont il me demandera compte. O ! ſi nous étions convaincus, comme S. Paul, de cette importante vérité, quel changement verroit-on dans toutes les conditions du monde ! avec quelle aſſiduité en rempliroit-on les devoirs ! avec quel courage en porteroit-on toutes les peines ! Quel ordre régneroit ſur la terre, & combien Dieu ſeroit-il glorifié dans tous les états ! Pour cela, grand Apôtre, vous que l'Egliſe nous propoſe pour modéle, faites-nous part de ce zéle ardent, de ce zéle conſtant, de ce zéle infatigable qui vous a ſoutenu, qui vous a embraſé, qui vous a conſumé. La gloire dont vous jouiſſez, bien-loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier & que l'allumer davantage. Exercez-le encore ſur nous ; & que l'effet de ce zéle ſoit de réveiller le nôtre, & de nous aprendre à travailler comme vous, pour être récompenſés comme vous dans l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

TABLE DES SERMONS,

Avec l'abrégé de chaque Sermon.

Sermon pour la Fête de Saint André. *page* 1.

SUJET. *Jesus marchant le long de la mer de Galilée, aperçut deux frères, l'un Simon, apellé Pierre, & l'autre André: il leur dit, ſuivez-moi.* Dire à ces deux frères, ſuivez-moi, c'étoit les apeller à la croix. Auſſi tous deux moururent-ils ſur la croix; mais avec cette différence que Pierre la craignit, & qu'André l'aima. Amour de la croix dont il nous a donné le plus bel exemple: c'eſt le ſujet de ce diſcours. page 1. *juſqu'à* 4.

DIVISION. S. André a aimé la croix, parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout ſon mérite & toute ſa gloire, ſçavoir l'accompliſſement de ſon apoſtolat & la conſommation de ſon Sacerdoce. En deux mots, la croix eſt la chaire où il a fait paroître tout le zéle d'un fervent prédicateur, 1. Partie. La croix eſt l'autel où, comme Prêtre & Pontife de la loi nouvelle, il a exercé dans toute la perfection poſſible, l'office de Sacrificateur, 2. Partie. p. 4. *juſqu'à* 6.

I. PARTIE. La croix eſt la chaire où S. André a fait paroître tout le zéle d'un fervent prédicateur. Les Apôtres furent envoyés

pour prêcher J. C. crucifié, & S. André ne s'eſt jamais mieux acquitté de cette fonction, que lorſqu'il a été lui-même attaché à la croix : pourquoi cela ? parce que c'eſt ſur la croix qu'il a prêché J. C. & ſa loi, 1. avec plus d'autorité & de grace ; 2. avec plus d'efficace & de conviction ; 3. avec plus de ſuccès & de fruit. p. 6. *juſqu'à* 8.

1. Avec plus d'autorité & de grace. Il eſt aiſé de prêcher la croix, quand on n'a rien à ſouffrir ; & quelque éloquent que ſoit un prédicateur, il ne lui convient guéres de porter les autres à une vie auſtére & mortifiée, lorſqu'il méne une vie tranquille & commode. Mais S. André a prêché la croix ſur la croix même. p. 8. *juſqu'à* 11.

2. Avec plus d'efficace & de conviction. On ne perſuade jamais mieux, que lorſqu'on fait mieux voir qu'on eſt perſuadé ſoi-même : or S. André pouvoit-il faire plus ſenſiblement connoître juſqu'à quel point il étoit perſuadé du mérite de la croix, qu'en voulant lui-même mourir ſur la croix. p. 11. *juſqu'à* 14.

3. Avec plus de ſuccès & de fruit. De là en effet tant de converſions que Dieu opéra par le miniſtère de S. André ; & c'eſt encore avec la grace divine, ce que doit opérer dans nous la force de ſon exemple. p. 14. *juſqu'à* 20.

II. PARTIE. La croix eſt l'autel où S. André, comme Prêtre & Pontife de la loi nouvelle, a exercé dans toute ſa perfection poſſible, l'office de Sacrificateur. Pouvoir préſenter à Dieu le ſacrifice du corps de J. C. & avoir pour cela dans le Chriſtianiſme un caractère particulier, c'eſt en quoi conſiſte l'eſſence du Sacerdoce de la loi de grace ;

mais joindre au ſacrifice adorable du corps de J. C. le ſacrifice de ſoi-même, & s'immoler ſoi-même à Dieu au même tems qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le ſalut du monde, c'eſt ce qui met le comble au Sacerdoce de la loi de grace, & ce qui lui donne ſa dernière perfection. Or voilà ce qu'a fait ſur la croix S. André. p. 10. 11.

Oui, il faut pour nous rendre dignes de Dieu que nous joignions ce ſacrifice de nous-mêmes au ſacrifice du corps de J. C. Ainſi S. Paul diſoit : j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux ſouffrances de mon Sauveur. Et comment l'accompliſſoit-il ? par l'auſtérité de ſa vie. C'eſt auſſi ce que nous voyons dans S. André : nous y voyons, dis-je, un Prêtre plein de religion, qui tous les jours de ſa vie ne manqua jamais d'immoler ſur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par ſa mort couronna ſon Sacerdoce en s'immolant lui-même. p. 11. *juſqu'à* 14.

Un Prêtre qui chaque jour ſacrifia l'Agneau de Dieu, comme il le témoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle inſtruction, & quel ſujet de confuſion pour ces miniſtres qui ne célébrent les divins myſtères que très-rarement ! p. 14. 16.

Un Prêtre qui couronna ſon Sacerdoce, en s'immolant lui-même ſur la croix. Après le refus qu'il a fait de ſacrifier aux idoles, on lui préſente la croix comme l'inſtrument de ſon ſuplice, & il l'embraſſe comme ſon plus précieux tréſor. p. 16. 18.

Faiſons de même à Dieu le ſacrifice de nos corps, & ſelon l'avis que nous donne S. Paul, offrons-les comme des hoſties vivantes & agréables. p. 18. *juſqu'à* 33.

Sermon pour la Fête de Saint François Xavier. *Pag.* 34.

SUJET. *Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'eſt pas raccourci, & qu'il peut encore ſauver ſon peuple.* Ce nouveau miracle, c'eſt S. François Xavier, ou plutôt ce ſont les merveilleux ſuccès de ſa prédication, d'où nous pouvons tirer une preuve ſenſible & toute récente de l'inconteſtable vérité de la foi qu'il a prêchée aux plus fières Puiſſances de l'Orient. p 34. *juſqu'à* 37.

DIVISION. De tous les miracles qui ſe ſont faits dans l'établiſſement de l'Egliſe Chrétienne, un des plus grands, c'eſt l'établiſſement de l'Egliſe même par le miniſtère des Apôtres. Or dans ces derniers ſiécles S. François Xavier a renouvellé ce miracle. En deux mots, Xavier pour la propagation de la foi, a fait, comme les Apôtres, des choſes infiniment au-deſſus de toutes les forces humaines, 1. Partie. Xavier, comme les Apôtres, a fait ces prodiges de zèle, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la ſageſſe humaine, 2. Partie. Voilà ce que nous devons apeller le miracle de l'Evangile. p. 37. *juſqu'à* 40.

I. PARTIE. François Xavier a fait comme les Apôtres, pour la propagation de la foi, des choſes infiniment au-deſſus de toutes les forces humaines. Il a converti tout un monde: examinons ce miracle. p. 40. 41.

Xavier eſt apellé par le Roi de Portugal pour

pour passer aux Indes. Il s'embarque à Lisbonne, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au Cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnoître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. Il paroît chez les Mores, fameux insulaires, & dans l'espace de quelques jours il réduit sous le joug de la loi chrétienne jusqu'à trente villes. Le Japon l'attend, il y va, & il y confond les faux prêtres des idoles, il y baptise les Rois, il y sanctifie les peuples, il y établit de nombreuses & de florissantes Eglises. p. 41. *jusqu'à* 50.

Or pour peu qu'on raisonne, & que l'on considére les circonstances de tous ces faits, ne doit-on pas les regarder comme autant de prodiges? Il est vrai que Luther & Calvin pervertissoient au même tems, & attiroient à eux l'occident & le septentrion: mais ces deux héréſiarques prêchoient une religion commode à la nature, & pour établir une telle religion, il ne falloit point de miracle, au lieu que Xavier prêchoit une loi contraire à tous les sentimens naturels. p. 50. 52.

Quelle gloire pour cet homme apostolique, quand au jugement de Dieu il produira les fruits de sa mission & de si heureuses conquêtes! Mais quel sujet de condamnation pour nous, qui profitons si peu des soins de tant de Prédicateurs & de la sainte parole qu'ils nous annoncent! p. 53. 56.

II. PARTIE. François Xavier, comme les Apôtres, a fait de si grandes choses pour la propagation de l'Evangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la

ſageſſe humaine. Comment ſe diſpoſa-t'il au miniſtère évangélique ? par un renoncement entier à tous les avantages du monde, ſurtout par cette victoire qu'il remporta ſur lui-même, à l'égard d'un malade dont l'infection & la pourriture auroient dû, ce ſemble, rebuter la plus héroïque vertu. p. 56. 60.

De là il devint inſenſible à tout, pour n'être ſenſible qu'aux impreſſions de la charité. Les hôpitaux devinrent pour lui une demeure ordinaire & agréable ; les nations les plus ſauvages ſe trouvoient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimoit juſqu'à leurs miſéres, & les peuples, témoins des ſecours qu'ils en recevoient dans les infirmités de leurs corps, lui abandonnoient la conduite de leurs ames. p. 60. 61.

Quels fonds employa-t'il dans l'exercice de ſon miniſtère ? point d'autres fonds pour lui qu'une extrême pauvreté. C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il parcourt les provinces & les royaumes. Mais n'étoit-ce pas avilir ſon caractère ? c'étoit plutôt le relever, & accréditer la loi qu'il publioit : car ce déſintéreſſement charmoit les infidéles, & leur faiſoit conclure qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans une religion qui élevoit ainſi les cœurs & les dégageoit de toutes les vûes terreſtres. p. 61. 63.

Par quelle voie pénétra-t'il juſques dans la capitale du Japon ? par celle de l'humilité, en ſe réduiſant à la vile condition de ſerviteur. A quoi s'apliquoit-il avec plus de zèle ? à enſeigner aux enfans les premiers principes de la doctrine chrétienne, ſe faiſant, pour ainſi dire, enfant comme eux. Or voilà le

miracle, que par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes les choſes & à ſoi-même, il ait fait ce que toute la politique du monde n'eût oſé entreprendre, & ce que jamais elle n'eût exécuté. p. 63. 66.

Il s'eſt vu comblé d'honneurs : cela eſt vrai ; mais c'eſt au même tems ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainſi reſpecté & honoré un pauvre. Il a fait des miracles : mais pourquoi Dieu lui mettoit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains ? parce que c'étoit un homme humble. p. 66. 68.

Bel exemple pour les prédicateurs & les miniſtres de l'Evangile. Qu'ils aient le zèle de Xavier, qu'ils meurent à eux-mêmes comme Xavier, qu'ils prennent comme Xavier cet eſprit d'anéantiſſement qui fut l'eſprit du Sauveur des hommes & l'eſprit de tous les Apôtres, alors ils ſeront des inſtrumens dignes de Dieu, il s'en ſervira pour l'avancement de ſa gloire & pour le ſalut du prochain. p. 68. 71.

Sermon pour la Fête de Saint Thomas Apôtre. *Pag.* 73.

SUJET. *Ne ſoyez point incrédule, mais ſoyez fidèle.* Dans l'exemple de S. Thomas, nous voyons tout enſemble le déſordre de l'incrédulité & le mérite de la foi. p. 73. 74.

DIVISION. On peut bien apliquer à ce ſaint Apôtre ces paroles du Pſeaume cent trente-huitième : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus* : ſa lumière eſt comme ſes ténébres, & ſes ténébres comme ſa lumière ; c'eſt-à-

dire, que son infidélité & sa foi considérées par raport à nous, nous peuvent être également utiles & salutaires. Son incrédulité sert à la justification de notre foi, 1. Partie. Sa foi est le remède de notre incrédulité, 2. Partie. Un Apôtre incrédule, qui par son incrédulité même nous aprend à être fidéles : un Apôtre plein de foi, qui par la confession de sa foi, nous empêche d'être incrédules. p. 75. *jusqu'à* 77.

I. PARTIE. L'incrédulité de Saint Thomas sert à la justification de notre foi. Justifier la foi par l'infidélité même, c'est oposer les égaremens & les désordres de l'infidélité à la sagesse & aux autres avantages de la foi. Or voilà à quoi nous sert l'incrédulité de Saint Thomas. Nous y remarquons quatre désordres oposés à quatre avantages de la foi : sçavoir, l'esprit de singularité, oposé à l'esprit universel de la foi ; la préoccupation du jugement, oposée à l'esprit droit de la foi ; l'opiniâtreté, oposée à l'esprit docile de la foi ; enfin la petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit, oposée à l'esprit supérieur de la foi. p. 77. 79.

1. Esprit de singularité. Saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, lorsque Jesus-Christ se fit voir à eux le huitième jour après sa résurrection : *Non erat cum eis quando venit Jesus.* Voilà le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : on veut se distinguer. Mais si dans tout autre sujet la singularité doit être suspecte ; combien plus, lorsqu'il s'agit de la foi, laquelle est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu & d'un même Seigneur ! le

premier avantage donc que nous avons, en croyant comme fidéles, c'eſt de croire ce que croit avec nous toute l'Egliſe de Dieu. p. 79. *juſqu'à* 85.

2. Préoccupation du jugement. Saint Thomas, prévenu de ſa penſée ſans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Autre principe de l'incrédulité : on ſe prévient contre la foi. Dieu veut bien qu'en matière même de foi nous nous inſtruiſions des choſes, mais il veut auſſi que nous faſſions cet examen ſans prévention ; & voilà le ſecond avantage de la foi, de nous dégager par une ſainte & ſage ſimplicité de tous préjugés. p. 85. *juſqu'à* 89.

3. Opiniâtreté. Tout portoit S. Thomas à croire la réſurrection de Jeſus-Chriſt ; mais il s'obſtina dans ſon erreur. Troiſième principe de l'incrédulité. On ſe fait une fauſſe gloire de ne point revenir de ſon ſentiment : force d'eſprit mal entendue. Le fidéle, par un troiſième avantage, trouve dans ſa docilité la vraie force, qui conſiſte à ſe ſoumettre & à ſe captiver. p. 89. 91.

4. Petiteſſe d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit. Saint Thomas dit, ſi je ne vois les marques des cloux dont les mains de Jeſus-Chriſt ont été percées, je ne croirai point qu'il ſoit reſſuſcité : *Niſi videro, non credam.* Quatrième principe de l'incrédulité : on veut juger de tout par les ſens, comme ſi les ſens étoient juges compétens des myſtères de Dieu, & qu'ils ne fuſſent pas ſujets à mille illuſions. Mais la foi nous éleve au-deſſus des ſens, & nous fait ainſi pénétrer juſques dans les ſecrets de Dieu les plus cachés ;

quatrième & dernier avantage : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* p. 91. 94.

II. Partie. La foi de Saint Thomas est le reméde de notre incrédulité. Distinguons trois états où la foi de cet Apôtre peut être considérée : le premier où il l'a professée hautement ; le second, où il l'a prêchée apostoliquement ; le troisième, où il l'a consommée saintement. Or dans ces trois états la foi de ce grand Saint sert à guérir notre infidélité. p. 95. 96.

1. Il l'a professée hautement, lorsqu'il reconnut Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or puisque Saint Thomas a cru, nous devons croire. Car ce n'est point par foiblesse qu'il a cru, ce n'est point par légéreté, ce n'est point par une aveugle déférence au sentiment & au raport des autres : il ne fut que trop éloigné de telles dispositions. C'est donc par la seule évidence de la vérité ; & qui ne croiroit pas au témoignage d'un homme obligé de se rendre à la seule force de la vérité qu'il combattoit ? Ainsi Saint Paul convainquoit-il les Juifs par son propre exemple. Mais non-seulement la foi de Saint Thomas est un argument qui nous convainc ; c'est encore une leçon qui nous instruit : de quoi ? du point le plus essentiel de la religion, qui est la divinité de Jesus-Christ. Vous êtes, lui dit-il, mon Seigneur & mon Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* p. 96. 101.

2. Il l'a prêchée apostoliquement, jusques dans la région la plus intérieure de l'Inde où il a soumis à l'Evangile des millions d'infidéles. Or ce succès de l'Evangile a toujours été considéré des Pères, comme une des plus

incontestables preuves de notre foi. Du reste nous croyons les mêmes vérités qu'il prêchoit : heureux si nous en faisons les régles de notre vie. p. 102. 104.

3. Il l'a saintement consommée par son martyre. Il a signé de son sang le témoignage qu'il rendoit en faveur de la foi. Quelle conviction pour nous ! mais en même-tems quelle instruction ! Est-ce ainsi que nous sommes disposés à défendre notre foi ? Du moins l'honorons-nous & la soutenons-nous par notre vie ? p. 104. 109.

Sermon pour la Fête de Saint Etienne. *Page* 110.

SUJET. *Etienne plein de grace & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple.* Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons à considérer, & autant qu'il nous est possible, à imiter dans la personne du glorieux martyr Saint Etienne. p. 110. 111.

DIVISION. Etienne a été plein de grace dans l'accompliſſement de son ministère, & cela seul est un miracle de sainteté dont Dieu s'est servi pour commencer à former les mœurs du christianisme naissant. 1. Partie. Etienne a été plein de force dans la consommation de son martyre, & cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganisme, 2. Partie. p. 111. *jusqu'à* 113.

I. PARTIE. Etienne plein de grace dans

l'accompliſſement de ſon miniſtère. Il étoit Diacre & même le premier des Diacres de l'Egliſe. Charge honorable, mais qui l'engageoit à deux choſes : l'une d'adminiſtrer les biens de l'Egliſe, dont il étoit par office le diſpenſateur ; l'autre de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, ſe conſacroient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la ſainteté même trouvoit des riſques à courir ; mais où Dieu vouloit que S. Etienne, par ſa probité & par ſa ſageſſe, ſervît d'exemple à tous les ſiécles futurs. p. 111. 114.

1. Comme diſpenſateur des biens de l'Egliſe, Etienne étoit reſponſable de ſa conduite à Dieu & aux hommes : première épreuve de ſa vertu où paroît ſa probité & toute la grace dont il fut rempli. Car dans un tel miniſtère qu'y a-t'il de plus difficile, que de conſerver devant Dieu tout le mérite d'un parfait déſintéreſſement, & d'en avoir devant les hommes toute la réputation ? Tel fut le double avantage de Saint Etienne : & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les biens eccléſiaſtiques fuſſent de nos jours ainſi diſpenſés. p. 114. *juſqu'à* 118.

2. Comme directeur des veuves qui vivoient ſéparées du monde, Etienne étoit chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuſe : car à quels périls, à quels diſcours & à quels ſoupçons n'eſt-on pas expoſé dans un emploi où l'on eſt obligé de traiter ſouvent avec les perſonnes du ſexe ? Que n'en coûta-t'il point à Saint Jerôme ? mais parla-t'on jamais de Saint Etienne qu'avec reſpect & avec éloge ? il n'y a que la probité & la probité reconnue, qui puiſſe être de la ſorte

au-dessus de tous les jugemens du monde ; & voilà le fruit de la grace dont Etienne eut la plénitude. Erreur, si nous prétendons, surtout dans un siécle comme celui-ci, échaper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte & constante régularité. p. 118. 119. *jusqu'à* 125.

A cette probité se trouva jointe une sagesse toute divine. Pour en être persuadé, il n'y a qu'à lire ce beau discours qu'il fit aux Juifs, & ce qu'il leur disoit, à combien de chrétiens pourroit-on encore le dire ? *Durâ cervice & incircumcisis cordibus & auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis.* 125. 126. 127. *jusqu'à* 131.

II. PARTIE. Etienne plein de force dans la consommation de son martyre. Deux miracles où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort : miracle de charité envers les auteurs de sa mort. p. 131. 132.

1. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort. Ç'a été le premier martyr dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui marchant à leur tête comme leur chef, avoit besoin d'une plus grande force. Il a souffert de tous les genres de martyres un des plus cruels, & au milieu de son tourment, il conserva toute la paix de son ame. Nous, que voulons-nous souffrir ? Saint Etienne a triomphé des tourmens & de la mort, & tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse & par les douceurs de la vie. p. 132. *jusqu'à* 138.

2. Miracle de charité envers les auteurs de sa mort. Non-seulement il leur pardonna,

mais il pria pour eux, & avec plus de zèle que pour lui-même : car en priant pour lui-même il se tenoit debout, mais en priant pour ses bourreaux il fléchit les genoux. Dans une telle charité, quelle force ! Aussi Dieu l'écouta-t'il, & de là vint la conversion de Saül. Un des signes les plus certains de notre prédestination bienheureuse, c'est cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, & Dieu nous pardonnera. p. 138. *jusqu'à* 144.

Sermon pour la Fête de Saint Jean l'Evangéliste. *Page* 145.

SUJET. *Pierre se retournant, vit venir après lui le disciple que Jesus aimoit, & qui pendant la Cène s'étoit reposé sur son sein.* La plus glorieuse qualité de Saint Jean a été d'être le disciple bien-aimé de Jesus-Christ, & par son exemple il nous aprend comment nous devons participer nous-mêmes à un avantage si précieux. p. 145. 147.

DIVISION. La faveur des Grands a communément trois défauts essentiels. Elle est injuste de la part du maître qui la donne, orgueilleuse & fière dans la conduite de celui qui la possède, & odieuse à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur spéciale dont Jesus-Christ a gratifié Saint Jean, eut trois caractères tout opposés. Elle a été parfaitemens juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de cet Apôtre, 1. Partie. Elle a été solidement humble & bienfaisante, dans la manière dont cet Apôtre en a usé, 2. Partie. Elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres

disciples, auxquels cet Apôtre semble avoir été préféré, 3. Partie. p. 147. 149.

I. Partie. Faveur parfaitement juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de Saint Jean: 1. parce que cet Apôtre a été vierge, 2. parce qu'il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation. p. 149. *jusqu'à* 151.

1. Il a été vierge; & qui ne sçait pas combien la virginité plaît à Jesus-Christ qui est la pureté même? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir sur la terre une mère vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir sur la terre un favori vierge, & que ce soit lui qu'il ait fait reposer sur son sein. p. 151. *jusqu'à* 153.

2. Il a été fidéle à Jesus-Christ dans la tentation. Les autres Apôtres abandonnerent cet homme-Dieu: mais Saint Jean le suivit jusques au Calvaire, & voilà pourquoi ce Dieu Sauveur lui confia sa mère. C'est ainsi que nous mériterons la faveur de Jesus-Christ, soit par la pureté de l'ame & du corps, soit par la constance dans les dégoûts & les désolations, p. 153. *jusqu'à* 160.

II. Partie. Faveur solidement humble & bienfaisante dans la manière dont S. Jean en a usé; 1. humble par raport à lui; 2. bienfaisante par raport à nous. p. 160. 161.

1. Humble & modeste par raport à lui. Comment parle-t'il de lui-même dans tout son Evangile? sans se nommer jamais. *C'est ce disciple*, dit-il toujours; comme s'il parloit d'un autre. S'il eût dit, *c'est ce disciple qui aimoit Jesus*, il eût fait connoître en cela son propre mérite: mais il dit: *C'est ce disciple que Jesus aimoit*. Or à être aimé, il n'y a

ni louange ni mérite. Quand il s'eſt nommé ailleurs, c'eſt pour s'apeller ſeulement notre frère, *Jean votre frère*. p. 161. 162.

2. Bienfaiſante & utile pour nous. Si Saint Jean eſt entré dans tous les ſécrets de Jeſus-Chriſt, ç'a été pour nous les communiquer. C'eſt à lui que nous devons la connoiſſance des perſonnes divines, & des plus profonds myſtères de la religion. Telle eſt la manière dont nous devons uſer nous-mêmes des faveurs & des graces du Ciel. Soyons humbles en les recevant & ne cherchons point à nous en glorifier. Faiſons-en part au prochain, & employons-les à ſon utilité. Par exemple, ſommes-nous riches ? ſoulageons les pauvres. p. 163. *juſqu'à* 170.

III. PARTIE. Faveur qui n'a rien eu d'odieux par raport aux autres diſciples, auxquels S. Jean ſemble avoir été préféré : car elle ne l'a pas exemté plus que les autres de boire le calice de Jeſus-Chriſt & de ſouffrir. Au lieu d'un martyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois ; l'un au Calvaire, le ſecond dans Rome, & le troiſième dans ſon exil. p. 170. *juſqu'à* 173.

1. Au Calvaire ; & ce fut le martyre de ſon cœur. Que ne ſouffrit-il pas en voyant expirer ſon maître ? p. 173. *juſqu'à* 175.

2. Dans Rome, & ce fut un martyre de ſang. Quel ſuplice d'être plongé peu à peu dans l'huile bouillante ! p. 175. 176.

3. Dans ſon exil, où il mourut. C'eſt ainſi que Dieu aime ſes élus, & n'eſpérons pas qu'il nous aime autrement. Nous bûvons tous le calice des ſouffrances ; mais combien le boivent en réprouvés, au lieu de le boire

comme les amis & les élus de Dieu ? p. 176. *juſqu'à* 179.

Sermon pour la Fête de Sainte Genevieve. *Page* 180.

SUJET. *Dieu a choiſi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde pour confondre les forts ; & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus mépriſable, même les choſes qui ne ſont point, pour détruire celles qui ſont.* Penſée bien humiliante pour les ſages & les grands du monde ; mais bien conſolante pour les petits & pour les pauvres. Cette conduite de Dieu a paru admirablement dans Sainte Geneviève p. 180. 181.

DIVISION. Simplicité de Geneviève plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, 1. Partie. Foibleſſe de Geneviève plus puiſſante que toute la force du monde, 2. Partie. Et pour parler de la ſorte, baſſeſſe de Geneviève plus honorée que toute la grandeur du monde, 3. Partie. p. 181.

I. PARTIE. Simplicité de Geneviève plus éclairée que toute la ſageſſe du monde : 1. par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu : 2. par les ſaintes communications que Dieu eut réciproquement avec elle. p. 181. 183.

1. Par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu. Dans ce deſſein elle ſe conſacra à lui par le vœu de virginité, mais après avoir conſulté là-deſſus deux grands Evêques, ne voulant plus ſuivre ſes propres lumières : en cela d'autant plus ſage qu'elle ſe défia plus d'elle-même & de ſa ſageſſe. Pour mieux obſerver ſon

vœu & pour se tenir plus étroitement liée à Dieu, elle se sépara du monde, & embrassa la retraite; elle s'employa aux exercices les plus bas de la charité & de l'humilité, elle pratiqua une austére pénitence. Voilà quelle fut la sagesse de Geneviève; ce fut une sagesse Evangelique, & la sagesse de l'Evangile passe toute la sagesse du monde. p. 183. *jusqu'à* 189.

2. Par les saintes communications que Dieu eut avec elle: car c'est aux simples que Dieu se communique, & de quels dons ne combla-t'il pas Geneviève! Quelles connoissances, quelles vûës, quel discernement des esprits! p. 189. *jusqu'à* 193.

Quatres regles pour engager Dieu à répandre sur nous ses lumières. 1. Suivre le conseil de nos pasteurs & de nos directeurs. 2. Fuir le monde & les vains commerces du monde. 3. S'adonner à la pratique des bonnes œuvres. 4. Se purifier par la pénitence. p. 193. *jusqu'à* 196.

II. Partie. Foiblesse de Geneviève plus puissante que toute la force du monde: 1. pour la guérison des corps; 2. pour la guérison des ames. p. 196. 198.

1. pour la guérison des corps. Tant de miracles publiés, connus, avérés, le font bien voir. Il n'y a que pour elle-même qu'elle n'a fait point de ce don des miracles; mais sa patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres? p. 198. 200.

2. Pour la guérison des ames. Combien de conversions a-t'elle opérées; combien d'afflictions a-t'elle soulagées, soit pendant sa vie,

soit depuis sa mort ! Assez forte dans sa foiblesse même, pour fléchir les puissances du ciel, pour humilier les plus fières puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. p. 200. 201.

Voilà pourquoi nos Pères ont mis sous sa protection cette ville capitale, & combien de fois en avons-nous éprouvé les salutaires effets ? Mais nous avons bien lieu de craindre que nos désordres ne les arrêtent : car qu'est-ce que Paris, & quelle corruption de mœurs ! p. 201. *jusqu'à* 210.

III. Partie. Bassesse, pour ainsi dire, de Geneviève plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée, 1. par les Princes & les Rois ; 2. par les Evêques & les Prélats de l'Eglise ; 3. par les Saints. Ce n'est pas qu'elle n'ait eu des persécutions à soutenir : mais on sçait avec quel éclat elle en a triomphé. p. 210. *jusqu'à* 214.

Sur-tout, depuis qu'elle jouit de la gloire dans le Ciel, quel culte lui a-t'on rendu sur la terre ? Culte le plus solemnel, culte le plus universel, culte le plus ancien & le plus constant, culte le plus religieux. C'est ainsi que la mémoire du juste, selon la parole du Prophéte, est éternelle, & que celle des pécheurs périra. Aspirons, non pas aux mêmes honneurs en ce monde, mais à la même gloire dans l'éternité bienheureuse. p. 214. *jusqu'à* 218.

Sermon pour la Fête de S. François de Sales. page 219.

SUJET. *Dieu l'a fait Saint par l'efficace de sa foi & de sa douceur.* C'eſt l'éloge que l'Ecriture fait de Moïſe, & qui convient parfaitement à S. François de Sales. Sa douceur a été toute évangélique, & nous doit ſervir d'inſtruction & de modéle. p. 219 *juſqu'à* 221.

DIVISION. François de Sales par la force de ſa douceur a triomphé de l'héréſie, 1. Partie. François de Sales par l'onction de ſa douceur a rétabli la piété dans l'Egliſe, 2. Partie. p. 221. 224.

I. PARTIE. François de Sales, par la force de ſa douceur a triomphé de l'héréſie. En quel état ſe trouvoit le Diocèſe de Genéve lorſqu'il en fut fait Evêque ? l'héréſie y étoit dominante, & ce ſaint Paſteur y convertit plus de ſoixante-dix mille hérétiques. Mais par opéra-t'il ce miracle ? ce fut ſur-tout par ſa douceur. 1. Douceur patiente, qui lui rendit tout ſuportable. 2. Douceur entreprenante & agiſſante, qui lui rendit tout poſſible. p. 224. *juſqu'à* 230.

1. Douceur patiente. Il a eu à ſuporter les calomnies, les inſultes, les révoltes, les attentats. Mais ſa douceur à ſouffrir tout & à pardonner tout, le faiſoit aimer de ceux mêmes qui s'étoient élevés contre lui, & par-là il les gagnoit. p. 230. *juſqu'à* 232.

2. Douceur entreprenante & agiſſante. Il a paru dans les Cours des Princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils lui ont of-

erts, il n'en a accepté aucun, & l'unique gra-
:e qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpa-
ion de l'hérésie. Combien de courses apoſto-
iques & de voyages lui a-t'elle coûté ? com-
ien de veilles & de travaux ? Mais ce qui
lonnoit à tout cela une merveilleuſe efficace,
'étoit ſa douceur. Par la doctrine on con-
ainc les eſprits ; mais par la douceur on ga-
ne les cœurs. p. 232. *juſqu'à* 237.

De là, double inſtruction. 1. Aprenons à
ſtimer notre foi, pour laquelle François de
ales a ſi dignement combattu, & cultivons-
à dans nous-mêmes, comme il l'a cultivée
ans les autres. 2. Traitons le prochain avec
ouceur : c'eſt par-là que nous le corrigerons,
lutôt que par une autorité dominante & ar une ſévérité outrée. Si nous ſommes ſéve-
es, ſoyons-le plus pour nous-mêmes que our les autres. p. 237 *juſqu'à* 241.

II. PARTIE. François de Sales par l'onc-
ion de ſa douceur a rétabli la piété dans Egliſe. Il l'a rétablie, 1. par la douceur de
doctrine, 2. par la douceur de ſa conduite,
. par la douceur de ſes exemples. p 241.

1. par la douceur de ſa doctrine. Ce n'eſt as qu'elle ne fût très-ſévere dans ſes maxi-
es, mais l'onction qu'il y mettoit, ſoit en rêchant, ſoit en converſant, ſoit en écri-
ant, lui donnoit une grace particulière, & faiſoit recevoir avec plus de fruit. p 241. *ſqu'à* 246.

2. Par la douceur de ſa conduite dans le ouvernement des ames : témoin cet ordre uſtre de la Viſitation qu'il a inſtitué, & dont principal eſprit eſt un eſprit de charité. 246 *juſqu'à* 249.

1. Par la douceur de ſes exemples. La Providence l'a attaché à une vie, ce ſemble, aſſez commune, afin qu'elle nous devint imitable. Il a borné toute ſa ſainteté aux devoirs de ſon miniſtère, & c'eſt ſur-tout dans les devoirs de notre condition que doit conſiſter notre piété. Mais du reſte que cette parfaite obſervation des devoirs de chaque état coûte dans la pratique! Qu'il faut pour cela ſe faire des violences, & remporter de victoires! p. 249. *juſqu'à* 258.

Sermon pour la Fête de S. François de Paule. *Page* 259.

SUJET. *Je ſuis le plus petit dans la maiſon de mon Pere.* C'eſt ce que diſoit Gédéon, & c'eſt ce qu'a dit après lui l'humble François de Paule. L'humilité fut ſon caractère, & doit faire le ſujet de ſon panégyrique. p. 259. *juſqu'à* 261.

DIVISION. Eſpèce de combat entre Dieu & François de Paule. S. François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité, pour ſe faire petit dans le monde, 1. Partie. Et Dieu a employé tous les tréſors de ſa magnificence pour le faire grand, 2. Partie. p. 261. 261.

I. PARTIE. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité pour ſe faire petit dans le monde. Dès l'âge de treize ans il ſe retira dans un déſert, afin d'y mener une vie cachée, & d'y cacher ſon humilité même. p. 261. *juſqu'à* 266.

Cependant après ſix années de rétraite,

a ſainteté malgré lui le fit connoître. Un rand nombre de diſciples ſe joignirent à lui, t il devint fondateur d'un nouvel Ordre dans Egliſe. Mais de quel ordre ? d'un ordre u'il établit ſur le ſeul fondement de l'humiité ; d'un ordre qu'il gouverna par le ſeul ſprit de l'humilité ; d'un ordre qu'il diſtinua par le ſeul caractère d'humilité. p. 166. *ſqu'à* 170.

Son nom ſe répandit dans les Cours des rinces. Un de nos Rois l'apella auprès de ui, il parut à la Cour de France. Mais s'il ntra à la Cour, ce ne fut que par la porte e l'humilité ; s'il y demeura, ce ne fut que our y exercer l'humilité ; s'il en ſortit, il en emportât toute ſon humilité. pag. 170. *juſu'à* 174.

Ce fut par le même eſprit d'humilité, que on content de renoncer à l'Epiſcopat, il reonça même au Sacerdoce. Soyons humbles ar proportion comme lui. L'humilité eſt l'arregé de toute la perfection chrétienne, uiſquil n'y a point de déſordres que l'humiité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne ous faſſe acquerir. p. 174. *juſqu'à* 178.

II. Partie. Dieu a employé tous les réſors de ſa magnificence, pour glorifier S. rançois de Paule & pour le faire grand. Il a glorifié en deux manières : 1. par ſoi-mêe, 2. par le miniſtère des créatures. p. 178. 79.

1. Dieu l'a glorifié par ſoi-même, en lui ommuniquant deux des caractères les plus ſſentiels de ſa divinité, ſçavoir la ſcience & la puſſance : la ſcience, pour prévoir les hoſes futures & pour découvrir les ſécrets

des cœurs ; la puiſſance, pour opérer les plus grands miracles. En combien d'occaſions François de Paule a-t'il fait éclater ce don des miracles & ce don de prophétie ! 179. *juſqu'à* 183.

2. Dieu l'a glorifié par le miniſtère des créatures. Tous les élémens lui ont obéi, toutes les puiſſances de la terre l'ont honoré, ſur-tout Sixte IV. Pape, Louis XI. Roi de France, Charles VIII. ſucceſſeur de Louis. p. 183. *juſqu'à* 187.

Mais ſi Dieu l'a tellement glorifié pendant ſa vie, combien plus encore l'a-t'il glorifié après ſa mort ! ſon ſépulchre, ſelon l'expreſſion du Prophéte, a été un des plus glorieux. Et de quelle gloire jouit ſon ame bienheureuſe dans le ciel ! Telle eſt la véritable grandeur où nous devons aſpirer. Nous ne devons pas ſouhaiter de briller dans le monde, comme Saint François de Paule ; mais nous devons travailler à devenir grands comme lui auprès de Dieu & dans l'éternité. p. 187. *juſqu'à* 192.

Sermon pour la Fête de Saint Jean-Baptiſte. *Page* 293.

SUJET. *Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'apelloit Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre un témoignage à la lumière.* Voilà le véritable caractère de Saint Jean-Baptiſte, & ſa principale fonction en qualité de Précurſeur. Il a été le témoin de Jeſus-Chriſt, & il eſt venu pour cela. p. 294. 295.

DIVISION. Témoignage de Jean-Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt ; 1. Partie. Témoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de Jean-Baptiſte ; 2. Partie. p. 296. 297.

I. PARTIE. Témoignage de Jean-Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt. Ce divin précurſeur a eu toutes les qualités d'un parfait témoin ; 1. témoin fidéle & déſintéreſſé, 2. témoin inſtruit & pleinement éclairé, 3. témoin sûr & irréprochable, 4. témoin zélé & ardent, 5. témoin conſtant & ferme. p. 297. 298.

1. Témoin fidéle & déſintéreſſé. On voulut le reconnoître pour le Meſſie, mais il proteſta hautement qu'il ne l'étoit point. p. 298. *juſqu'à* 301.

2. Témoin éclairé & pleinement inſtruit. Tout ce que nous ſçavons de Jeſus-Chriſt & tout ce que nous en devons ſçavoir, c'eſt Jean-Baptiſte qui nous l'a enſeigné le premier, par les différens témoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. p. 302. 304.

3. Témoin sûr & irréprochable. C'étoit un ſaint, & réputé ſaint par les Juifs même. p. 304. 306.

4. Témoin zélé & ardent. Avec quel zéle parloit-il aux Juifs, leur reprochant leur incrédulité & les apellant race de vipére ! *Il eſt venu avec l'Eſprit d'Elie.* p. 306. *juſqu'à* 308.

5. Témoin conſtant & ferme. Depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtère. Mourir comme il eſt mort, pour la juſtice, c'étoit mourir en témoin de Jeſus-Chriſt. p. 308. 309.

Rendons nous-mêmes témoignage à Jeſus-

Christ par l'observation de sa loi & soyons des témoins fidéles, zélés, irréprochables & constans. p. 309. *jusqu'à* 314.

II. Partie. Témoignage de Jesus-Christ en faveur de Jean-Baptiste. Le Sauveur du monde, pour honorer son précurseur, a rendu témoignage, 1. à la grandeur de sa personne, 2. à la dignité de son ministère, 3. à l'excellence de sa prédication, 4. à l'efficace de son baptême, 5. à la sainteté de sa vie & à l'austérité de sa pénitence. p. 315. 316.

1. A la grandeur de sa personne. *Je vous dis en vérité : parmi les enfans des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste.* p. 317. 319.

2. A la dignité de son ministère. *Je vous déclare que Jean est encore plus que prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : voici mon Ange que j'envoie devant vous, pour vous préparer la voie.* p. 319. 321.

3. A l'excellence de sa prédication. Toute l'excellence de la prédication consiste à éclairer & à toucher : or selon le témoignage de Jesus-Christ, *Jean-Baptiste étoit un flambeau luisant & ardent.* p. 321. 322.

4. A l'efficace de son baptême. Le Fils de Dieu voulut lui-même le recevoir. p. 321. *jusqu'à* 324.

5. A la sainteté de sa vie & à l'austérité de sa pénitence. *Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? un roseau que le vent agite ? un homme vêtu mollement ?* Ainsi parloit le Sauveur du monde, pour faire connoître la constance de Jean, & sa vie austére & mortifiée. p. 324. 325.

Tâchons par la sainteté de nos mœurs à

ériter que Jesus-Christ nous reconnoisse
ı jour devant son Père, & craignons au
ontraire qu'il rende témoignage contre nous
ır l'opoſition qui ſe rencontrera entre notre
onduite & celle de Saint Jean. p. 325. *juſ-
'à* 329.

---

ermon pour la Fête de S. Pierre.
Page 330.

UJET. *Pierre lui répondit vous êtes le Chriſt
Fils du Dieu vivant.* C'eſt ainſi que Saint
ierre confeſſa le premier la divinité de Jeſus-
hriſt, & c'eſt en conſéquence de cette con-
ſſion, auſſi bien que pour ſon amour envers
Fils de Dieu, que Jeſus-Chriſt l'établit
ief de l'Egliſe. p. 330. 331.

DIVISION. Foi de Saint Pierre opoſée à
otre infidélité, 1. Partie. Amour de S. Pier-
oposée à notre inſenſibilité, 2. Partie. p.
32. 333.

I. PARTIE. Foi de Saint Pierre opoſée à
otre infidélité. Nous devons aprendre de
i deux choſes: 1. à confeſſer comme lui la
i que nous avons dans le cœur; 2. à réparer
mme lui par une fervente pénitence notre
cheté; ſi quelquefois nous ſommes aſſez
alheureux pour manquer de ferveur & de
ırage dans la confeſſion de notre foi. p.
35. *juqu'à* 335.

1. A conſeſſer la foi que nous avons dans
cœur. La foi de S. Pierre fut une foi pra-
que, qui ſe produiſit par les œuvres; & la
otre n'eſt qu'une foi oiſive & ſans action.

La foi de S. Pierre fut une foi généreuſe, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il poſſédoit & tout ce qu'il étoit capable de poſſéder ; & la nôtre ne nous fait renoncer à rien. La foi de S. Pierre fut une foi pleine de confiance, qui le fit marcher ſur les eaux ; & la nôtre s'étonne du moindre danger. La foi de S. Pierre fut une foi à l'épreuve de tout ſcandale ; & le plus léger ſcandale déconcerte la nôtre. Ce n'eſt pas que la foi de cet Apôtre fut d'abord parfaite, & nous en avons toutes les perfections ſans en avoir les perfections ; mais après tout, malgré les imperfections à quoi il étoit encore ſujet, il confeſſa hautement Jeſus-Chriſt & le reconnut comme Dieu. Sans une confeſſion haute & publique de notre foi, ſelon que les occaſions le demandent, il n'y a point de ſalut à eſpérer pour nous. p. 335. *juſqu'à* 341.

2. A réparer par une fervente pénitence notre lâcheté, ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de courage dans la confeſſion de notre foi. Saint Pierre renonça Jeſus-Chriſt, & en combien de rencontres le renonçons-nous ? Chûte de S. Pierre qui doit nous faire trembler, & qui procéda de trois cauſes, ſçavoir de ſa préſomption, de ſon orgueil & de ſon imprudence. Mais par quelle pénitence ſe releva-t'il d'une telle chûte ? pénitence la plus prompte, la plus ſincére, la plus conſtante. Si nous tombons comme lui, faiſons pénitence comme lui. p. 342. *juſqu'à* 346.

II. PARTIE. Amour de S. Pierre oppoſé à notre inſenſibilité. Ce fut par ſon amour pour Jeſus-Chriſt, que cet Apôtre mérita l'entier

entier accompliſſement de la promeſſe que
: Fils de Dieu lui avoit faite, de lui confier
: ſoin & la conduite de l'Egliſe. Auſſi le Sau-
eur du monde, avant que de l'établir paſteur
e ſon troupeau, lui demanda-t'il par trois
ois: *M'aimez-vous? & m'aimez-vous plus que
s autres?* Amour de S. Pierre, 1. amour hum-
le, 2. amour généreux. p. 340. *juſqu'à* 349.

1. Amour humble. Pierre ne répondit pas
Jeſus-Chriſt, *je vous aime plus que les autres*,
ais ſimplement, *je vous aime*, ne voulant
as ſe préférer à eux. Il ne répondit pas mê-
e abſolument, *je vous aime*, mais, *vous ſça-
z que je vous aime*, comme ſe défiant de lui-
ême & de ſon propre ſentiment. Enfin, il
attriſta voyant que Jeſus-Chriſt lui deman-
oit pluſieurs fois, *m'aimez-vous*? car il com-
ença à craindre en effet de n'aimer pas au-
ant cet aimable maître qu'il le croyoit. p.
49. *juſqu'à* 351.

2. Amour généreux, c'eſt-à-dire, amour
rvent, patient, héroïque. Fervent: avec
elle ardeur prêcha-t'il Jeſus-Chriſt? pa-
ent: que n'eut-il point à ſouffrir pour le
om de Jeſus-Chriſt? Héroïque: quel marti-
endura-t'il pour la cauſe de Jeſus-Chriſt?
ſt-ce ainſi que nous aimons Dieu & Jeſus-
hriſt? avons-nous cet amour fervent? Nous
: faiſons rien pour Jeſus-Chriſt, ou le peu
ie nous faiſons, nous ne le faiſons encore
t'avec froideur. Avons-nous cet amour pa-
ent? la moindre peine nous abat. Avons-
ous cet amour héroïque? puiſque les plus
geres difficultés nous étonnent, peut-on
enſer que nous ſoyons dans la diſpoſition de
crifier notre vie? Ranimons dans nos cœurs

ce ſaint amour ; & ſi nous ne l'avons pas, demandons-le à Dieu. p. 352. *juſqu'à* 355.

Autre Sermon pour la Fête de S. Pierre, ſur l'obéiſſance à l'Egliſe. *Page* 356.

SUJET. *Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, & que ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* C'eſt à cette Egliſe dont S. Pierre a été le fondement, que nous devons notre obéiſſance & une parfaite ſoumiſſion. p. 356. 357.

DIVISION. Nous devons à l'Egliſe une double obéiſſance : l'obéiſſance de l'eſprit, pour croire les vérités qu'elle nous propoſe, 1. Partie : l'obéiſſance du cœur, pour ſuivre les loix qu'elle nous impoſe, 2. Partie. p. 358. 359.

I. PARTIE. Obéiſſance de l'eſprit pour croire les vérités que l'Egliſe nous propoſe. Elle eſt la dépoſitaire, l'organe & l'interpréte de la vérité. C'eſt à elle à nous mettre en main le ſacré dépôt de la parole de Dieu, & à nous de l'expliquer. Elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçu du Fils de Dieu. Or elle ne peut uſer de ce pouvoir qu'autant que nous ſommes obligés de nous ſoumettre à ſes déciſions & de la croire. Ce qui faiſoit dire à S. Auguſtin qu'il ne croiroit pas à l'Evangile, ſi l'autorité de l'Egliſe ne l'y engageoit. Et en effet, ſans cette autorité de l'Egliſe il n'y auroit plus de régle fixe & certaine pour connoître le vrai ſens de l'Evangile. p. 359. *juſqu'à* 363.

Maxime de S. Auguſtin ſans laquelle on ne peut conſerver dans l'Egliſe de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'eſprit : maxime ſi néceſſaire, que l'Egliſe proteſtante elle-même en a reconnu la néceſſité : maxime qui préſuppoſe l'infaillibilité de l'Egliſe, & d'où fait toujours l'obligation indiſpenſable de lui obéir. p. 363. *juſqu'à* 368.

Quatre choſes ſur cette obéiſſance de l'entendement. 1. C'eſt, à proprement parler, cette obéiſſance qui nous unit à l'Egliſe, & qui nous fait membres de ſon corps. Exemple de Tertullien. 2. Sans cette obéiſſance, il ne ſert à rien d'être extérieurement dans le corps de l'Egliſe : car l'extérieur de la poſſeſſion & du culte n'eſt point ce qui nous lie à l'Egliſe. Exemple des Donatiſtes. 3. Cette obéiſſance a été de tout tems l'épreuve à quoi l'on a diſtingué les vrais fidéles. Exemples des ſaints Pères, & en particulier de S. Jérôme. 4. Cette obéiſſance doit être une obéiſſance pratique, & non de paroles ſeulement. Voilà ſur quoi nous ſerons jugés de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, & marché dans la voie étroite : ſans la ſoumiſſion à l'Egliſe, nos œuvres ſont inutiles ; & l'on peut dire même que pour certains eſprits, la voie étroite eſt en partie de renoncer à leurs ſentimens pour prendre ceux de l'Egliſe. Il eſt vrai que l'Egliſe eſt gouvernée par des hommes ; mais elle n'en eſt pas moins infaillible, puiſque ces hommes ſont conduits par l'eſprit de Dieu. p. 368. *juſqu'à* 380.

II. PARTIE. Obéiſſance de cœur pour ſuivre les loix que l'Egliſe nous impoſe. 1. L'Egliſe eſt notre mère, donc elle a droit de nous commander. 2. Ce qu'elle nous commande, eſt d'une obligation étroite & rigoureuſe. 3. Nous ne pouvons violer ſes commandemens, ſans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu. 4. La témérité avec laquelle nous tranſgreſſons les préceptes de l'Egliſe, ne procéde ſouvent que d'un fonds de libertinage. p. 380. 381.

1. L'Egliſe eſt notre mère: donc elle a droit de nous commander. La vérité de cette conſéquence ſe découvre d'elle-même. Il n'y a eu que les hérétiques qui n'aient pas reconnu ſur cela le pouvoir de l'Egliſe par une prévention d'eſprit; il n'y a que les mauvais Catholiques qui, le reconnoiſſant, refuſent de s'y ſoumettre, par une dépravation de cœur. p. 381. 383.

2. Ce que l'Egliſe nous commande, eſt d'une obligation étroite & rigoureuſe. Il faut bien que cela ſoit, puiſque les ordres d'un père obligent un fils ſous peine de péché, puiſque Jeſus-Chriſt veut qu'on tienne pour païen & pour publicain celui qui n'obéit pas à l'Egliſe; puiſque le même Sauveur a donné pouvoir à ſon Egliſe de nous excommunier, lorſque nous lui ſommes rébelles. Ainſi en particulier S. Auguſtin a-t'il parlé du jeûne ordonné par l'Egliſe, comme d'un jeûne de précepte. D'autant plus criminels quand nous déſobéiſſons à cette mère, qu'elle ne nous commande rien que de raiſonnable. p. 383. *juſqu'à* 387.

3. Nous ne pouvons violer les commandemens de l'Eglise, sans violer un des commandemens les plus authentiques de la loi de Dieu: car Dieu dans sa loi nous commande d'obéir à l'Eglise. p. 387. 389.

4. La témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, ne procéde souvent que d'un fonds de libertinage. Ceci ne regarde point ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'héréſie, mais les Catholiques. Quel autre esprit qu'un esprit de libertinage peut le porter à violer des préceptes dont la pratique demande si peu d'effort, & que l'Eglise a pris tant de soin de proportionner à notre foibleſſe ? Honorons notre religion, en honorant l'Eglise: édifions nos frères nouvellement convertis, & soutenons par nos bons exemples ce que la grace a fait en eux. p. 389. *jusqu'à* 393.

Sermon pour la Fête de S. Paul. *Page* 394.

SUJET. *Paul serviteur de Jesus-Christ, apellé à l'Apostolat.* Voilà le ministère de ce grand Apôtre : ministère qu'il a parfaitement soutenu. p. 394. 396.

DIVISION. S. Paul a été le fidéle serviteur de Jesus-Christ : pourquoi ? parce qu'il a pleinement accompli le ministère de l'Apostolat, 1. Partie ; parce qu'il a parfaitement honoré le ministère de l'Apostolat, 2. Partie ; parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'Apostolat, 3. Partie. p. 396. 397.

I. PARTIE. S. Paul a pleinement accompli le miniſtère de l'Apoſtolat. Il avoit été choiſi de Dieu pour confondre le judaïſme, 2. pour convertir la gentilité, 3. pour former le Chriſtianiſme dès ſa naiſſance. Or c'eſt de quoi il s'eſt pleinement acquitté. p. 397. 398.

1. Il a confondu le Judaïſme : par où ? par ſon exemple. Car lorſqu'il prêchoit Jeſus-Chriſt aux Juifs, ſa prédication devoit avoir d'autant plus de force, qu'il avoit été lui-même un des plus ardens perſécuteurs de l'Egliſe Chrétienne, & c'étoit auſſi la preuve dont il ſe ſervoit ſouvent. p. 398 *juſqu'à* 401.

2. Il a converti la Gentilité ; d'où vient qu'il a été apellé par excellence l'Apôtre des Gentils. Depuis l'Aſie juſqu'aux extrémités de l'Europe, il a établi l'empire de la foi. pag. 401. *juſqu'à* 404.

3. Il a formé le Chriſtianiſme, ſoit par les grands myſtères qu'il nous a révélés, ſoit par les ſaintes régles de conduite qu'il nous a tracées dans ſes divines Epîtres. C'eſt-là, tout mort qu'il eſt, qu'il nous prêche encore. Profitons de ſes enſeignemens. p. 404. *juſqu'à* 408.

II. PARTIE. S. Paul a parfaitement honoré le miniſtère de l'Apoſtolat : comment cela ? par ſon déſintéreſſement, qui a ſur-tout conſiſté en trois choſes. p. 408. 409.

1. Il exerça gratuitement le miniſtère dont Dieu l'avoit chargé, ne demandant rien & n'acceptant rien. Or qu'y a-t'il qui faſſe plus d'honneur à l'Evangile, que ce détachement ? p. 409. *juſqu'à* 412.

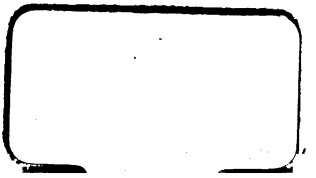
1. Il ne se prêcha point lui-même, mais uniquement Jesus-Christ; c'est-à-dire, qu'il n'eut point en vûe sa propre gloire, mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu & le salut des ames: ne se prévalant point de ses talens naturels; fuyant les aplaudissemens des hommes, ne souffrant jamais que sous ombre d'estime & de confiance, on s'attachât à lui personnellement. p. 412 *jusqu'à* 415.

3. Il étoit aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres que par lui-même: ne se réjouissant pas moins des succès des autres que des siens propres, & toujours content pourvu que Jesus-Christ fût annoncé & connu. C'est ainsi que les ministres évangéliques se rendent irréprochables, & c'est par-là même qu'ils honorent, comme S. Paul, leur ministère. p. 415. *jusqu'à* 419.

III. PARTIE. S. Paul s'est continuellement immolé pour le ministère de l'Apostolat. Double sacrifice qu'il commença dès l'instant de sa vocation à l'Apostolat, & qui a duré, sans parler de son martyre, autant que sa vie: l'un de patience; l'autre de pénitence. p. 419. 420.

1. Sacrifice de patience, par où il se dévoua aux persécutions des hommes pour le nom de son Dieu. Par quelles épreuves n'a-t'il pas passé? il nous l'aprend lui-même dans le récit qu'il fait de ses souffrances. Du reste, quelle différence entre cet Apôtre & nous? Il s'est sacrifié dans son ministère, & nous nous épargnons dans le nôtre. p. 420. *jusqu'à* 425.

2. Sacrifice de pénitence. Ce n'étoit point

assez pour S. Paul d'être persécuté, s'il ne se persécutoit lui-même, châtiant tous les jours son corps & le réduisant en servitude. Il se traitoit de la sorte, premièrement pour son propre salut; secondement, ainsi qu'il le témoigne, pour toute l'Eglise. Deux grandes leçons pour nous: C'étoit un saint, & nous sommes pécheurs: nous devons donc encore bien plus faire pénitence que lui. C'étoit pour l'Eglise qu'il se mortifioit: il faut donc à son exemple sacrifier dans notre profession, nos forces, notre santé, notre vie pour ceux que Dieu commet à nos soins, & dont il nous demandera compte. p. 415. *jusqu'à* 418.

Fin du premier Volume.